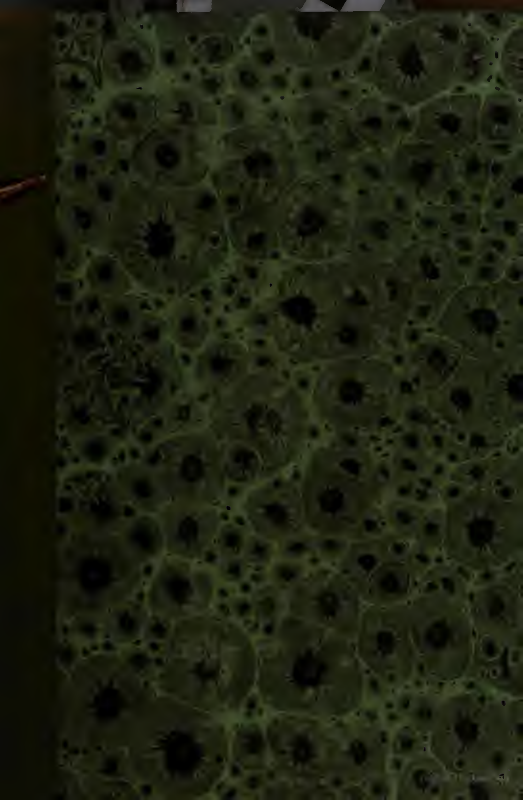
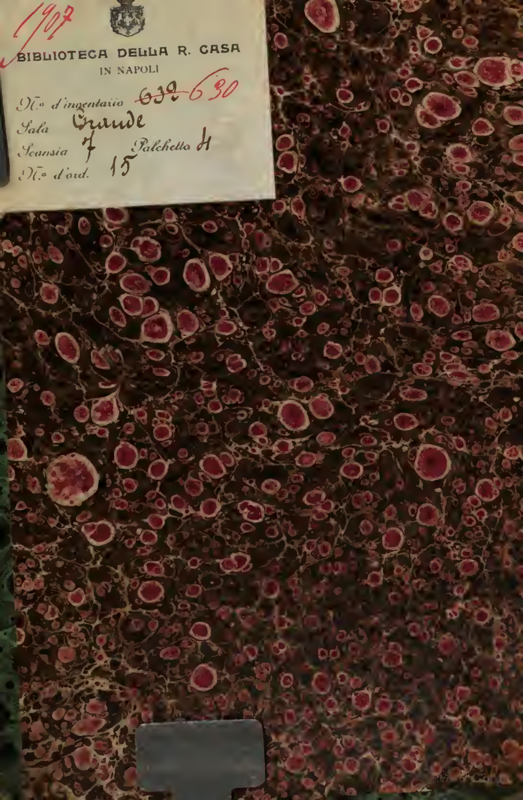




1907
BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI
N.° d'inventario 632 630
Sala Grande
Scansia 7 Palchetto 4
N.° d'ord. 15




Palat. VII 22(17

CHATEAUBRIAND.

ŒUVRES COMPLÈTES.



Neuvième Livraison.

GÉNIE DU CHRISTIANISME.

TOME V.

On souscrit également :

A BRUXELLES, MÊME MAISON,
Montagne de la Cour, n°. 731;

ET A PARIS,
CHEZ LENORMANT, RUE DE SEINE, N°. 8.

PARIS. — IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, N°. 8.


CHATEAUBRIAND


CHATEAUBRIAND.
ŒUVRES COMPLÈTES.
TOME XV.
LADVOCAT, ÉDITEUR.
1827.

ŒUVRES COMPLÈTES

De M. le Vicomte

DE

CHATEAUBRIAND

PAIR DE FRANCE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

TOME XV.







Paris.

LADVOCAT, LIBRAIRE

DE S. A. R. LE DUC DE CHARTRES.

M DCCC XXVII.

GÉNIE
DU CHRISTIANISME.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

EXTRAIT DE L'AVERTISSEMENT QUI PRÉCÉDOIT LA QUATRIÈME ÉDITION DU GÉNIE DU CHRISTIANISME, PUBLIÉE EN 1809.

« ATALA et le GÉNIE DU CHRISTIANISME ayant donné lieu à une controverse qui a divisé l'Europe [1] littéraire, il est résulté une foule d'écrits polémiques, parmi lesquels se trouvent des morceaux précieux dont nous avons formé un cinquième volume. Ce sont les pièces du procès, d'après lesquelles chacun pourra se déterminer. Il n'y a personne qui ne soit charmé de trouver dans notre édition les jugements de MM. de Fontanes, de Bonald, Dussault, de Boulogne, de Lalot, Ginguené, etc.

» On sent bien que nous avons été obligé de faire un choix dans le grand nombre de maté-

[1] *Atala* étoit devenu un nom de parti en Angleterre; on disoit *Ataliste*.

riaux que nous avions sous la main : la collection entière de ces critiques égaleroit la longueur de l'ouvrage critiqué. Car ce n'est pas seulement en France qu'on s'est occupé de cette controverse littéraire; les journaux étrangers en ont retenti [1]; les traducteurs ont pris parti dans la querelle [2]; les protestants [3] et les illuminés [4] ont écrit : on a fait en Angleterre des lectures publiques de l'ouvrage; en Italie on le trouve cité jusque dans les livres populaires [5]. Il y a eu des parodies, des vaudevilles, des romans, des épigrammes, une *Alala*, une *Aura*. Enfin, les beaux-arts ont aussi cherché des sujets dans le *Génie du Christianisme*, et l'homme de lettres [6] qui avoit annoncé que cet ouvrage deviendroit une mine inépuisable pour les peintres et les poëtes, a vu sa prédiction se vérifier [7].

[1] *Voyez* DIE ALLGEMEINE LITTERATUR ZEITUNG : L'APE, *eelta d'opuseoli letterari e morali*, *etc*.

[2] Le traducteur allemand du *Génie du Christianisme* se déclare souvent contre l'auteur dans des notes. C'est une nouveauté singulière en fait de traduction.

[3] Voyez *la lettre de A. Fr. Th. Dufossé à Mme ***, à l'occasion de l'ouvrage de M. de Châteaubriand.*

[4] *Voyez* l'*Homme de désir*, de M. de Saint-Martin.

[5] *Il buon capo d'anno. Firenze*, etc.

[6] M. de Fontanes.

[7] On connoît le tableau du *Convoi d'Atala*, par M. Gau-

» Nous avons été forcé, malgré nous, de faire des retranchements daus les critiques dont nous nous sommes servi à cause de leur excessive longueur. On y perdra peu de chose, car la plupart de ces retranchements tombent ou sur des remarques qui avoient rapport à des passages corrigés depuis dans le *Génie du Christianisme*, ou sur des personnalités aussi indécentes qu'étrangères à la question. Au reste, nous avons ajouté quelques notes à ces critiques, lorsqu'elles nous ont paru nécessaires. Nous aurions pu les multiplier, mais le lecteur suppléera aisément à ce que nous aurons omis. »

L'*Avertissement* que nous venons de citer prouve que ce n'est pas d'aujourd'hui que les divers écrits auxquels donna lieu la publication du *Génie du Christianisme* sont imprimés à la suite de cet ouvrage; nous ajouterons pour faire apprécier davantage le mérite de ce choix dans la présente édition, que le lecteur y trouvera joints les *Rapports* et *Opinions* présentés en 1811 à la deuxième classe de l'Institut, par MM. le comte Daru, de Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, Mo-

therot, acheté par M. Lucien Buonaparte. M. Granet, à Rome, traite, dit-on, un sujet tiré du *Génie du Christianisme*.

rellet, Lacretelle, Sicard, Lemercier; et les extraits de M. Charles Nodier sur ces rapports. Il n'est aucun lecteur qui ne se plaise à rapprocher les jugements de ces critiques de ceux des Fontanes, des Dussault, des Boulogne, de M. de Bonald et de M. de Lalot. Ces morceaux de littérature sont précédés des diverses préfaces que l'auteur du *Génie du Christianisme* ajoutoit à chaque nouvelle publication de son livre, et de la préface de la première édition d'*Atala*, qui fit une si vive sensation en 1801. L'éditeur n'y a pas changé un seul mot, non plus qu'à l'Épître dédicatoire adressée au premier Consul, qui précédoit la seconde édition du *Génie du Christianisme* [1].

[1] On fera seulement observer que cette dédicace date du mois d'avril 1803, et qu'elle est antérieure, par conséquent, à la mort du duc d'Enghien, et même au consulat à vie.

PRÉFACES.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION D'ATALA.

On voit par la lettre précédente [1] ce qui a donné lieu à la publication d'*Atala* avant mon ouvrage sur le *Génie du Christianisme*, dont elle fait partie. Il ne me reste plus qu'à rendre compte de la manière dont cette histoire a été composée.

[1] La lettre dont il s'agit ici avoit été publiée dans le *Journal des Débats* et dans le *Publiciste* (1800); la voici :

« Citoyen,

» Dans mon ouvrage sur le *Génie du Christianisme*, ou les *Beautés de la Religion chrétienne*, il se trouve une partie entière consacrée à la *poétique du christianisme*. Cette partie se divise en quatre livres: poésie, beaux-arts, littérature, harmonies de la religion avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain. Dans ce livre, j'examine plusieurs sujets qui n'ont pu entrer dans les précédents, tels que les effets des ruines gothiques comparées aux autres sortes de ruines, les sites des monastères dans la solitude, etc. Ce livre est terminé par une anecdote extraite de mes voyages en Amérique, et écrite sous les huttes mêmes des Sauvages; elle est intitulée : *Atala*, *etc.* Quelques épreuves de cette petite histoire s'étant trouvées égarées, pour prévenir un accident qui me causeroit un tort infini, je me vois obligé de l'imprimer à part, avant mon grand ouvrage.

» Si vous vouliez, citoyen, me faire le plaisir de publier ma lettre, vous me rendriez un important service.

» J'ai l'honneur d'être, etc. »

J'étois encore très-jeune lorsque je conçus l'idée de faire l'*épopée de l'homme de la nature*, ou de peindre les mœurs des Sauvages, en les liant à quelque événement connu. Après la découverte de l'Amérique, je ne vis pas de sujet plus intéressant, surtout pour les François, que le massacre de la colonie des Natchez à la Louisiane en 1727. Toutes les tribus indiennes conspirant, après deux siècles d'oppression, pour rendre la liberté au Nouveau-Monde, me parurent offrir un sujet presque aussi heureux que la conquête du Mexique. Je jetai quelques fragments de cet ouvrage sur le papier; mais je m'aperçus bientôt que je manquois des vraies couleurs, et que si je voulois faire une image semblable, il falloit, à l'exemple d'Homère, visiter les peuples que je voulais peindre.

En 1789, je fis part à M. de Malesherbes du dessein que j'avois de passer en Amérique. Mais désirant en même temps donner un but utile à mon voyage, je formai le dessein de découvrir par terre le *passage* tant recherché, et sur lequel Cook même avait laissé des doutes. Je partis, je vis les solitudes américaines, et je revins avec des plans pour un second voyage, qui devoit durer neuf ans. Je me proposois de traverser tout le continent de l'Amérique septentrionale, de remonter ensuite le long des côtes, au nord de la Californie, et de revenir par la baie d'Hudson, en tournant sur le pôle [1]. M. de Malesherbes se chargea de présenter mes plans au Gouvernement, et ce fut alors

[1] M. Mackenzie a depuis exécuté une partie de ce plan. (*Voyez* les *Mélanges littéraires*, tom. XXI, pag. 87.)

qu'il entendit les premiers fragments du petit ouvrage que je donne aujourd'hui au public. La révolution mit fin à tous mes projets. Couvert du sang de mon frère unique, de ma belle-sœur, de celui de l'illustre vieillard leur père, ayant vu ma mère et une autre sœur pleine de talents mourir des suites du traitement qu'elles avoient éprouvé dans les cachots, j'ai erré sur les terres étrangères, où le seul ami que j'eusse conservé s'est poignardé dans mes bras [1].

De tous mes manuscrits sur l'Amérique, je n'ai sauvé que quelques fragments, en particulier *Atala*, qui n'étoit elle-même qu'un épisode des *Natchez* [2]. *Atala* a été écrite dans le désert, et sous les huttes des Sauvages. Je ne sais si le public goûtera cette histoire, qui sort de toutes les routes connues, et qui

[1] Nous avions été tous deux cinq jours sans nourriture.

Tandis que ma famille étoit ainsi massacrée, emprisonnée et bannie, une de mes sœurs, qui devoit sa liberté à la mort de son mari, se trouvoit à Fougères, petite ville de Bretagne. L'armée royaliste arrive : huit cents hommes de l'armée républicaine sont pris et condamnés à être fusillés. Ma sœur se jette aux pieds de M. de la Rochejaquelein, et obtient la grâce des prisonniers. Aussitôt elle vole à Rennes, se présente au tribunal révolutionnaire avec les certificats qui prouvent qu'elle a sauvé la vie à huit cents hommes, et demande pour seule récompense qu'on mette ses sœurs en liberté. Le président du tribunal lui répond: *Il faut que tu sois une coquine de royaliste que je ferai guillotiner puisque les brigands ont tant de déférence pour toi. D'ailleurs, la république ne te sait aucun gré de ce que tu as fait : elle n'a que trop de défenseurs, et elle manque de pain.* Voilà les hommes dont Buonaparte a délivré la France !

[2] *Voyez* la Préface des *Natchez*.

présente une nature et des mœurs tout-à-fait étrangères à l'Europe. Il n'y a point d'aventure dans *Atala*. C'est une sorte de poëme [1], moitié descriptif, moitié dramatique : tout consiste dans la peinture de deux amants qui marchent et causent dans la solitude, et dans le tableau des troubles de l'amour, au milieu du calme des déserts. J'ai essayé de donner à cet ouvrage les formes les plus antiques ; il est divisé en *prologue*, *récit* et *épilogue*. Les principales parties du récit prennent une dénomination, comme les *chasseurs*, les *laboureurs*, etc. ; et c'étoit ainsi que dans les premiers siècles de la Grèce les Rhapsodes chantoient sous divers titres les fragments de l'Iliade et de l'Odyssée.

Je dirai aussi que mon but n'a pas été d'arracher beaucoup de larmes : il me semble que c'est une dangereuse erreur avancée, comme tant d'autres, par Voltaire, que *les bons ouvrages sont ceux qui font le plus pleurer*. Il y a tel drame dont personne ne voudroit être l'auteur, et qui déchire le cœur bien autrement que l'Énéide. On n'est point un grand écrivain parce qu'on met l'âme à la torture. Les vraies larmes sont celles que fait couler une belle poésie ; il faut qu'il s'y mêle autant d'admiration que de douleur.

[1] Je suis obligé d'avertir que si je me sers ici du mot de *poëme*, c'est faute de savoir comment me faire entendre autrement. Je ne suis point de ceux qui confondent la prose et les vers. Le poëte, quoi qu'on en dise, est toujours l'homme par excellence, et des volumes entiers de prose descriptive ne valent pas cinquante beaux vers d'Homère, de Virgile ou de Racine.

C'est Priam, disant à Achille :

Ἀνδρὸς παιδοφόνοιο ποτὶ στόμα χεῖρ' ὀρέγεσθαι.

Juge de l'excès de mon malheur, puisque je baise la main qui a tué mes fils.

C'est Joseph s'écriant :

Ego sum Joseph, frater vester, quem vendidistis in Ægyptum.

Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour l'Égypte.

Voilà les seules larmes qui doivent mouiller les cordes de la lyre. Les Muses sont des femmes célestes qui ne défigurent point leurs traits par des grimaces ; quand elles pleurent, c'est avec un secret dessein de s'embellir.

Au reste, je ne suis point, comme Rousseau, un enthousiaste des Sauvages ; et quoique j'aie peut-être autant à me plaindre de la société que ce philosophe avoit à s'en louer, je ne crois point que la *pure nature* soit la plus belle chose du monde. Je l'ai toujours trouvée fort laide, partout où j'ai eu occasion de la voir. Bien loin d'être d'opinion que l'homme qui pense soit un *animal dépravé*, je crois que c'est la pensée qui fait l'homme. Avec ce mot de *nature*, on a tout perdu. Peignons la nature, mais la belle nature : l'art ne doit pas s'occuper de l'imitation des monstres.

Les moralités que j'ai voulu faire dans *Atala* sont faciles à découvrir ; et comme elles sont résumées dans l'épilogue, je n'en parlerai point ici ; je dirai seulement un mot de Chactas, l'amant d'Atala.

C'est un Sauvage qui est plus qu'à demi civilisé, puisque non-seulement il sait les langues vivantes, mais encore les langues mortes de l'Europe. Il doit donc s'exprimer dans un style mêlé, convenable à la ligne sur laquelle il marche, entre la société et la nature. Cela m'a donné quelques avantages, en le faisant parler en Sauvage dans la peinture des mœurs, et en Européen dans le drame et la narration. Sans cela il eût fallu renoncer à l'ouvrage : si je m'étois toujours servi du style indien, Atala eût été de l'hébreu pour le lecteur.

Quant au missionnaire, c'est un simple prêtre qui parle sans rougir *de la croix*, *du sang de son divin Maître*, *de la chair corrompue*, *etc.*; en un mot, c'est le prêtre tel qu'il est. Je sais qu'il est difficile de peindre un pareil caractère sans réveiller dans l'esprit de certains lecteurs des idées de ridicule. Si je n'attendris pas, je ferai rire : on en jugera.

Il me reste une chose à dire; je ne sais par quel hasard une lettre que j'avois adressée à M. de Fontanes a excité l'attention du public beaucoup plus que je ne m'y attendois. Je croyois que quelques lignes d'un auteur inconnu passeroient sans être aperçues; cependant les papiers publics ont bien voulu parler de cette lettre [1]. En réfléchissant sur ce caprice du public, qui a fait attention à une chose de si peu de valeur, j'ai pensé que cela pouvoit venir du titre de mon grand ouvrage : *Génie du Christianisme*, *etc.* On

[1] *Voyez* cette lettre à la fin du quatrième volume du *Génie du Christianisme*, pag. 283.

s'est peut-être figuré qu'il s'agissoit d'une affaire de parti, et que je dirois dans ce livre beaucoup de mal de la révolution et des philosophes.

Il est sans doute permis à présent, sous un gouvernement qui ne proscrit aucune opinion paisible, de prendre la défense du christianisme. Il a été un temps où les adversaires de cette religion avoient seuls le droit de parler. Maintenant la lice est ouverte, et ceux qui pensent que le christianisme est poétique et moral peuvent le dire tout haut, comme les philosophes peuvent soutenir le contraire. J'ose croire que si le grand ouvrage que j'ai entrepris, et qui ne tardera pas à paroître, étoit traité par une main plus habile que la mienne, la question seroit décidée.

Quoi qu'il en soit, je suis obligé de déclarer qu'il n'est pas question de la révolution dans le *Génie du Christianisme :* en général, j'y ai gardé une mesure que, selon toutes les apparences, on ne gardera pas envers moi.

On m'a dit que la femme célèbre [1] dont l'ouvrage formoit le sujet de ma lettre, s'est plainte d'un passage de cette lettre. Je prendrai la liberté de faire observer que ce n'est pas moi qui ai employé le premier l'arme que l'on me reproche, et qui m'est odieuse; je n'ai fait que repousser le coup qu'on portoit à un homme dont je fais profession d'admirer les talents, et d'aimer tendrement la personne. Mais dès lors que j'ai offensé, j'ai été trop loin : qu'il soit donc tenu pour effacé ce

[1] Madame de Staël.

passage. Au reste, quand on a l'existence brillante et les talents de Mme de Staël, on doit oublier facilement les petites blessures que nous peut faire un Solitaire, et un homme aussi ignoré que je le suis.

Je dirai un dernier mot sur *Atala :* le sujet n'est pas entièrement de mon invention ; il est certain qu'il y a eu un Sauvage aux galères et à la cour de Louis XIV ; il est certain qu'un missionnaire françois a fait les choses que j'ai rapportées ; il est certain que j'ai trouvé dans les forêts de l'Amérique des Sauvages emportant les os de leurs aïeux, et une jeune mère exposant le corps de son enfant sur les branches d'un arbre. Quelques autres circonstances aussi sont véritables ; mais, comme elles ne sont pas d'un intérêt général, je suis dispensé d'en parler.

AVIS

SUR LA TROISIÈME ÉDITION D'ATALA.

J'ai profité de toutes les critiques pour rendre ce petit ouvrage plus digne des succès qu'il a obtenus. J'ai eu le bonheur de voir que la vraie philosophie et la vraie religion sont une même chose ; car des personnes fort distinguées, qui ne pensent pas comme moi sur le christianisme, ont été les premières à faire la fortune d'*Atala*. Ce seul fait répond à ceux qui voudroient faire croire que la *vogue* de cette anecdote indienne est une affaire de parti. Cependant j'ai été amère-

ment, pour ne pas dire grossièrement censuré; on a été jusqu'à tourner en ridicule cette apostrophe aux Indiens [1] :

« Indiens infortunés, que j'ai vus errer dans les déserts du Nouveau-Monde avec les cendres de vos aïeux; vous qui m'aviez donné l'hospitalité, malgré votre misère! je ne pourrois vous l'offrir aujourd'hui, car j'erre ainsi que vous à la merci des hommes; et, moins heureux dans mon exil, je n'ai point emporté les os de mes pères. »

Les cendres de ma famille confondues avec celles de M. de Malesherbes, six ans d'exil et d'infortunes, n'ont donc paru qu'un sujet de plaisanterie! Puisse le critique n'avoir jamais à regretter les tombeaux de ses pères!

Au reste, il est facile de concilier les divers jugements qu'on a portés d'*Atala* : ceux qui m'ont blâmé n'ont songé qu'à mes talents; ceux qui m'ont loué n'ont pensé qu'à mes malheurs.

AVIS

SUR LA CINQUIÈME ÉDITION D'ATALA.

Depuis quelque temps il a paru de nouvelles critiques d'*Atala*. Je n'ai pu en profiter dans cette cinquième édition. Les conseils qu'on m'a fait l'honneur de m'adresser auroient exigé trop de changements, et

[1] *Décade philosophique*, n° 22, dans une note.

le public semble maintenant accoutumé à ce petit ouvrage avec tous ses défauts. Cette nouvelle édition est donc parfaitement semblable à la quatrième; j'ai seulement rétabli dans quelques endroits le texte des trois premières.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION DU GÉNIE DU CHRISTIANISME.

Je donne aujourd'hui au public le fruit d'un travail de plusieurs années; et comme le *Génie du Christianisme* contient d'anciennes observations que j'avois faites sur la littérature, et une grande partie de mes recherches sur l'histoire naturelle et sur les mœurs des Sauvages de l'Amérique, je puis dire que ce livre est le résultat des études de toute ma vie.

J'étois encore dans les pays étrangers lorsque je livrai à la presse le premier volume de mon ouvrage. Cette édition fut interrompue par mon retour en France, au mois de mai 1800.

Je me déterminai à recommencer l'impression à Paris, et à refondre le sujet en entier d'après les nouvelles idées que mon changement de position me fit naître : on ne peut écrire avec mesure que dans sa patrie.

Deux volumes de cette seconde édition étoient déjà imprimes, lorsqu'un accident me força de publier séparément l'épisode d'*Atala*.

L'indulgence avec laquelle on voulut bien accueillir cette anecdote indienne ne me rendit que plus sévère envers moi-même. Je profitai des critiques; et, malgré le mauvais état de ma fortune, je rachetai les deux volumes imprimés du *Génie du Christianisme*, dans le dessein de retoucher encore une fois tout l'ouvrage.

J'ai été forcé d'entrer dans ces détails, premièrement, pour montrer que si mes talents n'ont pas répondu à mon zèle, du moins j'ai suffisamment senti l'importance de mon sujet; secondement, pour avertir que tout ce que le public connoît jusqu'à présent de cet ouvrage a été cité très-incorrectement, d'après les deux éditions manquées. Or, on sait de quelle importance peut être un seul mot changé, ajouté ou omis dans une matière aussi grave que celle que je traite.

Il y avoit dans mon premier travail plusieurs allusions aux circonstances où je me trouvois alors. J'en ai fait disparoître le plus grand nombre; mais j'en ai laissé quelques-unes : elles serviront à me rappeler mes malheurs, si jamais la fortune me sourit, et à me mettre en garde contre la prospérité.

Le chapitre d'introduction servant de véritable préface à mon ouvrage, je n'ai plus qu'un mot à dire ici.

Ceux qui combattent le christianisme ont souvent cherché à élever des doutes sur la sincérité de ses défenseurs. Ce genre d'attaque, employé pour détruire l'effet d'un ouvrage religieux, est fort connu. Il est donc probable que je n'y échapperai pas, moi surtout à qui l'on peut reprocher des erreurs.

Mes sentiments religieux n'ont pas toujours été ce qu'ils sont aujourd'hui. Tout en avouant la nécessité d'une religion, et en admirant le christianisme, j'en ai cependant méconnu plusieurs rapports. Frappé des abus de quelques institutions et des vices de quelques hommes, je suis tombé jadis dans les déclamations et les sophismes. Je pourrois en rejeter la faute sur ma jeunesse, sur le délire des temps, sur les sociétés que je fréquentois; mais j'aime mieux me condamner: je ne sais point excuser ce qui n'est point excusable. Je dirai seulement les moyens dont la Providence s'est servie pour me rappeler à mes devoirs.

Ma mère, après avoir été jetée à soixante-douze ans dans des cachots où elle vit périr une partie de ses enfants, expira enfin sur un grabat, où ses malheurs l'avoient reléguée. Le souvenir de mes égarements répandit sur ses derniers jours une grande amertume : elle chargea, en mourant, une de mes sœurs de me rappeler à cette religion dans laquelle j'avois été élevé. Ma sœur me manda le dernier vœu de ma mère : quand la lettre me parvint au-delà des mers, ma sœur elle-même n'existoit plus; elle étoit morte aussi des suites de son emprisonnement. Ces deux voix sorties du tombeau, cette mort qui servoit d'interprète à la mort, m'ont frappé. Je suis devenu chrétien. Je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles; ma conviction est sortie du cœur : j'ai pleuré, et j'ai cru.

On voit par ce récit combien ceux qui m'ont supposé animé de l'esprit de parti se sont trompés. J'ai

écrit pour la religion, par la même raison que tant d'auteurs ont écrit et écrivent encore contre elle : où l'attaque est permise, la défense doit l'être. Je pourrois citer des pages de Montesquieu en faveur du christianisme, et des invectives de J. J. Rousseau contre la philosophie, bien plus fortes que tout ce que j'ai dit, et qui me feroient passer pour un fanatique ou un déclamateur, si elles étoient sorties de ma plume.

Je n'ai à me reprocher dans cet ouvrage, ni l'intention, ni le manque de soin et de travail. Je sais que dans le genre d'apologie que j'ai embrassé, je lutte contre des difficultés sans nombre; rien n'est malaisé comme d'effacer le ridicule : je suis loin de prétendre à aucun succès; mais je pense aussi que tout homme qui peut espérer de trouver quelques lecteurs rend un service à la société en tâchant de rallier les esprits à la cause religieuse.

Pour moi, obscur Israélite, j'apporte aujourd'hui mon grain de sable, afin de hâter, autant qu'il est en mon pouvoir, la reconstruction du Temple. Je n'ose me flatter que, du séjour immortel qu'elle habite, ma mère ait encouragé mes efforts : puisse-t-elle du moins accepter mon expiation !

AVERTISSEMENT

DE LA SECONDE ÉDITION [1].

J'ai à rendre compte, dans cet *Avertissement*, des corrections que j'ai faites à l'ouvrage.

Ces corrections se réduisent à des retranchements dans le texte, et à des additions dans les notes. Deux de ces nouvelles notes seront peut-être remarquées des lecteurs : l'une est un recueil de lettres écrites

[1] Cette édition, publiée en avril 1803, étoit précédée de la dédicace suivante :

ÉPITRE DÉDICATOIRE

AU PREMIER CONSUL BONAPARTE.

« CITOYEN PREMIER CONSUL,

» Vous avez bien voulu prendre sous votre protection cette édition du *Génie du Christianisme ;* c'est un nouveau témoignage de la faveur que vous accordez à l'auguste cause qui triomphe à l'abri de votre puissance. On ne peut s'empêcher de reconnoître dans vos destinées la main de cette Providence qui vous avoit marqué de loin, pour l'accomplissement de ses desseins prodigieux. Les peuples vous regardent ; la France, agrandie par vos victoires, a placé en vous son espérance, depuis que vous appuyez sur la Religion les bases de l'État et de vos prospérités. Continuez à tendre une main secourable à trente millions de Chrétiens qui prient pour vous au pied des autels que vous leur avez rendus.

» Je suis avec un profond respect,

» CITOYEN PREMIER CONSUL,

» Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

CHATEAUBRIAND.

par un François de l'armée de Condé, qui s'étoit retiré en Espagne, dans un couvent de Trappistes, où il est mort; l'autre est une espèce de procès-verbal des exhumations de Saint-Denis, fait par un Religieux de cette abbaye, témoin oculaire de ces exhumations.

J'ai fortifié plusieurs chapitres de raisonnement, et adouci les couleurs de quelques morceaux de description : en général, le style a été retouché avec l'attention la plus scrupuleuse. Ce n'est pas que je ne connoisse par expérience l'inutilité de ces corrections pour désarmer la censure, du moins pendant la vie d'un auteur : on se souvient des taches des premières éditions, et l'on ne veut pas remarquer qu'elles ont disparu dans les éditions suivantes.

Cependant, malgré le soin extrême que j'ai apporté à la révision de mon ouvrage, il y est resté quelques erreurs qui sont assez importantes pour que je me crois obligé d'en faire ici l'aveu.

La première de ces erreurs regarde le prétendu mariage des prêtres. J'ai soutenu fort inconsidérément qu'il a été permis dans l'Église latine jusque vers le milieu du douzième siècle. Rien n'est plus faux que cette assertion. Le septième canon du concile de Latran, tenu en 1139, n'a fait que confirmer le célibat ecclésiastique qui existoit bien avant cette époque, et dont l'origine remonte jusqu'au temps des Apôtres. Le canon du premier concile de Tours, que je cite en faveur de mon opinion, pourroit même servir contre moi; car, s'il prouve qu'il y avoit des prêtres qui habitoient avec des femmes, il prouve aussi que

ces prêtres et ces diacres avoient encouru l'excommunication. Il est donc certain que le mariage des prêtres n'a jamais été autorisé dans l'Église latine. Si quelque chose pouvoit m'excuser d'avoir avancé le contraire, c'est qu'une grande partie de mon ouvrage a été composée dans des pays protestants, où je n'ai pu consulter que des auteurs dont le texte étoit souvent altéré; mais encore est-ce une très-méchante excuse, car j'aurois dû vérifier un point de doctrine aussi important, depuis mon retour en France.

La seconde erreur, que je dois indiquer, se trouve dans cette phrase : *Ici point de consubstantialité*, point *d'union hypostatique;* et dans cette autre : Elohe, c'est-à-dire, *tes Dieux ou, plusieurs substances divines dans l'unité.* Ces expressions, prises à la rigueur, détruiroient l'unité des trois personnes et l'union du Verbe avec la nature humaine. On sent bien que je n'ai pas prétendu rejeter la *consubstantialité* des trois personnes; que tout ce que j'ai voulu dire, c'est que je n'emploierois pas cette expression dans mes preuves, comme étant trop particulière à la théologie. On sent bien aussi que de telles inadvertances n'ont pas le danger qu'elles avoient autrefois, et qu'elles ne conduiront personne à l'erreur : toutefois elles doivent être soigneusement évitées par un homme qui se mêle d'écrire sur des matières religieuses [1].

Je saisis avec empressement l'occasion de témoigner

[1] Les erreurs dont l'auteur s'accuse ici ont été corrigées dans les éditions suivantes.

(*Note des Éditeurs.*)

ici ma reconnoissance aux respectables et savants ecclésiastiques qui m'ont averti de ces erreurs. Ils ont bien voulu penser que mon ouvrage n'étoit pas tout-à-fait inutile à la cause de la religion; et, dans les observations qu'ils m'ont communiquées, ils ont mis autant d'indulgence que de politesse. Tandis que, par une adroite manœuvre et par une dérision nouvelle, le *philosophisme* feint de s'alarmer des dangers imaginaires auxquels, selon lui, mon livre expose le culte chrétien, il est consolant pour moi de recevoir des marques de bienveillance de tous les rangs du clergé, sans même en excepter ce digne successeur de Léon X et de Pie VI, qui tout à la fois ranime les beaux-arts, et ferme les plaies de l'Église affligée. J'étois bien loin d'espérer une si flatteuse récompense pour d'aussi foibles travaux.



REMARQUES CRITIQUES.

REMARQUES CRITIQUES.

CRITIQUE

DU GÉNIE DU CHRISTIANISME,

PAR M. DUSSAULX.

(Extrait du *Journal des Débats*, du 20 floréal an x.)

Les premiers jours du dix-huitième siècle furent marqués par la naissance de la philosophie anti-religieuse, et par des ouvrages où commençoit à percer le mépris des plus anciennes et des plus respectables institutions; le siècle dans lequel nous entrons s'ouvre sous des auspices plus fortunés : ce sont les voies trompeuses de la philosophie même, qui nous ont ramenés aux sentiments qu'elle a voulu réprouver, et aux maximes qu'elle s'étudioit à proscrire. Ses systèmes, ses déclamations et ses fureurs ont alimenté et soutenu pendant plus de soixante ans la littérature, qui étoit tombée avec elle dans l'épuisement, la langueur et le discrédit. Il falloit qu'une nouvelle source d'idées rendît à ce

champ devenu stérile son ancienne fraîcheur et sa fécondité passée. Mais les seuls principes du bon sens, quoique oubliés depuis si long-temps, quoique rajeunis par la désuétude, n'eussent peut-être pas été capables de piquer et d'attacher des esprits que le long usage des discussions philosophiques a rendus avides des spéculations les plus relevées. C'étoit à la religion qu'il appartenoit de se mettre au niveau de nos pensées, sans perdre de vue ces humbles, mais solides maximes qui sont le fonds de la sagesse universelle, et de trouver le point fixe où le bon sens peut s'unir avec la philosophie, où les prétentions de l'esprit se rencontrent avec la simplicité de la raison : elle se lie en effet, par son histoire, par ses antiquités, par l'influence qu'elle a exercée sur le monde depuis près de vingt siècles, par les révolutions et les changements qu'elle a opérés, par ses établissements, par ses combats et par ses triomphes, aux méditations les plus sublimes. Elle peut même intéresser ce goût et cette passion pour la nouveauté qui forment le caractère du temps où nous vivons; car il n'est rien de plus neuf aujourd'hui, pour la plupart des esprits, que la religion chrétienne : nous ne la connoissons guère que par les sarcasmes que l'on a lancés contre elle, que par le ridicule dont on a cherché à la couvrir; elle

a été l'objet de nos dérisions et non de nos réflexions; elle n'a été jugée que par la partialité; elle nous est véritablement inconnue. Il n'est donc pas indigne du génie philosophique qui préside aujourd'hui à la littérature de tourner ses regards vers ce nouveau point de vue; d'examiner si ces reproches et ces accusations si rebattues sont fondées; si ces railleries tant vantées sont aussi solides qu'elles sont piquantes : j'oserai même dire que c'est le seul aliment qui lui reste à présent, et le meilleur usage qu'il puisse faire de cette force qui l'a entraîné si loin, et de cette activité qui la tourmentera en pure perte, si, au défaut des ressources que le temps a usées et que l'expérience a décriées, elle ne se fixe sur un objet important et nouveau, capable de suppléer à ce qui lui manque.

Chose étrange! peut-être sommes-nous aujourd'hui dans la position la plus avantageuse où l'on ait jamais été pour apprécier le christianisme : la révolution, en l'éloignant de nous pour un temps, l'a placée à ce point de perspective qui montre les objets dans leur ensemble et sous leurs véritables dimensions; on l'a examiné comme une institution avec laquelle on ne pouvoit plus avoir que des rapports éloignés, et c'est parce qu'il a appartenu un moment à l'histoire, qu'il a cessé d'avoir la passion pour

juge. L'esprit philosophique lui-même, s'il est bien dirigé, ne peut que lui être favorable : ce seroit calomnier un siècle qui n'a pas besoin qu'on lui cherche des torts, que de ne pas reconnoître le degré où il a porté les lumières et le mouvement qu'il a imprimé à la pensée. Le christianisme ne peut redouter ni l'un ni l'autre : ces lumières ne serviront qu'à le montrer dans un plus beau jour; et cette activité des esprits, qu'à l'identifier avec les idées justes et vraies qui appartiennent à la philosophie : il entrera, pour ainsi dire, dans le domaine de sa rivale, il empruntera quelque chose de sa force; et la guerre qu'elle lui a faite, se changeant en une heureuse alliance, on verra marcher sous les mêmes bannières la philosophie et la religion, désormais réunies par un lien indissoluble. Ainsi, le génie sera fécondé de nouveau; ainsi, les champs de la littérature, depuis si long-temps privés de la rosée du ciel, et maintenant si défleuris, reprendront leur ancien éclat.

Et déjà cette religion, heureusement combinée avec ce qu'il y a de plus sage dans la philosophie moderne, fait éclore un de ces ouvrages et développe un de ces talents qui ne redoutent aucune comparaison, qui imposent à la critique, à force d'originalité, qui peuvent fournir matière aux sarcasmes des petits esprits, mais

dont les bons esprits reconnoissent la supériorité, et qui, en ouvrant une nouvelle et immense carrière, signalent et commencent une heureuse révolution dans la littérature comme dans les idées. C'est sans doute un phénomène, au milieu de cette dégradation générale des lettres, parmi ces ruines du talent, et dans ce déluge d'écrits foibles et insignifiants dont nous sommes inondés, que l'apparition d'un livre tel que le *Génie du Christianisme;* et il sera à jamais remarquable que le dix-neuvième siècle, qui, par la force des choses, sembloit voué à la décadence de la littérature comme au mépris de toutes les institutions antiques, se soit annoncé par une production aussi distinguée, et que cette production ait été inspirée par la religion.

Il y avoit donc dans le christianisme de quoi enflammer le génie! Cette mine intacte renfermoit donc des trésors capables d'enrichir le talent. Il ne falloit donc avoir qu'un esprit droit pour juger cette religion, des yeux pour l'examiner, et un pinceau pour la peindre! Le nuage de nos passions et de nos préventions l'environnoit; l'auteur du *Génie du Christianisme* l'a dissipé : il a levé le voile qui déroboit tant de beautés à nos regards. Je laisse à d'autres le triste soin de remarquer, avec plus d'affectation peut-être et de mauvaise foi que de vraie critique,

quelques phrases incorrectes ou quelques expressions trop hardies, échappées dans le feu d'une composition si franche et si naturelle; je craindrois de flétrir, par de froides dissections et par une analyse sèche, un ouvrage qui ne laisse dans l'esprit que de grandes images, dans le cœur que de grands sentiments, soit que l'auteur nous plonge dans les mystérieuses profondeurs de la religion, soit qu'il nous la montre brillante de toutes ses pompes et parée de tous ses bienfaits.

Je le louerois d'avoir osé braver les sarcasmes de quelques mauvais plaisants, en s'occupant, dans la première partie de son livre, d'objets qui, depuis long-temps, sont en possession de fournir de l'esprit à ceux qui n'en ont pas, si les grands talents ne portoient en eux-mêmes un instinct courageux, qui leur fait mépriser les traits de la populace des railleurs : il n'a pas craint de nommer, dans ses premiers chapitres, l'*Eucharistie*, la *Pénitence*, l'*Extrême-Onction*; et ce langage, qui paroît si étranger au ton du jour et aux idées actuelles, prouve que si dans les autres parties l'auteur semble s'y conformer davantage, c'est moins par une condescendance calculée, que par un sentiment réel et sincère des vérités qu'il expose : il a écrit un ouvrage neuf avec une foi antique : les beautés de la religion, qu'il a mises dans tout leur jour, ne

semblent s'accorder plus particulièrement avec le goût qui règne aujourd'hui, pour les arts et pour les choses d'imagination, que parce que ce sont des beautés de tous les temps, faites pour frapper les esprits à toutes les époques, dès qu'une main habile aura su les leur présenter.

Il est pourtant vrai de dire que, malgré l'influence de la philosophie, les imaginations n'ont jamais été plus disposées qu'elles le sont maintenant à accueillir tout ce qui peut les flatter, et c'est encore une circonstance qui me paroît très-favorable au christianisme : nous avons plus que jamais l'enthousiasme des arts ; les merveilles qui sont le fruit de nos conquêtes ont donné une nouvelle activité à cette passion qui est si naturelle ; les monuments et les chefs-d'œuvre dont nous sommes environnés, ont exalté notre sensibilité. Une religion qui ne se montreroit qu'hérissée d'arguments seroit rebutée dans un siècle où l'on se pique beaucoup de raisonner, et dans lequel on hait tout ce qui a l'air du raisonnement ; mais le christianisme s'offrant avec toutes ses pompes et toutes ses grâces, rivalisant de poésie avec les plus brillantes institutions de l'antiquité, découvrant dans ses établissements, dans ses fêtes, dans ses cérémonies, dans ses lois, dans les livres où ses oracles sont écrits, dans ses ruines même et

dans ses souvenirs, tout ce qui peut intéresser le cœur, plaire à l'esprit et charmer l'imagination, se recommande précisément par le genre de mérite qui peut nous toucher le plus aujourd'hui.

Il faut entendre l'auteur lui-même : « Sublime par l'antiquité de ses souvenirs, qui remontent au berceau du monde, etc. » (*Voy.* tome I[er], pag. 23.)

Tel est l'abrégé des merveilles de la religion chrétienne et de l'ouvrage où elles sont exposées : les différents traits de ce résumé forment autant de chapitres qui sont des tableaux, ou magnifiques, ou gracieux, suivant la nature du sujet. On sait à quel degré l'auteur d'*Atala* possède le talent des descriptions ; et parmi tant de morceaux charmants, nous ne sommes embarrassés que de choisir et de nous borner. Nous nous arrêterons à la peinture suivante d'une des scènes les plus aimables de la nature :

« Lorsque les premiers silences de la nuit et les derniers murmures du jour luttent sur les coteaux, aux bords des fleuves, dans les bois et dans les vallées, etc. » (*Voy.* tom. I[er], pag. 209.

L'ouvrage, dans son ensemble, est une véritable *poétique* du christianisme, et l'auteur a spécialement donné ce titre à la seconde partie de son livre : c'est là que, par des rapproche-

ments heureux et par des comparaisons ingénieuses, il montre les ressources que quelques poëtes modernes ont trouvées dans la religion chrétienne, et l'avantage qu'elle a pu leur donner, à plusieurs égards, sur les poëtes de la mythologie. Si le goût et une littérature exacte et sévère peuvent s'effaroucher de quelques-unes des assertions que contient cette seconde partie, on est toujours dédommagé par les plaisirs du sentiment et les jouissances de l'imagination, du peu que la raison condamne. Il est vrai, comme l'auteur le dit, que les anciens et que même les auteurs du Siècle de Louis XIV ne connoissoient point un genre que nous avons appelé, dans ces derniers temps, le *genre descriptif;* mais il ne faut pas leur en faire un reproche: ce genre nouveau est une véritable corruption; nul poëme ne doit être tout entier composé de descriptions : les descriptions ne sont, par leur nature, que des ornements qui doivent servir à embellir et à parer un fond plus solide qu'elles. Eh! qui est-ce qui a su mieux décrire, qui est-ce qui est plus grand peintre que *Virgile?* Mais il a fait de ce talent l'usage discret que le goût commande et que la raison avoue. Quant au genre *rêveur* et *mélancolique*, assurément les anciens le connoissoient bien, mais ils l'avoient sagement circonscrit dans les

limites de l'élégie ou de quelques poésies bucoliques qui ne sont pas des élégies, sans s'interdire pourtant la faculté de répandre avec ménagement et intelligence des teintes et des nuances de tristesse dans les poëmes d'un autre genre. Ah ! qui est-ce qui est plus rêveur, plus mélancolique que le joyeux *Horace ?*

. . . . Vive memor quàm sis ævi brevis !
. . . . Carpe diem, etc.

Toute la philosophie, toutes les lamentations et toutes les larmes des poëtes anglois, toutes les *Nuits d'Young*, viennent échouer contre quelques strophes de ces odes légères qui n'étoient que des chansons de table. Il y a un côté par lequel les modernes l'emportent éminemment sur les anciens, c'est par les prétentions. Cette partie est ornée d'un épisode intitulé *René*, et qui est le pendant d'*Atala :* l'auteur y peint, avec beaucoup de charmes, les tourments d'une âme livrée au vague des désirs et au tumulte des passions.

C'est dans la quatrième partie du *Génie du Christianisme* que M. de Chateaubriand me semble avoir mis plus de choses et d'idées. Son style, toujours vrai dans le reste de l'ouvrage, me paroît ici plus naturel encore, plus nourri, plus plein, plus attachant et plus rapide. On ne

lira qu'avec le plus vif intérêt ce qu'il dit de la vie religieuse, des constitutions monastiques, des ordres de chevalerie et des mœurs des chevaliers, des missions, des établissements dont presque tout l'univers est redevable au christianisme, et des bienfaits de toute espèce qu'il a répandus sur tout le genre humain.

L'auteur a eu pour but de remplir une partie du plan tracé par Pascal, dans les réflexions suivantes : « A ceux qui ont de la répugnance pour la religion, dit ce grand homme, il faut commencer par leur montrer qu'elle n'est point contraire à la raison; ensuite qu'elle est vénérable, et en donner du respect; après cela, la rendre aimable, et faire souhaiter qu'elle soit vraie, et puis montrer par les preuves incontestables qu'elle est vraie; faire voir son antiquité et sa sainteté par sa grandeur et son élévation. » Il n'est point resté au-dessous de son sujet : il attache par un fonds d'idées aussi riche qu'il paroît neuf, par une variété de tableaux, d'images et d'objets extrêmement piquants, par la magie d'un coloris frais, vif, énergique; et parmi tant d'excellentes preuves dont il appuie son opinion, son ouvrage même est un des arguments les plus forts et un des témoignages les moins récusables.

EXTRAIT

DU JOURNAL DES DÉBATS.

(Du 6 prairial an x. Auteur anonyme.)

On s'accoutume, ce me semble, un peu trop à ne voir dans le *Génie du Christianisme* qu'un ouvrage d'imitation et de sentiment, où l'on ne trouve que des mouvements et des images, et ces beautés neuves de style sur lesquelles tous les esprits ne s'accordent pas. Il ne faut pas en être surpris : dans les discussions littéraires, comme dans les procès civils, les principes généraux de décision sont unanimement convenus, mais les applications aux cas particuliers ne sont pas toujours d'une égale évidence. Il y a d'ailleurs dans l'ouvrage de M. de Chateaubriand une foule de mots heureux ou hardis, qui, renfermant à la fois une pensée, un sentiment, une image, manquent leur effet sur le lecteur qui manque lui-même d'une de ces trois facultés, et l'auteur est alors dans le cas d'un homme qui

voudroit converser de vive voix avec un sourd, ou par des gestes avec un aveugle.

Mais si l'on ne peut pas ramener tous les esprits à une même opinion sur les matières de goût où le juge suprême est le sentiment qui tient beaucoup à la disposition de nos organes, il est plus aisé de leur faire entendre raison sur les matières de raisonnement, parce que la raison de tous les hommes a un régulateur uniforme dans une vérité indépendante de leurs affections.

Or, il y a dans le *Génie du Christianisme* une pensée vraie et grande, qui en fait la force et qui est cachée sous la pompe des images et les grâces du style, comme une forte poutre destinée à soutenir l'édifice que l'architecte a taillée en colonne pour l'orner. Cette pensée est que le christianisme a mis le beau idéal dans les arts (de la pensée), parce qu'elle a mis le beau moral ou le *bon* dans la société; et cette proposition, que l'auteur établit par des exemples, peut être prouvée par le raisonnement.

Le *beau* est l'expression vraie et naturelle du bon, puisque le beau n'est que le bon rendu sensible.

Le beau, dans le discours, est donc l'expression du beau dans la pensée, qui est la même chose que la vérité; et si l'on définit, par cette

raison, l'orateur *vir bonus dicendi peritus*, on devroit, à cause de la supériorité de la poésie sur le discours en prose, définir le poëte *vir optimus dicendi peritissimus*. C'étoit l'opinion des peuples primitifs sur les poëtes et la poésie. Ils regardoient les poëtes comme les favoris de la divinité, et la poésie comme le langage des dieux. Tous les faiseurs de vers ne sont donc pas plus des poëtes, que tous les faiseurs de prose ne sont des orateurs. Ils ne sont donc pas des poésies, ces ouvrages dont l'esprit de licence ou même de frivolité a arrangé les mots et modulé les accents. On fait des vers libertins, des chansons à boire, enfin des poëmes *pour rire* sur des jouissances; mais on ne fait que sur des sacrifices tout ce qui arrache des larmes d'admiration, *Polyeucte*, *Horace*, *Cinna*, *Alzire*, *Andromaque*, *Zénobie*, *Monime*, *le Tasse*, les *Odes sacrées de J.-B. Rousseau;* et le système de société qui commande le plus de sacrifices est le plus favorable à cette noble expression de l'homme. C'est là le caractère propre de la religion chrétienne; et, avec un instant de réflexion, on trouve, je ne dis pas évidente, mais vraie, cette proposition: *La religion est sévère, donc elle est poétique*. Il ne faut pas s'y tromper: tout ce qui est beau est sévère: les arts même d'imitation emploient l'expression de beauté sévère,

de style mâle et austère. Boileau n'a pas des idées bien fixes, lorsqu'il demande dans le poëme épique des ornements *égayés*, et qu'il prétend qu'Argant égaie la tristesse du sujet du Tasse, comme si, dans tout ce que dit et fait Argant il y avoit le mot pour rire.

Les païens ne pouvoient avoir des beautés poétiques d'un genre aussi sévère que les nôtres, parce que toutes leurs opinions tendoient à la licence, et que toutes leurs lois la favorisoient. Aussi ils excellent dans le genre familier à chanter les plaisirs de l'homme domestique; mais nous les surpassons dans le genre noble, qui, dans de grands personnages et de grands événements, célèbre ou raconte de grandes vertus. Chez eux, il n'y avoit point de sacrifice, parce qu'il n'y avoit ni amour de Dieu, ni amour des hommes, motif de tous les sacrifices. Ils n'avoient même des idées justes ni sur les vices, ni sur la vertu. Leur vertu n'étoit qu'une froide égalité d'âme, *animum æquum mi ipse parabo*, qui consistoit plus à retrancher ce qui pouvoit les incommoder eux-mêmes, qu'à faire ce qui pouvoit être utile aux autres. La religion ne retranche rien, et elle règle tout, jusqu'aux affections les plus impétueuses. Quelquefois elle permet à la vertu le caractère même de la passion; c'est là la source du vrai beau dans la poésie dramatique: et la

vie d'un homme de bien éclairé par la religion, qu'est-elle autre chose qu'une longue tragédie semée de catastrophes domestiques ou publiques, dont le héros ne doit jamais se démentir, et où tout marche vers le dénouement? Un exemple fera sentir la différence de nos mœurs à celles des païens. Virgile donne à Didon de tendres souvenirs de son premier époux, et la fait succomber à de nouvelles amours. Un poëte moderne, dans un sujet de son invention, ne peut prêter des foiblesses qu'à une femme qui n'a jamais aimé, et la même fidélité est imposée, dans nos mœurs politiques, à la veuve comme à l'épouse.

Ces idées que je ne fais qu'indiquer, pensée fondamentale du *Génie du Christianisme*, y sont développées avec une supériorité de talent auquel nul autre peut-être ne sera comparé, pour décrire les orages du cœur, le tumulte des pensées, les scènes de la nature, les beautés de l'art en un mot, pour peindre à l'esprit et pour parler aux yeux. C'est assurément une idée grande et féconde que d'avoir opposé un à un, par des exemples tirés des plus grands maîtres, le père, la mère, l'enfant, le prêtre, le guerrier, l'homme domestique, et l'homme public de la littérature païenne et de la littérature chrétienne; et, loin que la religion doive être alarmée de ce parallèle,

elle ne peut que gagner à un rapprochement qui ne montre, après tout, que l'expression du vrai et du bon qu'elle a mis dans la société. La poésie n'aime pas les raisonnements, mais elle vit de raison qu'elle met en action plutôt qu'en discours, en cela même imitation plus parfaite de l'homme raisonnable fait pour agir beaucoup plus que pour parler. *Rien n'est beau que le vrai*, et le vrai n'est que le raisonnable. Le merveilleux, qui est l'âme de la poésie, étoit faux chez les païens, et il est vrai chez nous où il n'est autre chose que le beau idéal. C'est en quoi la fiction diffère de la fable; la fiction manque de réalité, la fable de vérité. Les anciens ont tiré, dira-t-on, de grandes beautés de leur machine poétique : sans doute, mais pour des peuples enfants, et même pour nous, tant que nous n'avons écouté de cette longue chanson que l'air et non les paroles, et que nous n'avons fait attention qu'à l'expression poétique des anciens, et non aux sujets de leur poésie; car nous croyons souvent admirer les pensées, là où nous n'admirons que le style, et les anciens eux-mêmes mettoient avant tout l'harmonie de l'expression, les grâces du débit, partie extérieure, et en quelque sorte matérielle de l'art de parler. Il semble que le monde païen soit fini pour la haute poésie. Il a commencé à l'*Iliade*

et finit au *Télémaque*, et certes, c'est assez d'honneur pour ce monde de fables et d'images, d'avoir commencé par Homère et fini par Fénélon. Le monde devient plus raisonnable à force de déraisonner, comme les enfants prennent une marche plus assurée à force de tomber. C'est parce que de grandes erreurs amènent infailliblement le développement de grandes vérités, qu'on a vu, à toutes les époques mémorables de la société, de grands talents s'associer à de grands événements, et les merveilles de l'esprit éclore au milieu des miracles de la société.

Cette réflexion me ramène à l'ouvrage de M. de Châteaubriand, où l'on voit un grand talent apparoître au milieu d'une grande époque. Cependant cet ouvrage n'est pas encore tout ce qu'il peut devenir avec le temps. Un jour, peut-être, l'auteur en disposera quelques parties dans un meilleur ordre, en rejetant dans un volume séparé *Atala* et *René*, et en retranchant quelques expressions, et quelques raisonnements. Dans un ouvrage où l'imagination parle à la raison, la raison ne peut écouter rien que de sévère, ni l'imagination rien dire de trop abstrait. Mais il y conservera ces pensées graves, ces expressions pittoresques, ces descriptions pleines de vie et de chaleur, et surtout ces senti-

ments si vrais, ces rêveries si douces de la solitude et du malheur, ces deux puissants, mais durs auxiliaires des grandes vertus et des grands talents.



CRITIQUE,

PAR M. DE BONALD.

(Insérée dans *le Publiciste* du 14 floréal an x.)

La bonté du christianisme n'a jamais été révoquée en doute que par des insensés; mais sa beauté, qui n'est au fond que sa bonté rendue sensible, a été méconnue par de beaux esprits; ou bien, en le travestissant, ils en ont fait l'objet d'indécentes railleries : genre de preuves qui a contre le christianisme tout le mérite et toute la force de la parodie appliquée aux objets grands et sérieux. Boileau a pu dire :

De la foi des Chrétiens les mystères terribles,
D'ornements *égayés* ne sont pas susceptibles;

mais l'ouvrage que nous annonçons prouve que la littérature peut être redevable à la religion d'ornements graves, de beautés majestueuses et sombres, qui sont la parure de toutes les choses nobles et élevées.

Le *Génie du Christianisme* est du petit nombre des heureuses productions qui joignent à tous les genres de mérite celui de l'*à-propos*, et qui sont à la fois des ouvrages de tous les temps et des ouvrages de circonstance : jamais elles ne furent plus favorables au développement des idées qu'il présente, que lorsque le christianisme sort de ses ruines, et reparoît comme le soleil après l'orage. Cet ouvrage s'associe à une des plus grandes époques de l'histoire, et il ne reste pas au-dessous; il commence avec l'ère nouvelle de la religion et de la France, et il ouvre une carrière nouvelle à la littérature.

Pour faire véritablement connoître cet ouvrage, il faudroit en rapporter en grand nombre des morceaux étendus, et les bornes de ce journal permettent à peine d'en présenter l'extrait raccourci. Ainsi nous sommes forcés de prévenir nos lecteurs qu'il ne leur sera offert qu'une idée très-imparfaite de ce grand nombre de beautés d'ensemble et de détail, d'inventions et d'aperçus; de ces pensées souvent profondes, de ces sentiments toujours tendres et mélancoliques, de ce style original répandu partout dans cette production, et qui lui donne un caractère particulier qui la distingue. Nous en exposerons du moins le plan et l'ordonnance, et nous parcourrons les objets qui y sont traités.

L'auteur commence, le christianisme commence lui-même par les mystères et les sacrements, qui sont le fonds, et comme la charpente de l'édifice; et il prouve à la raison qu'il ne peut y avoir de religion divine sans mystères, à l'imagination qu'il n'y a pas de beautés sans secrets. Les sacrements sont, en quelque sorte, la métaphore du christianisme, je veux dire l'expression sensible de ce qui revêt et met sous les sens une chose intellectuelle; et ils sont à la religion ce que le style figuré (et tout style est figuré) est au discours.

Dans la partie des traditions mosaïques, le morceau sur l'astronomie a été remarqué; et certes il seroit difficile de rien dire de plus ingénieux et d'un plus grand effet de pensée et de style.

L'auteur, après avoir jeté des fleurs sur les choses grandes et profondes, pour parler son langage, approfondit les choses agréables; et c'est ici la partie de son ouvrage la plus originale, la plus spirituelle, disons, peut-être, la plus sérieuse. Ce n'est pas seulement pour les hommes à imagination que la perfection de la littérature, depuis les progrès du christianisme, est une preuve de la vérité de la religion : c'est aussi pour le philosophe et l'homme qui raisonne. En effet, si la littérature est, comme on

ne sauroit le nier, l'expression, la parole de l'homme en société, la perfection dans l'expression suppose nécessairement la perfection de l'objet exprimé, de l'homme par conséquent : c'est là tout le christianisme. Or, c'est la majeure de cet argument que M. de Châteaubriand prouve jusqu'à l'évidence, et il est aussi instructif qu'agréable dans ses comparaisons entre les poëtes chrétiens et les poëtes païens : et quels poëtes? Virgile, le Tasse, Milton, Racine, Corneille, les Grecs, les Romains, les François, les Anglois, David, Homère; c'est-à-dire tout ce qui rappelle les plus hautes pensées, les sentiments les plus vrais, le style le plus doux et le plus fort. C'est un nouveau point de vue offert à la littérature, et il est immense.

L'auteur traite aussi des autres arts, des arts d'imitation, de l'homme même physique, et il fait voir ce qu'ils doivent à l'homme et aux sciences des siècles chrétiens.

Il passe aux harmonies de la religion chrétienne avec nos sentiments, nos souvenirs, nos passions; et cette partie de son ouvrage est empreinte d'une mélancolie douce et rêveuse, qui est le caractère dominant du faire, ou plutôt de l'être même de l'auteur, et qui sans doute n'est que l'impression qui lui est restée de grandes scènes et de grands malheurs, comme

le long frémissement que conserve un corps sonore, après le coup qui l'a frappé. Cet auteur a vu aussi les grands contrastes de la vie, et il les a tracés dans ses écrits : il a vu le monde entier n'être que le grand contraste du passé et de l'avenir; partout l'opposition du néant à l'être, le malheur dans le berceau, l'espoir dans le tombeau, et dans la mort tout l'intérêt de la vie. Son ouvrage même est un contraste avec l'esprit d'irréligion et les joies dissolues de notre temps, et il en sera plus remarqué et plus agréable.

Enfin l'ouvrage est terminé par le tableau des bienfaits du christianisme et de la sublimité de ses institutions. La partie des missions est un chef-d'œuvre, et elle est l'histoire fidèle des plus étonnantes entreprises que l'homme ait jamais exécutées. Les grands services que les ordres religieux ont rendus à l'humanité, considérée dans toutes ses misères et toutes ses foiblesses, y sont présentés; et l'on est étonné du nombre prodigieux de formes que la charité avoit revêtues pour être utile aux hommes.

J'ai à peine parlé du style; il suffit de dire qu'il est partout l'expression de la pensée, et c'est tout ce que doit être un bon style. Le style du *Génie du Christianisme* a un caractère à lui; chose aussi rare, quand tout le monde écrit

bien, qu'un caractère d'homme est rare quand tout le monde est poli. Il se plaît aux pensées mystérieuses, aux souvenirs doux et tristes, aux choses graves et élevées, c'est-à-dire à tout ce qu'il y a de plus beau, de meilleur. Enfin la critique peut apercevoir des taches, mais le sentiment du beau et du bon n'y a vu que des beautés, et l'amitié n'en a présagé que les succès.



EXTRAIT

DE LA GAZETTE DE FRANCE.

(Du 16 floréal an XI. Auteur anonyme.)

Le dix-huitième siècle a fini dans l'opprobre de tous les vices, les fureurs d'une sanglante démocratie, et les excès d'une philosophie puissante pour le mal; mais le dix-neuvième commence sous les regards d'un ciel plus propice. Un nouvel ordre de pensées et de desseins se développe devant nous; il se remue quelque chose dans les esprits, qui tournera peut-être à l'affermissement des sociétés humaines. Déjà l'amour de la religion et des principes conservateurs de la morale et de la justice sur la terre, a suscité deux écrivains du talent le plus distingué, qui, forts de la beauté de leur cause comme de celle de leur génie, sont descendus dans l'arène pour défendre le christianisme, la civilisation, l'humanité tout entière; je veux parler ici de M. de Bonald et de M. de Chateaubriand :

l'un et l'autre ont été mûris par l'infortune, et c'est peut-être à cette rude et salutaire école qu'ils doivent ce qu'il y a de plus profond dans leurs sentiments et leurs pensées. L'enthousiasme ne doit pas aller jusqu'à les croire sans défauts, et quel écrivain n'en a pas? Mais on craint peu de dire que, par la force et l'originalité de leurs conceptions, ils sont faits tous deux, quoique dans un genre différent, pour être l'ornement de leur patrie et même de leur siècle. Qu'il nous soit permis, puisque l'occasion s'en présente ici, de les confondre dans l'hommage qu'on doit aimer à rendre au talent, toutes les fois qu'il est consacré à l'usage le plus noble et le plus glorieux.

Ces deux écrivains ont le mérite d'être neufs au dix-neuvième siècle, et c'est bien quelque chose sans doute; leurs ouvrages sont appropriés aux circonstances, aux besoins de leurs contemporains. S'il est des idéologues qui s'égarent dans leurs vaines abstractions sur la pensée, les principes de la morale, de la politique et de la société, M. de Bonald vient à eux avec une métaphysique transcendante qui fait dériver des *rapports nécessaires des êtres* ces principes éternels dont il a vu le développement *naturel* (ou *parfait*, suivant son langage) dans l'unité, tant du pouvoir civil pour la société civile, que du pou-

voir spirituel pour la société religieuse. On sait aussi que M. de Bonald possède dans un très-haut degré le talent d'écrire, au jugement même des vrais connoisseurs : on se rappelle comment s'en est exprimé M. de Fontanes, en rendant compte de son ouvrage sur le divorce.

S'il est une foule d'hommes légers et de beaux esprits qui ne connoissent le christianisme que par les caricatures qu'en font ses ennemis, M. de Châteaubriand se présente à eux avec le tableau des beautés célestes de cette religion considérée dans tous ses rapports avec la morale, le sentiment, l'imagination, l'humanité souffrante, la civilisation, les lettres et les arts. Exagérer dans les plus violentes déclamations des excès que la religion désavoue, qu'elle condamne bien plus sévèrement que la philosophie, dont elle n'a été que le prétexte pour l'ambition, et taire les bienfaits immenses dont elle a été la source pour le genre humain : telle avoit été jusqu'ici la tactique des ennemis insensés de la plus salutaire des religions. La preuve en est dans leurs écrits. Aujourd'hui ils semblent chanter la palinodie. Ils disent : « Hé ! qui vous nie que le christianisme n'ait ses beautés poétiques et morales, que ses cérémonies ne soient pompeuses ? etc. » Qui le nie ? vous-même, répond M. de Châteaubriand dans sa *Défense du Génie du Christia-*

nisme, vous-même qui naguère encore faisiez des choses saintes l'objet de vos éternelles moqueries; vous qui, ne pouvant plus vous refuser à l'évidence des preuves mises sous vos yeux, etc. . . . .
. . . .

Le *Génie du Christianisme* éclata au milieu de nous comme un phénomène inouï; il parut avec ses taches et ses beautés, des traits d'un goût qui n'est pas assez pur, et cette foule de choses originales qui n'appartiennent qu'au talent d'un ordre supérieur. La médiocrité auroit pu aisément en éviter les défauts, le génie pouvoit seul enfanter ce qu'il a de véritablement beau. Cet ouvrage, comme tout ce qui est extraordinaire, produisit dans le public une commotion universelle : l'impiété frémit, la satire s'arma de ses pointes les plus aiguës, la censure voulut étouffer tout cri d'admiration; l'admiration ne voulut pardonner à la censure aucun de ses traits. Boileau n'aimoit pas les écrits dont le public ne dit rien : ce silence, en effet, est un symptôme alarmant de mort prochaine; il peut y avoir de l'excellent, du rare, du plus exquis dans un livre dont on dit beaucoup de mal : y en a-t-il dans celui qui n'est pas remarqué? Que M. de Châteaubriand laisse siffler autour de lui les serpents de l'envie, qu'il se moque des ru-

gissements de l'impie; qu'il pardonne aux esprits délicats qui aiment le fini en tout, quelques boutades légitimes; qu'il profite des conseils de l'amitié, des critiques même de la haine s'il les trouve justes; qu'il soit à lui-même son plus sévère censeur, et qu'il soit tranquille sur le sort de son ouvrage. Il faut convenir qu'il a plus d'une fois répondu aux critiques en habile homme : il s'est corrigé. Toujours l'extraordinaire n'est pas le beau; entre le piquant et le singulier, le sublime et le bizarre, souvent les nuances sont assez légères; elles échappent à l'écrivain dominé par l'imagination, tandis qu'elles sont aperçues du froid et sévère lecteur. Disons ici que l'auteur se dépouillera, quand il voudra, de tout ce qui peut s'éloigner de la parfaite pureté du goût qui caractérise les grands écrivains du siècle de Louis XIV; nous en avons pour garant la manière même dont il a écrit la belle *Défense du Génie du Christianisme*, et la supériorité de cette nouvelle édition sur la première : dans cette seconde édition, plusieurs chapitres de raisonnement ont été fortifiés, des images ont été adoucies ou retranchées; il est remarquable que cet ouvrage, où les talents de l'imagination dominent si fort, soit si plein d'érudition et de recherches. N'oublions pas de dire que l'auteur a fait, dans son avertissement, l'aveu de quel-

ques erreurs graves dans lesquelles il étoit tombé, aveu qu'il fait avec une candeur qui l'honore auprès des gens de bien . . . .
. . . .



COUP-D'ŒIL RAPIDE

SUR

LE GÉNIE DU CHRISTIANISME, ETC.

(Trois Extraits [1] publiés dans la *Décade Philosophique et Littéraire*, Nos 27, 28 et 29 de l'an x, composent cette brochure.)

ARTICLE PREMIER.

. . . .

Qu'est-ce que cet ouvrage? Est-ce un livre dogmatique, ou une poétique, un traité de philosophie morale?

Si c'est le premier, la partie poétique est de trop, ou n'est pas ce qu'elle devoit être. Elle est remplie d'images profanes que la religion du Christ, et encore plus la religion des papes, proscrit. La poésie des prophètes, du psalmiste et des hymnographes, est la seule qu'elle approuve; à ses yeux austères, tout le reste est vanité.

[1] On les attribue à M. Ginguené.

Si c'est une poétique, ou un traité sur le parti que les poëtes modernes pouvoient tirer de la religion chrétienne (et ce sujet pouvoit être riche et intéressant à traiter), toute la partie dogmatique est au moins superflue. Si Aristote s'étoit proposé d'analyser dans sa poétique l'emploi que les grands poëtes grecs avoient fait de la mythologie, et celui qu'on en pouvoit faire encore, il n'eût certainement pas commencé par démontrer la vérité de tous les dogmes du polythéisme; c'étoit l'affaire des hiérophantes et des prêtres de Jupiter [1].

. . . .

Je jetterai seulement ici quelques réflexions, non sur le fond des choses, mais sur la manière dont il les traite; et ce sera encore presque sans ordre et à mesure que les objets s'offriront à moi, pour mieux éviter tout ce qui auroit l'air d'une discussion en règle.

Ce qu'il y a de particulier dans notre jeune auteur, c'est que ce qui paroît aux plus robustes

[1] Les critiques qui ont combattu le *Génie du Christianisme*, ayant perpétuellement répété cette objection, en feignant de se méprendre sans cesse sur le but et l'intention de l'auteur, nous obligent à nous répéter nous-mêmes, et à renvoyer encore le lecteur à la Défense de l'ouvrage : elle répond complétement aux critiques.

(*Note des Éditeurs.*)

croyants être au-dessus de la raison humaine, en exiger l'humiliation et même le sacrifice, n'est qu'au niveau de la sienne, et qu'il semble réellement comprendre ce que tous les docteurs traitent d'incompréhensible [1]. Des mystères! il n'y a, selon lui, rien de si conforme à la nature de notre esprit et de notre âme. Rien de beau, de doux, de grand dans la vie que les choses mystérieuses. Mystère dans les sentiments, dans les vertus, dans les sciences, dans les plaisirs de la pensée, dans les forêts et les solitudes, dans les monuments hiéroglyphiques, enfin dans l'homme lui-même. Confondant ainsi *le mystère* avec les *mystères*, il conclut qu'il n'est donc pas étonnant que les religions de tous les peuples aient eu leurs choses impénétrables ou leurs mystères. . . . .
. . . .

C'est si bien l'imagination qui le plus souvent le domine dans sa partie démonstrative et dogmatique [2], que lorsqu'il traite, par exemple, du

[1] Il ne s'agit pas ici de la foi de l'auteur : il ne parle et ne veut parler que de la beauté des mystères.

(*Note des Éditeurs.*)

[2] C'est reprocher à l'auteur d'avoir fait ce qu'il vouloit faire.

(*Note des Éditeurs.*)

mystère de l'incarnation, saisi tout à coup d'enthousiasme à l'idée des beautés célestes de Marie, il fait un appel aux poëtes, et les invite à la chanter, à la peindre assise *sur un trône de candeur*, brillante sur ce trône *comme une rose mystique* [1]. . . . .

. . . .

Sa prédilection pour les descriptions poétiques [2] brille encore dans celle qu'il fait de Moïse descendant de la montagne avec les tables du Décalogue. Il s'agissoit de comparer cette loi avec celles des législateurs anciens, et d'en montrer la supériorité. Il commence par traduire sèchement les premières; il en tronque ou mutile quelques-unes, comme celle de Pythagore; il omet en entier les lois de Platon, sous prétexte qu'elles n'ont point été mises en pratique; enfin, il les récapitule toutes inexactement, tâche de les mettre en contradiction, et leur oppose des objections dont celle-ci peut faire apprécier la justesse. Une loi de Minos déclare infâme quiconque n'a point d'ami. «Ce législa-

[1] Les expressions soulignées par le critique sont tirées des prières de l'Église.

(*Note des Éditeurs.*)

[2] Toujours le but de l'auteur méconnu.

(*Note des Éditeurs.*)

teur, dit M. de Châteaubriand, a donc déclaré infâmes tous les infortunés?» Si l'on concluoit de cette fausse conséquence qu'il n'a jamais lui-même été l'ami d'aucun malheureux, qu'auroit-il à dire?

Après avoir traité avec cette légèreté toute la sagesse antique, il en vient à la loi de Moïse; et par une marche contraire, il s'entoure en quelque sorte des mêmes prestiges dont s'environna ce législateur, et cherche à faire sur ses lecteurs à peu près le même effet qu'il produisit sur les Hébreux. *Voyez,* dit-il, *cet homme qui descend de ces hauteurs brûlantes,* et il nous étale, le plus magiquement qu'il peut, toute cette fantasmagorie, sans oublier qu'*à l'horizon se déploie la chaîne du Liban avec ses éternelles neiges et ses cèdres fuyant dans le ciel :* ce qui est beau sans doute en poésie et en peinture, mais ne fait rien à la beauté des lois du Décalogue [1]; sans oublier encore que *la postérité de Jacob se voile la tête dans la crainte de voir Dieu et de mourir :* ce qu'on avoit fait très-prudemment de leur recommander, mais ce qui ne

[1] Mais le but de l'auteur n'est-il pas toujours de répondre à ceux qui prétendent qu'il n'y a ni beautés, ni grandeur dans les scènes, les souvenirs et les traditions du christianisme?

(*Note des Éditeurs.*)

prouve pas trop puissamment la réalité de ce qu'ils virent [1].

. . . .

. . . .

Si l'imagination joue un si grand rôle dans les premiers livres, où l'auteur traite des mystères, des sacrements, des vertus, de la tradition de Moïse, et d'autres objets qui exigent qu'il s'enfonce dans les ténèbres de la chronologie *antédiluvienne*, on doit penser qu'elle prend encore un plus grand essor dans celui où il démontre, à sa manière, ce qui a déjà été démontré tant de fois, *l'existence de Dieu par les merveilles de la Nature*. Il y a donné carrière au talent descriptif, qu'il possède à un degré peu commun, et dans lequel il n'auroit peut-être aujourd'hui qu'un rival, ou du moins qu'un maître, si de fréquentes exagérations, des bizarreries, des expressions de mauvais goût, et même des fautes de langue, ne défiguroient trop souvent son style [2].

[1] On voit bien quelles sont ici les intentions du critique; mais comment oublie-t-il que les Grecs eux-mêmes (voyez *Homère*) détournoient la tête *dans la crainte de voir les dieux et de mourir?* Il a donc pris un usage général de l'antiquité pour un commandement particulier de Moïse.

(*Note des Éditeurs.*)

[2] M. de La Harpe, qui préparoit une défense du *Génie*

En parlant du chant des oiseaux, il s'étudie surtout à peindre celui du rossignol; mais, par malheur, il ne semble connoître que le rossignol des poëtes, et non celui de la nature. Ce n'est que dans Virgile que la plaintive Philomèle *chante encore quand elle a perdu ses petits.* Dans nos bois, dès qu'ils sont éclos, elle ne chante plus : elle ne fait plus entendre, en cherchant pour eux de la nourriture, qu'une espèce de petit cri importun, suivi d'un croassement désagréable, et qui n'a pas le moindre rapport avec son premier chant. C'est donc absolument à faux que porte tout ce que l'auteur s'efforce d'ajouter d'ingénieux et de neuf à la description touchante, mais idéale, de Virgile. . . . .

. . . .

Les oiseaux en général lui portent malheur. En parlant de cette partie si intéressante de l'histoire naturelle, il semble avoir fait vœu de

du Christianisme, disoit que, parmi les ouvrages d'une aussi grande étendue, il étoit un de ceux qui présentoient le moins de fautes de langue. Quant aux autres taches dont parle le critique, elles ont presque entièrement disparu dans les éditions subséquentes : et des littérateurs distingués trouvent même que l'auteur s'est soumis trop facilement à des jugements qui n'avoient pas une grande autorité.

(*Note des Éditeurs.*)

n'être jamais dans la nature [1]. Il fait passer à l'hirondelle *l'été aux ruines de Versailles, et l'hiver à celles de Thèbes.* Il pouvoit se figurer dans ses courses lointaines que Versailles étoit en ruine; mais comment, depuis son retour, n'a-t-il pas sacrifié cette opposition fausse, et qui ne porte sur rien [2] ?

La poule d'eau, qui se perche quelquefois sur les châteaux, ne manque pas à ses yeux de choisir de préférence les armoiries sculptées dans les murs; et quand elle s'y tient immobile, *on la prendroit pour un oiseau en blason, tombé de l'écu d'un ancien chevalier.* Ceci n'est pas une vision commune; et il n'y a peut-être pas deux têtes d'hommes que la vue d'une poule d'eau pût faire ainsi rêver de châteaux, d'armoiries, d'écussons, de sable et de merlettes [3].

. . . .

[1] On pourroit répondre que l'auteur, qui a passé une partie de sa vie dans les forêts, a pu acquérir en histoire naturelle plus de connoissances que le critique.
(*Note des Éditeurs.*)

[2] Mais comment un homme d'esprit fait-il lui-même une pareille objection? Et quand l'auteur cite les *Ruines de Versailles*, est-ce des murs ou des grandeurs qu'il veut parler? (*Note des Éditeurs.*)

[3] Pourquoi non, quand la *poule d'eau est perchée sur les armoiries sculptées dans les murs?* (*Note des Éditeurs.*)

Il divise les athées en deux classes bien distinctes : « Les premiers, conséquents dans leurs principes, déclarent, sans hésiter, qu'il n'y a point de Dieu, point d'âme, point de différence essentielle entre le bien et le mal; que le monde appartient aux plus forts et aux plus habiles, etc. » Du moins, ajoute-t-il, ceux-ci sont-ils francs s'ils sont atroces. — Je ne crois pas qu'il soit fort commun d'entendre prêcher une telle doctrine. Il y auroit, avec l'atrocité, trop de maladresse dans cette franchise. Mais on a vu de tout temps des hommes qui affichoient un grand respect pour la religion, donner tout, dans leur conduite, à l'empire de la force et de l'habileté. Les Borgia, les Henri VIII, les Cromwel, les Louis XI ne professoient point l'athéisme, et ce sont pourtant là de ces forts et de ces habiles à qui le monde appartient. Ils ont, proportion gardée, dans les rangs inférieurs et dans les conditions communes, des imitateurs qui savent s'emparer, par les mêmes moyens, de ce qui est à leur portée, et de ce qui est pour eux *le monde* : ce ne sont point non plus des prédicateurs d'athéisme; et quand cela sert à leurs vues, ce sont même de fort bons chrétiens.

Les athées de la seconde espèce sont ce que l'auteur appelle *les honnêtes gens de l'athéisme*,

les hypocrites de l'incrédulité : «Absurdes personnages, mille fois plus dangereux que les autres, et qui, avec une douceur feinte, se porteroient à tous les excès pour soutenir leur système.» Voilà de bonnes et fortes injures qui prouvent ce que l'auteur pourroit se permettre pour soutenir le sien. Mais enfin cela ne nous dit pas quels sont ces hypocrites abominables, quel est le système de ces hommes affreux. Le voici enfin, et l'on doit s'attendre à frémir de la tête aux pieds : «Ces hommes prétendent que l'athéisme ne détruit ni le bonheur, ni la vertu, ni les justes autorités de la vie, et qu'il n'y a point de condition où il ne soit aussi profitable d'être incrédule que d'être religieux.» Mais si ces monstres-là veulent propager leur doctrine, ils prêchent sans doute d'exemple. On les voit heureux dans leur intérieur, vertueux dans leurs actions publiques et privées, obéissants aux justes autorités, c'est-à-dire aux lois, et à ceux qui ont été légitimement choisis pour en être les organes; contents de leur condition, et ne calculant jamais ce qu'ils doivent croire ou ne pas croire en religion, pour savoir ce qu'en morale pratique ils ont à suivre ou à éviter. Alors je ne vois pas quel intérêt ils auroient à être des hypocrites, ni ce qu'il y a d'absurde en eux, ni de quel danger ils peuvent être pour la chose publique, ni

à quels excès ils pourroient se porter pour soutenir leur système, sans être convaincus par cela même d'en avoir changé.

Et remarquez bien qu'on ne les accuse pas ici d'être des athées; qu'en effet, d'après les opinions mêmes qu'on leur donne, ils ne doivent ni professer l'athéisme, ni chercher à le propager. On les accuse seulement d'avoir assis leur bonheur, leurs devoirs et ceux des autres, sur des bases qu'ils jugent plus solides, moins mobiles et plus universelles que des opinions religieuses. Peut-être cela paroît-il absurde et exécrable *dans les royaumes de la solitude;* mais, dans tout État civilisé, dans toute grande association politique, la question est de savoir si, sans s'inquiéter de ce qui regarde la croyance, qui est une affaire entre Dieu et les hommes, on ne gagneroit pas infiniment à poser sur de tels fondements l'édifice de la morale, qui est l'affaire des hommes entre eux [1].

. . . .

Au lieu de cela, l'auteur examine s'il est de l'intérêt de l'homme malheureux ou de l'homme heureux d'être athée; ce n'est point du tout là

[1] Ce passage explique pourquoi le critique a si peu goûté l'ouvrage et entendu l'auteur.

(*Note des Éditeurs.*)

la question. Tous les grands capitaines de l'antiquité ont été remarquables par leur religion. Fort bien; mais il ne falloit pas mêler Épaminondas et Scipion avec Alexandre.

. . . .

Des anciens il passe aux modernes . . . . . .

. . . .

Des généraux et des armées, l'auteur s'élève jusqu'aux gouvernements et aux chefs des empires. Il demande si ceux qui gouvernent les peuples doivent nier la divinité. — Et pourquoi la nieroient-ils? Qui le leur a jamais conseillé [1]?

. . . .

ARTICLE SECOND.

Notre auteur est peu difficile en transitions; après avoir épuisé tout ce qui regarde la croyance et le dogme, il déclare que ce sujet *le mène naturellement à parler des effets du christianisme dans la poésie, la littérature et les beaux-arts.* Naturellement ou non, cette partie qu'il intitule *Poétique du Christianisme*, est la princi-

[1] Ce premier article est terminé par une digression sur le système représentatif et sur l'origine de la puissance suprême, que nous nous abstiendrons d'insérer, parce qu'il ne s'agit point ici des opinions politiques du critique.

(*Note des Éditeurs.*)

pale : on voit que c'est pour elle que le reste est fait, et peut-être auroit-il dû s'y borner; mais, dans cette partie même, qui contient deux volumes entiers, on retrouve à chaque instant les mêmes vices que dans la première. . . . .

Il fait d'abord une revue des principaux poëmes où le merveilleux du christianisme remplace la mythologie; et le premier qui s'offre à lui est celui du Dante. On est surpris qu'il n'en parle qu'en douze lignes, et seulement pour dire qu'il n'en dira rien. . . . .

La Jérusalem du Tasse est mieux traitée, quoiqu'il n'y ait de vraiment bien, dans ce que l'auteur en dit, que ce que d'autres en ont dit avant lui. . . . .

Il parle en général plus convenablement de Milton que du Tasse, et l'on voit qu'il le connoît mieux. . . . .

. . . .

Une observation très-juste, parmi celles que l'auteur fait sur la *Henriade*, mais qu'il n'a pas faite le premier, c'est que dans ce poëme, dont le christianisme est en quelque sorte le sujet, il n'y a pas assez des rites, des cérémonies, des croyances, en un mot du merveilleux propre à cette religion. Il indique quelques-uns des ressorts que le poëte auroit dû employer; mais est-il bien vrai qu'*il eût pu trouver chez nos*

Saintes des puissances aussi grandes que celles des déesses antiques, et des noms aussi doux que ceux des Grâces! Chez une nation déjà revenue de bien des illusions, et prompte à saisir le côté ridicule des choses, telle que la nôtre l'étoit au sortir de la Régence, c'étoit une machine poétique bien délicate à manier qu'une Sainte.. . . . .
. . . .

Dans les livres suivants, l'auteur entre plus particulièrement dans son sujet; il examine les rapports de la poésie avec les hommes, d'abord quant aux caractères, ensuite à l'égard des passions. Il divise les caractères en naturels et sociaux : les premiers sont les époux, le père, la mère, le fils, la fille; dans les seconds, il ne considère que le prêtre et le guerrier. Il établit dans autant de chapitres, que tous ces différents caractères ont reçu de la religion chrétienne un perfectionnement qui se remarque dans les ouvrages, soit épiques, soit dramatiques, dont le sujet est tiré de cette religion. L'on pourroit n'être pas toujours de son avis dans les comparaisons qu'il fait de quelques scènes célèbres de l'antiquité avec des scènes modernes; on pourroit aussi ne pas confondre, comme il le fait toujours, ce qui est l'effet du christianisme avec ce qui lui est contemporain; mais on ne peut

méconnoître un mérite réel dans cette partie de son travail; elle a, surtout pour les admirateurs des anciens, celui d'un sentiment profond de leurs beautés : l'auteur ne leur préfère que des beautés d'un ordre qu'il regarde comme surnaturel; il les met au-dessus de tout le reste.

Parvenu au caractère du guerrier, il soutient, d'après l'idée qu'il se fait *du beau idéal,* la supériorité des temps chevaleresques sur les temps héroïques, et il rapporte cet avantage au christianisme. Tout cela peut également se soutenir et se combattre; mais il falloit rester dans ces thèses générales, et ne pas aller jusqu'à établir un parallèle suivi entre le chevalier et le vrai chrétien; car, dans l'énumération de leurs vertus, il s'en trouve dont le rapprochement fait remarquer entre eux des différences trop sensibles.

Par exemple : « Le chevalier s'en alloit à travers le monde, secourant la veuve et l'orphelin. Voilà la charité chrétienne. » Je veux que jamais les chevaliers ne courussent d'aventures que pour exercer ces bonnes œuvres; reste toujours leur manière un peu brutale de pratiquer la charité chrétienne. Ce n'est point, si je ne me trompe, à grands coups de lance, de dague et d'épée à deux fendants, que l'Évangile recom-

mande aux hommes d'exercer entre eux la charité [1].

. . . .

Quand l'auteur vient à traiter de la poésie sous le rapport des passions, il entreprend de démontrer qu'un bon chrétien est mieux initié qu'un autre dans les secrets de leur peinture; mais il pose, dès son premier chapitre, *un principe* qui suffit seul pour ôter toute créance à ce qu'il dit. *On ne sauroit trop*, dit-il, *analyser la pensée* (ce qui, par parenthèse, absout les *idéologues* et répond aux anathèmes lancés contre eux); mais *il n'en est pas ainsi des sentiments*. « Vouloir les approfondir, n'est pas preuve de savoir, mais d'ignorance : il ne faut pas toujours laisser tomber la sonde dans les abîmes du cœur; les vérités qu'il contient sont du nombre de celles qui demandent le demi-jour et la perspective, etc. » Et si vous n'approfondissez pas les sentiments, comment voulez-vous les peindre? Si le cœur a des abîmes où vous n'osiez pas jeter la sonde, comment les connoîtrez-vous? Prétendre qu'on ne doit examiner qu'au demi-jour et dans la perspective les vérités qu'il contient, n'est-ce pas avouer clairement

[1] Toujours le but de l'ouvrage méconnu.

(*Note des Éditeurs.*)

que ce ne sont point ces vérités que vous voulez connoître, et que vous voulez peindre, mais ce qu'il conviendra au succès de vos opinions que vous preniez vous-même, et surtout que vous donniez pour des vérités [1] ?

. . . .

Que tout cela soit favorable aux passions, à leur exaltation, et par conséquent, sous un certain rapport, à la poésie épique et dramatique qui s'alimente de leurs mouvements et de leurs effets, je ne dis pas le contraire; mais je nie que ce soit là un système moral utile à l'homme en société; et je soutiens qu'il est urgent d'en établir un autre plus convenable au point où sa raison est parvenue [2], mais qui n'ait pas, comme tous ceux qu'on a proposés jusqu'ici, le défaut de laisser oisive la sensibilité de l'homme, et de ne vouloir parler qu'à sa raison.

Qu'oppose à cela [3] l'auteur de cet ouvrage ?

[1] Ces contradictions apparentes se détruisent à la lecture du chapitre tout entier. (*Note des Éditeurs.*)

[2] Puisque le critique *ne dit pas le contraire* de l'auteur, ce dernier a donc raison dans ce qu'il prétendoit prouver. Quant à cet *autre système moral* à établir, dont parle le critique, l'expérience a amené le dégoût. (*Note des Éditeurs.*)

[3] A quoi? à ce *système moral* sur lequel *le critique ne s'explique pas?* (*Note des Éditeurs.*)

Des contradictions et des chimères. Il veut une morale, mais toute religieuse [1]; il veut une religion, mais toute poétique [2]; il veut enfin que cette religion soit le christianisme; et, méconnoissant en elle ce caractère sombre et sévère, qui damne pour un désir, et punit une pensée par d'éternels supplices, il assure qu'elle a charmé l'esprit par un rayon de lumière, *sans détruire la partie poétique de l'âme, en lui ôtant le champ des découvertes et des désirs :* il pose en fait que l'expression dramatique des passions a gagné cent pour cent à l'établissement du christianisme; que si la Phèdre de Racine, par exemple, est supérieure à celle d'Euripide, c'est que Racine étoit chrétien : ce qu'en effet Euripide n'étoit pas, et que la Phèdre françoise est la *chrétienne réprouvée*, *la pécheresse tombée vivante entre les mains de Dieu;* que, dans la *dévote* Julie, l'amour est une voix troublée qui sort *d'un sanctuaire de paix*, un cri d'amour *que prolonge, en l'adoucissant, l'écho religieux des tabernacles*: choses que personne n'avoit encore aperçues dans *la Nouvelle Héloïse*, et qui changent en

[1] Ainsi que tous les grands législateurs.
(*Note des Éditeurs.*)

[2] Non toute poétique, mais pleine de grandeur et d'images.
(*Note des Éditeurs.*)

livre de piété ce roman jusqu'à présent regardé comme tant soit peu profane [1], que la véritable *Héloïse*, l'amante d'Abailard, celle qui nous a laissé des lettres enflammées, offre *la nature rebelle*, *saisie toute vivante par la grâce*, *et qui se débat vainement dans les embrassements du Ciel :* image très-vive et très-passionnée, en supposant qu'on entende ce que c'est que *les embrassements du Ciel*, mais qu'on pourroit à la rigueur trouver médiocrement chrétienne.

Il finit par considérer comme une passion le christianisme lui-même; et son style très-propre en général à exprimer des affections désordonnées, s'assortit ici naturellement au sujet. . . . .

Un des grands mérites qu'il trouve dans cette passion, et qu'elle a en effet, si tant est qu'on puisse appeler cela un mérite, c'est qu'elle est *profondément mélancolique*, et qu'*elle nous traine à l'ombre des cloîtres et sur les montagnes.* Reconnoissons, si l'on veut, cette propriété comme très-favorable à certains genres de poésie : mais n'existe-t-il donc point de passions plus généreuses, et surtout plus sociales, dont on puisse remplir et rassasier le cœur de l'homme ?

[1] Jean-Jacques a voulu donner à Julie un caractère religieux : il l'appelle lui-même *dévote*.

(*Note des Éditeurs.*)

Soyons de bonne foi : quand il seroit vrai que ces Antoine et ces Jérôme, *combattant dans les déserts corps à corps avec leurs passions*, armés contre elles de pleurs et de jeûnes, ou chargeant de lourds fardeaux leurs épaules pour dompter une chair révoltée; que ce Polyeucte même, dont Corneille a prouvé que le caractère étoit très-poétique, si toutefois il n'a pas prouvé mieux encore qu'il étoit très-propre à faire ressortir le caractère éminemment poétique de Pauline; enfin, quand il seroit vrai que tous ces caractères passionnés, c'est-à-dire fanatiques, seroient poétiques et dramatiques par excellence, il n'en résulteroit rien en faveur de la religion qui les rendroit tels; il n'en résulteroit pas surtout que l'on dût les choisir ou les présenter pour modèles, à moins que, parce qu'elles sont très-poétiques et très-dramatiques, les familles de Pélops et d'Atrée ne soient aussi pour les familles des modèles à offrir et à suivre [1].

Mais voici une autre propriété du christianisme que l'auteur regarde comme une de ses *beautés*, et dont il est possible que les profanes

[1] Ici les aveux du critique donnent complétement raison à la thèse que soutient l'auteur. La proposition que le critique veut établir à la fin s'éloigne de l'objet et ramène une question différente.

(*Note des Éditeurs.*)

jugent tout autrement : c'est de jeter l'âme dans ce qu'il nomme le *vague des passions*. Dans cet état, qui est ici fort bien dépeint, et pour cause, à ce qu'il me semble, « on est détrompé sans avoir joui ; il reste encore des désirs, et l'on n'a plus d'illusions. L'imagination est riche, abondante et merveilleuse ; l'existence pauvre, sèche et désenchantée. On habite avec un cœur plein, un monde vide, et, sans avoir usé de rien, on est désabusé de tout. » Si l'on demande à quoi un homme ainsi constitué est propre dans le monde, et ce que la société gagne surtout à contenir beaucoup de ces hommes-là, il sera difficile de répondre [1]. . . . .

En reprenant le cours de sa poétique, il examine le christianisme sous le rapport du merveilleux, et le met, à cet égard, comme à tous les autres, bien au-dessus du polythéisme. Les anciens, selon lui, n'ont point connu la poésie descriptive : elle est née du christianisme, et il en trace l'histoire : ensuite Dieu, les Anges de lumière, ceux de ténèbres, et les Saints, effacent poétiquement tous les dieux et les demi-dieux de la fable. . . . .

[1] L'auteur, ainsi que le critique, blâme ces inutiles *rêveries*, qu'il n'attribue point au christianisme. *Voyez* sa Défense sur René, dans la préface des Épisodes.

(*Note des Éditeurs.*)

Le christianisme n'est pas moins favorable aux beaux-arts qu'à la poésie; il ne l'est pas moins à toutes les parties de la littérature, philosophie, histoire, éloquence, qu'à la poésie et aux arts: c'est là ce que l'auteur se propose de démontrer dans les quatre livres suivants. Je ne le suivrai point dans ses démonstrations : on connoît désormais son système et sa ferme résolution de voir la religion chrétienne dans tout ce qu'offrent de bon les temps modernes, l'irréligion dans tout ce qu'ils ont de mauvais, et leur supériorité sur tout ce qu'ont produit les temps anciens, par le seul effet du christianisme. Cela m'engageroit d'ailleurs dans une discussion du fond que j'ai résolu d'éviter, et que, selon toute apparence, nos lecteurs ne regretteront pas [1].

. . . .

[1] Là commence ce *dégoût* des critiques pour le second volume, dont l'auteur parle dans sa Défense. Ce sont, au jugement de tout le monde, les deux plus forts de l'ouvrage. Le critique ne *suivra point* l'auteur dans ce qu'il dit sur l'éloquence, etc. En effet, il seroit aussi difficile de prouver que Bossuet, Massillon, etc., ne sont pas éloquents, qu'il le seroit de nous persuader qu'ils ne doivent pas leur éloquence au christianisme.

(*Note des Éditeurs.*)

ARTICLE TROISIÈME.

C'est encore tout *naturellement* que l'auteur se trouve *ramené d'Atala au culte chrétien.* Il a pris son parti sur ces sortes de transitions : prenons aussi le nôtre ; et puisqu'il s'est cru obligé de parler des cloches avant de traiter de ce qui regarde les églises, les ornements, les chants et les prières, commençons aussi par les cloches.

Il n'a pas attendu jusqu'à ce moment à se passionner pour elles. On voit dans son premier épisode que *René* n'est que son interprète quand il s'écrie : « Oh ! quel cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémirent de joie sur son berceau, qui annoncèrent son avènement à la vie, qui marquèrent le premier battement de son cœur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour la sainte allégresse de son père, les douleurs et *les joies* encore plus ineffables de sa mère ! . . . »

On doit convenir qu'il n'y a rien de plus beau ni de plus touchant dans tout ce qui a jamais été dit sur les cloches.

. . . .

Quand on s'est imposé la tâche de tout défendre dans une cause excessivement complexe, on se condamne quelquefois à de singuliers rai-

sonnements [1] ! L'auteur peut-il s'être fait illusion sur ceux qu'il oppose aux gens qui voudroient que le peuple pût comprendre à l'église ce qu'on lui chante et ce qu'il chante? « Nous ne voyons pas, dit-il, ce que la langue de Virgile, et même en certains temps et en certains lieux la langue d'Homère peut avoir de si déplaisant. » Je ne le vois pas plus que lui pour mon compte, et pour le compte de ceux qui ont été comme nous, ou mieux que nous, instruits dans ces deux langues: mais il ne s'agit point de leur beauté [2] ; il ne s'agit même pas de savoir si le latin des chants d'église doit plaire ou déplaire, littérairement parlant, à proportion que l'on sait plus ou moins la langue de Virgile, mais si l'on peut se joindre en esprit et en vérité à des prières proférées dans une langue qu'on ne sait pas [3].

. . . .

[1] Il en est de même quand on veut tout critiquer.
(*Note des Éditeurs.*)

[2] Précisément c'est de cela qu'il s'agit.
(*Note des Éditeurs.*)

[3] L'auteur remarque, dans ce chapitre, que toutes les prières chrétiennes sont traduites en françois, dans les Heures pour le peuple, et que cette coutume de chanter en latin a été d'un immense avantage aux lettres, en consacrant la langue de Virgile.
(*Note des Éditeurs.*)

L'auteur passe à une explication métaphysique difficile à qualifier. « Il y a, dit-il, une chose très-remarquable : des oraisons en langue latine paroissent redoubler le sentiment religieux de la foule. *Ne seroit-ce point un effet naturel de notre penchant au secret?* Dans le tumulte de ses pensées et le fond de misère qui compose sa vie, l'homme, en prononçant des mots *peu familiers ou même inconnus*, croit demander toutes les choses qui lui manquent, et qu'il ignore : le vague de sa prière en fait le charme, et son âme inquiète, qui sait peu ce qu'elle désire, aime à former des vœux aussi mystérieux que ses besoins. » On voit que l'auteur est fidèle à cet amour pour le mystère, dont nous avons déjà vu d'autres preuves. . . . . . .
. . . .

Il examine ensuite ce qu'on appelle, selon lui, la *niaiserie* et la *barbarie* des cantiques saints. Il cite en leur faveur des versions poétiques de Malherbe, de Rousseau et de Racine. Il reste prouvé que Malherbe, Rousseau et Racine ne sont ni *niais* ni *barbares;* mais est-ce bien là ce qu'*il falloit démontrer*[1]?

[1] Ce n'est pas le talent de ces grands poëtes que l'auteur veut faire admirer, mais la beauté des passages qu'ils ont traduits des livres saints.

(*Note des Éditeurs.*)

Après les cloches et le latin, vient le dimanche. L'auteur en appuie l'éloge sur des raisons arithmétiques et géométriques que je ne discuterai pas : c'est désormais un procès jugé. Il y fait aussi intervenir les choses physiques. « Non-seulement l'homme, dit-il, mais le bœuf ne peut labourer neuf jours de suite ; au bout du sixième, *ses mugissements semblent demander* les heures marquées par le Créateur pour le repos général de la nature. » Et il met en note : *Les paysans disoient : Nos bœufs connoissent le dimanche, et ne veulent pas travailler ce jour-là.* — L'usage de labourer avec des bœufs n'est connu que dans quelques-uns de nos départements; on voit donc bien quels étoient les paysans qui observoient dans leurs bœufs cette répugnance [1]. . . . .

Les chapitres suivants sont consacrés à l'explication de *la Messe*, à la description et à l'éloge *de la Fête-Dieu, des Rogations, des Rois, de Noël,* et des autres fêtes du christianisme. L'explication m'a paru foible, mais le zèle de l'auteur se soutient dans les éloges, et son talent dans les descriptions.

[1] Sans relever l'intention bénigne du critique, nous nous contenterons de lui faire observer que la moitié (pour ne pas dire les trois-quarts) de la France laboure avec des bœufs.

(*Note des Éditeurs.*)

Les funérailles viennent ensuite, celles des grands, du guerrier, des riches, des pauvres, qui toutes sont décrites avec leurs couleurs propres; l'étiquette des rangs y est fidèlement observée : car les grands et les petits ont dans la mort, comme dans la vie, leurs pompes et leur nudité. Les prières de l'Église sont peut-être les mêmes pour les uns et pour les autres; mais est-il vrai, comme le dit l'auteur, que *le grand nom de chrétien met tout de niveau dans la mort?*..

. . . .

Il y a un livre entier sur les tombeaux : il n'est pas long, et la matière est riche, puisque l'auteur jette un coup-d'œil sur ceux de presque toutes les nations anciennes et modernes. Faut-il le louer de cette sobriété qu'on désireroit dans plusieurs autres parties de son ouvrage? Faut-il regretter que, dans un sujet si bien assorti à la teinte habituelle de ses idées et de son style, il ne se soit pas plus étendu? Au reste, en parlant des tombeaux, qu'y auroit-il eu à convertir? et qui nie l'intérêt qu'ils inspirent?

. . . .

L'histoire de la vie de Jésus-Christ, celle du clergé, qui ne lui ressemble guère, du clergé séculier avec sa hiérarchie, du clergé régulier avec toutes ses religions ou tous ses ordres, l'éloge des constitutions monastiques, le

tableau des mœurs et de la vie des moines cophtes, maronites, trappistes, chartreux, missionnaires, etc. etc., occupent successivement l'auteur, mais ne doivent pas nous occuper [1]. Les descriptions, les faits, quelquefois même les fables ou les bruits populaires, tout lui sert, tout a ses beautés, son charme, sa poésie. . . .

M. de Châteaubriand se complaît à les décrire (les trappistes); il s'extasie sur le *Frère, il faut mourir,* que ces spectres macérés et taciturnes se disoient lorsqu'ils se rencontroient entre eux: il appelle cela de la morale en action. Et le trappiste mourant, de quelles couleurs sombres et fidèles il le peint! c'est, selon lui, de la *haute philosophie*. . . . .

Je ne le suivrai point dans son livre des missions étrangères, au Levant, à la Chine, au Paraguay, à la Guyane, aux Antilles. C'est trop de chemin après une si longue route : franchement, je suis un peu las du voyage, et peut-être ne le suis-je pas seul. Ce livre est pourtant un des plus intéressants de l'ouvrage [2]; l'auteur admire de

[1] C'étoit cependant là la partie essentielle; mais l'auteur est trop fort ici, et il faut se taire sur ce volume.
(*Note des Éditeurs.*)

[2] Étrange contradiction du critique! *il ne suivra pas* l'auteur *dans ce livre qui est un des plus intéressants.*
(*Note des Éditeurs.*)

bonne foi des sacrifices et des actes de dévouement et de courage, admirables en effet, quel qu'en fût le motif, lorsqu'ils n'ont pas troublé des nations heureuses, innocentes et paisibles [1].

. . . .

J'espère que l'auteur ne me confondra cependant ni avec ceux qu'il croit capables de se réjouir des tourments de ces confesseurs de la foi, ni même avec ceux qu'il nomme par dérision *les sages*, qui demandent, dit-il, avec une pitié superbe, *ce que ces moines alloient faire dans les déserts de l'Amérique.* Il est dommage qu'il ait gâté, par de pareils traits d'aigreur, des descriptions et des récits faits pour intéresser tout lecteur sensible.

. . . .

Voici un trait d'un autre genre, où l'esprit de parti, j'oserai le dire, se montre dans toute sa laideur. L'auteur, dans son chapitre des missions des Antilles, cite des passages touchants d'un bon missionnaire, le Père Dutertre, sur la vie, les travaux et les peines des malheureux Noirs. C'est à en parler ainsi qu'il voudroit que l'on se fût borné. « Avec de grands mots, dit-il,

[1] Il a fait plus que de les admirer : c'est peut-être à son livre qu'est dû le rétablissement de ces institutions sublimes.
(*Note des Éditeurs.*)

on a tout perdu : *on a éteint jusqu'à la pitié;* car qui oseroit encore plaider la cause des Noirs après les crimes qu'ils ont commis?» Qui? tout homme raisonnable et sensible, tout ami de l'humanité. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, et je ne suis nullement tenté d'entamer ici une discussion intempestive. « Tant nous avons fait de mal! poursuit l'auteur, tant nous avons perdu les plus belles causes et les plus belles choses [1]!» Et il ajoute, dans une note sur les belles causes et les belles choses que nous avons perdues : « Cette vérité est bien sensible aux représentations des tragédies de Corneille. Le spectateur demeure presque froid aujourd'hui aux scènes sublimes des *Horaces* et de *Cinna*. Derrière tous ces mots admirables: *Quoi! vous me pleureriez mourant pour mon pays, etc.*, on ne voit plus que du sang, des crimes, et le langage de la tribune de la Convention [2]. »

Aveugle et passionné jeune homme! dites, dites encore que vous n'êtes point animé par l'esprit de parti! Eh! qu'est-ce donc qui a dessé-

[1] Eh! qu'y a-t-il de plus raisonnable que ce que dit ici l'auteur? Qu'on jette les yeux sur Saint-Domingue.

(*Note des Éditeurs.*)

[2] Il ne s'agit pas d'un sentiment, mais d'un fait.

(*Note des Éditeurs.*)

ché dans votre cœur la fibre généreuse qui frémissoit doucement au mot de patrie, à l'idée de mourir pour elle, et aux vers républicains de Corneille? Vous n'êtes point animé par l'esprit de parti! et désormais, dès qu'on exprimera devant vous ces sentiments si nobles, si doux, si naturels à l'homme, vous ne verrez plus que du sang, des crimes et un langage de tribune!

Du sang! ah! voyez du moins celui de ce million de François versé pour une cause dont on ne pourra pas plus, dans l'avenir, obscurcir la beauté que nier la justice; versé pour empêcher l'invasion et l'asservissement de la France; pour y fonder la liberté, la couvrir d'un éclat que rien n'effacera dans la mémoire des hommes, et conquérir enfin une glorieuse paix.

Des crimes! hélas! sans doute, et de bien funestes pour cette cause même qu'ils ont ternie et compromise, mais que l'équitable histoire ne confondra point avec eux. Mais ne confondez-vous pas vous-même avec ces crimes le renversement du trône et la fondation de la république [1]?

. . . .

La Convention et sa tribune, la tribune de la

[1] C'est pour la troisième fois que le critique se sert de pareilles armes.

(*Note des Éditeurs.*)

Convention et son langage! dites donc, si vous voulez être juste dans votre aversion [1] pour elle, le langage qu'y parlèrent souvent les factions qui l'opprimoient, et dont le feu y étoit alimenté sans cesse par l'intrigue et l'or de l'étranger. . .

. . . .

Veut-on savoir à quoi tiennent ces incurables préventions, ces saillies [2] involontaires d'un esprit de parti qu'il est plus aisé de nier qu'il ne l'est de s'en guérir, on n'a qu'à lire le livre V qui traite de la chevalerie : on y verra quels profonds regrets l'auteur donne à ces institutions guerroyantes; il les passe toutes en revue, et il admire tout : esprit, usages, mœurs, amours, fêtes, tournois, chevauchées par monts et par vaux, cartels, défis, galanteries dans les châteaux, où l'on sait bien ce qu'il advenoit quelquefois aux chevaliers et aux dames; contes et devis gaillards des Troubadours, mélange bizarre de superstitions, de faits d'armes et de voluptés; tout cela étoit du bon temps, du temps de la sainte ignorance; tout cela lui plaît, l'en-

[1] Eh! pourquoi l'auteur l'aimeroit-il?

(*Note des Éditeurs.*)

[2] Le critique vient de faire une saillie de trois pages contre *l'aveugle et passionné jeune homme.*

(*Note des Éditeurs.*)

chante et lui paroît surtout infiniment chrétien.

. . . .

Une autre erreur où il semble être tombé, c'est d'imaginer que la révolution françoise a détruit la chevalerie, qui étoit assurément détruite depuis long-temps [1] . . . .

La philosophie et l'histoire ont reconnu les grands services rendus au genre humain par la religion chrétienne, surtout pour l'aider à sortir de l'effroyable barbarie où il tomba dans ces siècles qui séparent en quelque sorte les temps anciens des temps modernes. La récapitulation de ces bienfaits, par laquelle M. de Châteaubriand termine son ouvrage, en exagère quelques-uns, et seroit susceptible d'examen dans plusieurs de ses parties. Par exemple, le bien que quelques papes ont fait aux lettres et aux arts est incontestable; mais est-ce comme chefs d'une religion qu'ils l'ont fait? est-ce par des moyens religieux qu'ils sont devenus ce qu'il falloit qu'ils fussent pour faire ce bien aux lettres et aux arts, et qu'ils se sont maintenus? . . . .

En convenant des services dont les progrès de l'agriculture, la multiplication des hameaux, l'embellissement des villes, sont redevables aux

[1] Où l'auteur *semble-t-il être tombé* dans cette erreur bizarre?

(*Note des Éditeurs.*)

ordres religieux, on pourroit faire à leur sujet les mêmes questions. L'aisance qui se répandoit autour d'eux, l'abondance et l'hospitalité généreuse dont on jouissoit dans les abbayes, dans les grands monastères, tout cela est encore indubitable : le monde, *le siècle*, avoient fort à s'en louer; mais le christianisme, la morale, l'exemple? L'auteur lui-même croit-il en donner une bonne idée quand il nous dit que « les dames montées sur leur palefroi, les preux cherchant aventures, les rois égarés à la chasse, frappoient, *au milieu de la nuit*, à la porte des vieilles abbayes, et venoient partager l'hospitalité qu'on donnoit à l'obscur pèlerin ? » . . . .

Enfin, l'influence que le christianisme a exercée sur la civilisation et sur la législation de l'Europe ne peut être méconnue, malgré la différence des temps; s'il rentre dans son esprit et dans son caractère primitif, il peut encore en exercer sur les mœurs : mais l'auteur ne craint-il pas d'altérer cette vérité, et de la faire méconnoître à force d'exagération, quand il dit que *le dernier des chrétiens, honnête homme, est plus moral que le premier des philosophes de l'antiquité?*

. . . .

Je n'ai d'humeur que contre moi-même de m'être occupé si long-temps et avec tant d'at-

tention de cet ouvrage, non qu'il n'en valût la peine sous plus d'un rapport; mais je pouvois, comme tant d'autres, me tirer d'affaire avec quelques phrases tranchantes, quelques citations altérées ou tronquées, quelques bonnes ou mauvaises plaisanteries. Mécontent, peut-être par ma faute, et du plan de ce livre, et de son exécution, et des idées qui ne sont presque jamais, du moins à mon sens, justes et naturelles, et même du style, quoique dans plusieurs parties, et surtout dans la partie descriptive, il ait un degré de mérite que je me suis plu à reconnoître; persuadé qu'avec le talent de l'auteur, et même avec ses principes religieux, on pouvoit être utile aux hommes, et les porter à la vertu, sans prendre à tâche de les replonger dans ce que des hommes pieux regardent eux-mêmes comme de misérables superstitions[1]; intimement convaincu que si la religion a fait du bien, et si elle peut en faire encore, la superstition n'a jamais fait et ne fera jamais que du mal, je me suis vu forcé, par cette véracité dont rien ne me corrige, à choquer peut-être l'opinion de quelques lecteurs, et, ce qui me seroit

[1] Toujours le but de l'ouvrage méconnu. L'auteur a cherché seulement à défendre la religion contre les railleries de l'impiété.

(*Note des Éditeurs.*)

plus pénible, exposé à blesser, contre mon penchant et mon intention, un homme d'esprit, que je n'ai jamais eu que des motifs d'estimer, sans en avoir aucun de m'en plaindre [1].

Je suis plus fâché pour lui qu'il ait publié cet ouvrage qu'il ne peut l'être de ma critique, et que je ne le serois pour moi, si l'on me démontroit qu'elle est fausse d'un bout à l'autre. On peut se consoler de s'être trompé sur un ouvrage, lorsqu'on a été de bonne foi; mais j'ose prédire à M. de Châteaubriand, que, si quelques suffrages séduisants lui font maintenant illusion sur le succès de son livre, il regrettera beaucoup un jour de s'être avancé si à découvert et si loin [2] dans une route où ni la véritable piété, ni la raison ne peuvent le suivre; et que, dans peu d'années, il sera peut-être moins content de cette éclatante publication que je ne le suis moi-même.

G.

[1] Voilà un singulier aveu après une telle critique.

(*Note des Éditeurs.*)

[2] Ce sont des *paroles mystérieuses* que le critique entend sans doute mieux que nous : mais, quelles que soient les *espérances dont il se flatte*, il devroit savoir qu'un chrétien, même dans la persécution, ne regrette pas d'avoir confessé la religion de ses pères et cherché à la défendre.

(*Note des Éditeurs.*)

NOTES CRITIQUES, REMARQUES ET RÉFLEXIONS

SUR

LE GÉNIE DU CHRISTIANISME.

(Extrait d'une Brochure in-8° de 166 pages, attribuée à un homme célèbre, et qui parut en l'an XI.)

Quelques dévots à l'oreille chatouilleuse pourroient trouver une impiété, rien que dans ce titre : *Beautés de la religion chrétienne.* Quoi donc ! diroient-ils, considérer la religion comme un objet d'agrément, la livrer à la poésie, cette profane si décriée par les objets de son culte, de ses hommages et de ses chants... peut-être même par le choix de ses favoris ! Et de quel droit la poésie oseroit-elle en examiner les beautés? de quel droit cette prostituée de Babylone oseroit-elle porter sur la vierge du sanctuaire le même œil dont ces femmes viles et flétries examinent les beautés qu'elles rencontrent, dans l'espoir de trafiquer de charmes nouveaux depuis qu'elles ont perdu les leurs?... Quoi ! l'on soutiendra que la vérité est favorable au mensonge, et l'on dira

que les arts sont meilleurs juges que le jugement, et l'on constituera ces avocats du diable les défenseurs officieux de sa céleste ennemie! Y pense-t-on? Mais seulement dire que la religion a des beautés, c'est dire qu'elle a des défauts : car on ne relève des beautés que dans ce qui est imparfait; et la religion étant d'origine céleste, et non d'institution humaine, elle ne sauroit avoir des beautés, parce que la beauté est de son essence, ainsi que toute perfection [1].

. . . .

Young, poëte, et poëte sublime, en même temps que prédicateur, s'est emparé des grandes abstractions de l'éternité et de l'infini, en opposition avec le temps et la mort. Il a orné ces grandes idées de tout le pittoresque de sa touche sublime, et personne n'a mieux prouvé combien la partie morale et métaphysique du christianisme étoit poétique. Peintre de l'invisible, c'est l'infini qui devient l'horizon de ses vastes tableaux. La mort fournit les ombres, et l'espérance les clairs : là, toutes les pensées sont des objets, les passions sont des torrents : le temps, un fleuve; la Divinité, un soleil; l'éternité, un

[1] Pour cette objection, que les critiques opposés au *Génie du Christianisme* ont éternellement répétée, *voyez* la Défense de l'auteur à la fin du volume précédent.

(*Note des Éditeurs.*

océau... Mais *Young* parle peu de nos dogmes, vestiges encore reconnoissables des grandes idées de *Pythagore* et de *Platon;* et c'est à ces génies surnaturels que nos poëtes chrétiens, en dernière analyse, doivent leurs grandes et mystérieuses beautés.

Gessner est plus poëte et plus intéressant dans son *Premier navigateur* que dans la *Mort d'Abel* [1].

. . . .

Je vais suivre M. de Châteaubriand dans sa marche, pour ne m'arrêter qu'aux différentes idées et aux différentes phrases qui me paroîtront exiger des remarques; et comme ceci n'est point une satire, mais une critique, je relèverai les beautés comme les défauts, à mesure qu'ils se présenteront; m'attachant quelquefois aux expressions, mais surtout au fond des choses, pour discuter les questions avec l'auteur. Il est digne de la critique, et encore plus par son talent que par son ouvrage.

« L'enfance, dit-il dans son enthousiasme sur les choses mystérieuses, n'est si heureuse que parce qu'elle ne sait rien, et la vieillesse n'est si

[1] Qu'est-ce que les critiques auroient dit du *Génie du Christianisme*, si on y trouvoit un pareil style et de pareils jugements?

(*Note des Éditeurs.*)

misérable que parce qu'elle sait tout.» (*Voy.* tom. I, liv. I, chap. 2.)

Mais si l'enfance savoit tout, elle jouiroit bien mieux de son bonheur, qu'elle ignore, et qui existe beaucoup plus dans l'imagination des hommes que dans une réalité déjà trop éloignée d'eux pour qu'ils se la rappellent d'une manière juste et précise; et, s'il reste une consolation à la vieillesse, n'est-ce pas dans son expérience et dans ses souvenirs?

. . . .

On regrette, d'après mille morceaux charmants, que cet auteur, trop souvent emporté dans la lune par je ne sais quel hippogryphe, y laisse son bon sens, au lieu d'en rapporter celui des autres. On craint de le voir insensiblement passer des rébus, des énigmes, des emblèmes et des figures, à des hiéroglyphes désespérants, et perdre une si belle imagination dans les nuages d'un genre de mysticité, dont M[lle] de Scudéry eût été susceptible si elle eût écrit sur la religion, ou dans les rêveries du livre des erreurs et de la vérité qu'on doute encore que M. de Saint-Martin lui-même ait jamais entendu.

Par exemple, le chapitre sur l'Incarnation est terminé par une image sublime.

« Marie est comme la divinité de l'innocence, de la foiblesse et du malheur, etc. »

On ne peut rien voir de plus gracieux, de plus touchant et de plus vrai que cette image.

. . . .

Dans le chapitre sur l'Extrême-Onction, il dit, en peignant la mort du chrétien : « Pour lui, le calcul par le temps finit, et il ne date plus que de *la grande ère de l'éternité.* »

Voilà comme l'abus des mots amène la confusion des idées, et le sacrifice de toute justesse. M. de Châteaubriand ne peut résister à une expression qui lui paroît pittoresque; il l'adopte, il la saisit sans examiner si elle est juste ou non, si c'est un diamant ou un stras. Il affectionne certains mots, et se laisse toujours prendre à leur clinquant, ainsi qu'une alouette au miroir [1]. . .

. . . .

« La gourmandise et la paresse sont des inclinations honteuses et solitaires, qui trouvent en elles-mêmes leurs principales voluptés. » (Tom. I, liv. I, chap. 1.)

[1] Cette expression, l'*ère de l'éternité*, n'est pas de l'auteur; c'est le mot d'un illustre supplicié anglois, en remettant sa montre au bourreau.

M. de Châteaubriand fait observer dans sa Défense cette inadvertance des critiques, qui ont souvent cru qu'il se livroit à son imagination, lorsqu'il ne faisoit que traduire ou citer.

(*Note des Éditeurs.*)

Ce n'est pas là une bonne raison de les blâmer : car Dieu se plaît aussi en lui-même, et le sage, à son exemple, est souvent seul comme le soleil.

La pudeur des ombres n'est pas une expression qu'on puisse passer à M. de Châteaubriand. On peut dire les ombres de la pudeur, mais non la pudeur des ombres : car les ombres cachent, mais ne se cachent point.

L'orgueil, ce vice qui se nourrit de vertus, est une superbe expression.

Le chapitre sur la Foi contient de fort belles choses et de grandes vérités. Il est sûr qu'il faut de la foi pour tout, que le doute absolu paralyseroit le genre humain, et qu'il faut avoir un degré de foi en soi-même et dans ses forces, pour tenter une entreprise quelconque. Mais cette sorte de foi qui concerne les choses de ce monde, hors du premier instinct, tient à une connoissance acquise par une expérience plus ou moins sûre, ou seulement à une opinion née de quelques apparences. Il n'en est pas de même de celle qu'on peut avoir pour la religion.

. . . .

« Sans doute elle fut révélée par le Ciel, cette religion qui fit une vertu de l'espérance. » (Tom. I, liv. II, chap. 3.)

Voilà une idée consolante et sublime, qui

est en même temps un sentiment doux et profond.

. . . .

Pour prouver la réprobation du serpent, l'auteur fait un portrait charmant de ce reptile. (Tom. I, liv. III, chap. 2.) Il lui attribue toutes sortes de facultés et de charmes refusés aux autres animaux. Comment une plus grande variété de couleurs, une plus grande facilité de mouvements seroient-elles des punitions du rôle qu'il a joué dans le Paradis terrestre [1] ?

. . . .

Citoyen des déserts n'est pas une expression que l'on puisse passer à l'auteur, puisque citoyen vient de cité. (*Voyez* tom. I, liv. IV, chap. 2.)

« L'homme est suspendu dans le présent entre le passé et l'avenir, comme sur un rocher entre deux gouffres, etc. »

Voilà une belle comparaison, et les images qui suivent sont d'un beau caractère de poésie mélancolique. Je regrette que les bornes d'une critique ne me permettent point d'insérer tous les beaux morceaux que je rencontre; mais il

[1] Le critique affecte ici de se méprendre : il est clair que l'auteur n'a voulu peindre que cet animal rusé (*callidior cunctis animantibus*) dont parle l'Écriture.

(*Note des Éditeurs.*)

ne faut lire ces notes qu'avec l'ouvrage de M. de Châteaubriand.

Le chapitre sur l'Astronomie (tom. I, liv. IV) est fort beau, et rappelle ces beaux vers de M. Rosset, dans le poëme de l'*Agriculture* :

> Le ciel devint un livre où la terre étonnée
> Lut, en lettres de feu, l'histoire de l'année.

La description du déluge est de la plus grande et de la plus poétique beauté. (Tom. I, liv. IV, chap. 4.) On n'y peut reprendre que le bâillement de la terre [1] qui lui fait avaler tout ce déluge. L'auteur ensuite, par des rapprochements trop subtils d'objets qu'il croit propres à nous retracer les souvenirs de cet immense désastre, prouve que l'esprit, en toutes choses, a la faculté de voir tout ce qu'il veut, sans y trouver une solide raison de croire ce qu'il parvient à se figurer. En général, on peut toujours reprocher à l'auteur de raisonner trop poétiquement.

. . . .

La manière dont il envisage l'ensemble de l'univers (tom. I, liv. V, chap. 3) d'un seul coup d'œil, est grande et superbe. L'univers présenté

[1] Expression corrigée dès la seconde édition.
(*Note des Éditeurs.*)

toujours le même à tous les instants, réunissant tous les contraires, tous les degrés, toutes les nuances, sont [1] des idées grandes et majestueuses.

. . . .

Ce chapitre (le 7ᵉ du liv. V) rappelle l'*idylle* de Mᵐᵉ Deshoulières *sur les oiseaux*. Si la prose de l'auteur a presque autant de poésie que les vers de cette idylle, les vers, de leur côté, ont peut-être plus de raison que la prose de M. de Châteaubriand.

. . . .

M. de Châteaubriand se permet trop souvent des jonctions de mots incohérents. (Tom. I, liv. V, chap. 10.) Il veut toujours réveiller notre attention. Tantôt il aime à relever les grands objets de la nature par des comparaisons prises des inventions de la société, ou des recherches du luxe, ou des édifices des hommes, et par là il croit les agrandir encore; tantôt il cherche dans certains mots, ou pompeux ou poétiques, ou bizarres, un charme vague qu'il croit y voir, ou une grandeur indéterminée qu'il veut saisir. Quelquefois une expression aventurière brave

[1] Il faut EST *une idée*. En relevant cette inattention, nous marchons sur les pas du critique.

(*Note des Éditeurs.*)

la surprise qu'elle cause, dans l'espoir de plaire par la surprise même. Quelquefois un terme vulgaire relève encore la pompe d'une phrase : quelques syllabes dures font ressortir l'harmonie d'une autre; quelques objets sévères ou quelques teintes sombres font mieux valoir le brillant de certaines touches et l'éclat de ses belles peintures. Il ne fait qu'aborder les grandes idées sans les suivre, et que glisser sur leur profondeur. Des mots étrangers les uns aux autres s'assemblent perpétuellement dans son style; personne n'entend mieux l'art de varier et de régler le cortége des épithètes : il sent l'accord secret du son d'un mot avec le sens d'une idée ou la teinte d'une image, et il s'en sert habilement. Enfin toutes les sortes de contrastes de tons, d'objets, d'expressions et de couleurs, sont mêlées dans ses tableaux. On ne pourroit assez admirer son talent, s'il n'abusoit d'une imagination qui souvent l'égare, et si, à force de recherches, il ne tomboit souvent dans un goût précieux et faux.

. . . .

Dans la peinture d'une nuit passée au milieu de l'Océan, se trouvent ces paroles : «L'infini dans le ciel et sur les flots!» (Tom. I, liv. V, chap. 12.)

L'infini peut être dans le ciel, mais il ne peut être sur les flots.

Plus bas : « Dieu est représenté penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'Occident, de l'autre élevant la lune dans l'Orient, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la foible voix de sa créature.»

L'idée de Dieu est bien rapetissée dans cette image. Il semble que Dieu ait l'oreille dure, et qu'il ait de la peine à entendre notre foible voix, lui qui doit entendre la plainte du ciron, le soupir de la mite, et la prière de l'être imperceptible à nos yeux, que la goutte insensible renferme dans sa foule ignorée. . . . .

Tous les chapitres subséquents m'ont paru plus satisfaisants que les autres. Ils renferment de belles idées, de grandes beautés, et même de superbes morceaux.

. . . .

« Dans le culte abominable de l'athéisme, les douleurs humaines font fumer l'encens ; la mort est le sacrificateur, l'autel un cercueil, et le néant la divinité. » (Tom. I, liv. VI, chap. 5.)

Le culte de l'athéisme est une expression d'un genre bizarre. Au reste, l'athéisme croit moins au néant que la religion, car il croit à l'éternité de chaque parcelle de la matière, tandis que la religion dit que le monde est sorti du néant, et que Dieu a créé tout de rien.

« Qu'on imagine un être parfait... puisant

sans cesse en Dieu de nouvelles connoissances et de nouvelles perfections, etc. »

Si cet être est parfait, il ne peut puiser de nouvelles perfections. A cela près, ce morceau superbe couronne à merveille le premier volume, et se termine par une phrase qui peint parfaitement la béatitude céleste :

« Persuadez-vous enfin que le prédestiné a la conviction intime que son bonheur ne finira point, etc. »

Après avoir voulu prouver Dieu par la poésie, l'auteur veut montrer que la religion est poétique (tom. II, liv. I) : il appelle les fictions au secours des mystères, et fait, pour ainsi dire, la mythologie du christianisme.

« Dans un livre qui traite du génie de cette religion, comment pourrions-nous omettre l'influence de ce génie sur les lettres et sur les arts? influence telle, qu'elle a, pour ainsi dire, changé l'esprit humain, et créé dans l'Europe moderne des peuples tout différents des peuples antiques. » (Chap. I, p. 4.)

Il me semble que cette différence n'est point à l'avantage des peuples modernes.

« Toute espèce de tons, même le ton comique, toute harmonie poétique, depuis la lyre jusqu'à la trompette, trouvent place dans l'épopée. » (*Idem*, pag. 5.)

Je ne vois pas comment le ton comique pourroit cadrer avec le ton épique [1].

. . . .

« Le goût est le bon sens du génie. » (Chap. 4.)

Je crois que c'est plutôt un tact, qui manque souvent au génie, comme la délicatesse à la force, parce que c'est une qualité trop petite pour lui. *Jean-Jacques Rousseau* a dit, dans la Nouvelle Héloïse, que le goût étoit *le microscope du jugement,* parce qu'il met les plus petits objets à sa portée. Cette définition est peut-être plus juste, quoiqu'un peu recherchée. Il est sûr que sans le goût l'on s'égare. C'est le fil d'un labyrinthe, dont le génie est plus souvent l'Icare que le Dédale.

« Le mélange que le Camoëns a fait de la fable et du christianisme nous dispense de parler du merveilleux de son poëme. » (Chap. 5.)

La même raison auroit pu le dispenser de parler de *Milton* et du *Tasse.*

« Il y a de belles choses dans le *Messie.* Les deux amants ressuscités par le Christ offrent un épisode que la mythologie n'auroit pu fournir. Nous ne nous rappelons point de personnages arrachés au tombeau chez les anciens, si ce

[1] Et le Thersite de l'Iliade?

(*Note des Éditeurs.*)

n'est Alceste et Hérès de Pamphilie, dans le dixième livre de *la République de Platon.* »

L'auteur oublie Eurydice, que Pluton rendoit aux vœux d'Orphée, et qui marchoit déjà vers la lumière, quand son époux, en la regardant, la replongea dans les ténèbres [1].

« Gessner a laissé, dans *la Mort d'Abel,* un ouvrage d'une douce et tendre majesté. Il seroit sans défaut, et prouveroit beaucoup en faveur du christianisme, s'il n'avoit pas cette teinte doucereuse de l'idylle que les Allemands ont donnée aux sujets tirés des Écritures : ils ont presque tous péché contre une des plus grandes lois de l'épopée, *la vraisemblance des mœurs,* et transformé les rois pasteurs d'Orient en innocents bergers d'Arcadie. »

Cependant le caractère de Caïn n'est pas d'une teinte trop doucereuse, et il n'y a pas trop d'innocence dans son fait. Adam lui-même est plein de grandeur et de noblesse. D'ailleurs, si quelque chose peut approcher de l'innocence des bergers d'Arcadie, c'est sans contredit la simplicité des Patriarches.

Le portrait que M. de Châteaubriand fait de Voltaire est fort ressemblant et fort beau.

[1] Elle n'en étoit pas sortie.

(*Note des Éditeurs.*)

(Chap. 6.) Mais il ajoute : « L'élégance de sa vie, ses belles manières, son goût pour la bonne société, et surtout son humanité, l'auroient vraisemblablement rendu un des ennemis les plus violents du règne révolutionnaire. »

Je ne sais si cette opinion est fondée. Voltaire étoit vain ; il étoit courtisan de toute autorité, excepté des plus foibles : il auroit flatté la puissance, n'importe où il l'eût vue. Sa vanité auroit joui de voir renverser les rangs qui lui étoient supérieurs ; et sa fausse philosophie eût approuvé ce nivellement chimérique, si on lui avoit surtout rendu de son vivant autant d'hommages qu'après sa mort ; alors même ses opinions véritables eussent eu bien de la peine à y résister. *Jean-Jacques*, au contraire, qui n'avoit point de vanité, mais beaucoup d'orgueil, eût frémi en voyant dans quels désastres l'abus qu'on faisoit de ses principes précipitoit l'humanité. L'homme qui écrivit : *La plus heureuse révolution ne pourroit racheter une goutte de sang innocent versé pour elle*, n'eût point été partisan d'un renversement quelconque. Je crois plutôt que son humeur contrariante lui auroit donné le besoin de fronder hautement les maximes qu'on suivoit hautement : pour abandonner ses idées, il lui eût suffi de les voir adopter par la foule, et il se seroit contredit lui-même pour continuer de

contredire les autres. Ses vertus et ses défauts se seroient donc également opposés à la barbare exécution de ses vertueux systèmes; et, pour peu qu'avec tout cela les révolutionnaires voulussent encore lui rendre quelque hommage, il devenoit leur plus violent ennemi. Il auroit fait au moins comme l'abbé Raynal, et, selon toute apparence, sans être plus écouté.

M. de Châteaubriand reproche à Voltaire les contradictions; mais elles étoient autant dans les choses dont il parloit, que dans les idées qu'elles lui faisoient naître, et la plupart du temps le scepticisme convient aussi bien à l'historien qu'au philosophe.

. . . .

« *Vox in Rama audita est*, dit Jérémie; *ploratus et ululatus multus; Rachel plorans filios suos, et noluit consolari quia non sunt.* Une voix a été entendue sur la montagne avec des larmes et de grands gémissements; Rachel déplore la perte de ses fils, et rien ne peut la consoler, *parce qu'ils ne sont plus.* (Tom. II, liv. II, chap. 6.)

J'ai vu ces paroles de Jérémie mieux rendues. Il ne faut rien changer à de si sublimes paroles.

« Quel bruit entends-je dans Rama? des cris et des gémissements!... C'est Rachel qui pleure

ses enfants, et elle ne veut pas se consoler, parce qu'ils ne sont plus [1]. »

Et elle ne veut pas se consoler, est bien supérieur à *rien ne peut la consoler*. Il rend littéralement le *noluit consolari*, qui est sublime. Une mère tient à son désespoir, quand c'est tout ce qui lui reste de ses enfants. Ce *noluit consolari* redouble encore la beauté du *quia non sunt*.

. . . .

« Lorsque la veuve d'Hector dit dans Racine :

Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste;
Il est du sang d'Hector... mais il en est le reste,

qui ne reconnoît la chrétienne? C'est le *deposuit potentes de sede* tout entier. L'antiquité ne parle pas de cette sorte; car elle n'imite que les sentiments naturels : or, les sentiments exprimés dans ces vers de Racine ne sont point purement dans la nature : ils contredisent, au contraire, la voix du cœur. Hector ne conseille point à son fils d'avoir de ses aïeux un souvenir modeste; en élevant Astyanax vers le ciel, il dit : O Jupiter, etc. »

Au lieu de voir l'Évangile partout, comme ce curé qui voyoit des clochers dans la lune, com-

[1] L'auteur a changé sa traduction.
(*Note des Éditeurs.*)

ment M. de Châteaubriand n'a-t-il point vu que la différence des vœux d'Andromaque à ceux d'Hector tient à la différence de la situation, et peut-être même un peu à la différence du sexe?

. . . .

Toute cette partie de l'ouvrage de M. de Châteaubriand (*les Caractères*), est peut-être une des plus intéressantes et des mieux traitées. Ici, les fantômes de son imagination s'écartent un peu pour faire place à une critique éclairée, à un style plus simple, à des observations pour la plupart justes, à des remarques quelquefois très-fines, à des aperçus souvent heureux. Sa famille idéale de modèles, qu'on peut appeler la famille du vrai beau, est extrêmement attachante. Il montre tour à tour le père, la mère, le fils, la fille, les époux primitifs; il parcourt tous les tons de l'octave entière de la nature, et les rend tels que son plus haut point de perfection dût les offrir à celui de l'art.

. . . .

L'auteur est bien bon de voir dans la *Phèdre* de Racine une épouse chrétienne (tom. II, liv. III, chap. 3), et plus passionnée que Didon, parce qu'elle est chrétienne. D'abord Phèdre, par la nature seule de sa passion, doit être plus passionnée que la reine de Carthage, maîtresse de son cœur, et libre d'en disposer.

« Mais, dit M. de Châteaubriand, la crainte des flammes vengeresses, et l'éternité formidable de notre enfer, percent à travers tout le rôle de cette femme criminelle, et surtout dans la fameuse scène de jalousie qui, comme on le sait, est de l'invention du poëte moderne. L'inceste n'étoit pas une chose si rare et si monstrueuse chez les anciens pour exciter de pareilles frayeurs dans le cœur du coupable. » Et tout en disant cela, il ajoute que Sophocle fait mourir Jocaste au moment où elle apprend son crime involontaire [1].

« Il reste à parler d'un état de l'âme qui, ce me semble, n'a pas encore été bien observé, etc. » (Tom. II, liv. III, chap. 9.) . . . .

Voilà une peinture plus belle qu'exacte. Tant que le cœur est plein, le monde ne peut paroître vide. On a beau savoir que d'ordinaire les hommes sont trompés par les charmes qui nous séduisent, chacun se croit privilégié, chacun croit sentir et inspirer ce que personne n'a senti, n'a inspiré avant lui. Tant que le cœur conserve des désirs, l'esprit garde des illusions...,

[1] Citation infidèle. Voici le texte de M. de Châteaubriand : *Si Sophocle fait mourir Jocaste au moment où elle apprend son crime, Euripide la fait vivre long-temps après.*

(*Note des Éditeurs.*)

si ce n'est sur les autres, au moins sur soi-même; et quand on les perd, c'est que le cœur est usé. D'ailleurs, à mesure que la vie se retire de nous, on apprend à regretter même jusqu'aux peines que naguère on déploroit le plus, les premiers et les plus sensibles, les plus doux et les plus cruels de nos maux, ceux qui nous ont coûté ou qui nous ont valu le plus de larmes. Cet état bizarre est parfaitement rendu par deux vers d'un poëte qui malheureusement n'a chanté que pour ses amis et pour lui-même :

Il regrette à la fin ces pleurs et ces soupirs
Que l'on croit des tourments... et qui sont des plaisirs.

Cet épisode (*René*) est touchant; la teinte en est sombre et tendre, le style harmonieux, mais habituellement trop recherché [1].

. . . .

. . . .

Du reste, cette histoire porte bien l'empreinte de cette mélancolie à la fois énergique et tendre, vague et constante, qu'amènent dans un cœur sensible les passions indéterminées du jeune âge. Alors, loin de voir les choses ce qu'elles sont,

[1] Le critique sera seul de cet avis. *Voyez* les articles sur *René*, à la suite du volume des Épisodes.

(*Note des Éditeurs.*)

nous les voyons ce que nous sommes; alors le romanesque de notre imagination s'empare de toutes les idées, comme notre sensibilité s'identifie à tous les objets; alors les sentiments prêtent leurs ailes aux pensées, tandis que plus tard cette exactitude qui demande toujours des preuves et des faits, cette rectitude qui veut tout soumettre au compas et à la règle, rappellent le bâton du vieillard qui veut assurer chacun de ses pas tremblants.

La peinture de la nuit du départ est d'un grand effet.

« La poésie que nous appelons descriptive, dit M. de Châteaubriand, a été inconnue de toute l'antiquité. » (Tom. II, liv. IV, chap. 1.)

C'est bientôt dit. Je ne sais si le titre de chrétien donne le droit d'être tranchant, mais je crois que personne n'a jamais dit ni pensé pareille chose [1].

. . . .

Vous avez beau grouper les Prophètes sur les nuages, et les nuages sur le papier; vous avez beau enrôler les Confesseurs, recruter les Saints et ranger les Saintes en bataille : à moins que vous ne fassiez tomber le soleil et les étoiles, je

[1] *Voyez* ci-après le jugement de M. de Fontanes sur toute cette question.

(*Note des Éditeurs.*)

doute du succès de votre opéra. Les Saintes, quoi que vous en disiez, seroient de pauvres déesses, et vos Pacôme, vos Jérôme, vos Chrysostome, vos Boniface, vos Bonaventure, vos Polycarpe, de pauvres héros qui feroient, je pense, meilleure figure à la procession qu'au Parnasse.

Le tableau et le doux contraste qui terminent ce chapitre font regretter que l'auteur se laisse trop souvent écarter par son imagination de la ligne du bon goût, que personne, quand il veut, ne sait mieux sentir.

. . . .

« Chez les Grecs, le ciel finissoit au sommet de l'Olympe, et leurs Dieux ne montoient pas plus haut que les vapeurs de la terre. » (Chap. 8.)

Puisque Jupiter, ainsi que M. de Châteaubriand l'a dit dans son chapitre sur l'Allégorie, désignoit l'Éther, pourquoi dit il à présent que les Dieux de la fable ne s'élevoient pas plus haut que les vapeurs de la terre?

. . . .

Le Fils de Dieu se dévoue à toutes les misères, à tous les outrages, à toutes les souffrances et à la mort, pour les insectes habitants d'un grain de sable qui flotte dans l'immensité. On ne nous dit point s'il en a fait autant pour les habitants de Jupiter, de Saturne et d'Uranus,

planètes bien autrement grandes que la nôtre, et pour la fourmilière de mondes qui (pour parler le langage de M. de Châteaubriand) *paillettent* [1] *le manteau royal de l'éternel Monarque de l'univers*. Il faut espérer que le reste des êtres vaut mieux que nous, et croire que la terre seule étoit assez corrompue pour avoir besoin de ce divin secours.

. . . .

« Ni le Dante, ni le Tasse, ni Milton n'est parfait dans la peinture des lieux de douleur. » (Chap. 13.)

Ils sont encore bien moins parfaits dans celle du Paradis.

Nous négligeons de relever les fautes grammaticales [2].

. . . .

« Nous nous contenterons d'observer que Dieu qui voit la lumière, et qui, comme *un homme* content de son ouvrage, s'applaudit lui-même, et la trouve bonne, est un de ces traits qui n'est point dans l'ordre des choses humaines. » (Tom. II, liv. V, chap. 2.)

[1] Il est bien étrange que le critique prête ses phrases à M. de Châteaubriand : celle-ci ne s'est jamais trouvée dans le *Génie du Christianisme*.

(*Note des Éditeurs.*)

[2] Il n'y en a point ici.

(*Note des Éditeurs.*)

Comment un homme content de son ouvrage n'est-il point dans l'ordre des choses humaines? J'en appelle à l'auteur [1].

En parlant de la Bible et d'Homère (chap. 3), l'auteur ajoute :

« Considérons ces deux grands monuments, qui, comme deux colonnes solitaires, sont placés à la porte du Temple du Génie, et en forment le simple péristyle. »

Il oublie encore une colonne dont le chapiteau devroit, au lieu de feuilles d'acanthe, être entouré de pommes de pin; c'est Ossian.

La fin de ce chapitre est superbe; elle atteint presque le sublime dont elle traite : en tout, ce parallèle de la Bible et d'Homère est juste, beau et fort bien fait, à l'exception de quelques remarques trop minutieuses dans le début.

« Le Dieu fort pour qui la durée des siècles est à peine comme une nuit rapide. » (Chap. 4.)

Celui qui réside dans le point infini de l'éternité ne peut avoir aucun point de comparaison avec la durée des siècles. M. de Châteaubriand rapetisse Dieu en voulant nous en donner une plus haute idée.

« Lorsque le violent zéphyr, etc. »

[1] Le critique est-il de bonne foi dans son objection? (*Note des Éditeurs.*)

On ne s'attend pas à trouver au zéphyr cette violente épithète : d'après cela il faut dire aussi *l'aimable aquilon*, et l'on ne risquera pas de tomber dans les lieux communs [1].

. . . .

« Ce qui prouve que le christianisme parle plus au génie que la fable, c'est qu'en général nos grands maîtres ont mieux réussi dans les fonds sacrés que dans les fonds profanes. » (IIIe partie, liv. I, chap. 4.)

On pourroit prononcer là-dessus si les grands peintres s'étoient également exercés sur l'un et l'autre fonds, ce qui n'est pas. Le temps où ils ont vécu mettoit leurs talents au couvent. Je ne sache que l'Albane, dont le génie voluptueux consulta les poëtes au lieu des prêtres, et, ne puisant ses sujets que dans les fables de la Grèce, se montra fidèle à la patrie des beaux-arts [2].

. . . .

[1] Le critique a déjà été sévèrement relevé pour cette remarque. Toute l'antiquité, et surtout Homère, que M. de Châteaubriand imite ici, ont donné le nom de *zéphyr* au vent d'occident ou vent des tempêtes. On ne trouve que deux fois dans l'Iliade et dans l'Odyssée entières, *zéphyr* employé dans le sens que lui attribuent les modernes. L'épithète de *violent* est traduite littéralement d'Homère même.

(*Note des Éditeurs.*)

[2] Autre erreur. Plusieurs grands peintres se sont exercés dans les deux genres, et surtout le maître, Raphaël, dans

L'architecture, quoi qu'en dise l'auteur, est peut-être l'art pour qui la nature a le moins servi de modèle à l'homme. Les arbres et les rochers ne pouvoient lui donner qu'une idée bien confuse et bien éloignée d'un vaste et superbe édifice. Combien d'idéal dans la conception de son ensemble!

« Tantôt ces tours paroissent coiffées d'un bonnet de nuages.» (Chap. 8.)

Voilà une mode nouvelle [1].

. . . .

«Lorsqu'on n'a point de religion, le cœur est insensible, et il n'y a plus de beauté; car la beauté n'est point un être existant hors de nous. C'est dans le cœur de l'homme que sont toutes les grâces de la nature.» (IIIe partie, liv. II, chap. 2.)

Ici l'auteur oublie son enthousiasme pour

cette galerie connue sous le nom de la *Farnesine*, pour la mythologie, et aux chambres du Vatican pour le christianisme. Malgré la beauté des fresques de la Farnesine, celles du Vatican sont encore supérieures.

(*Note des Éditeurs.*)

[1] C'est la traduction d'une expression de Shakespeare dans la tempête. M. Delille a dit, *coiffé de verdure... Voyez* la Défense du *Génie du Christianisme*, tome XIV, page 276, à la note.

(*Note des Éditeurs.*)

Ossian qui fut sensible sans religion [1]. . . . . .

. . . .

« *C'est cette tristesse évangélique qui en est l'âme*, comme parle La Bruyère. » (IIIe partie, liv. IV.)

Cette tournure n'est pas françoise. Parler ne se dit qu'en général : *Il parle comme la Bruyère ;* mais quand on cite un passage de son livre, il faut : *Comme dit La Bruyère.* A force de vouloir frapper ou surprendre jusque dans les expressions les plus indifférentes, on risque d'outrager la langue autant que le sens [2].

. . . .

Le chapitre qui termine ce livre (le chap. 5 du liv. IV), et le morceau qui termine ce chapitre, sont d'une grande beauté. Les remarques de l'auteur sur le style de J.-J. Rousseau et de M. de Buffon, où il croît reconnoître l'influence du christianisme, sont par trop ingé-

[1] Où l'auteur parle-t-il de son enthousiasme pour Ossian? Nous avons vu au contraire qu'il étoit du nombre de incrédules sur Ossian.

Voyez sa Lettre à M. de Fontanes, sur la seconde édition de l'ouvrage de Mme de Staël, tome XIV, page 306.

(*Note des Éditeurs.*)

[2] On a cité *Bossuet* au critique. COMME PARLE JOB, dit cet orateur, dans l'oraison funèbre de Mme Henriette.

(*Note des Éditeurs.*)

nieuses. Mais nous croyons comme lui que l'athéisme appauvrit le cœur, dépossède en entier l'imagination, et désenchante à jamais la vie; il nous enterre tout vivant, et flétrit l'âme en lui niant son existence. Point de sensibilité sans religion, est peut-être trop fort; mais point de sensibilité sans une religion secrète et vague, seroit fort juste.

. . . .

. . . .

« Il y a deux sortes de ruines très-distinctes : l'une, ouvrage du temps; l'autre, ouvrage des hommes. Les premières n'ont rien de désagréable, parce que la nature travaille auprès des des ans : font-ils des décombres, elle y sème des fleurs; entr'ouvrent-ils un tombeau, elle y place le nid d'une colombe. » (Tom. III, p. 112.

Ces oppositions sont charmantes; mais le temps n'est que la nature; et, sans la nature, point de temps, puisqu'il n'est que la succession des choses et des êtres. La nature a aussi ses ruines; les rochers se pulvérisent, les monts s'écroulent, et les forêts se renversent.

La description poétique des ruines de la Grèce (pag. 119), où M. de Châteaubriand fait un si charmant usage de l'antique mythologie, devroit le convaincre de la supériorité de la fable en fait de poésie. Certainement tout le christianisme

ne lui eût jamais fourni ce tableau, vraiment digne à la fois de l'Albane par la grâce, et du Poussin par la mélancolie.

. . . .

Le début d'*Atala* surprend par la magnificence et la nouveauté des descriptions d'une nature variée, abondante et peu connue.

. . . .

La rencontre du premier rayon du soleil avec l'Hostie élevée par le missionnaire est trop heureuse pour ne pas paroître un peu *tirée*. Mais si l'image est petite, l'idée est ingénieuse et belle; et la peinture de cette Messe sauvage surprend et plaît par la nouveauté du contraste.

Le suicide d'Atala qui, pressée par l'amour de Chactas et son propre amour, s'empoisonne de de crainte d'y céder, et préfère à son bonheur d'immoler même son âme au repos de celle de sa mère, est sublime en fait de sentiment, et peut s'appeler un crime céleste.

« Si, en abordant sur les rivages de l'Europe, dit le Père Aubry à Atala, votre oreille eût été frappée de ce long cri de douleur qui s'élève de cette vieille terre. »

Je regrette ce que l'auteur a cru devoir retrancher de cette phrase. Il y avoit dans la première édition :

« Cette vieille terre, qui n'est que la cendre

des morts, pétrie avec les larmes des vivants. »

Quoique cette idée ne fût pas neuve, la manière dont elle étoit exprimée me paroît pittoresque et frappante. C'est dans le genre d'*Young*, et cette autre rappelle le genre de *Bossuet :*

« Les reines ont été vues pleurant comme de simples femmes, et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contiennent les yeux des rois. »

« Oui, cette lune qui brille à présent sur nos têtes se lassera d'éclairer les solitudes du Kentucky ; oui, le fleuve qui porte maintenant nos pirogues suspendra le cours de ses ondes, avant que mes larmes cessent de couler pour Atala. »

Cet oubli de la fragilité humaine par la véhémence du sentiment, cette force de la douleur à qui son intensité persuade que l'éternité lui appartient, est une beauté fort naturelle et cependant neuve.

« Ame de mon fils, charmante âme, ton père t'a créée jadis sur mes lèvres par un baiser. »

Voilà une idée ravissante.

En tout, cette histoire est du plus grand intérêt : les tableaux qu'elle offre sont d'une teinte mélancolique et douce, ou d'un coloris chaud et vigoureux. Le style fourmille d'expressions originales et de tours hasardeux. On y retrouve à la fois des tons d'Ossian, d'Young, de Bossuet et de Bernardin de Saint-Pierre. L'auteur a bien

choisi ses modèles. On est même fâché qu'il se soit cru obligé de corriger son roman; car on y a perdu des traits regrettables.

On s'étonne que Chactas, à la mort d'Atala, ne s'attache point tout de suite à la religion de son amante, et que le Père Aubry, au lieu de le convertir, lui recommande de se faire chrétien quand il en trouvera l'occasion, tandis qu'il ne pouvoit s'en présenter une meilleure; mais peut-être y a-t-il plus de dignité au missionnaire à ne pas compromettre la religion avec l'amour, de crainte que les illusions de l'un n'eussent plus de pouvoir sur le cœur du Sauvage que les vérités de l'autre; peut-être aussi est-ce mieux entendre le cœur humain que de différer la conversion de Chactas, et de montrer que le salut de son âme ne peut même le distraire de la mort de son amante.

On reproche à l'auteur d'avoir présenté la religion qu'il vouloit faire valoir, par son côté le plus défavorable, qui est l'abus qu'on en peut faire. Mais il lui oppose si bien les solides vertus qu'elle fait naître, il montre si bien que cet abus ne tient qu'à l'ignorance, et il en résulte tant d'intérêt et de si grandes beautés, qu'on ne peut s'empêcher d'imposer silence aux mauvais plaisants.

. . . .

Ce livre (liv. Ier, IVe partie) est plein de belles descriptions de nos fêtes et de nos cérémonies religieuses; mais M. de Châteaubriand n'est pas le premier qui se soit aperçu que le christianisme pouvoit être poétique, et qui en ait décrit les pompes. M. Lemierre, d'après l'exemple d'Ovide, a peint nos cérémonies dans ses *Fastes;* et ce charmant ouvrage, qui est peut-être le chef-d'œuvre de cet auteur, est aussi le moins connu et le moins cité. La dureté de quelques-uns des vers de M. Lemierre a trop empêché de prendre garde à la beauté des autres.

« On diroit que l'ancienne Égypte ait craint que la postérité ignorât un jour ce que c'étoit que la mort, et qu'elle ait voulu, à travers le temps, lui faire parvenir des échantillons de cadavres. » (Tom. XIV, page 198.)

Le mot d'*échantillon* forme ici une disparate, parce qu'il est d'un autre ton que le reste. L'idée du contraste que l'auteur vouloit produire est fort belle; mais ce mot d'*échantillon* rapetisse une grande chose d'une manière trop frivole pour produire d'autre effet qu'une discordance.

Les contradictions ne sont pas des contrastes,

a dit l'abbé Delille dans ses *Jardins*. Si, au lieu d'*échantillons*, il avoit mis des *modèles de ca-*

davres, l'idée seroit la même, et il n'y auroit point de cacophonie.

« Ces vaillants hommes, antique honneur du nom françois... faisoient des miracles de vaillance pour l'Église, leur dame et leur patrie. » (Chap. 8.)

Le mot *patrie* n'étoit point en usage du temps des chevaliers. On sent qu'il est antique et moderne, mais point vieux. Alors, au lieu de la patrie, on avoit son pays, son ordre et son roi [1].

M. de Châteaubriand trouve que le Musée mortuaire des Augustins manque son effet, parce que ces tombes violées sont privées de leurs funèbres dépôts. En effet, ces tombeaux ont perdu pour ainsi dire leur âme en perdant les grands hommes qu'ils renfermoient, et le souvenir qu'ils en rappellent n'est plus qu'une ombre qu'on croit voir errer autour d'eux. Cependant la réunion de ces sarcophages, devenus des cénotaphes, a quelque chose d'imposant, et peut servir de frontispice à l'histoire. On aime à errer dans ce cimetière des siècles, et à suivre les classifications de cette lugubre chronologie.

[1] Observation juste : ce passage est corrigé.
(*Note des Éditeurs.*)

Ce livre (celui des *Tombeaux*) est plein de belles descriptions et de rêveries profondes; mais l'auteur a tort de croire que le christianisme l'emporte sur l'antiquité en fait de funérailles.

. . . .

Autant nous sommes de l'avis de l'auteur lorsqu'il regrette les couvents, autant nous nous en éloignons lorsqu'il tente de soutenir les vœux.

. . . .

. . . .

Jetons maintenant un coup d'œil général sur l'ensemble de cet ouvrage.

Il a le défaut de n'avoir point d'unité dans son but ni dans son caractère. Si l'auteur vouloit prouver seulement que le christianisme est poétique, il devoit s'attacher uniquement à sa draperie, sans vouloir hasarder des hypothèses sur ses mystères et ses dogmes; s'il veut prouver la vérité du christianisme, ou s'il en veut faire le panégyrique, il est inconvenable de le vanter sous le rapport littéraire. Une religion n'a pas besoin d'être poétique pour être vraie ni pour être bonne. On n'avoit point encore imaginé d'appeler en témoignage la poésie, qui se donne elle-même pour une menteuse; jamais on ne s'étoit avisé d'appuyer des idées métaphysiques sur des beautés poétiques, et de vouloir donner

à la vérité le charme des fictions pour égide, comme ces enchantements plus forts que toutes les armes : ces moyens sont bons dans l'*Arioste;* mais, dans un ouvrage sérieux, il faut autre chose. M. de Châteaubriand raisonne comme une lyre. « N'as-tu pas honte, disoit le roi Philippe à son fils Alexandre, n'as-tu pas honte de jouer si bien de la flûte? »

Si c'est un ouvrage d'imagination, l'auteur a tort de ne pas se tenir uniquement dans la littérature, et de faire quelques incursions dans la métaphysique; si c'est un ouvrage de raisonnement, il a tort de recourir à la poésie, qui se pique de n'avoir pas le sens commun. Enfin, l'auteur est trop raisonneur s'il veut être poëte, et trop poëte pour vouloir être logicien. On peut lui dire ce que César disoit à un lecteur : « Si tu chantes, tu lis; et si tu lis, tu chantes. » Le cardinal de Bernis a eu le tort contraire dans son poëme de la *Religion vengée.* Il n'a fait que raisonner; et, certes, ses vers contiennent des raisonnements plus forts que ceux de notre auteur, qui regarde des rêveries comme des arguments.

M. de Châteaubriand encadre la partie des arts entre celle des mystères de la doctrine et celle des cérémonies du culte; il prend par Jérusalem pour aller en Grèce, et ensuite à Rome,

où, par bonheur, tout chemin mène. L'ouvrage montre sans cesse que l'auteur vaut mieux, et le sujet n'a l'air que d'un motif de belles phrases, comme ces vieux airs que prennent les musiciens pour y faire mille variations nouvelles. Que de regrets donne un si grand talent quand on le voit se perdre dans ces catacombes! Tout peut se soutenir... mais se prouver! c'est différent. Malgré toute la poésie de l'auteur, on se persuadera difficilement que notre religion est plus poétique que la poésie, qui est presque synonyme de *mythologie*, et les Muses auront de la peine à prendre le Calvaire pour le Parnasse. L'auteur profane le christianisme quand il le fait entrer en lice avec l'idolâtrie; il offense également la religion et la poésie en les comparant ensemble [1]. . . . .

[1] Pour cette objection, par laquelle on feint toujours de méconnoître le but de l'ouvrage, *voyez* la Défense de l'auteur à la fin du volume précédent.

(*Note des Éditeurs.*)

EXTRAIT

DU MERCURE DE FRANCE

SUR LES NOTES PRÉCÉDENTES.

(Mois de ventose an XI.)

On attribue cette nouvelle critique du *Génie du Christianisme* à un homme célèbre. On croit y découvrir son goût nouveau pour la métaphysique, son érudition profonde et son style léger; le ton des remarques est décent, et l'on y rend souvent justice aux talents de M. de Châteaubriand; mais il est un peu difficile de deviner le but de l'auteur de cette critique : si elle étoit destinée pour la première édition du *Génie du Christianisme*, elle vient trop tard; si elle étoit faite pour la seconde, elle paroît trop tôt.

Quelques passages de ces *remarques et réflexions* suffiront pour faire connoître comment l'auteur loue et critique. Il suit M. de Châteaubriand livre par livre, chapitre par chapitre, et

donne son opinion sur ce livre ou ce chapitre.

. . . .

En voilà assez sur la partie de l'éloge : quand on est loué de la sorte par un ennemi, on peut se consoler de ses critiques.

Et dans ses critiques même, l'auteur des *remarques* n'est ni aussi juste, ni aussi heureux que dans ses éloges. D'abord il oublie presque entièrement, comme tous les critiques de son opinion, le quatrième volume, si désagréable aux esprits philosophiques, et qui est pourtant le chef-d'œuvre de l'ouvrage. Il ne parle point de la partie sérieuse du *Génie du Christianisme*, de ces preuves métaphysiques de l'existence de Dieu, qui n'ont jamais été plus clairement et plus fortement présentées; il ne dit rien des lectures immenses, et dans tous les genres, que suppose cette vaste composition; il revient sur les massacres des Péruviens, et passe sous silence le fameux morceau de Robertson, cité par M. de Châteaubriand. Il évite d'indiquer les chapitres sur l'influence du christianisme dans les lois civiles, criminelles et politiques; chapitres si différents des autres par le style, la couleur, le raisonnement, et qui donnent une haute idée de l'étendue et de la flexibilité de l'esprit de l'auteur du *Génie du Christianisme*. M. de Bonald, qui se connoît en ces matières, disoit que ces

chapitres valoient seuls un gros livre. Il soutenoit que le passage suivant eût été remarqué dans *l'Esprit des Lois*:

« Ceux qui raisonnent sur l'antiquité, et qui voudroient nous ramener à ses institutions, oublient toujours que l'ordre social n'est plus ni ne peut être le même, etc. »

Ces idées graves, ces vues neuves et profondes, se retrouvent à chaque page du *Génie du Christianisme*, et c'est ce qu'aucun critique n'a fait remarquer.

« L'auteur des *Réflexions* dit qu'on ne sauroit trop admirer le talent de M. de Châteaubriand, s'il n'abusoit d'une imagination qui souvent s'égare, et si, à force de recherches, il ne tomboit souvent dans un goût précieux et faux. »

Le style de M. de Châteaubriand n'est point recherché, il pécheroit plutôt par l'excès contraire. Aucun auteur, depuis le siècle de Louis XIV, n'avoit ramené, dans ses ouvrages, autant de tours et d'expressions naïves. Les défauts de son style sont surtout éminemment opposés au ton précieux.

Que diroit donc le sévère critique du *style précieux*, si l'on rencontroit dans les écrits de M. de Châteaubriand ces phrases que l'on trouve dans les *remarques?* « Les tombeaux ont perdu pour ainsi dire leur âme, en perdant les grands

hommes qu'ils renfermoient, et le souvenir qu'ils en rappellent n'est plus qu'une ombre qu'on croit voir errer autour d'eux. Cependant la réunion de ces sarcophages, devenus des cénotaphes, a quelque chose d'imposant, et peut servir de frontispice à l'histoire. On aime à errer dans ce cimetière des siècles, et à suivre les classifications de cette lugubre chronologie (ci-devant pag. 126.) Ailleurs, c'est l'*urne du mort* qui, dans l'antiquité, *sert de lacrymatoire aux vivants* [1]. »

Ailleurs encore, c'est la poésie et la raison qui ne vont guère ensemble, parce que *ce seroit atteler un papillon avec une tortue, etc.*

. . . .

Mais voici des remarques bien plus curieuses. L'auteur du *Génie du Christianisme,* citant une phrase empruntée, ajoute : *Comme parle La Bruyère.* « Cette tournure n'est pas françoise, dit le critique; parler ne se dit qu'en général. *Il parle comme La Bruyère.* Mais quand on cite un passage de son livre, il faut, *comme dit La Bruyère.* A force de vouloir frapper ou surprendre jusque dans les expressions les plus in-

[1] Cette expression se trouve à la page 155 de la brochure, dans un des passages que nous avons cru devoir supprimer. *Voyez* l'Avis en tête de ce volume.

(*Note des Éditeurs.*)

différentes, on risque d'outrager la langue autant que le sens. » (Ci-devant pag. 120.)

Le critique qui croit naïvement que M. de Châteaubriand veut toujours *frapper et surprendre* par *la nouveauté des tours*, fait, sans le savoir, le procès au grand Bossuet. On lit partout dans les oraisons funèbres, *comme parle Job, comme parle Jérémie, comme parle saint Ambroise, saint Augustin, comme parle le Prophète.* Un lecteur ordinaire peut ignorer cela, mais un critique!

Un autre défaut de mémoire (car je n'ose le caractériser autrement) est bien plus remarquable encore. M. de Châteaubriand, cherchant à traduire un morceau de la Bible en style homérique, commence une comparaison par ces mots: « Lorsque le violent zéphyr, etc. »

Là dessus le critique s'égaie : » On ne s'attend pas, dit-il, à trouver au zéphyr cette *violente* épithète; d'après cela il faut dire, *l'aimable aquilon.* »

N'est-il pas étrange qu'un homme qui prend en main la férule du maître, ignore ce que sait le moindre écolier? Zéphyr étoit le vent d'occident chez les anciens, et ils le mêlent presque toujours aux tempêtes. L'auteur du *Génie du Christianisme,* qui vouloit en cet endroit imiter le style homérique, pouvoit-il mieux faire que

de donner au zéphyr l'épithète que lui donne Homère lui-même?

Ζέφυρον κελαδεινόν,

Zephyrum turbidum vel sonorum.

Iliad., lib. XXIII, v. 208.

Dans le même endroit, Achille implore les deux vents *violents*, Borée et Zéphyre, pour allumer le bûcher de Patrocle : *Duos orabat ventos Boream et Zephyrum.*

Dans le quatrième livre, Zéphyre souffle sur les mers et noircit la surface des ondes, *vers* 347. Dans le premier livre de l'*Énéide*, Neptune gourmande les vents qui ont excité la tempête : *Eurum ad se Zephyrumque vocat.* Le *quos ego...* auroit dû au moins rappeler ce passage au critique. Zéphyre, dans le second livre des *Géorgiques*, *élève en tourbillon les sables de l'Afrique. Multæ Zephyro turbentur arenæ,* vers 106. Enfin, si cette littérature est trop *ancienne* pour le critique, il eût dû trouver *Zéphyre* employé comme vent des tempêtes, dans les *Saisons de M. de Saint-Lambert.*

Toutes ces critiques du *Génie du Christianisme*, qui se renouvellent sans cesse, qui toutes roulent sur une trentaine de phrases ou d'expressions répréhensibles, éparses dans quatre

volumes de beautés, prouvent seulement l'impression profonde que la lecture de cet ouvrage a laissée dans l'esprit des hommes de tous les goûts et de toutes les opinions.

CHÊNEDOLLÉ.



EXTRAITS CRITIQUES

DU GÉNIE DU CHRISTIANISME,

PAR M. DE FONTANES.

PREMIER EXTRAIT.

Cet ouvrage long-temps attendu, et commencé dans des jours d'oppression et de douleur, paroît quand tous les maux se réparent, et quand toutes les persécutions finissent. Il ne pouvoit être publié dans des circonstances plus favorables. C'étoit à l'époque où la tyrannie renversoit tous les monuments religieux, c'étoit au bruit de tous les blasphèmes, et pour ainsi dire en présence de l'athéisme triomphant, que l'auteur se plaisoit à retracer les augustes souvenirs de la religion. Celui qui, dans ce temps-là, sur les ruines des temples du christianisme, en rappeloit l'ancienne gloire, eût-il pu deviner qu'à peine arrivé au terme de son travail, il verroit

se rouvrir ces mêmes temples? certes, nous osons l'affirmer, la prédiction d'un tel événement eût excité la rage ou le mépris de ceux qui gouvernoient alors la France, et qui se vantoient d'anéantir par leurs lois les croyances religieuses que la nature et l'habitude ont si profondément gravées dans les cœurs. Mais, en dépit de toutes les menaces et de toutes les injures, l'opinion préparoit ce retour salutaire, et le nouvel orateur du christianisme va retrouver tout ce qu'il regrettoit. Du fond de la solitude où son imagination s'étoit réfugiée, il entendoit naguère la chute de nos autels. Il peut assister maintenant à leurs solennités renouvelées. La religion, dont la majesté s'est accrue par ses souffrances, revient d'un long exil dans ses sanctuaires déserts, au milieu de la victoire et de la paix dont elle affermit l'ouvrage. Toutes les consolations l'accompagnent, les haines et les douleurs s'apaisent à sa présence. Les vœux qu'elle formoit depuis douze cents ans pour la prospérité de cet empire seront encore entendus, et son autorité confirmera les nouvelles grandeurs de la France, au nom du Dieu qui, chez toutes les nations, est le premier auteur de tout pouvoir, le plus sûr appui de la morale, et par conséquent le seul gage de la félicité publique.

On accueillera donc avec un intérêt univer-

sel le jeune écrivain qui ose rétablir l'autorité des ancêtres et les traditions des âges. Son entreprise doit plaire à tous, et n'alarmer personne; car il s'occupe encore plus d'attacher l'âme, que de forcer la conviction. Il cherche les tableaux sublimes plus que les raisonnements victorieux : il sent et ne dispute pas; il veut unir tous les cœurs par le charme des mêmes émotions, et non séparer les esprits par des controverses interminables : en un mot, on diroit que le premier livre offert en hommage à la religion renaissante fut inspiré par cet esprit de paix qui vient de rapprocher toutes les consciences.

On sent trop que le plan d'un pareil ouvrage doit différer suivant l'esprit des siècles, le genre des lecteurs et les facultés de l'écrivain. Le zèle et le talent peuvent prendre des routes opposées pour arriver au même but.

Le génie audacieux de Pascal vouloit abattre l'incrédule sous les luttes du raisonnement. Sûr de lui-même, il osoit se mesurer avec l'orgueil de la raison humaine; et, quoiqu'il sût bien que cet orgueil est infini, l'athlète chrétien se sentoit assez fort pour le terrasser. Mais le seul Pascal pouvoit exécuter le plan qu'il avoit conçu, et la mort l'a frappé malheureusement au pied de l'édifice qu'il commençoit avec tant de gran-

deur. Racine le fils s'est traîné foiblement sur le dessin tracé par un si grand maître. Il a mêlé dans son poëme les méditations de Pascal et de Bossuet. Mais sa muse, si j'ose le dire, a été comme abattue en présence de ces deux grands hommes, et n'a pu porter tout le poids de leurs pensées. Il ébauche ce qu'ils ont peint; il n'est qu'élégant lorsqu'ils sont sublimes; mais il n'en est pas moins un versificateur très-habile; et, plus d'une fois, on croit entendre dans les vers du poëme de la Religion les sons affoiblis de cette lyre qui nous charme dans Esther et dans Athalie.

L'auteur du *Génie du Christianisme* n'a point suivi la même route que ses prédécesseurs. Il n'a point voulu rassembler les preuves théologiques de la religion, mais le tableau de ses bienfaits; il appelle à son secours le sentiment, et non l'argumentation. Il veut faire aimer tout ce qui est utile. Tél est son plan, comme nous avons pu le saisir dans une première lecture faite à la hâte. C'est ainsi qu'il s'explique lui-même :

« Nous osons croire, etc. » (*Voy.* tom. I, pag. 23 à 25.)

Les espérances que donne ce début ne sont point trompeuses. A quelque page qu'on s'arrête, on est touché par d'aimables rêveries, ou

frappé par de grandes images. Il ne faut jamais oublier que cet ouvrage est moins fait pour les docteurs que pour les poëtes. Ceux qu'avoient prévenus les plaisanteries de l'incrédulité moderne s'étonneront de leur erreur en découvrant les beautés du système religieux. Elles sont toutes développées par l'auteur.

Il considère, dans sa première partie, les mystères du christianisme. Plus une religion est mystérieuse, et plus elle est conforme à la nature humaine. Notre imagination aime surtout ce qu'elle devine, et croit découvrir davantage quand elle ne voit rien qu'à demi. Il montre ensuite les sacrements institués pour les divers besoins de l'homme, depuis la naissance jusqu'à la mort. C'est par eux que le chrétien communique sans cesse avec le ciel, et qu'il voit tous les préceptes de la morale sous des images sensibles. Bravons de froids sarcasmes, et ne craignons point de citer, en présense d'une philosophie dédaigneuse, ces descriptions si nouvelles et si touchantes. Voici, par exemple, comme l'auteur peint le sacrement de l'Extrême-Onction.

(*Voy.* le tom. I, pag. 101 et suiv.)

Les peintres avoient souvent représenté ces scènes religieuses; et même les sacrements du Poussin sont au nombre de ses chefs-d'œuvre. Les hommes les moins crédules aiment ces

images dans la peinture; elles doivent donc leur plaire aussi dans une description éloquente.

Continuons le développement de cet ouvrage, et que les lecteurs songent qu'un tel sujet a son langage propre et ses expressions consacrées.

Les mystères sont les spectacles de la foi. Les sacrements expliquent par des bienfaits visibles les propriétés cachées des mystères. En dernière analyse, tous les dogmes révélés ne servent qu'à confirmer ceux de l'immortalité de l'âme et de l'existence de Dieu, qui ne seroient point suffisamment attestés par les merveilles de la nature. Cependant l'auteur est loin de négliger les preuves qui se tirent des harmonies du ciel et de la terre; on croit même que cette partie de son ouvrage est une de celles qui aura le succès le plus universel. Il a du moins un avantage réel sur ceux qui décrivent ordinairement la nature. Au lieu des livres et des cabinets, il a eu pour écoles et pour spectacles, les mers, les montagnes, et les forêts du Nouveau-Monde. De là viennent peut-être la richesse et la naïveté de quelques-uns de ses tableaux, dessinés devant le modèle.

Mais si le christianisme, à travers la sainte obscurité de ses mystères, frappe si puissamment l'imagination, quels effets ne doit-il pas encore aux pompes de son culte extérieur! Ici

les tableaux se succèdent en foule, et le choix seroit difficile.

Tantôt l'auteur remonte à l'antiquité des fêtes chrétiennes; tantôt il peint leur caractère sublime ou tendre, joyeux ou funèbre, consolant ou terrible, qui se varie avec toutes les scènes de l'année et de la vie humaine, auxquelles il est approprié. Il suit les solennités religieuses dans la ville et dans les champs, dans les cathédrales fameuses et dans l'église rustique, sur les tombes de marbre qui remplissent Westminster ou Saint-Denis, et sur le gazon qui couvre les sépultures du hameau.

Les rites du christianisme sont souvent tournés en ridicule, et ceux du paganisme, au contraire, inspirent le plus vif enthousiasme. Cependant les plus belles cérémonies de l'antiquité se conservent encore dans notre religion, qui les a seulement dirigées vers une fin plus digne de l'homme. Tel est, par exemple, le jour des Rogations.

Ce jour rappelle absolument la fête de l'antique Cérès, qui rassembla, dit-on, les premiers hommes en société, autour de la première moisson. Tibulle a décrit en vers charmants cette pompe champêtre comme elle existoit chez les Romains. On trouve aussi la même description dans le *Génie du Christianisme.* Les

gens de goût ne seront peut-être pas fâchés de comparer quelques traits des deux tableaux, et de juger ainsi l'esprit de deux cultes séparés par dix-huit siècles.

Tibulle *invite d'abord Cérès et Bacchus à ceindre leurs fronts d'épis dorés et de grappes rougies. Il veut que les champs reposent avec le laboureur.*

Bacche, veni, dulcisque tuis et cornibus uva
Pendeat : et spicis tempora cinge, Ceres.
Luce sacrâ requiescat humus, requiescat arator, etc.

Et pourquoi commande-t-il ce repos sacré? parce que *tel est l'usage antique.*

Ritus ut à prisco traditus exstat avo.

Remarquez bien que les chantres aimables de l'amour, comme les plus sages législateurs, attestent aussi les pratiques du vieux temps.

Au reste, Tibulle est un casuiste très-sévère. Il veut qu'on *vienne avec un cœur chaste aux fêtes publiques. Il repousse d'un ton indigné tous ceux qui la veille n'ont pas oublié Vénus.*

Vos quoque abesse procul jubeo, discedite ab aris,
Queis tulit hesternâ gaudia nocte Venus.

Il nous apprend ailleurs que dans ces grandes solennités, Délie se condamnoit à la retraite. Il la peint consultant tous les jours les prêtres

d'Isis, les devins juifs, les augures latins : il parle autant de la piété crédule que de l'amour de sa maîtresse ; et c'est pour cela qu'il la chérissoit peut-être. Dans tous les temps et dans tous les pays, le culte de l'Amour est un peu superstitieux ; quand il cesse de l'être, tous ses enchantements sont finis.

« Dieux de nos pères ! s'écrie le poëte, nous purifions nos champs et nos pasteurs. Écartez tous les maux de nos foyers ! »

Dii patrii ! purgamus agros, purgamus agrestes :
Vos mala de nostris pellite limitibus.

Mais, pour mériter la faveur des Dieux des champs, il a soin de reconnoître et de chanter les bienfaits dont ils ont déjà comblé les hommes.

« Ces Dieux instruisirent nos ancêtres à calmer leur faim par des aliments plus doux que le gland des forêts, à couvrir une cabane de chaume et de feuillage, à soumettre au joug les taureaux, et à suspendre le chariot sur la roue. Alors les fruits sauvages furent dédaignés. On greffa le pommier, et les jardins s'abreuvèrent d'une eau fertile, etc. etc. »

His vita magistris
Desuevit querná pellere glande famem.
Illi etiam tauros primi docuisse feruntur
Servitium, et plaustro supposuisse rotam.
Tunc victus abière feri, tunc insita pomus,
Tunc bibit irriguas fertilis hortus aquas.

Cette harmonie est pleine de grâce. Les vers de Tibulle retentissent doucement à l'oreille, comme les vents frais et les douces pluies de la saison qu'il décrit. Mais tant de gravité religieuse ne dure pas long-temps. Le poëte élégiaque reprend bientôt son caractère. Il place le berceau de l'Amour dans les champs, au milieu des troupeaux et des cavales indomptées. De là il lui fait blesser l'adolescent et le vieillard; et, cédant de plus en plus au délire qui l'emporte, *il peint la ieune fille qui trompe ses surveillants, et qui, d'une main incertaine et d'un pied suspendu par la crainte, cherche la route qui doit la conduire au lit de son amant.*

Hoc duce, custodes furtim transgressa jacentes,
Ad juvenem tenebris sola puella venit,
Et pedibus prætentat iter suspensa timore,
Explorat cæcas cui manus antè vias.

Ce petit tableau est achevé, mais le culte de la chaste Cérès est déjà bien loin. Quand Tibulle écrivit ces vers, Délie sortoit vraisemblablement de sa retraite pieuse et revenoit auprès de lui. Le poëte au moins se hâte de faire descendre la troupe des Songes, et le Sommeil avec ses ailes rembrunies.

Postque venit tacitus fuscis circumdatus alis
Somnus, et incerto Somnia nigra pede.

Nous avons vu les jeux de l'imagination de Tibulle; voyons maintenant les graves tableaux du christianisme, et jugeons s'ils n'ont pas aussi leur charme particulier.

(*Voy.* tom. III, pag. 172 et suiv.)

L'esprit du christianisme n'a-t-il pas mis dans cette dernière peinture, outre l'avantage moral, quelque chose de plus tendre et de plus attachant? Quelle institution dans les villages romains pouvoit ressembler à celle de ce bon curé, qui veille entre le temple du Dieu vivant et la demeure des morts? La marche religieuse *dans ces chemins ombragés, et coupés profondément par la roue des chars rustiques*, n'est-elle pas d'une grande vérité? N'aime-t-on pas *ces voix inconnues qui s'élèvent dans le silence des bois*, et qui semblent être celles des génies ministres de la fécondité? Ne rêve-t-on pas délicieusement à la voix de ce *rossignol* qui chante les beaux jours, non loin des *vieillards* qui regardent un tombeau? Je ne crois pas qu'on attribue ces jugements aux illusions de l'amitié. J'en appelle à tous ceux qui, ayant reçu plus de lumière que moi, voudront examiner sans aucun esprit de secte et de prévention.

Nous avons abandonné la marche de l'auteur pour admirer ses beautés. Il faut la reprendre et la suivre jusqu'au bout.

Si la religion est auguste et touchante dans ses mystères et dans ses cérémonies, elle l'est bien plus encore dans les dévouements magnanimes et dans les vertus extraordinaires qu'elle inspire. C'est là que le sujet donne de nouvelles forces à la voix de l'auteur; il peint la religion occupée à placer en quelque sorte, sur toutes les routes du malheur, des sentinelles vigilantes, pour l'épier et le secourir. Ici, la sœur *hospitalière* veille aux besoins du soldat mourant; ici, la sœur *grise* cherche l'infortune dans les réduits les plus secrets. Non loin, les sœurs *de la Miséricorde* reçoivent dans leurs bras la fille prostituée, avec des paroles qui lui laissent le repentir, et lui permettent l'espérance. La piété fonde les hospices, dote les colléges, dirige avec gloire tous les travaux de l'éducation; protége dans les monastères les arts qui fuient devant les Barbares; conserve et explique les vieux manuscrits dépositaires de tout le génie des anciens, sans lesquels nous serions si peu de chose; parcourt l'Europe en versant les bienfaits; défriche partout les terres arides, et, en multipliant les moissons, multiplie enfin le peuple des campagnes. Mais voici un plus grand spectacle. Du fond de leurs cellules, des hommes intrépides volent à de saintes conquêtes. Ils courent à tra-

vers tous les dangers, jusqu'aux extrémités de la terre, et se la partagent pour *gagner des âmes*, c'est-à-dire pour civiliser des hommes. Les uns s'exposent aux feux des bûchers, parmi les hordes errantes du Canada; leurs vertus subjuguent les Barbares, et maintiennent après un siècle, dans ces contrées qui ont passé sous le joug de l'Angleterre, le respect et l'amour du nom françois. Ceux-ci descendent sur les sables où fut Carthage, pour redemander à un peuple féroce des captifs qu'ils n'ont jamais vus, mais qu'ils regardent comme leurs frères; ils ont même quelquefois poussé l'héroïsme jusqu'à prendre la place du prisonnier que leurs dons ne suffisoient pas à racheter. Ces héros d'une espèce toute nouvelle poussent encore plus loin, s'il est possible, l'enthousiasme de l'humanité. Ils s'enferment dans des bagnes infects. Ils veillent près du lit des pestiférés et s'exposent mille fois à mourir pour consoler des mourants. Enfin, les miracles des anciennes législations se renouvellent, et le génie de Lycurgue et de Numa semble être redescendu, après trois mille ans, dans les bois du Paraguay.

Je ne puis me refuser encore au plaisir de citer quelques fragments sur les missions des Jésuites dans ce pays, qu'ils gouvernèrent avec tant de gloire.

« Arrivés à *Buenos-Ayres*, etc. » (*Voy*. tom. IV, pag. 33 et suiv.)

Il n'est pas besoin de faire sentir le charme et la nouveauté de ces peintures; mais il est bon d'observer qu'à l'égard du gouvernement paternel des Jésuites, le défenseur du christianisme ne dit rien que Montesquieu ne confirme, et que Raynal, dans ces derniers temps, n'ait été contraint d'avouer. Je rapporterai les propres mots de ce dernier.

« Lorsqu'en 1768 les missions du Paraguay sortirent des mains des Jésuites, elles étoient arrivées à un point de civilisation le plus grand peut-être où on puisse conduire les nations nouvelles. On y observoit les lois. Il y régnoit une police exacte. Les mœurs y étoient pures. Une heureuse fraternité y unissoit tous les cœurs. Tous les arts de nécessité y étoient perfectionnés; on en connoissoit plusieurs d'agréables. L'abondance y étoit universelle, etc. etc. [1] »

En développant l'influence des vertus du christianisme, sur les sociétés qu'il a renouvelées, l'auteur s'est aperçu que cette religion a plus ou moins imprimé son génie dans toutes les littératures modernes, et qu'elle y a porté de nouvelles richesses, dont on peut faire encore un heureux

[1] *Histoire philosophique des Deux Indes*, tom. IV, p. 323, édition de 1780.

emploi. Cette observation a fait naître une espèce de poétique chrétienne, qui peut être considérée comme la seconde partie de cet ouvrage; mais il y a tant de points de vue à saisir et tant de questions délicates à traiter dans un pareil sujet, qu'on en rendra compte une autre fois.

Le christianisme a donné de nouveaux freins et de nouveaux aiguillons au cœur humain. C'est sous ce point de vue que l'auteur envisage dans les arts, et surtout dans la poésie des peuples modernes, les effets de toutes les passions. Lui-même a voulu peindre leur vague et leur inconstance dans le cœur d'un jeune homme qu'il appelle *René*, et qui ne sait où fixer ses inquiétudes. Ce roman est compris dans les études poétiques de la dernière partie. On y retrouve tout le talent qu'on aime dans *Atala*. On parlera des études poétiques dans un second extrait de cet ouvrage, qui paroît avec tant d'éclat et sous de si heureux auspices.

SECOND EXTRAIT [1].

Quand un talent original paroît pour la première fois, il jette toujours un grand éclat. Ses

[1] Ce second extrait ne parut qu'après les critiques de *la Décade philosophique*. (*Note des Éditeurs.*)

ennemis ne sont point encore rassemblés, et leur voix ne peut imposer silence à l'enthousiasme. Mais quand ce même talent agrandi se développe dans une composition plus vaste et plus difficile, ses juges deviennent plus sévères et ses succès sont plus disputés : c'est que la haine a eu le temps de prendre ses mesures, et de protester contre l'admiration publique. Tous les écrivains faits pour obtenir la gloire sont condamnés à cette épreuve nécessaire, qui doit plus les enorgueillir que les décourager : ils doivent surtout s'attendre à de longs combats, s'ils ont attaqué le système d'une faction dominante; car on leur fait expier alors, et la supériorité de leur talent, et l'audace de leurs opinions.

Ces remarques s'appliquent naturellement à l'auteur du *Génie du Christianisme*. Les beautés d'*Atala*, son premier essai, ont été vivement senties. La sévérité des censeurs, en relevant avec amertume quelques défauts si faciles à corriger, n'a pu affoiblir l'effet de cette production d'un genre tout nouveau. La critique a donc réuni tous ses efforts contre le second ouvrage du même écrivain, et cette fois elle a pu se promettre quelques avantages, puisqu'elle a pour auxiliaires toutes les opinions anti-religieuses de ce dix-huitième siècle, qui, d'un bout de l'Europe à l'autre, et surtout au milieu de la

France, a déchaîné tant d'ennemis contre le christianisme.

On a d'abord attaqué le plan suivi par l'auteur.

Plusieurs de ceux qui n'avoient jamais jugé nos dogmes religieux que sur les bouffonneries du *docteur Zapata et des aumôniers du roi de Prusse* [1], ont tout à coup changé de langage. Ils ne contestent plus à la doctrine et aux pompes de l'Église romaine leurs effets touchants et sublimes; ils conviennent que l'éloquence et la poésie en peuvent tirer de puissantes émotions et de riches tableaux. Mais, après cet aveu remarquable, quelques uns, prenant le ton d'un zèle au moins équivoque, ajoutent qu'il ne faut pas développer avec trop d'éclat les beautés poétiques du christianisme, de peur d'ôter à ses dogmes et à sa morale leur importance et leur gravité. Ils affectent de craindre que l'imagination ne répande à la fois ses enchantements et ses erreurs sur une doctrine qui doit édifier plutôt que plaire.

Parmi ces critiques, il est sans doute quelques hommes vraiment pieux, et de bonne foi : c'est à eux surtout qu'il faut répondre. J'ose croire que leur sévérité sera désarmée

[1] *Voyez* la collection des *Œuvres de Voltaire* et sa *Bible expliquée, etc.*

après quelques réflexions que je leur soumets.

Les arguments théologiques, les savantes controverses, les instructions édifiantes, pouvoient suffire à des siècles éminemment religieux. Des traités austères, tels que ceux de *Nicole* et d'*Abbadie*, étoient lus avec empressement par les mêmes hommes qui goûtoient le mieux le génie et les grâces de Racine et de La Fontaine, leurs contemporains. Alors, dans les cercles de la ville et parmi les intrigues de la cour, dans le sénat et dans l'armée, on agitoit les mêmes questions que dans l'Église. Il ne faut point s'en étonner : la religion chrétienne, à cette époque, sembloit à tous l'objet le plus important. Le petit nombre de ceux qui osoient l'attaquer dans ses premières bases n'obtenoit que le mépris ou l'horreur. Le nom du Dieu qui l'avoit fondée imprimoit une égale vénération à toutes les sectes rivales dont elle étoit la mère, et qui combattoient dans son sein. Ces sectes, divisées sur quelques points, s'accordoient sur les dogmes fondamentaux. Leurs disputes avoient en conséquence ce caractère et ces mouvements passionnés que mettent toujours dans leurs débats les membres d'une famille divisée. Rappelez-vous, en effet, les anecdotes de ces jours célèbres; voyez dans le palais de la duchesse de Longueville les redoutables chefs de Port-Royal méditer

de nouvelles attaques contre les Jésuites rassemblés à Versailles, sous la protection du Père Lachaise. La France étoit attentive à ces querelles, et se décidoit pour l'un ou pour l'autre parti. Apprenoit-on que le ministre Claude et l'évêque de Meaux étoient en présence, on contemploit avec curiosité l'approche des deux athlètes, et tous les cœurs s'intéressoient au dénouement du combat; car la renommée publioit que le prix du vainqueur devoit être la conversion de quelques personnages fameux. Le salut de Turenne (on parloit ainsi dans ce temps-là), le salut de Turenne étoit attaché peut-être à cette grande conférence; et ne sait-on pas que la dévotion de cet illustre capitaine devint aussi fameuse que sa valeur, et que ses soldats racontoient ses actes de piété comme ses victoires?

Mais ce n'étoit pas seulement au sein de la France que les esprits étoient si fort émus par ces spectacles et ces luttes théologiques : ce goût étoit celui de l'Europe entière. Leibnitz et Newton, dignes tous deux de se disputer les plus belles découvertes de la géométrie moderne, s'honoroient d'inscrire leur nom parmi ceux des défenseurs du christianisme. Leibnitz en vouloit réunir toutes les communions; Newton, en éclairant les ténèbres de la chronologie, confirmoit celle de Moïse. Si, par exemple, on voyoit

paroître un livre tel que l'*Histoire des Variations*, toute la république chrétienne étoit émue. Rome jetoit des cris d'admiration et de joie, tandis que des bords de la Tamise et du fond des marais de la Hollande on entendoit s'élever les clameurs injurieuses du calvinisme qui se débattoit sans cesse sous les foudres de Bossuet, et qui en étoit sans cesse écrasé.

Aujourd'hui les plus effrayantes catastrophes nous trouvent insensibles; on foule indifféremment les débris des trônes et des empires: alors les ruines d'un monastère qu'avoient illustré le nom de Pascal et les vertus de quelques filles pieuses excitoient un attendrissement universel. Que dis-je? la peur de déplaire à Louis XIV n'empêchoit point ses favoris de plaindre et d'honorer le docteur Arnauld, exilé par son ordre. Racine et Boileau, tout courtisans qu'on les suppose, adressoient des vers et des éloges à cet illustre opprimé, et même ils osoient les lire devant le monarque dont la grande âme pardonnoit cette noble franchise. Ainsi, les plus petits événements, quand ils tenoient au christianisme, avoient quelque chose de respectable et de sacré. L'esprit de la religion étoit partout, dans l'État et dans la famille, dans le cœur et dans les discours, dans toutes les affaires sérieuses, et jusque dans les jeux domestiques. En

voulez-vous de nombreux exemples, parcourez les *Lettres de Madame de Sévigné.*

Cette femme illustre vit dans sa terre des *Rochers*, au fond de la Bretagne, et loin de tout ce qu'elle aime. Elle veut échapper à l'ennui de la solitude, et retrouver dans ses lectures le charme des sociétés de Paris. Hé bien! quels sont les ouvrages que son goût préfère? Elle choisit les *Essais de Morale de Nicole.* Elle a pour lecteur son fils, qui revient de l'armée. Ce jeune homme, dont l'esprit et les grâces s'étoient fait remarquer de *Ninon*, juge très-bien le janséniste *Nicole;* et dans ces soirées studieuses qu'il passe à côté de la plus aimable des mères, il oublie les séductions de cette *Champmêlé* qu'il avoit aimée, et dont la voix étoit, dit-on, aussi tendre que les vers du poëte qui fut son maître. Observez bien que Mme de Sévigné, dans toutes ses lettres à sa fille, parle avec admiration des *Essais de Morale*, et qu'en écrivant à *Pauline*, sa petite-fille, elle répète avec cette expression vive et heureuse qui lui appartient: « *Si vous n'aimez pas ces solides lectures, votre goût aura toujours les pâles couleurs.* » Dans une autre occasion, elle se trouve à *Baville*, chez le président *de Lamoignon*, au milieu de la société la plus polie et la plus éclairée. Quel est celui qu'elle distingue dans ce choix de la bonne compagnie du plus

brillant de tous les siècles? *Un homme d'un esprit charmant et d'une facilité fort aimable.* Je rapporte ses propres expressions. Mais devinez quel est cet homme? C'est le Père *Bourdaloue.*

Certes, quand les traités de *Nicole* et les conversations de *Bourdaloue* font les délices des femmes les plus renommées par leur esprit et par leur beauté, les apologistes du christianisme n'ont pas besoin de relever son prix et son éclat aux yeux de l'imagination : il est facile d'attirer l'attention et le respect, dès qu'on parle d'une doctrine qui fait le fond habituel des pensées et des sentiments de tout un peuple. Mais quand cette doctrine, en proie aux dérisions d'un siècle entier, perd la plus grande partie de son influence, il faut, pour la rétablir, apprendre d'abord au vulgaire que ce qu'on lui peignit comme ridicule est plein de charme et de majesté. Quand on défigura la religion sous tant d'indignes travestissements, on doit venger sa beauté méconnue, et l'offrir à l'admiration. Lorsqu'on ne cessa de montrer le christianisme comme un culte inepte et barbare qui a long-temps abruti les peuples, n'est-il pas juste de prouver que les peuples lui doivent les plus beaux développements de la civilisation?

C'est la tâche importante que M. de Château-

briand s'est imposée. Il a su la remplir avec gloire. Le genre de ses adversaires a déterminé le choix de ses armes. Fort de son talent et de sa cause, il rend à l'incrédulité tous ses dédains, et lui reproche surtout d'avoir affoibli les facultés de l'esprit humain, qu'elle se vante d'avoir agrandies.

« Il y a eu, dit-il, dans notre âge, etc. » (*Voy.* tom. III, pag. 94 à 95.)

C'est ainsi que le talent de l'auteur est profondément empreint à chaque page de son livre. Ce talent est reconnu de ceux qui le jugent avec le plus de rigueur; mais, en s'appesantissant sur les défauts qu'on remarque dans quelques phrases, ils ont passé bien légèrement sur les beautés qui éclatent dans des livres entiers. Quand le pinceau est si neuf et si abondant, on pardonne des traits superflus, incorrects ou trop hardis. Que de fois, et surtout dans la quatrième partie, l'expression égale la grandeur du sujet! C'est là qu'elle est touchante comme les bienfaits du christianisme, et riche comme ses merveilles. Au reste, cette quatrième partie a réuni tous les suffrages; et dans toutes les autres on trouve un grand nombre de morceaux du même éclat. On a déjà cité dans le premier extrait plusieurs descriptions du culte romain. Ces fragments suffisent pour justifier nos éloges. Il

reste à faire connoître la partie critique de l'ouvrage, où l'auteur a opposé les chefs-d'œuvre littéraires des siècles chrétiens à ceux de l'antiquité païenne, et le génie des Grecs à celui des Hébreux. Je choisis le parallèle des beautés d'Homère et de la Bible. Ce rapprochement fut indiqué plus d'une fois par des hommes pieux; le grave Fleury lui-même, dans son savant ouvrage sur *les Mœurs des Israélites*, semble retrouver quelquefois les crayons d'Homère et la grâce naïve des scènes de l'Odyssée. Aussi Fénélon aimoit-il beaucoup ce livre de Fleury. M. de Châteaubriand, à son tour, me paroît avoir saisi des rapports nouveaux dans ces deux monuments du premier âge. Voici comme il les juge :

« Nos termes de comparaison, etc. » (*Voy.* tom. II, pag. 266 et suiv.)

Il y a dans ces remarques, si je ne me trompe, un mélange d'imagination, de sentiment et de finesse qu'il est bien rare de trouver dans les poétiques les plus vantées. Les vues critiques de l'auteur, dans d'autres chapitres encore, me paroissent avoir les plus féconds résultats et la plus piquante nouveauté. Il prouve très-bien que le christianisme, en perfectionnant les idées morales, fournit à la poésie moderne une espèce de *beau idéal* que ne pouvoient connoître les anciens. Je crois qu'à beaucoup d'égards son

opinion est fondée. Racine avoue lui-même qu'il n'auroit pu faire supporter son Andromaque, si, comme dans Euripide, elle eût tremblé pour *Molossus*, et non pour *Astyanax*, pour le fils de *Pyrrhus*, et non pour celui d'*Hector*. *On ne croit point*, dit-il très-bien, *qu'elle doive aimer un autre mari que le premier*[1]. Virgile l'avoit déjà senti confusément; et, dans le troisième livre de l'Énéide, il cherche à sauver, autant qu'il peut, l'honneur d'Andromaque. Elle rougit et baisse les yeux devant Énée, qui débarque en Épire.

Dejecit vultum, et demissâ voce locuta est, etc.

Puis, d'une voix embarrassée, elle raconte que le fils d'Achille, en la quittant pour Hermione, l'a fait épouser au Troyen Hélénus.

Me famulam, famuloque Heleno transmisit habendam, etc.

Mais, en dépit de cette rougeur et de cet embarras que lui donne Virgile, la veuve d'Hector ne paroît point assez justifiée à J. B. Rousseau, qui la cite auprès de la matrone d'Éphèse, dans une ode charmante :

Andromaque, en moins d'un lustre,
Remplaça deux fois Hector.

[1] *Voyez* la préface d'*Andromaque*.

Racine s'est bien gardé de suivre en tout les traditions connues. Chez lui Andromaque ressemble précisément à ces veuves des premiers siècles chrétiens, où l'idée d'un second mariage eût semblé profane, et presque coupable ; à ces *Paules* et à ces *Marcelles*, qui, retirées dans un cloître, indifférentes à tous les spectacles du monde, et toujours vêtues de deuil, ne regardoient plus que le tombeau de l'époux à qui elles avoient promis leur foi, et le ciel où leurs premiers nœuds devoient se rejoindre éternellement. Il est donc vrai que le caractère de la veuve d'Hector, en prenant les couleurs sévères du christianisme, devient plus pur et plus touchant que dans l'antiquité même.

Sous l'empire d'une religion qui commande au désir tant de sacrifices, il doit y avoir plus de luttes entre le devoir et les passions. Dès-lors le génie qui les observe saura peindre avec des traits plus déchirants les combats du cœur, ses foiblesses et ses remords. Ainsi donc, à génie égal, un poëte élevé, comme Racine, dans la plus sévère école du christianisme, peindra le repentir de Phèdre criminelle avec une énergie que ne peuvent inspirer les dogmes d'une religion moins réprimante. Les orages d'une âme pieuse et tendre à la fois, qui est tour à tour partagée entre Dieu et son amant, une Héloïse

que les souvenirs de la volupté poursuivent dans le sein de la pénitence, une Zaïre éprise de l'objet que son culte lui ordonne de haïr, le cloître et le monde, les illusions de la terre et les menaces du ciel, tous ces contrastes si dramatiques sont des beautés particulières au christianisme. Il donne non-seulement des nuances plus fortes à la peinture des passions déjà connues, mais il les enrichit encore de caractères absolument nouveaux.

Ceux qui savent étudier dans les mœurs des peuples et des siècles le caractère des différentes littératures, les critiques dont le coup d'œil a quelque étendue, avoueront sans doute cette influence de nos opinions religieuses sur le talent de nos plus illustres écrivains. Mais peut-être on ne trouvera pas la même justesse dans toutes les observations de M. de Chateaubriand, ou du moins quelques-unes ne seront admises qu'avec des restrictions nécessaires. On lui accordera difficilement que les machines poétiques tirées du christianisme puissent avoir le même effet que celles de la mythologie. Il est vrai qu'il ne se dissimule point les objections qui se présentent contre ce système.

« Nous avons à combattre, dit-il, un des plus anciens préjugés de l'école. Toutes les autorités sont contre nous, et l'on peut nous citer vingt

vers de l'*Art poétique* qui nous condamnent. » Après cet aveu, il compare sous le point de vue poétique le Ciel des chrétiens à l'Olympe, le Tartare à notre Enfer, nos anges aux dieux subalternes du paganisme, et nos saints à ses demi-dieux.

On ne peut sans doute assigner de bornes au génie. Ce que Boileau jugeoit impraticable sera peut-être tenté quelque jour avec succès. Milton, à qui le goût fait tant de reproches, montre pourtant jusqu'à quel point la majesté des livres saints élève l'imagination poétique. Mais est-ce assez pour justifier l'opinion de ceux qui

> Pensent faire agir Dieu, les saints et les prophètes,
> Comme les dieux éclos du cerveau des poëtes.

En effet, si Milton est sublime, ce n'est point quand il peint la Divinité reposant dans elle-même, et jouissant de sa propre gloire au milieu des chœurs célestes qui la chantent éternellement. Alors le poëte est gêné par la précision des dogmes théologiques, et son enthousiasme se refroidit. C'est dans le caractère de Satan qu'il s'est élevé au-dessus de lui-même. On en devine bientôt la raison : c'est que Satan, déchiré par l'orgueil et le remords, par les sentiments opposés de sa misère présente et de son antique gloire, a précisément, et même à un plus haut

degré, toutes les passions des dieux de la mythologie. C'est un sujet rebelle qui rugit dans sa chaîne; c'est un roi détrôné qui médite de nouvelles vengeances; en un mot, c'est, avec des traits plus hardis, un Encelade frappé de la foudre, un Prométhée qui défie encore Jupiter sur le roc où l'enchaîne la nécessité. Quelques traits de ce personnage avoient été indiqués dans les prophètes, mais d'une manière assez vague pour que l'auteur moderne, en le peignant, eût toute la liberté nécessaire à l'invention poétique. Satan, tel qu'il est conçu par Milton, ne prouve donc rien contre ces vers de Boileau :

De la foi d'un chrétien les mystères terribles,
D'ornements égayés ne sont point susceptibles.

Remarquez bien cette expression *d'ornements égayés*. Boileau l'a placée encore plus haut, en parlant de l'effet heureux des fables anciennes dans la poésie épique.

Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
Le poëte *s'égaye* en mille inventions,
Orne, élève, *embellit*, *agrandit* toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.

Mais ces fleurs ne croissent que sur les autels d'une religion douce et riante. La majesté du

christianisme est trop sévère pour souffrir de tels ornements. Si on veut *l'embellir*, on la dégrade. Comment *agrandir* ce qui est infini? Comment *égayer* une religion qui a révélé toutes les misères de l'homme? D'ailleurs, le christianisme a des traditions précises et des dogmes invariables, dont ne s'accommode point un art qui ne vit que de fictions. Si la mythologie fut si favorable aux poëtes, c'est qu'elle étoit pour eux la source éternelle des ingénieux mensonges. Homère, Hésiode, Ovide, racontent souvent, avec des circonstances très-diverses, les généalogies et les aventures de leurs dieux. La variété de leurs récits favorise singulièrement l'essor et l'indépendance de l'imagination. Ces dieux qu'elle enfanta se prêtent à tous ses caprices, et se multiplient même quand il lui plaît. Long-temps après Homère, Apulée raconte la fable de Psyché; soudain Vénus a une rivale, et l'Olympe une déesse de plus. On sent que de telles licences sont interdites dans une religion où tout doit inspirer le respect et combattre les sens, où les faits et la doctrine sont immuables comme la vérité.

Mais si la gravité du christianisme ne peut descendre jusqu'aux jeux de la mythologie, celle-ci, au contraire, prenant toutes les formes du génie poétique dont elle est la fille, peut imiter

les effets majestueux du christianisme [1]. Je suppose qu'on eût un poëme épique de Platon, qui, comme on sait, voulut dans sa jeunesse être le rival d'Homère, et qui ne fut le premier des philosophes qu'après avoir essayé vainement d'être le premier des poëtes. Croit-on qu'il n'eût pas su introduire dans les fictions mythologiques quelques-unes de ces idées sublimes qui sembloient presque chrétiennes aux premiers Pères de l'Église [2]? Et ce que Platon n'a pas fait, ne fut-il pas exécuté plus d'une fois par Fénélon? L'Élysée, par exemple, tel qu'il est peint dans le *Télémaque,* n'appartient point au système du paganisme, mais à celui d'une religion qui n'admet qu'une joie sainte et des voluptés pures comme elle [3]. M. de Châteaubriand l'observe lui-même avec d'autres critiques. On re-

[1] On peut douter de cela, surtout dans l'éloquence et dans la poésie dramatique.

(*Note des Éditeurs.*)

[2] Sans doute un beau génie comme Platon auroit pu spiritualiser la Mythologie; mais sa divine imagination, en atteignant aux grandes idées métaphysiques, seroit, par cela même, sortie de l'ordre des idées mythologiques; elle seroit devenue presque chrétienne. L'auteur auroit donc pu réclamer en sa faveur l'exemple que le critique veut citer contre lui.

(*Note des Éditeurs.*)

[3] *Voyez* la note suivante.

trouve, en effet, dans cette description les élans passionnés d'une âme tendre qui portoit l'amour divin jusqu'à l'excès; mais ce morceau n'est pas le seul où l'auteur a répandu l'esprit du christianisme. Je n'en indiquerai qu'un autre exemple.

Le fils d'Ulysse, séparé quelque temps de Minerve, qui le conduit sous la figure de Mentor, est seul dans l'île de Chypre, en proie à toutes les séductions de Vénus et de son âge; il est prêt à succomber. Tout à coup, au fond d'un bocage, paraît la figure austère de ce même Mentor, qui crie d'une voix forte à son élève: *Fuyez cette terre dangereuse*. Les accents de la Divinité cachée rendent au cœur amolli du jeune homme son courage et ses vertus. Il se réjouit de retrouver enfin l'ami qu'il regrette depuis si long-temps; mais Mentor lui annonce qu'il faut se quitter encore, et lui parle en ces mots :

« Le cruel Métophis, qui me fit esclave avec vous en Égypte, me vendit à des Arabes. Ceux-ci étant allés à Damas en Syrie, pour leur commerce, voulurent se défaire de moi, croyant tirer une grande somme d'un voyageur nommé Hazaël, qui cherchoit un esclave grec. Hazaël m'attend; adieu cher Télémaque, un esclave qui craint les dieux doit suivre fidèlement son maître. »

Il y a des beautés de plusieurs genres dans

cet épisode. Tout le monde remarquera sans peine que Minerve ne vient point secourir Télémaque quand il est captif aux extrémités de l'Égypte, ou quand il combat Adraste au milieu de tous les dangers. C'est contre la volupté seule qu'elle accourt le défendre; c'est alors qu'il en a le plus grand besoin. Une telle allégorie est belle, sans doute; mais le reste cache des vérités plus sublimes encore. La fille du Maître des dieux, la Sagesse divine elle-même se soumet sans murmure à tous les opprobres de la servitude, et les ennoblit par une pieuse résignation. N'est-ce pas déguiser, sous des noms mythologiques, ce qu'il y a de plus élevé dans la théologie chrétienne [1]? et quelles plus grandes leçons peuvent être données au roi que veut instruire Minerve! Elle lui apprend le respect qu'il doit à tous les hommes, en les montrant tous égaux devant le ciel, et surtout en acceptant elle-même les plus viles fonctions de la société. Mais lorsqu'elle réprime avec tant de soin l'orgueil de la puissance souveraine, voyez comme elle apaise les ressentiments séditieux de la mauvaise fortune, en inspirant à l'esclave

[1] Oserons-nous faire remarquer que ces exemples sont plus en faveur du système que soutient l'auteur, que favorables à l'opinion du critique?

(*Note des Éditeurs.*)

la crainte des dieux qui récompenseront sa fidélité. Peut-on expliquer sous des images plus heureuses toute l'harmonie sociale, et les devoirs réciproques des divers états qui l'entretiennent? Ah! sans doute ces instructions puisées à la source du *vrai* et du *beau*, sont dignes d'avoir pour interprète Minerve même, c'est-à-dire l'intelligence qui gouverne l'univers. Comparez à cette morale, si utile et si touchante, les maximes d'éducation qu'a trop répandues le style véhément et passionné de J. J. Rousseau; lisez sans prévention Émile et Télémaque, et jugez la philosophie des deux siècles, indépendamment de tous les autres mérites de Fénélon.

On peut conclure de ces réflexions que, dans le merveilleux de l'épopée, tous les avantages poétiques sont en faveur des fables anciennes, puisqu'elles sont toujours plus riantes que le christianisme, et peuvent quelquefois être aussi graves que lui.

M. de Châteaubriand fait encore d'autres reproches à la mythologie, et l'on ne dira pas qu'il les condamne par défaut d'imagination, car il en prodigue toutes les richesses dans le morceau suivant:

» Le plus grand et le premier vice de la mythologie, etc.» (Voy. tom. II, pag. 166 et suiv.)

Je crois qu'en répandant sur ce chapitre l'éclat des plus vives images, l'auteur a confondu quelques objets qu'il faut distinguer.

Les esprits tournés à la contemplation religieuse doivent sans doute se passionner pour tous les grands spectacles qui leur parlent de la puissance divine. Une piété tendre et vive peut accroître encore cet enthousiasme qui saisit le poëte à la vue des cieux, des mers et des campagnes; je sais même que certains tableaux du christianisme s'associent très-heureusement aux scènes de la nature, et surtout à celles qui ont un caractère majestueux, touchant ou sublime. Le désert où sont ensevelies Thèbes, Palmyre et Babylone, me frappera d'une plus profonde émotion, si j'y vois la pénitence et la prière à genoux sur des ruines, si, dans quelques décombres de ces villes agitées autrefois par toutes les passions, un anachorète vit en paix avec Dieu, et médite sur la mort aux mêmes lieux où tant de grandeurs coupables ont disparu. Le Solitaire qui attend le lever du soleil sur le sommet du Liban me rendra plus sensible à la merveille de la lumière et de la création renaissante, s'il répète, au retour du matin, le cantique où David célébroit les œuvres de Dieu sur la même montagne. C'est alors que les cieux et le firmament, *qui racontent la gloire de l'Éter-*

nel[1], auront pour moi plus de grandeur que ceux où se promène le char d'Apollon. Mais il ne faut rien exagérer : plus le christianisme est sublime, moins il lui faut chercher des beautés qui ne sont pas les siennes, et dont il n'a pas besoin. Est-il vrai, par exemple, que *lui seul, en chassant les Faunes, les Satyres et les Nymphes, ait rendu aux grottes leur silence, et aux bois leur rêverie? qu'il ait exhaussé le dôme des forêts, et qu'il les ait remplies d'une divinité immense, etc. etc.?* Mais les bois du Druide n'avoient-ils pas ce caractère solennel et sacré? Ne sait-on pas que l'ancien peuple Celte n'avoit que des dieux immatériels et invisibles, et qu'il donnoit ordinairement leur nom à l'endroit le plus caché des forêts, comme nous l'apprend Tacite? Il n'adoroit qu'en esprit ce lieu plein d'une majesté cachée, et n'osoit même y lever les yeux : *lucos ac nemora consecrant, deorumque nominibus appellant secretum illud, quod solâ reverentiâ vident*[2]. Or, malgré tous les anathèmes que prononce M. de Châteaubriand

[1] *Cœli enarrant gloriam Dei.*

[2] *De moribus Germanorum.*

M. de Châteaubriand ne veut pas prouver ici que la religion chrétienne est la source de la poésie descriptive, mais que la mythologie détruisoit ce genre de poésie; et, comme le critique, il apporte pour preuve que les peuples

contre la mythologie, je pense qu'un homme né avec un aussi beau talent que le sien, eût pu trouver le même enthousiasme et les mêmes rêveries dans ces bois de Delphes, où les antres,

qui ne connoissoient pas la mythologie avoient une poésie descriptive. Voici les propres paroles de l'auteur :

« Quant à ces dieux vagues que les anciens plaçoient dans les bois déserts et sur les sites agrestes, ils étoient d'un bel effet sans doute ; mais ils ne tenoient plus au système mythologique : l'esprit humain retomboit ici dans la religion naturelle. Ce que le voyageur tremblant adoroit en passant dans ces solitudes, étoit quelque chose d'*ignoré*, quelque chose dont il ne savoit point le nom, et qu'il appeloit la *Divinité du lieu ;* quelquefois il lui donnoit le nom de Pan, et Pan étoit le *Dieu universel*. Ces grandes émotions qu'inspire la nature sauvage n'ont point cessé d'exister, et les bois conservent encore pour nous leur formidable divinité.

» Enfin, il est si vrai que l'*allégorie physique* ou *les dieux de la fable* détruisoient les charmes de la nature, que les anciens n'ont point eu de vrais peintres de paysage, par la même raison qu'ils n'avoient point de poésie descriptive. Or, chez les autres peuples idolâtres, qui ont ignoré le système mythologique, cette poésie a plus ou moins été connue ; c'est ce que prouvent les poëmes sanskrits, les contes arabes, les Edda, les chansons des Nègres et des Sauvages. Mais, comme les nations infidèles ont toujours mêlé leur fausse religion (et par conséquent leur mauvais goût) à leurs ouvrages, ce n'est que sous le christianisme qu'on a su peindre la nature dans sa vérité. »

(*Note des Éditeurs.*)

les trépieds et les chênes étoient prophétiques. La fable ne disoit-elle pas que deux aigles, envoyés par Jupiter, et partis des extrémités du monde, en volant avec une égale vitesse, s'étoient rencontrés au milieu de l'univers, dans l'endroit même où le temple de Delphes avoit été bâti? C'étoit là que la divinité, toujours présente, recevoit les hommages de toutes les nations; c'est de là qu'elle jetoit un coup d'œil égal sur toutes les parties de la terre soumise à son empire. D'aussi belles traditions pouvoient, sans doute, inspirer le poëte, et ce lieu chéri des Muses étoit, comme on voit, sous l'influence immédiate du ciel. Des crayons vulgaires ont trop usé, j'en conviens, les images mythologiques; mais le peintre aimera toujours l'attitude de ce fleuve appuyé sur son urne couronnée de fruits. Et que d'idées morales les anciens savoient attacher à ces emblêmes poétiques! Inachus étoit un roi bienfaisant, ami de son peuple dont il étoit aimé. Près d'expirer, il demande aux dieux de rendre sa mort utile à ses sujets. Les dieux exaucent sa prière, ils le changent en fleuve, et, sous cette nouvelle forme, ses eaux versent encore l'abondance au pays dont ses vertus avoient fait le bonheur. De telles fables feront toujours les délices du genre humain. M. de Châteaubriand a trop de sentiment

et d'imagination pour briser l'urne d'Inachus, et pour ne pas aimer sa métamorphose.

Quant à la poésie descriptive, les anciens n'en ont jamais fait un genre à part; ils l'ont sagement mêlée au tissu d'une composition épique ou didactique. Je crois qu'à cet égard ils méritent des éloges, et non des reproches [1]. Mais cette question mériteroit un article tout entier; et celui-ci est déjà trop long. Au reste, le progrès des sciences naturelles, plus que le christianisme, a dû nécessairement agrandir, pour les modernes, le spectacle des phénomènes de

[1] C'est ce que dit l'auteur lui-même dans une de ses notes.

« Nous ne voulons qu'éclaircir ce mot *descriptif*, afin qu'on ne l'interprète pas dans un sens différent que celui que nous lui donnons. Quelques personnes ont été choquées de notre assertion, faute d'avoir bien compris ce que nous voulions dire. Certainement les poëtes de l'antiquité ont des morceaux *descriptifs*; il seroit absurde de le nier, surtout si l'on donne la plus grande extension à l'expression, et qu'on entende par là des descriptions de vêtements, de repas, d'armées, de cérémonies, etc. etc.; mais ce genre de *description* est totalement différent du nôtre: en général, les anciens ont peint les *mœurs*, nous peignons les *choses*; Virgile décrit la *maison rustique*, Théocrite les *bergers*, et Thomson les *bois* et les *déserts*. Quand les Grecs et les Latins ont dit quelques mots d'un paysage, ce n'a jamais été que pour y placer des personnages et faire rapidement un fond de tableau; mais ils n'ont jamais

la nature[1]. quand le télescope de Galilée et d'Herschel recule les immensités du ciel, il faut bien que l'Olympe s'abaisse; et c'est alors que la Muse de l'épopée, s'égarant avec Newton *dans des soleils sans nombre et des mondes sans fin*, s'écrie avec un enthousiasme digne de ces nouveaux prodiges :

Par delà tous ces cieux, le Dieu des cieux réside.

Mais si tout le monde n'aperçoit pas également les beautés poétiques du christianisme,

représenté nuement, comme nous, les fleuves, les montagnes et les forêts : c'est tout ce que nous prétendons dire ici. Peut-être objectera-t-on que les anciens avoient raison de regarder la poésie descriptive comme l'objet *accessoire*, et non comme l'objet *principal* du tableau; je le pense aussi, et l'on a fait de nos jours un étrange abus du genre descriptif; mais il n'en est pas moins vrai que c'est un moyen de plus entre nos mains, et qu'il a étendu la sphère des images poétiques, sans nous priver de la peinture des mœurs et des passions, telle qu'elle existoit pour les anciens. »

(*Note des Éditeurs.*)

[1] Cela est vrai, mais parce que la religion des chrétiens ne s'oppose pas à ces connoissances physiques, tandis que chez les anciens, quoiqu'il y eût certainement de grands philosophes et de grands géomètres, la mythologie ou la religion des peuples étoit un obstacle invincible à voir la nature telle qu'elle est.

(*Note des Éditeurs.*)

personne ne conteste ses bienfaits, et c'est en les peignant que l'auteur est surtout admirable. On me saura gré de citer encore la peinture d'un Religieux allant annoncer la sentence aux criminels dans les prisons.

« On a vu, dit-il, dans ces actes de dévouement, etc. » (*Voy.* tom. III, pag. 280.)

Le lecteur impartial ne trouvera point qu'on ait trop loué l'ouvrage qui renferme de pareilles beautés. Les opinions courageusement professées par l'auteur lui obtiendront encore plus d'estime que son rare talent. Il est juste en effet que la faveur publique environne les écrivains qui remettent en honneur les principes sur lesquels repose l'ordre social. C'est ainsi qu'en Angleterre, après les ravages produits par les funestes doctrines de *Hobbes*, de *Collins* et de *Toland*, on accueillit avec enthousiasme les livres où le docteur *Clarke* développa les preuves de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. Les Anglois, tout pleins encore des souvenirs de la guerre civile, et long-temps divisés par les controverses politiques, se réunirent tous pour bénir l'écrivain qui leur donnoit des espérances éternelles, et qui venoit enfin justifier cette Providence qu'avoient fait méconnoître à quelques-uns les succès du crime et le long règne de l'anarchie.

L'empereur Marc-Aurèle, en remerciant les dieux de tous les bienfaits qu'ils avoient répandus sur lui dès ses premières années, met au nombre de leurs plus grandes faveurs son peu de goût pour les fausses sciences de son siècle. *Une grande marque de soin des Immortels pour moi, c'est*, ajoute-t-il, *qu'ayant eu une très-grande passion pour la philosophie, je ne suis tombé entre les mains d'aucun sophiste, que je ne me suis point amusé à lire leurs livres ni à déméler les vaines subtilités de leurs raisonnements.* Heureux dorénavant les souverains et les peuples qui pourront se rendre le même témoignage! A mesure que les écrits des sophistes auront moins de partisans, l'auteur du *Génie du Christianisme* en trouvera davantage. Au reste, il a déjà eu la double gloire de soulever contre lui et des critiques obscurs et des critiques distingués. Ces derniers sont, à mon sens, ceux dont il doit être le plus fier. Un ouvrage n'est point encore éprouvé quand il triomphe des censures de Visé et de Subligny; mais sa gloire est complète quand il résiste aux dégoûts de Sévigné et aux épigrammes de Fontenelle.

Il ne m'appartient point de marquer le rang de cet ouvrage; mais des hommes dont je respecte l'autorité pensent que le *Génie du Christianisme* est une production d'un caractère

original que ses beautés feront vivre, un monument à jamais honorable pour la main qui l'éleva, et pour le commencement du dix-neuvième siècle qui l'a vu naître.

FONTANES.



SUR LES NOUVELLES ÉDITIONS

DU GÉNIE DU CHRISTIANISME,

PAR M. GUÉNEAU.

(*Mercure de France* du 4 thermidor an XI.)

Un homme célèbre a dit du *Génie du Christianisme* que « le plus mince littérateur en corrigeroit aisément les défauts, et que les plus grands écrivans en atteindroient difficilement les beautés [1]. » Ce jugement explique assez bien la fortune de cet ouvrage depuis qu'il a paru; l'admiration et l'enthousiasme qu'il a excités, les critiques de détail et les plaisanteries qu'il a essuyées, et le zèle également actif des admirateurs et des détracteurs. Au milieu de cette controverse, qui continue toujours pendant que les éditions se multiplient, s'il y a quelque chose de parfaitement prouvé et hors de toute discus-

[1] M. Necker.

sion, c'est le succès de l'ouvrage; et il semble, au premier abord, qu'il devoit dispenser l'auteur d'en écrire la défense.

Il avoit suffisamment répondu aux critiques de détail, par les heureux changements qui rendent cette édition si supérieure aux précédentes; il ne devoit point répondre aux plaisanteries, car les plaisanteries et les grandes pensées sont dans deux mondes différents, et ne se rencontrent jamais.

Mais l'auteur du *Génie du Christianisme* ambitionnoit une autre gloire que celle du talent; et lorsqu'il l'a obtenue, lorsqu'à l'aide de tableaux pleins de charme et de grandeur, il a ménagé une heureuse réconciliation entre l'opinion publique et les vérités utiles; lorsque ces vérités, qui étoient hardies au moment où elles furent rappelées, sont aujourd'hui reconnues et respectées de tous les bons esprits, alors, si des hommes également ennemis des lettres et de la société, veulent ternir cette gloire innocente; s'ils emploient contre l'auteur les mêmes moyens qu'ils ont de tout temps employés contre le christianisme; s'ils affectent de se méprendre sur ses véritables intentions, et que la critique dégénère en calomnie, son devoir l'oblige de la repousser; sa réputation devient inséparable de la cause qu'il défend.

Telle doit être l'unique défense, tel est aussi l'unique objet de celle qui accompagne les nouvelles éditions du *Génie du Christianisme :* on n'y trouve point le ton de la plupart des critiques littéraires, où l'envie est aux prises avec l'amour-propre ; et sans doute on saura gré à M. de Châteaubriand d'avoir renouvelé l'exemple de ces discussions franches et polies, qui font assez d'honneur aux juges que l'on s'est choisis, pour supposer qu'ils s'intéressent à la vérité.

C'est avec le ridicule et la malveillance qu'on l'attaque ; c'est avec la simplicité et la modération qu'il se défend, mais aussi avec les armes d'une logique sévère et pressante, une sagesse de style, et même une sobriété d'imagination, qui, de la part de l'auteur du *Génie du Christianisme*, est une grande preuve de désintéressement.

On voit donc qu'il adresse cette défense aux lecteurs de bonne foi, et c'est dire assez qu'elle ne persuadera point le plus grand nombre des détracteurs de son ouvrage. Après tout, ce n'est pas un si grand malheur, puisque l'on doit plutôt se prévaloir de leurs critiques que les réfuter. Si l'on entre dans le fond de ces critiques, on ne peut s'empêcher de voir qu'elles sont plutôt dirigées contre le succès que contre l'ouvrage lui-même : il auroit fallu, pour contenter ces amis sévères de la vérité, que l'auteur

eût écrit précisément de manière à n'être point lu; qu'il se fût resserré dans les formes de la scolastique et de la théologie, mais surtout qu'il eût beaucoup déclamé contre l'hérésie et l'incrédulité : on avoit à lui opposer des épigrammes, des bons mots, de fades bouffonneries qui se trouvent partout; et c'étoit une grande avance pour des hommes qui, depuis près d'un demi-siècle, se font une loi de les répéter avec tout autant de plaisir et de gaieté.

Peut-être même quelques lecteurs trouveront que M. de Châteaubriand a trop fait pour éviter ces anathèmes philosophiques : telle est l'extrême difficulté de ces temps où le ridicule et la mauvaise foi ont établi des convenances plus rigoureuses que celles de la raison, que l'on risque trop souvent d'y sacrifier une partie de la vérité, en ménagements pour la vérité. Une critique pieuse, mais impartiale, a pu lui reprocher des inexactitudes, des faits hasardés, et même quelques tableaux où les sentiments légitimes sont trop voisins des passions dangereuses. Mais en relevant des imperfections inévitables dans le premier jet d'une si vaste composition, cette même critique, lorsqu'elle a été sincère, s'est empressée de rendre justice aux intentions de l'auteur; et, à l'époque de dégoût et de sécheresse où nous sommes parvenus, lorsque toutes

les opinions sont comme arrêtées au terme de l'indifférence, lorsqu'on ne pouvoit les agiter de nouveau sans troubler la paix, elle l'a félicité d'avoir intéressé l'indifférence, sans réveiller les haines; de n'avoir défendu la religion que par sa beauté, et de n'avoir triomphé, pour ainsi dire, que par des enchantements.

Ceux donc qui ont blâmé le genre de cette apologie n'ont tenu compte ni des hommes, ni des circonstances (et c'est ce que M. de Châteaubriand a victorieusement démontré); mais il me semble qu'ils n'ont pas connu davantage toute l'étendue et toutes les ressources d'un sujet qui embrasse l'univers entier, où même l'univers n'entre que pour une partie. Il est impossible en effet de considérer le christianisme dans tous les rapports qu'il établit, sans reconnoître que l'on ne peut séparer sa force de sa beauté, ses preuves de ses bienfaits, sa morale de son culte; en un mot, ce qu'il a de sensible de ce qu'il a d'intellectuel.

Si je lui demande des preuves sur l'existence d'un Dieu, premier fondement de toute morale et de toute croyance, il me renvoie aux merveilles de la nature et à la magnificence de l'ouvrage qui atteste la sagesse et la toute puissance de l'Ouvrier. Si j'examine ses dogmes et ses mystères qui fixent la légèreté de l'esprit en accablant

la raison, il me montre les sacrements qui en appliquent les bienfaits, les solennités et les cérémonies touchantes de son culte, qui en expliquent les intentions. Si je recherche ce qu'il a fait pour le bonheur des hommes et pour la consolation de leurs maux, toute la terre publie ses bienfaits; l'imagination ne peut comprendre tous les dévouements qu'il a inspirés, toutes les institutions qu'il a fondées, tous les maux qu'il a prévus, et les inventions de la charité aussi multipliées que nos besoins et nos misères. Si je veux connoître son influence sur les progrès des arts et de la société, je vois le christianisme ouvrant les sources de l'antiquité, sans laquelle nous serions si peu de chose, conservant la tradition des lettres au milieu des sombres révolutions de l'Europe moderne, établissant insensiblement le droit public qui la gouverne aujourd'hui; en un mot, la civilisation avec les arts, la politesse et l'humanité, parcourant l'univers, précédée du flambeau de la religion.

Veut-on enfin étudier le christianisme dans ses antiquités, dans ses souvenirs, dans toute la suite de son histoire, qui se sert à elle-même de preuve, il offre tout ce qui peut charmer l'esprit et agrandir la pensée. Son origine, aussi ancienne que le monde, nous appelle au berceau d'Eden,

où se déclarent les destinées du genre humain. L'imagination se plaît dans ces lointains où l'on découvre les tentes des patriarches et leurs troupeaux errants. Un puits, une vallée fertile en pâturage, mérite d'occuper l'histoire de ces heureux temps de simplicité. Ces vénérables pasteurs qui saluoient de loin le Messie par leurs désirs, fixent la patrie de leur postérité dans la Terre promise, en y laissant leurs tombeaux. Les enfants des Hébreux repassent ce fleuve chéri que leurs pères avoient traversé, un bâton de voyageur à la main; ils retrouvent la caverne de Mambré et le chêne des pleurs, à l'ombre duquel fut ensevelie la nourrice de la tendre Rebecca. Bientôt ils deviennent une société qui passe par toutes les formes de gouvernement et par tous les développements de la civilisation : et l'histoire d'un peuple qui reçut à la fois, et pour toujours, des lois, des mœurs et des usages, offre autant de maximes applicables au gouvernement de la société, que de préceptes utiles à la conduite de l'homme. Ce peuple immuable et pur dans ses traditions, au milieu des empires qui se succédoient autour de lui, et dont il conservoit les dates; au milieu de ses propres malheurs, au milieu de ses prévarications mêmes, marquoit l'espèce de grandeur qui lui avoit été promise, et l'intégrité de la doctrine qu'il con-

servoit pour une postérité qu'il devoit méconnoître. Mais les vérités vont succéder aux figures: il se fait une alliance entre les deux testaments; les prophéties deviennent l'histoire. L'antique Troie ne subsiste plus que dans de beaux chants; Sion, l'antique Sion subsiste toujours : c'est une cité mystique placée entre le temps et l'éternité, qui unit les choses de la terre aux choses du ciel, et l'histoire des hommes aux merveilles de la foi. Il se découvre un nouvel ordre de choses, plus rapproché des besoins de notre cœur, et plus élevé au-dessus des facultés de notre intelligence, plus évident et plus incompréhensible : c'est cette alliance et cet enchaînement qui frappoient Bossuet d'une admiration à laquelle la force et la magnificence de son génie ne pouvoient suffire. En nous élevant avec lui jusqu'à ces hauteurs où il est si grand, la suite de la religion paroît comme une route mystérieuse que les prophéties éclairent successivement, et dont le reste est encore couvert des nuages prophétiques.

En un mot, le christianisme, considéré dans sa doctrine, dans sa morale, dans ses institutions, dans ses bienfaits, dans ses preuves, dans son histoire, etc., offre partout, et avec une richesse inépuisable, de saines maximes pour la conduite de la vie, des sentiments pour le cœur,

des tableaux pour l'imagination, de simples raisonnements pour les intelligences ordinaires, de hautes considérations pour les esprits supérieurs.

Ces réflexions ont été faites mille fois avant nous, et sans doute dans ces temps de contradiction qui sollicitent si puissamment l'essor de la vérité, le sujet du *Génie du Christianisme* s'est offert à plus d'un esprit. Mais si le germe des mêmes pensées se rencontre à peu près dans tous les esprits, toutes n'y deviennent pas également sublimes et fécondes; et, après avoir montré le christianisme comme le fondement de la seule morale utile aux hommes, comme le lien et le conservateur des sociétés, il n'appartenoit pas à tous de le montrer encore comme la source de ce qu'il a de plus élevé et de plus délicat dans les arts de l'intelligence.

La religion chrétienne a fait connaître aux hommes de nouvelles vertus; elle a frappé de ses anathèmes des vices qui étoient des vertus anciennes; en un mot, elle a changé les mœurs, et par une conséquence naturelle, elle devoit changer la littérature, qui est l'image et comme l'expression des mœurs. En opposant plus de résistance aux passions, elle a donné plus d'énergie aux accents qui la rappellent, et aussi plus de vérité aux scènes qui la représentent; car

en apprenant à les combattre, elle apprend à les connoître; il n'y a même que ceux qui les combattent qui en connoissent toute la puissance.

Cette idée si simple a fourni à l'auteur une sorte de poétique chrétienne. On l'a déjà suivi dans cette immense revue de tous les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, où il compare successivement entre elles les productions du même genre, rapproche les détails de la composition, oppose les caractères des personnages, et partout fait ressortir les différences ou même les simples nuances qui séparent les anciens des modernes; quelquefois même, dans les conceptions modernes, soulève avec un art ingénieux le voile de mythologie dont elles sont enveloppées, nous montre les inspirations du christianisme dans la conduite de Mentor, ou démêle les soupirs de la mère chrétienne au milieu des gémissements d'Andromaque. Parmi la foule d'aperçus que présente cette poétique si nouvelle et si pleine de tous les germes d'invention, on a reproché à l'auteur plusieurs conséquences forcées des principes qu'il avoit si heureusement établis. Ses opinions sur la poésie descriptive, en particulier, lui ont attiré plusieurs critiques également recommandables par la politesse et les talents de leurs auteurs. Mais il n'est plus

permis aujourd'hui de revenir sur toutes ces difficultés qui ont été résumées et suffisamment éclaircies dans ces dissertations [1], où les talents, les lumières et la politesse se trouvent réunis à toute l'autorité d'un juge, et que l'on relit toujours comme des pages choisies qui honorent les lettres françoises.

Cependant, pour nous en tenir à la poésie descriptive, il nous semble que l'auteur avoit assez indiqué, par ses propres exemples, ce que peut-être il n'avoit pas assez developpé dans la théorie. On ne peut en effet parcourir cette suite de tableaux où il prodigue avec tant d'abondance les couleurs et les richesses de la poésie, sans être frappé de ce caractère d'immensité et de magnificence qu'ils doivent à l'influence du christianisme; il est impossible de le méconnoître dans cette description de l'*antique abbaye de Saint-Denis*, que les derniers changements de l'auteur rendent presque entièrement nouvelle.

« L'abbaye gothique où se rassembloient les grands vassaux de la Mort ne manquoit pas de gloire; les trésors de la France étoient à ses portes, etc. » (Tom. III, pag. 121, jusqu'à la fin du chapitre.)

[1] *Voyez* ci-devant, pag. 137 et suiv., les extraits sur le *Génie du Christianisme*, par M. de Fontanes.

On auroit pu, sans doute, choisir un autre exemple de description que ce passage, où l'auteur anime les scènes de la mort de tout ce que l'éloquence a de plus dramatique. *Les ruines des monuments chrétiens* et *les ruines des temples de la Grèce* nous auroient fourni des tableaux pleins de vie et de grandeur, comparés à des tableaux pleins d'êtres allégoriques, de grâces et de variétés. Mais l'embarras aujourd'hui seroit d'en rappeler un qui ne fût pas dans la mémoire des connoisseurs. C'est surtout dans la solitude des temples et des tombeaux chrétiens, que le talent de l'auteur s'élève à ce caractère de tristesse et d'immensité, qui est la véritable poésie des ruines. Peut-être aussi ces descriptions n'ont-elles pour nous un intérêt si profond, que parce qu'elles réveillent des souvenirs plus récents, et que des impressions de douleurs encore toutes vives se mêlent naturellement aux magnifiques peintures et aux idées imposantes de l'antiquité.

Et qui ne déplore ce jour où toute une nation s'arma du marteau de la destruction contre les monuments de ses pères? Qui ne croit entendre encore s'écrouler de toutes parts ces temples noircis par les siècles, ces vieilles basiliques qui avoient reçu Charlemagne, Philippe-Auguste, Henri IV; et tous ces restes de magnificences

gothiques en harmonie avec le ciel de la Gaule, ses sombres forêts de chêne, et la politesse inculte de ses guerriers.

Le voyageur n'aperçut plus de loin ces tours consacrées qui s'élevoient dans les cieux comme autant de témoignages pour la postérité; et nos villes, dépouillées de leurs souvenirs, ressembloient à des villes nouvellement bâties au milieu d'un nouveau monde. Les étrangers encore tremblants, qui abordoient sur la terre de France, voyant ces pierres sculptées, ces marbres mutilés, et tous ces débris des arts dispersés sans honneur; la pierre chargée d'épitaphes devenue le seuil de l'hôtellerie, le char de la moisson entrant sous les voûtes du sanctuaire, ne pouvoient croire qu'une destruction si grande, et qui nous laissoit si tranquilles, fût l'ouvrage de nos propres mains; et, dans le trouble de leurs pensées, s'imaginoient que le monde avoit été de nouveau traversé par ces antiques légions accourues des forêts de la Pannonie, qui, après avoir rompu l'effort de l'empire d'Occident, se montroient aux provinces désolées encore toutes couvertes de peaux de bêtes sauvages, et des lambeaux de la pourpre romaine. Mais bientôt le temps, dans sa marche inévitable, aura détruit jusqu'aux traces de nos fureurs. Les ruines même vont périr : *Etiam pe-*

rière ruinæ. Le sol qui portoit les monuments de nos ancêtres est converti en places publiques, décorées d'édifices modernes; de nouveaux habitants y passent *en sifflant*, comme sur les villes maudites par les prophètes. Les petits enfants s'y réunissent sur le soir, et, dans leurs jeux, poussent des cris de joie sur la cendre des générations ensevelies. D'autres, plus indifférents, leur succéderont encore. Un moment de violence a fait l'intervalle de plusieurs siècles, et le jeune homme qui a été témoin de ces grandes catastrophes est déjà comme un antiquaire et un homme précieux pour la tradition.

Mais nous devons montrer l'auteur du *Génie du Christianisme* sous un autre point de vue.

Des hommes accoutumés à voir l'intelligence humaine rangée par compartiments, et divisée par chapitres, ont séparé comme sans retour *l'imagination de la pensée*, et de leur pleine autorité, ont distribué les dons de penser et d'imaginer, d'après leurs nomenclatures, ou plutôt d'après leurs prétentions secrètes : comme si toutes les opérations de l'intelligence, indifféremment, ne supposoient pas le concours et l'ensemble de ces facultés que nous avons si vainement distinguées, et qu'il ne fût pas aussi impossible, par exemple, de séparer *l'imagination de la pensée*, qu'une action d'un mouve-

ment quelconque! Et pourquoi cette messagère de l'esprit, qui devance et prépare le travail de la réflexion, perdroit-elle son nom lorsqu'elle quitte les scènes de la nature et les jeux des passions humaines, pour s'exercer sur des êtres abstraits? Pourquoi celui qui, dans un tableau, auroit trouvé ce trait principal qui en décide tout l'effet, seroit-il condamné à ne jamais connoître la justesse dans les rapports des choses, et la vérité dans les convenances morales? Cependant c'est d'après cette prévention vulgaire contre un homme *à imagination* que l'on a jugé quelques opinions de l'auteur du *Génie du Christianisme* sur les sciences exactes. Nous y arrêterons un moment le lecteur.

Depuis quelque temps on dispute volontiers de la prééminence des *lettres* sur les *sciences*, et du degré d'estime qu'elles doivent obtenir dans l'opinion publique. Ces sortes de discussions ne doivent point affliger; car elles supposent une rivalité, toujours heureuse, lorsqu'elle n'exclut personne. On peut donc prouver, tant qu'il plaira, que si l'on excepte les hommes de génie parmi les savants (et cette exception doit avoir lieu aujourd'hui comme autrefois), il y a moins de création dans leur travail, moins de participation de leur esprit, si l'on peut parler ainsi, qu'une sorte d'attention et d'assiduité toute

mécanique. Les sciences et les mathématiques, dit-on communément, dessèchent l'imagination, c'est-à-dire qu'elles la rendent paresseuse, et qu'elles l'occupent sans l'exercer. De là vient que la plupart, séduits par l'attrait assez naturel de ce repos occupé, s'engagent volontiers dans l'étude des formules et des nomenclatures, et se procurent ainsi, par leur mémoire, une satisfaction que leur refuseroit peut-être un travail plus actif de la pensée.

On peut démontrer encore que les lettres et les arts d'imagination n'exigent un naturel plus exquis dans ceux qui les cultivent, que parce qu'elles sont elles-mêmes d'une nature plus excellente; que les méthodes des sciences sont changeantes et sujettes à ces réformes que l'on appelle *progrès*, parce qu'elles ont pour objet un monde créé et fini, tandis que les principes des arts d'imagination sont immuables, parce qu'ils sont pris dans le cœur de l'homme, qui est infini.

. . . .

Certes, si la métaphysique est l'esprit de méthode, il y en avoit plus autrefois qu'aujourd'hui. Jadis on élevoit le jeune homme dans l'admiration des modèles anciens. L'étude de l'antiquité remplissoit presque entièrement les longues années du premier âge; et cet emploi

d'un temps si précieux étoit fondé sur des raisons qui subsistent toujours. Car l'amour du beau et le goût du naturel s'insinuent dans l'intelligence plutôt par une suite d'impressions, que par un effort d'attention et de mémoire, et le succès de ces impressions demande une fraîcheur dans l'imagination et des intervalles de repos, qui supposent nécessairement un long espace de temps. Quoi qu'il en soit, les hommes que préparoit cette éducation heureuse savoient unir l'enthousiasme, la beauté des sentiments, et toutes les richesses de l'imagination, à cette sévérité de raisonnement et à cette force d'ensemble qui assurent une vie durable à leurs ouvrages. De nos jours on a cru pouvoir se passer de tout avec la science de Condillac, et l'analyse a détruit jusqu'à la méthode.

. . . .

Peut-être expliquera-t-on simplement la décadence des lettres par la nécessité des temps, qui fait succéder les sciences aux arts d'imagination, comme l'âge mûr à la jeunesse. Cette opinion est commode pour la paresse des esprits. Cependant s'il falloit l'admettre sans restriction, elle ne seroit qu'une autre déclamation contre les sciences. Sans doute on ne peut nier la supériorité de l'érudition sur la science pour féconder le talent et l'imagination; je veux dire,

des vérités de temps et de mœurs sur les vérités de fait et de démonstration. Cependant le champ des sciences n'est point stérile pour les lettres. Si les talents médiocres y dégénèrent, si la mémoire embarrassée dans les nomenclatures et les méthodes arrête la marche de l'esprit, les imaginations vigoureuses, semblables à ces eaux qui deviennent plus vives et plus pures à mesure qu'elles ont traversé plus d'obstacles, peuvent retirer de l'étude et des sciences des rapports intéressants, des couleurs nouvelles et des harmonies heureuses.

Encore une fois, ce n'est point parce que l'histoire naturelle s'est enrichie de faits et de découvertes nouvelles, que l'on voit tant de poëmes didactiques et descriptifs, dont les tableaux le disputent aux définitions de Linné; poésies dépouillées de tout intérêt humain, théâtres déserts, représentations sans drame; mais c'est qu'on a perdu de vue les véritables rapports de l'homme dans l'univers, et qu'on s'est accoutumé à ne plus le considérer que comme un objet d'histoire naturelle. Ce n'est point parce que les mathématiques sont parvenues à un tel degré de considération qu'il n'est plus permis de les ignorer, que l'éloquence a perdu son onction et son pouvoir; mais c'est parce qu'on a méconnu des vérités qui, pour

n'être point mathématiques, n'en sont pas moins certaines; c'est parce que l'on a voulu combattre la vérité avec l'image de la vérité.

« Mais, dit M. de Châteaubriand, il ne faut pas croire que notre sol soit épuisé; ce beau pays de France, pour prodiguer de nouvelles moissons, n'a besoin que d'être cultivé à la manière de nos pères; c'est une de ces terres heureuses où règnent les génies protecteurs des hommes et ce souffle divin qui, selon Platon, décèle les climats favorables à la vertu. » Celui qui donne des espérances si consolantes les a justifiées, et montre le premier tout ce que peut le talent, en s'appuyant sur des principes plus heureux.

Il ne nous appartient pas de marquer la place du *Génie du Christianisme;* ce soin regarde la postérité, qui se venge presque toujours lorsqu'on devance ses arrêts. Si l'on recueille cependant les suffrages éclairés que cet ouvrage a mérités depuis sa publication, on peut assurer que cette place ne sera pas sans honneur. Partout on y retrouve ce caractère de magnificence et de sensibilité, de tendresse et de grandeur, qui est le caractère distinctif du talent de son auteur. Mais il se montre avec plus d'avantage encore dans ces descriptions si éloquentes, dont l'intérêt est varié à chaque instant par d'agréa-

bles rêveries, par des rapports inattendus, et par ces expressions sorties du cœur, qui donnent presque du mépris pour les saillies de l'esprit. Toutefois ce plaisir n'est point stérile pour l'esprit, comme l'ont prétendu des hommes qui comptent les *idées*, et qui prennent pour telles les tournures sèches et ambitieuses des penseurs modernes. Les belles images, les sentiments profonds sont inséparables des fortes pensées; mais elles sont perdues pour ceux qui n'aiment ni les sentiments profonds, ni les belles images, et disparoissent alors au milieu des richesses d'une élocution abondante, comme les hardiesses d'expression se dissimulent dans les artifices d'un style savant.

On a reproché avec plus de raison à l'auteur du *Génie du Christianisme* des incorrections, des négligences, et quelques expressions qui sont triviales lorsqu'elles ne sont pas sublimes. En général, il s'abandonne plutôt aux inspirations de son talent et à la beauté de son sujet, qu'il ne se précautionne contre la critique; et il nous semble qu'il remplit avec moins de succès ces intervalles de la composition, dont l'unique intérêt consiste dans un certain degré d'élégance et de précision qui s'acquiert par le travail. On sent, d'ailleurs, qu'un essor aussi élevé entraîne des chutes et des inégalités nécessaires, et qu'il

n'est pas possible de parcourir du même pas une carrière aussi étendue. Sans doute, pour oser la mesurer tout entière, il falloit une imagination agrandie par le spectacle des catastrophes de la société, et des scènes magnifiques de la nature. Semblables à ces vents féconds et puissants qui apportent de nouveaux germes et de nouvelles semences, elle a fourni des couleurs et des images à la poésie, des aperçus nouveaux aux talents qui se nourrissent d'imitations ou d'emprunts, des pensées favorites à ceux qui aiment à vivre avec eux-mêmes, en un mot, elle a favorisé, par les influences les plus heureuses, ce retour salutaire de l'opinion publique, qui se lassoit depuis si long-temps dans des voies égarées.

. . . .

D. M.

EXTRAIT
DES ANNALES LITTÉRAIRES
ET MORALES,

PAR M. L'ABBÉ DE BOULOGNE.

(Ier Cahier, an XI.)

Peu d'ouvrages ont eu un plus brillant succès, et ont fait une plus grande sensation que le *Génie du Christianisme*, soit que l'on se dégoûte insensiblement des ouvrages marqués au sceau de l'impiété, soit qu'un sujet aussi piquant ait vivement intéressé la curiosité publique, soit plutôt que l'auteur ait imprimé sur cette production un caractère d'originalité dont il n'a trouvé nulle part le modèle. Ce n'est pas que l'on n'ait parlé avant lui des beautés morales et même poétiques du christianisme; ce n'est pas que plusieurs écrivains n'eussent fait observer que la religion est la source de la sensibilité et du véritable enthousiasme; qu'il y a en elle quelque chose d'auguste et de superbe qui donne de la

hauteur aux pensées, aux paroles de la magnificence; qu'elle est l'âme des vrais talents, comme elle est la passion des grands cœurs; que, plus le génie s'approche d'elle, et plus il atteint la perfection; qu'elle seule peut véritablement l'alimenter, tant par la sublimité des spectacles qu'elle présente, que par l'héroïsme des sentiments qu'elle inspire, et que, sous ce rapport, les arts ne lui doivent pas moins que les vertus, la science que la morale, les lettres que les gouvernements. Mais développer cette idée générale avec autant d'agrément que de profondeur, la suivre sous toutes ses faces, l'appuyer de tous les secours de l'érudition et de toute l'autorité de l'histoire; en faire un corps d'ouvrage où tout s'enchaîne mutuellement et tend au même but; l'appliquer à tous les genres de talents, à tous les genres de beautés, à tous les genres de services; suivre tous ses rapports secrets et toutes ces affinités harmonieuses qui se trouvent entre nos affections et notre croyance, entre les mystères du cœur et les mystères de la foi, entre la pureté du goût et la pureté de la morale, entre la perfection du génie et la perfection des vertus, entre les pratiques de l'homme chrétien et les devoirs de l'homme social; prouver par un enchaînement soutenu de faits et de principes, d'exemples et de préceptes, que le christianisme

est éminemment la religion de l'orateur, du poëte, de l'ami tendre, de l'épouse chaste et fidèle, du grand capitaine, du grand législateur et du grand politique; qu'elle est aussi utile à celui qui obéit, qu'à celui qui commande, à celui qui veut méditer qu'à celui qui veut agir, au contemplatif qu'à l'artiste; que l'homme enfin tient à Dieu par toutes ses facultés, et que le sentiment religieux retentit, pour ainsi dire, jusqu'à la dernière fibre de son cœur : voilà ce qui est neuf et original, ce qui appartient véritablement au talent de M. de Châteaubriand, et ce qui fait de son livre un ouvrage qui, dans son genre, ne peut être comparé qu'à lui-même.

Cependant plusieurs personnes religieuses se sont effarouchées de cette manière trop humaine de présenter le christianisme. Elles ont craint que son auguste majesté n'en fût blessée, que l'autorité de ses preuves essentielles n'en fût affoiblie, et que son véritable esprit, bien supérieur à *son génie*, ne disparût devant *ses beautés*. Nous leur avons entendu dire que l'Évangile n'est nullement une poétique; qu'on ne fait point un cours de religion comme un cours de littérature; qu'il faut apprécier le christianisme par ses effets divins, et non par ses effets dramatiques; qu'il prend sa source de plus haut; qu'on doit juger de sa beauté, non par la sen-

sibilité et l'imagination, mais par la sublimité de sa morale, et la véritable profondeur de ses dogmes; que, vu sous ce dernier rapport, il n'a point de *génie*, et que ce mot profane paroît le dégrader en l'assimilant de trop près à un don purement naturel, ou à une passion purement mondaine.

On peut répondre à ces personnes dont les scrupules sont d'ailleurs respectables, que ces nouveaux rapports sous lesquels l'auteur présente le christianisme sont plutôt une manière de l'envisager que de le prouver; qu'il le suppose déjà prouvé; qu'il ne le prouve ainsi que par une surabondance de droit; qu'il ne prétend pas nous donner ses *beautés poétiques et morales* comme des preuves rigoureuses, mais seulement comme des preuves subsidiaires dont sa vérité et sa certitude n'ont nullement besoin; que si l'on ne fait pas un cours de religion comme un cours de littérature, on peut faire un cours de littérature pour faire aimer la religion; qu'au surplus on peut parler sans inconvénient du *Génie du Christianisme*, quand ce génie se montre tout fécond en immenses bienfaits et en magnifiques chefs-d'œuvre, et qu'il n'est pas même indigne de lui de se *passionner*, lorsque c'est pour ce beau, ce grand et ce sublime, dont il est à la fois et le principe et le modèle.

Et certes, c'est une assez belle *poétique* que celle où l'on montre que cette religion, appelée *barbare* par les sophistes, a cependant tiré l'Europe de la barbarie; que cette religion monacale a cependant plus fait de bien avec ses moines, que la philosophie avec tous ses académiciens, et qu'une poignée de missionnaires a plus contribué au progrès de la civilisation que n'auroit pu le faire une armée de mathématiciens, et même de chimistes; que cette religion si dure et si inhumaine a cependant formé en Europe tous les établissements d'humanité; que cette religion, tout occupée d'un autre monde, a cependant mieux que toute autre calculé les vrais intérêts de celui-ci; que cette religion si humble, si ignorante, si remplie de minuties et de petitesses, a cependant rempli ce monde des plus illustres productions du génie; que, loin d'en contenir l'essor, elle l'inspire et l'agrandit; que l'imagination y puise ses plus touchants tableaux, le sentiment ses émotions les plus exquises, l'intelligence ses plus hardies conceptions; et qu'enfin, également pleine d'attraits et de lumières, toute vivante d'espérance et d'amour, elle enchante à la fois et la vie et la mort.

C'est une assez belle poétique que celle où, par une opposition toute naturelle, l'on montre

encore que, puisque cette religion, tant ridiculisée jusqu'ici, est néanmoins la seule belle, la seule aimable, la seule digne de respect; cette philosophie tant prônée comme la mère des talents, le principe du goût, et la source des plus hautes pensées, ne peut donc être par elle-même qu'une triste raisonneuse, aussi morte pour l'imagination que pour la vertu, aussi dénuée des véritables grâces que des véritables consolations, aussi froide que ses calculs, aussi décharnée que ses abstractions; qui, disséquant tout, tue tout; et qui, aussi pauvre et mesquine dans ses créations, que désolante par son néant, doit énerver l'esprit en attiédissant le cœur, et sentir d'autant moins, qu'elle affecte de penser davantage.

Nous conviendrons, si l'on veut, que Bossuet, accoutumé à s'élever jusqu'aux sommités des choses, et nourri de la substance la plus exquise et du suc le plus pur de la religion, y a vu un autre *génie* et d'autres *beautés*. Mais de ce que, pour prouver le christianisme, il a pris une autre marche plus analogue à son génie et à son siècle, il n'est pas dit qu'il n'eût pas applaudi au zèle de M. de Châteaubriand, qui, se trouvant dans d'autres circonstances, prend, pour combattre, un autre terrain, qui à de nouveaux maux apporte de nouveaux remèdes, oppose à de nou-

veaux dangers de nouvelles précautions, et avec de nouveaux ennemis se sert de nouvelles armes.

C'est ce que l'auteur a si bien développé dans sa Défense, ouvrage dans lequel son talent se montre dans un nouveau jour, et où l'on voit qu'il ne sait pas moins discuter que peindre. C'est là qu'il justifie victorieusement ce nouveau genre d'apologétique, imparfait sans doute pour des théologiens, étranger peut-être à des âmes pieuses, mais très-utile aux gens de lettres et aux gens du monde, pour lesquels principalement il a travaillé, et qui, amorcés pour ainsi dire par le charme de la matière et la variété des tableaux qu'il fait passer sous leurs yeux, parviendront d'autant plus peut-être à goûter les fruits du christianisme, qu'ils auront su auparavant en admirer les fleurs.

Nous savons même que cet innocent artifice, si l'on peut s'exprimer ainsi, n'a pas été infructueux; nous savons que s'il n'a pas fait beaucoup de conversions, il a produit beaucoup d'amendes honorables; nous savons qu'il a déjà fait taire beaucoup d'injustes préventions, et qu'il a réconcilié avec la religion certains mondains aussi frivoles qu'ignorants, qui la regardoient jusqu'ici comme l'apanage des sots, et qui conviennent aujourd'hui que l'on peut être bon

chrétien et avoir le sens commun, sans préjudice même de l'esprit. Nous savons qu'il a obtenu des critiques, même les plus acharnés, des aveux mémorables qu'ils n'eussent pas faits certainement il y a dix ans, et qui n'ont pu être arrachés que par la force de la vérité. L'un nous a dit : « *La philosophie et l'histoire ont reconnu ces grands services rendus au genre humain par la religion chrétienne*, surtout pour l'aider à sortir de cet effroyable barbarie où il tomba dans ces siècles qui séparent en quelque sorte les temps anciens des temps modernes. » L'auteur s'est écrié : *Quel cœur assez ingrat pourroit nier les immenses bienfaits du christianisme !* Nous pourrions dire sans doute au premier que l'*histoire* a bien reconnu ces services, mais que la *philosophie* s'est obstinée à les nier ; que l'*histoire* en fournit des preuves à chaque page, mais que la *philosophie* n'a cessé de mentir imperturbablement à l'histoire : nous pourrions dire au second que ces *cœurs ingrats* sont Voltaire, Diderot, Helvétius, Raynal, et tous leurs adeptes, qui n'ont cessé de nous donner le christianisme comme une religion sauvage, ennemie des arts et de la raison, et la plus grande calamité qui ait pesé sur l'espèce humaine. Mais ne cherchons pas à diminuer le mérite de leurs aveux, et contentons-nous d'en prendre acte, pour les leur op-

poser, si jamais il leur prenoit envie d'insulter encore à la religion de Newton et de Descartes, de Bossuet et de Pascal.

Quatre parties divisent cet ouvrage. La première traite des dogmes et de la doctrine, dans leurs rapports avec le cœur, l'esprit et la constitution de l'homme : c'est la métaphysique de la religion.

La seconde et la troisième traitent des rapports du christianisme avec les beaux-arts, l'éloquence et la littérature : c'est la poétique de la religion.

La quatrième traite du culte et de tout ce qui regarde le clergé : c'est, pour ainsi dire, la partie civile et politique de la religion.

Celle-ci est sans doute la plus intéressante, parce qu'à une plus grande abondance de tableaux, elle réunit une plus grande sobriété d'imagination; que tout y est en faits, qu'elle laisse par conséquent moins de vague aux pensées, moins d'arbitraire aux raisonnements, et que d'ailleurs le génie du christianisme s'y rapporte plus directement au culte catholique, qui est le vrai christianisme. C'est là surtout que l'auteur nous le montre comme un bienfait universel, tout éclatant de ses services, tout rayonnant de ses bonnes œuvres; parlant aux sens par ses cérémonies, au cœur par ses prières;

utile aux pauvres par ses secours, aux malheureux par ses consolations, aux ignorants par ses instructions, aux arts par ses monuments et ses temples, aux sciences par ses institutions monastiques, et enfin aux sociétés, même politiques, par l'influence heureuse de ses enseignements, par ses admirables fondations et ses confraternités de bienfaisance dont lui seul a offert le modèle. Nous rendons grâces principalement à l'auteur de son chapitre sur les missions, dont il nous a dépeint les merveilles avec autant de charme que de vérité. Personne n'a mieux célébré que lui la gloire de ces apôtres des Indes, de la Chine, des Antilles et du Paraguay; personne n'a mieux fait ressortir l'héroïque dévouement et les incroyables travaux de ces hommes presque divins, non moins prodigieux par leurs talents que par leurs vertus; qui, plus grands en réalité qu'Orphée ne le fut en mensonge, ont enchanté les forêts et civilisé les nations, non par le charme de leur voix et le son de leur lyre, mais par le pouvoir de leurs vertus et l'ascendant de leur doctrine. On est forcé surtout de se prosterner en idée devant cette création sublime du Paraguay, sorti, pour ainsi dire, du néant à la voix de quelques Jésuites; et dans un sentiment mêlé d'admiration et d'attendrissement, on ne peut s'empêcher de s'é-

crier avec M. de Châteaubriand : « C'est pourtant un culte bien étrange que celui-là qui réunit, quand il lui plaît, toutes les forces politiques à toutes les forces morales, et qui crée, par surabondance de moyens, des gouvernements aussi sages que ceux des Minos et des Lycurgue. L'Europe ne possédoit encore que des constitutions barbares, formées par le temps et le hasard, et la religion chrétienne faisoit revivre au Nouveau-Monde tous les miracles des législations antiques. Les hordes errantes des Sauvages du Paraguay se fixoient, et une république évangélique sortoit, à la parole de Dieu, du plus profond des déserts. »

Une des plus atroces calomnies que le fanatisme philosophique ait inventées contre les missionnaires, c'est d'avoir favorisé l'oppression des Indiens, et de leur avoir apporté des chaînes en leur apportant la foi. De là ces éloges affectés qu'ils n'ont cessé de donner à Las-Casas, afin de faire entendre que lui seul protesta contre les cruautés dont fut souillée la conquête du Nouveau-Monde. L'auteur réfute victorieusement cette accusation insensée, et la confond sans réplique par toute l'autorité de l'histoire. Il nous montre les tribunaux du Mexique et du Pérou retentissant des plaintes des missionnaires. Il prouve que personne n'a

élevé la voix avec plus de force et de courage en faveur des esclaves et des pauvres indiens; qu'eux seuls ont réclamé les droits sacrés de la nature contre la tyrannie et la rapacité des blancs, non comme nos déclamateurs modernes, mais comme de vrais amis de l'humanité, sans nuire ni aux propriétés, ni à l'ordre public. « Nous ne prétendons pas, disoient-ils aux Colons, nous opposer aux profits que vous pouvez faire avec les Indiens par des voies légitimes; mais vous savez que l'intention du roi n'a jamais été que vous les regardiez comme des esclaves, et que la loi de Dieu vous le défend. » Il cite à ce sujet le célèbre historien de Charles-Quint, Robertson, dont le témoignage est d'autant plus irrécusable, qu'il étoit ministre presbytérien, et qu'il rend ici aux prêtres catholiques l'hommage le plus éclatant, en prouvant que ce n'est pas Las-Casas seul, mais son ordre tout entier, et le reste des ecclésiastiques espagnols, qui réclamèrent constamment contre les exactions et les violences dont l'Amérique fut le théâtre, et qui, dit-il, sont encore aujourd'hui regardés par les Indiens comme leurs défenseurs naturels, auxquels ils ont toujours recours pour repousser les exactions et les violences auxquelles ils sont encore exposés.

Ce passage de Robertson, sur lequel la philo-

sophie a gardé le plus profond silence, est formel, et son opinion est d'autant plus décisive, qu'il l'appuie de toutes les preuves qui l'ont déterminée : il faut le lire dans l'ouvrage même, où l'auteur n'a rien oublié pour le faire valoir. Cependant, dites aujourd'hui aux admirateurs des *Incas*, et autres romans de ce genre, que ces *convertisseurs* n'ont pas fait égorger au nom de Dieu les Indiens qui ne vouloient pas apprendre leur catéchisme, et vous verrez comme vous serez reçus.

On sait que le gouvernement s'intéresse aujourd'hui au rétablissement des missions françoises, et il est incontestable que, sous les seuls rapports du commerce et de la politique, elles méritent toute son attention. De là l'accueil que les Anglois ont fait à nos missionnaires, et les secours considérables qu'ils leur ont donnés dans le dessein où ils sont de nous enlever encore, s'il étoit possible, cette branche de prospérité et de communication lointaine. « Si la Chine nous est aujourd'hui fermée, dit l'auteur, si nous ne disputons pas aux Anglois l'empire des Indes, ce n'est pas la faute des Jésuites, qui ont été sur le point de nous ouvrir ces vastes régions. »

Et en parlant des missions de la Nouvelle-France : « Tels furent, ajoute-t-il, les peuples

que les missionnaires entreprirent de nous concilier par la religion, etc. » (Tom. IV, p. 66.)

Nous regrettons de ne pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs cette multitude de tableaux dont tout l'ouvrage n'est, pour ainsi dire, qu'une galerie; ceux principalement où l'auteur rappelle les différents grands hommes que la religion a produits, et où, par une analyse aussi savante qu'ingénieuse de leur esprit et de leur caractère, il montre leur supériorité sur tous ceux dont la philosophie se vante. Que de traits brillants dans les chapitres sur la *législation* et la *politique*, sur les *sciences exactes*, la *chimie* et l'*histoire naturelle!* Que d'idées riches dans le chapitre intitulé: *Que seroit aujourd'hui l'état de la société si le christianisme n'eût pas paru sur la terre?* et dans cet autre, où il prouve que l'*incrédulité est la principale cause de la décadence du goût et de la dégénération du génie.*

C'est surtout par son talent de peindre que l'auteur excelle, et nos lecteurs s'en convaincront par sa description de *Saint-Denis.*

Ce morceau, à quelques incorrections près, ne dépareroit pas les *Nuits d'Young.* C'est le génie du poëte anglois, c'est le génie des oraisons funèbres de *Madame* et de *Condé*, qui l'ont inspiré. Nous pourrions en citer une foule d'autres non moins brillants, et si nous ne le

faisons pas, ce ne peut être que par le défaut d'espace et l'embarras du choix.

On a beaucoup critiqué le style, le plan et la contexture de cet ouvrage; nouvelle preuve de la sensation qu'il a faite : et on ne peut nier qu'il n'ait donné à cet égard quelque prise à la censure; qu'il eût pu être mieux fondu, et que, plus resserré, il n'en eût été que plus fort; qu'on y rencontre trop souvent des pensées inexactes, des expressions aventurées, des endroits même que le goût désavoue : on peut encore lui reprocher de n'avoir pas toujours mis dans ses discussions toute la gravité que demandoit l'importauce de son sujet, et de manquer quelquefois, en parlant des mystères, non-seulement de précision, mais même de dignité. C'est ainsi qu'à propos de la Trinité, il parle du nombre trois qui n'est point engendré, et qui engendre toutes les autres fractions, et que les *Grâces ont pris pour leur terme;* qu'à propos de l'Incarnation, il nous montre la Vierge qui *interpose sa beauté entre notre néant et la majesté suprême;* qu'à propos des raisonnements qu'il fait sur la Rédemption, il dit : « Vous ne trouverez là ni consubstantialité, ni coégalité, ni union hypostatique, etc., *car le christianisme n'est point composé de ces choses;* » proposition dont l'obscurité est le moindre dé-

faut [1]. Nous pouvons en dire autant des épisodes de *René* et d'*Atala;* hors-d'œuvres qui sont d'autant plus déplacés, qu'ils s'accordent difficilement avec l'austérité des mœurs chrétiennes, et auxquels le charme du style et l'intérêt de la narration n'ôtent rien de leur inconvenance. Mais, tout en convenant de ces défauts, nous n'en croyons pas moins qu'il est peu d'ouvrages modernes où l'on remarque plus de morceaux saillants, plus de traits sublimes, plus d'aperçus heureux, plus de pensées ou fines ou profondes, plus d'observations neuves en politique, en morale, en histoire, en littérature, et que nos philosophes n'en peuvent présenter aucun digne de rivaliser avec celui-ci par le talent, et surtout par cette honnêteté de sentiments, et ce goût de vertu qu'il respire. Nous n'en reconnoîtrons pas moins qu'on ne doit pas peut-être exiger rigoureusement d'un ouvrage de cette nature que la marche en soit

[1] L'auteur, il est vrai, s'est efforcé d'expliquer dans son avertissement tout ce que cet endroit peut avoir de dur, ce qui suppose la droiture de son intention; mais il nous semble qu'il ne l'a pas fait assez clairement. Nous eussions désiré qu'il eût retranché cette phrase : *le christianisme ne se compose pas de ces choses*, puisqu'au contraire le christianisme se compose essentiellement de ces choses.

(*Note du Critique.*)

constamment didactique et sévère, et que tout y soit soumis à la règle et au compas; nous n'en croyons pas moins qu'il étoit difficile de mieux remplir son but; et que, malgré ses imperfections, il produit tout l'effet qu'il doit produire, puisqu'il prouve invinciblement tout ce qu'il doit prouver.

Cette seconde édition est purgée de certaines taches qui déparoient la première. Profitant de l'expérience et de l'amitié, l'auteur en a retranché quelques assertions hasardées, quelques erreurs graves, échappées à son inadvertance; celle, entr'autres, sur le mariage des prêtres, qu'il rétracte avec une candeur qui l'honore.

. . . .

Il aura sans doute occasion de perfectionner encore son ouvrage, et de le rendre ainsi plus digne et de la religion et de lui-même.

SUR L'ÉDITION IN-DIX-HUIT

DU GÉNIE DU CHRISTIANISME,

PAR M. CHARLES DELALOT.

(*Mercure de France*, du 17 messidor an XIII.)

Cette nouvelle édition, qui fait honneur au goût et au désintéressement de MM. Ballanche, de Lyon, est principalement destinée aux personnes qui aiment à jouir de bons livres à la campagne, et nous en avons reconnu par expérience l'utilité et l'agrément. On ne pouvoit ni mieux deviner le besoin, ni mieux satisfaire les désirs de ces êtres sensibles, qui cherchent des consolations dans l'étude des lettres. Le *Génie du Christianisme* est un de ces livres qui tiennent lieu d'amis, parce qu'ils ont le secret de parler au cœur, et parce qu'il semble, en les lisant, que l'auteur répande son âme dans la vôtre. C'est aux ouvrages de ce caractère qu'il faut appliquer

ce que Cicéron dit des lettres en général, que leur société fait la douceur et l'ornement de la vie; qu'elles nous suivent à la campagne pour l'embellir; dans la solitude pour l'occuper; qu'elles voyagent et qu'elles veillent avec nous; enfin qu'elles ont des consolations pour tous les âges, et des charmes pour tous les lieux. *Adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.* (Orat. pro Arch. poetâ.)

Cette peinture, pleine de grâce, est l'éloge le plus vrai de l'ouvrage de M. de Châteaubriand.

En parlant d'un livre si connu et si admiré aujourd'hui dans toute l'Europe, on ne se flatte pas de pouvoir ajouter à la haute opinion que tant d'excellents critiques en ont donnée, ni de rien apprendre aux gens de goût qui en savent par cœur les plus beaux morceaux; mais on éprouvera du plaisir à rendre raison de son admiration, et à exprimer sa reconnoissance pour une production si utile et si extraordinaire sous tous les rapports.

Au moment où notre littérature paroissoit frappée d'une stérilité universelle; lorsque la nation françoise, la première des sociétés chrétiennes, ramenée à l'état de barbarie et d'igno-

rance par les fausses lumières d'une philosophie trompeuse, voyoit tomber en ruine les innombrables monuments de la foi de ses ancêtres; et que l'impiété, marchant sur ses décombres d'un air triomphant, s'applaudissoit d'avoir détruit en peu d'années les bienfaits et la splendeur de vingt siècles de christianisme: c'est alors que cette religion, sortant des débris du sanctuaire, avec l'éloquence du malheur et de la vertu, vient réduire au silence ses calomniateurs, et relever ce peuple qui périssoit pour l'avoir outragée. Plus puissante et plus belle qu'au temps de Clovis, elle renouvelle, dans le cœur d'une nation vieillie et incrédule, les prodiges de sa jeunesse et de sa foi. Elle fait encore baisser la tête de ces fiers Sicambres, elle leur ordonne d'adorer ce qu'ils ont brûlé, et remet sous le joug de l'ordre ces esprits révoltés qui se glorifioient dans leur indépendance hautaine. Pour polir les mœurs de cette génération indisciplinée, elle fait refleurir les lettres; elle suscite des hommes de génie qui leur racontent ces merveilles d'une voix plus douce que la lyre d'Orphée; et sans doute il étoit plus difficile de triompher de la barbarie raffinée d'un peuple avancé en âge, que de la simplicité inculte d'une nation naissante. Quand la foi n'entreroit pour rien dans cet événement, combien lui est-il glorieux de

se voir rappelée par la philosophie même qui confesse son impuissance à fonder une société heureuse et tranquille!

Avouons qu'on ne pouvoit confondre plus victorieusement la fausse sagesse des réformateurs du genre humain, et que celui qui leur a fermé la bouche se connoît en arguments sans réplique. Mais les moyens qui ont préparé ce triomphe de la vérité ne sont pas moins admirables. Qui ne s'est étonné de voir paroître, à la fin du dix-huitième siècle, deux ouvrages d'une conception aussi forte et d'un caractère aussi profondément religieux que la *Législation primitive* et le *Génie du Christianisme?* Qui n'admire que, dans la décadence des mœurs et des esprits, il se soit élevé deux hommes d'une foi antique et d'un talent supérieur, qui, combattant pour la même cause avec des armes différentes, aient su réduire le siècle de l'orgueil à admirer la religion chrétienne et à reconnoître ses bienfaits? Il semble que ces deux écrivains se soient partagé l'homme pour le ramener tout entier à la vérité, par les diverses facultés de son esprit. L'un étonne notre raison par la hauteur des principes auxquels il remonte, et par l'étendue des conséquences qu'il approfondit; l'autre ravit notre imagination par la magnificence et le charme des peintures. Celui-là découvre à l'esprit

ce que le monde intellectuel a de plus sublime : celui-ci fait entendre au cœur ce que le monde sensible a de plus délicat. Le premier, en expliquant d'une manière vaste, et l'histoire à la main, les lois primitives de l'ordre qui régissent les sociétés, fait voir la raison du christianisme; le second en fait sentir la beauté, en développant son influence sur le cœur et l'expression de l'homme social. Ce n'est pas qu'en distinguant ces écrivains par ce qui paroît de plus éminent dans leurs ouvrages, on prétende renfermer leur talent dans les bornes d'un seul genre. On trouve de grandes images et des morceaux d'une éloquence achevée dans M. de Bonald; le *Génie du Christianisme* est plein de pensées fortes, de raisonnements solides et de vues profondes. Il est vrai que le premier, forcé quelquefois de créer un langage pour ses hautes idées, ou de ramener à leur sens naturel des expressions égarées de leur origine, peut paroître obscur à des esprits inattentifs; le second a pu déconcerter des raisonneurs géométriques par la hardiesse de ses figures : mais que les hommes de goût nous permettent de dédaigner cette espèce de critique qui s'étudie à chercher des taches dans un chef-d'œuvre, et que l'envie nous pardonne de louer avec effusion de cœur des écrivains aussi recommandables par la vertu que par le talent.

L'ouvrage de M. de Châteaubriand est, comme tous les livres de génie, le développement d'une pensée grande et féconde. Son but est de faire voir que le christianisme, en perfectionnant les mœurs dans la société, a nécessairement perfectionné leur expression dans les arts, et que comme il est la source du bon dans la morale, il est aussi celle du beau dans la littérature. Une telle pensée découvre au premier coup-d'œil une vaste perspective. Mais, pour la développer dans toute son étendue, il ne suffisoit pas, comme l'auteur l'a très-bien compris, de montrer l'influence de la religion chrétienne sur la poésie, l'éloquence, les beaux-arts, l'histoire, et, en général, sur toutes les études de l'esprit humain. Cette partie, purement poétique et littéraire, a paru renfermer tout le sujet aux yeux des critiques qui n'ont pas assez médité sur ces matières. Mais il restoit une partie plus importante, plus difficile, et que le génie seul pouvoit concevoir et exécuter. C'étoit de découvrir dans les sacrements de cette religion les rapports sensibles que ses dogmes les plus sublimes ont avec notre nature, véritable trésor de cette poésie céleste qui est le langage de l'âme dans ses élévations religieuses. C'est là ce que M. de Châteaubriand a su apercevoir, et ce trait de génie a été méconnu, parce qu'on a plutôt suivi la contexture de son plan, qu'on

n'en a étudié les vues et pénétré le fond. Plusieurs même n'ont envisagé que les titres pour en tirer des objections. Ceux-ci se sont étonnés que les mystères et les dogmes fussent entrés dans l'ouvrage, et ceux-là se sont effarouchés des embellissements poétiques sous lesquels l'auteur les a présentés. Mais ils l'ont fait avec aussi peu de fondement les uns que les autres; et, parce qu'il nous semble que M. de Châteaubriand a trop déféré à ces critiques, dans quelques endroits de sa belle apologie : pour justifier tout ensemble, et notre admiration et celui qui en est l'objet, nous défendrons, par quelques remarques générales, le plan qu'il a suivi et la manière dont il l'a traité.

Si l'on considère d'abord ce qui vient d'être exposé touchant la partie dogmatique, qui oseroit dire qu'il n'entroit pas dans son sujet d'examiner le Christianisme en lui-même, et de rechercher tout ce que sa doctrine et ses mystères font mouvoir de ressorts dans le cœur humain, et tout ce qu'ils fournissent à l'imagination par l'entremise des signes sensibles qu'il a institués? Pour peu qu'on médite sur cette religion, on y découvre des attentions divines pour notre foiblesse. On y voit l'intelligence souveraine s'abaisser et venir au secours de la partie sensible de notre nature. L'homme périssoit par ce côté

ruineux. Ses sens, prenant un empire tyrannique sur l'esprit, le remplissoient de l'amour des choses visibles ; et l'idolâtrie, plaçant entre le ciel et lui un monde d'images et de fantômes voluptueux, achevoit de fermer ses yeux à la pure lumière de la vérité. Pour guérir un mal si profond, sans détruire néanmoins la liberté de notre être, il falloit que la religion chrétienne vînt à son tour faire une impression salutaire sur les sens. Elle substitua des images de douleur aux images de la volupté. Elle fit marcher devant elle, à la conquête du monde, le signe le plus extraordinaire et le plus capable d'ébranler l'imagination; et bientôt l'étendard de la Croix fut arboré dans la capitale des plaisirs et des idoles. Aux illusions rapides des sens, elle opposa l'éternité; elle tira du tombeau des leçons redoutables qui firent trembler l'adultère jusque dans la couche des rois; elle institua des cérémonies pompeuses qui furent tour à tour des tableaux terribles ou gracieux. Enfin, la sagesse elle-même, la sagesse éternelle se rendit sensible, et opposa la chair à la chair.

Plus on approfondit la nature de ces moyens, plus on considère leur juste proportion avec les besoins et les maux de la nature humaine, et plus on se convainc que le Christianisme est un grand coup porté au cœur et à l'imagination de

l'homme idolâtre. Cette raison nous fait entrer dans les vues de M. de Châteaubriand, et nous découvre tout le dessein de la religion chrétienne. Nous comprenons pourquoi ses mystères abstraits et ses dogmes intellectuels sont revêtus, dans les sacrements, d'images touchantes et populaires, et pourquoi l'auteur, qui entendoit ce dessein, a répandu, dans cette première partie de son sujet, toutes les richesses de sa brillante imagination.

Certes, ils ont bien peu réfléchi, ceux qui s'étonnent que l'Écriture nous peigne avec des couleurs si animées et sous des traits si puissants, *le Dieu des vengeances, le Seigneur des armées, le Dieu fort et terrible, qui répand sur les nations la coupe de sa fureur;* qui *parle*, et *les royaumes ne sont plus;* devant qui *les montagnes se fondent*, et *les cieux se roulent comme un livre.* Si elle n'eût parlé qu'à de purs esprits, elle l'auroit fait connoître par cette idée si haute et si simple que lui-même nous donne de sa nature, lorsqu'il s'appelle *celui qui est*, voyant tout le reste comme s'il n'étoit pas. Mais cette pensée est un abîme où se perd notre intelligence, et toute grandeur se trouble et se confond devant la majesté de cette parole [1]. Il falloit

[1] *Voyez* ce que l'Écriture y ajoute, pour la rendre sen-

sans doute que la puissance métaphysique de l'être qui règne par sa volonté prît un langage plus poétique et plus figuré pour imposer à des hommes en qui la chair et le sang dominoient. C'est ce que nous remarquons dans les livres de l'ancien temps et dans les images de l'ancienne loi. Mais ce n'est là qu'un premier degré de condescendance, un premier trait de grâce et de lumière. Pour achever ce dessein, pour faire connoître tout à la fois jusqu'où alloit le mal et l'égarement de notre nature, dans le culte des choses sensibles, et jusqu'où la bonté divine pouvoit porter la perfection du remède, sans faire violence à notre liberté, il falloit que cette bonté même se revêtît d'un corps, et se laissât, en quelque sorte, manier aux sens qui vouloient adorer tout ce qui les touchoit. Il me semble qu'il faut manquer d'esprit et de goût pour ne pas sentir ce qu'il y a de touchant et de sublime dans cette manière de remédier à l'idolâtrie, et de fermer cette grande plaie du genre humain. On n'ose méditer ici sur le *fit Deus hostia*, dernier trait de l'amour, parti d'une main divine, qui frappe au cœur la nature humaine. Il suffit de remarquer que la religion qui a opéré ce

sible au peuple à qui elle s'adresse, dans la suite de l'entretien avec Moïse. *Exod.*, cap. III, § 14, 15.

bienfait d'une manière éclatante et tragique, parce qu'elle savoit le moyen de nous toucher, en renouvelle sans cesse l'impression dans la mémoire des hommes par le signe pathétique de la Rédemption.

Ainsi tout s'adresse aux sens et à l'imagination dans cette religion pleine de poésie et de mystères.

C'en est assez pour comprendre qu'en suivant ce dessein, M. de Châteaubriand est entré dans les véritables profondeurs du Christianisme. Et il importoit d'autant plus de couvrir cette partie de toutes les beautés du sentiment, de tous les charmes du style, que ce sont précisément les dogmes et les mystères, c'est-à-dire, ce qu'il y a incontestablement de plus beau et de plus divin, qui a été le plus ouvertement en proie à la dérision de ces esprits superficiels, qui osent mépriser la foi de leurs ancêtres, la religion des plus grands hommes, sans lui avoir donné, peut-être dans toute leur vie, une heure d'attention grave et sincère.

Cela seul peut aider à concevoir comment des hommes d'esprit ont pu méconnoître entièrement les grandes vues de l'ouvrage, et se permettre, avec tant de confiance et de gaieté, des objections si pitoyables. L'un demande, d'un air railleur, ce que la religion chrétienne a de com-

mun avec la poésie, qu'il appelle *une profane décriée*, comme si la poésie étoit profane par son essence, et non par le caractère des objets auxquels elle s'applique. Un autre veut que l'auteur ait dû retrancher la première partie de son livre comme troublant l'unité du sujet; car, dit-il, ou ce livre est un traité de théologie, ou c'est une poétique. Mais ce qu'on vient de dire de cette partie qui contient les dogmes et la doctrine, prouve au contraire qu'elle est le fond des vérités qu'il établit, et la partie la plus essentielle comme la plus neuve de l'ouvrage. C'est elle qui découvre la poésie du Christianisme dans sa source : la seconde, toute brillante qu'elle est de littérature, n'en montre que l'influence et l'application dans les arts de l'esprit. Si l'on veut donc concevoir avec netteté ces deux grandes divisions du livre de M. de Châteaubriand, on verra qu'il a embrassé toute l'étendue de son sujet dans un plan également vaste et régulier.

Il seroit aujourd'hui superflu de descendre au détail, et de suivre pas à pas la marche de l'auteur, dont les agréments et la variété piquante sont assez connus. Mais, après avoir justifié son plan par un principe tiré de la nature même du sujet, on fera voir par la force des conséquences de ce même principe que sa manière y est excellemment appropriée.

En effet, quelle meilleure manière de prouver le génie poétique du Christianisme, que d'en tirer cette foule de beautés d'imagination qui éclatent sous le pinceau le plus brillant? C'est soutenir l'assertion par l'exemple, et donner à ses preuves l'autorité d'un fait. C'est démontrer à la manière de ce philosophe qui, pour répondre à ceux qui nioient le mouvement, marchoit devant eux. Les preuves de raison et de science ne manquent point à M. de Châteaubriand. Il a fait assez voir, dans la partie littéraire, comment la religion chrétienne a frayé de nouvelles routes à la poésie, en agrandissant le spectacle de la nature, et en la montrant sous ses véritables couleurs; comment elle a perfectionné les ressorts dramatiques, en élevant les caractères, et en livrant aux passions des combats qui en accroissent l'énergie; comment enfin elle a enrichi la muse de l'Épopée d'un nouveau genre de merveilleux, qui n'attend que la main du génie pour créer des machines plus imposantes et plus judicieuses que celles des anciens. Il n'a pas développé avec moins d'éclat, dans l'examen de son histoire, le caractère poétique et inspirant de ses antiquités, de ses souvenirs, de ses ruines, de ses édifices, de ses établissements, enfin des pompes et des ornements de son culte. Cette partie de son ouvrage n'a trouvé

que des admirateurs, et ceux même qui n'ont pas eu le courage d'y applaudir l'ont assez louée par leur silence.

On a été frappé avec raison de l'immense littérature que l'auteur y déploie. Mais ces connoissances si précieuses, trésor toujours ouvert à l'étude et au travail, sont un genre de preuves moins excellent et moins direct que la manière de l'auteur, qui n'appartient qu'à lui. Eh! qui pourroit lui contester que la religion inspire la tendresse et le génie, lorsque chaque page fait couler vos larmes, ou vous arrache des cris d'admiration? Qui oseroit révoquer en doute cette poésie étonnante des sacrements, en contemplant le beau tableau de *l'Extrême-Onction?* Que répondre à des preuves de cette nature? Vous n'avez pas encore examiné la question, et déjà la persuasion est dans votre âme.

On ose dire que cette manière est de pur génie: et son rapport avec le sujet est fondé sur une raison frappante. Si nous avons vu que la religion chrétienne, par le fond de ses mystères, et par les images dont elle les a revêtus, cherchoit le côté sensible du cœur humain; si nous avons compris qu'il entroit dans ses desseins de créer un ordre de beautés poétiques, pour s'emparer de l'imagination, et pour affoiblir l'enchantement de ce monde visible, trou-

verons-nous une manière plus propre à remplir ces vues, que de tourner toutes ses preuves en sentiments, et toute sa doctrine en images? Mais, sans doute, il sera facile de méconnoître la justesse du moyen, si l'on ne regarde pas la fin et le but que l'auteur s'est proposés. Si l'on s'obstine à chercher des idées théologiques et des raisonnements rigoureux où il n'a voulu placer que des traits de poésie, il sera aisé de jouer l'étonnement, ou d'accuser la méthode de l'écrivain. Mais qui ne riroit de la méprise continuelle de ces critiques? Ils ne manquent jamais de reprocher à l'auteur d'avoir fait ce qu'il vouloit faire.

Ainsi, par exemple, lorsqu'il parle des lois du Décalogue, fidèle à l'esprit de son sujet, il commence par décrire la scène poétique du mont Sina. Qui est-ce qui ne voit pas que non-seulement cette peinture est à sa place, mais qu'elle devient instructive, puisqu'elle découvre, dans la plus haute antiquité, le génie de cette religion qui, connoissant à fond la nature humaine, frappe les sens de la multitude, et qui a développé dans les deux lois la poésie de la terreur et celle de l'amour? Cependant, un homme d'esprit nous objecte que cette poésie *ne fait rien à la bonté des lois!* Un autre croit avoir critiqué l'auteur le plus finement du

monde, en disant *qu'il résonne comme une lyre*, et il ne voit pas que c'est un éloge. Il ne sait pas que l'harmonie a sa raison et ses preuves. C'étoit un beau résonnement que celui de la lyre de Timothée, lorsqu'elle apaisoit les passions d'Alexandre, et laissoit reposer l'univers! Se moquera-t-on de cette manière de prouver, parce qu'elle n'est pas dans les formes de la logique, et ne suffit-il pas qu'elle touche, qu'elle ravisse, qu'elle persuade, par un art qui lui est propre?

M. de Châteaubriand a voulu faire aimer la religion. C'est là, en dernière analyse, tout le but de son ouvrage. Mais on ne prouve pas au cœur qu'il doit aimer par ordre de démonstrations. Cela seroit ridicule, dit Pascal. *L'esprit a son ordre, qui est par principes. Le cœur en a un autre.* C'est faute d'avoir distingué ces deux méthodes que les critiques ont manqué de goût et de justesse, en reprochant à l'auteur de n'avoir pas pris une manière qui n'étoit pas de son ordre, et qui ne s'accordoit pas avec son dessein.

Mais la principale erreur sur cette matière, et la plus commune parmi les gens de lettres, vient de ce qu'ils n'ont pas connu, dans leur principe, les intentions poétiques du Christianisme, et de ce qu'ils n'en ont pas observé le carac-

tère dans l'institution de ses signes, qui revêt d'une image sensible la spiritualité des dogmes et des mystères. S'ils avoient considéré le sujet sous ce rapport, ils n'auroient pas avancé d'une manière si absolue que cet ouvrage eût paru entièrement déplacé dans le siècle de Louis XIV. Assurément l'auteur ne l'eût pas entrepris pour défendre la religion, puisqu'elle n'étoit pas attaquée. Mais prétendre qu'on ne dût exposer à l'admiration ses beautés poétiques, que, dans un siècle impie et railleur, c'est ignorer que ces beautés et cette poésie étincellent de toutes parts dans les Écritures; c'est ne pas voir qu'elles attestent les complaisances de la bonté divine pour la foiblesse de notre nature, puisqu'elles font partie d'une religion pleine de magnificence et de charme, qui se glorifie de faire fleurir les arts autour d'elle et d'en consacrer les prodiges, afin de ravir les sens et l'imagination de l'homme aux dangereuses beautés de cette vie. C'est là, si je ne me trompe, le plus haut principe de la poésie du Christianisme: et, dans le siècle le plus religieux, le livre de M. de Châteaubriand, dégagé de tout ce qui regarde la philosophie moderne, se soutiendroit sur ce fondement. Après en avoir défendu le plan, le dessin et l'exécution par ces vues générales, on se réserve, en parlant des épisodes de *René*

et d'*Atala*, d'entrer dans quelques opinions particulières de l'auteur, qui ont trouvé de grandes contradictions parmi les hommes du premier mérite [1].

CH. D.

[1] L'article de M. Ch. Delalot sur *Atala* et *René* se trouve à la suite des Épisodes, tom. XVI des Œuvres complètes.

RAPPORT

SUR

LE GÉNIE DU CHRISTIANISME,

FAIT PAR ORDRE DE LA CLASSE DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE FRANÇOISES.

PAR M. LE COMTE DARU.

(Année 1811.)

Le génie d'une institution en est, ce me semble, ce qui constitue son caractère particulier, l'esprit du fondateur, l'objet vers lequel l'institution paroît principalement dirigée. Si on me dit que l'esprit des institutions romaines étoit de resserrer les liens qui unissent l'homme à sa famille, le citoyen à sa patrie; si on me dit que le génie du christianisme est la perfection des vertus humaines, je concevrai que les fondateurs de cette religion, de cette république, ont eu tel ou tel objet; mais si, après m'avoir annoncé qu'on va m'exposer le *Génie du Christianisme,* on traduit cette expression par celle-

ci, ou *Beautés poétiques et morales de la Religion chrétienne*, je me demanderai comment on a pu croire que l'intérêt de la poésie étoit entré pour quelque chose dans l'objet d'une pareille institution, et je m'étonnerai qu'on rapetisse un sujet aussi grave en le considérant sous d'aussi frivoles rapports. Sans doute un effet peut être le résultat d'une combinaison, sans être entré dans les fins que l'auteur s'étoit proposées; mais alors ce n'est plus qu'un accident qui n'appartient point au génie, à l'esprit de la chose dont il dérive.

Cette observation, qui ne s'applique qu'au titre de l'ouvrage, ne mériteroit pas d'être énoncée, si dans une pareille matière il n'importoit de commencer par bien savoir ce que l'auteur entend démontrer.

Un homme de bon sens avoit dit :

> De la foi d'un chrétien, les mystères terribles,
> D'ornements égayés ne sont point susceptibles.

Un homme de talent s'est proposé de prouver que les dogmes et les préceptes du christianisme n'étoient pas moins favorables à la poésie que ces mythologies créées exprès pour elle, et qui lui ont fourni de si charmantes images. Jusque-là, on auroit pu ne voir dans ce système que le paradoxe ingénieux d'un écrivain

qui cherchoit à se frayer des routes nouvelles; mais la gravité, la mélancolie, l'élévation même de son style, avertissent bientôt que ce n'est point des frivoles intérêts de la littérature qu'il veut s'occuper : c'est dans l'intérêt de la religion qu'il examine si elle est favorable à la poésie, et c'est dans les modèles qu'elle lui fournit, dans les richesses qu'elle lui présente, qu'il trouve une nouvelle preuve de son origine céleste, de sa vérité.

Une pareille conséquence sembleroit d'abord faire sortir cet ouvrage du domaine de la critique littéraire; car si la divinité de la religion tenoit à ses beautés poétiques, ce seroit douter de la religion, que de nier son affinité avec la poésie. Mais, de bonne foi, pourroit-on se former sérieusement un semblable scrupule? et lorsqu'on élève sa pensée à ces méditations, par lesquelles il a été permis à l'homme d'arriver jusqu'aux pieds de son Créateur, peut-on faire dépendre sa foi de quelques circonstances futiles? peut-on en recevant les lois éternelles, compter pour quelque chose les avantages qu'elles prêtent à un art créé par notre vanité, pour le plaisir d'un instant et la gloire d'un jour?

Je ne sais si ceux à qui leurs lumières permettent de défendre une cause aussi grave avec des armes dignes d'elle, ont pensé que c'étoit

servir la religion avec tout le respect qui lui est dû, que de la présenter sous des rapports purement humains et même frivoles. Mais ce n'est pas dans ses rapports avec la religion que je dois moi-même examiner l'ouvrage dont il s'agit. Je n'oublie point d'ailleurs que l'auteur a voulu justifier son entreprise, en disant qu'assez d'autres avoient travaillé à convaincre, qu'il vouloit persuader; que Dieu ne défend pas les routes fleuries, quand elles servent à revenir à lui, et qu'il étoit temps de répondre à ceux qui accusent le christianisme d'être ennemi des arts, des lettres et de la beauté.

Quand cela seroit, cela ne prouveroit rien contre le christianisme. Le législateur du goût est celui qui s'est énoncé sur cet objet de la manière la plus positive; mais il a dit seulement que le merveilleux de la religion n'étoit guère propre à entrer dans la poésie, et la raison qu'il en donne, c'est le respect même dû à la religion. Quand il se seroit trompé, ce seroit une erreur de son goût, mais non pas de sa foi. Si d'autres ont accusé le culte de n'être favorable ni aux lettres ni aux arts, toutes les nations chrétiennes ont vu leurs plus beaux génies répondre par des chefs-d'œuvre à cette inculpation. Le Tasse, Milton, Corneille, Racine, J.-B. Rousseau, Voltaire lui-même, ont déjà prouvé par des

faits que le christianisme pouvoit aussi agrandir le domaine de la poésie et de l'imagination.

Si on a dit que les mystères, la morale du christianisme, repoussoient absolument toute alliance avec les arts, c'est une erreur réfutée par les écrivains que je viens de nommer.

Si on a prétendu que telle religion, qu'assurément personne ne donne pour vraie, étoit plus propre que la nôtre à jeter du charme sur les ouvrages de l'imagination, ce peut être l'objet d'une discussion dans laquelle la religion n'est point intéressée.

Je crains bien d'être obligé d'arriver à cette conséquence qu'on a supposé une exagération pour avoir le plaisir de la combattre, et je suis très-disposé à excuser cet artifice oratoire.

M. de Châteaubriand a voulu faire comme ce philosophe devant qui on nioit le mouvement; il a marché. Il a composé sur la religion un ouvrage littéraire, et c'est sous ce point de vue qu'il est permis de l'examiner.

Je traitois tout à l'heure la littérature d'art frivole, mais je la considérois alors comparativement à l'objet le plus grave qui puisse occuper les méditations des hommes. Maintenant, je serois injuste si je n'y voyois qu'une vaine combinaison de mots; une raison saine en est la première base, et en discutant le mérite d'un

livre de littérature, on ignore tous les droits de l'art, si on ne considère dans l'ouvrage que les formes dont l'auteur a revêtu ses pensées. Il faut nécessairement, pour que le jugement soit solide, arriver jusqu'aux pensées elles-mêmes, et examiner cet ordre d'où dérivent leur justesse, leur correspondance, leur clarté.

Ceci nous oblige d'analyser rapidement l'ouvrage de M. de Châteaubriand.

L'auteur annonce qu'il divise son ouvrage en quatre parties.

La première traite des dogmes et de la doctrine;

La deuxième et la troisième renferment la poétique entière du christianisme, ou les rapports de cette religion avec la poésie, la littérature et les arts;

La quatrième contient le culte, c'est-à-dire tout ce qui concerne les cérémonies de l'église.

De cette division, l'auteur a eu l'intention de tirer trois sortes de preuves:

Ce que le christianisme offre de touchant pour le cœur dans ses mystères et ses dogmes;

Ce que l'esprit lui doit de jouissances;

Ce que le culte, les institutions religieuses, les faits ont de convaincant pour la raison.

On voit du premier coup d'œil que la deuxième partie appartient à un ordre de choses tout diffé-

rent des deux autres; et il en résulte, ce me semble, un défaut d'unité dans le ton de l'ouvrage, dont tous les lecteurs s'aperçoivent peut-être sans pouvoir s'en rendre raison.

Examinons quelques-unes des preuves que l'auteur a développées dans sa première partie; mais en faisant remarquer celles qui ne nous paroissent pas dignes d'un pareil sujet, l'équité veut que nous ajoutions que toutes ne méritent pas la même critique.

L'auteur commence par des considérations sur les mystères. Au sujet de la Trinité, il dit: « Nous croyons entrevoir dans la nature même » une sorte de preuve physique de la Trinité. » Elle est l'archétype de l'univers, ou, si l'on » veut, sa divine charpente. Ne seroit-il pas pos- » sible que la forme extérieure et matérielle par- » ticipât de l'arche intérieure et spirituelle qui » la soutient, de même que Platon représentoit » les choses corporelles comme l'ombre des » pensées de Dieu? Le nombre de trois semble » être dans la nature le terme par excellence. » Le trois n'est point engendré, et engendre » toutes les autres fractions; ce qui le faisoit » appeler le *nombre sans mère* par Pythagore.

» On peut découvrir quelque tradition obs- » cure de la Trinité jusque dans les fables du » polythéisme. Les Grâces l'avoient prise pour

» leur terme ; elle existoit au Tartare pour la
» vie et la mort de l'homme, et pour la vengeance céleste ; enfin, trois dieux frères composoient, en se réunissant, la puissance entière de l'univers.

» Les philosophes divisoient l'homme moral » en trois parts, et les Pères de l'Église ont cru » retrouver l'image de la Trinité spirituelle dans » l'âme de l'homme. »

Je viens de transcrire toute la partie de raisonnement qui compose ce chapitre. Le reste est une très-belle citation de Bossuet, et une peinture poétique des trois personnes de la Trinité. J'avoue que je ne crois point la foi intéressée à s'appuyer sur de telles preuves ; je ne comprends pas, à beaucoup près, tout ce que je viens de citer, mais je comprends encore moins que les propriétés du nombre trois et les inventions des poëtes, comme les trois Parques, les trois Grâces, les trois Juges des enfers, puissent sérieusement être comparés à un mystère devant lequel la raison de l'homme ne peut que s'humilier.

Faire de tels rapprochements, c'est s'écarter de la nature des preuves qu'admet un sujet aussi grave.

Dans le chapitre de la *Rédemption*, l'auteur s'est plus sagement renfermé dans la nature de

son sujet. Il développe, dans de très-belles pages, de hautes pensées sur la dégénération de l'homme, qui explique le penchant vicieux de la nature toujours combattu par la voix secrète de la conscience. Mais plus on est satisfait de la suite de ses raisonnements, plus on est étonné de l'entendre s'écrier : « Si ce parfait modèle du » bon fils, cet exemple des amis fidèles, si cette » retraite au mont des Oliviers, ce calice amer, » cette sueur de sang, cette douceur d'âme, cette » sublimité d'esprit, cette croix, ce voile dé- » chiré, ce rocher fendu, ces ténèbres de la » nature, si ce Dieu expirant pour les hommes » ne peut ni ravir notre cœur, ni enflammer » nos pensées, il est à craindre qu'on ne trouve » jamais dans nos ouvrages, comme dans ceux » du poëte, des miracles éclatants; *speciosa mi-* » *racula.* »

Ainsi, après avoir appliqué toutes les forces de la raison à prouver le plus grand des mystères, la peine qu'il prédit aux incrédules, c'est qu'ils seront condamnés à ne faire que de mauvais vers. Heureusement cette peine ne s'étend pas dans l'autre vie.

Après les mystères, l'auteur traite des sacrements; il cherche dans ces institutions divines ce qu'elles ont de touchant pour le cœur, de brillant pour l'imagination. Souvent son talent

le sert fort heureusement pour peindre des tableaux qu'il faut admirer, mais souvent aussi il oublie quel est son véritable objet, et considère son sujet sous des rapports purement humains ou même fabuleux, pour attribuer ensuite le charme qu'il a su y répandre, à ce sentiment auguste et religieux qui auroit dû y dominer.

Par exemple, la cérémonie du baptême a un caractère touchant qu'on ne peut méconnoître. « Voyez, dit M. de Châteaubriand, le néophyte » debout au milieu des ondes du Jourdain, le » Solitaire du rocher verse l'eau lustrale sur sa » tête; le fleuve des patriarches, les chameaux » de ses rivages, le temple de Jérusalem, les » cèdres du Liban paroissent attentifs; ou plutôt » regardez ce jeune enfant sur les fontaines sa- » crées, une famille pleine de joie l'environne; » elle renonce pour lui au péché; elle lui donne » le nom de son aïeul qui devient immortel par » cette renaissance perpétuée par l'amour de » race en race. Déjà le père, dont le cœur bondit » d'allégresse, s'empresse de reprendre son fils » pour le reporter à une épouse impatiente, qui » compte sous les rideaux tous les coups de la » cloche baptismale. On entoure le lit maternel, » des pleurs d'attendrissement et de religion » coulent de tous les yeux, le nom nouveau du » bel enfant, le nom antique de son ancêtre est

» répété de bouche en bouche, et chacun, mê-
» lant le souvenir du passé aux joies présentes,
» croit reconnoître le bon vieillard dans l'en-
» fant qui fait revivre sa mémoire. Tels sont
» les tableaux que présente le sacrement de
» baptême. »

Assurément ce tableau est tracé par un homme de talent; mais pourquoi cet homme de talent ne s'est-il pas aperçu que cette joie, ces noms donnés, cette ressemblance remarquée, sont des circonstances purement humaines; que ces circonstances doivent se retrouver dans toutes les cérémonies par lesquelles les divers peuples célèbrent la naissance d'un enfant? C'est qu'il vouloit faire un tableau, et qu'il a oublié qu'il s'agissoit de fournir une preuve de la divinité du baptême.

Sans doute cet homme nouveau lavé dans la piscine de la tache héréditaire, les engagements que ses parents prennent pour lui, les bons exemples, les saintes instructions qu'ils lui promettent, leur reconnoissance envers le Dieu qui le leur a donné, la foiblesse de cet enfant né pour la douleur et promis à la vertu, sa présentation à l'autel, son agrégation dans la grande famille chrétienne, ces circonstances caractérisent plus particulièrement le baptême que l'eau lustrale et les chameaux du Jourdain.

Le sage du monde se borneroit à dire à cet enfant : Tu pleures, et tout ce qui t'environne est dans la joie : puisses-tu traverser la vie de manière que, lorsque la mort arrivera, tout pleure autour de toi, et que toi seul tu conserves ta sérénité. Le prêtre chrétien lui promet déjà une autre vie.

Lorsque l'auteur ajoute : « S'il n'y a pas dans » ce premier acte de la vie chrétienne un mé- » lange divin de théologie, de morale, de mys- » tère et de simplicité, rien ne sera jamais divin » en religion, » on regrette qu'il n'ait pas conservé lui-même, dans son ouvrage, ce précieux caractère de simplicité qui est si persuasif. Les ornements étrangers au sujet prouvent que l'esprit se partage entre le désir de briller et celui de convaincre. Il n'étoit pas nécessaire de comparer « la *Confirmation*, qui soutient nos pas » tremblants, à ces sceptres qui passoient de » race en race chez les rois antiques, et sur les- » quels les Évandre et les Nestor, pasteurs des » hommes, s'appuyoient en jugeant les peuples. »

Mais surtout les ornements ambitieux, en annonçant le dessein qu'on a de nous éblouir, nous avertissent de nous tenir en garde contre cette illusion.

Au sujet de l'*Ordre* et du *Mariage*, l'auteur veut prouver que la virginité est l'état de per-

fection; il s'adresse d'abord aux moralistes, et il leur dit : « Que le Rédempteur naquit d'une » Vierge, pour nous enseigner que, sous les rap» ports politiques et naturels, la terre étoit ar» rivée à son complément d'habitants, et que, » loin de multiplier les générations, il faudroit » désormais les restreindre; que les États ne pé» rissent jamais par le défaut, mais par le trop » grand nombre d'hommes. » Après divers raisonnements à ce sujet : « Voilà, ajoute-t-il, ce que » nous avons à répondre aux moralistes touchant » le célibat des prêtres. Voyons si nous trouve» rons quelque chose pour les poëtes : ici, il » nous faut d'autres raisons, d'autres autorités » et un autre style. »

D'abord, on ne voit pas pourquoi l'auteur prend la peine d'adresser une démonstration aux poëtes, qu'il ne peut espérer de convaincre par l'exemple de Minerve et de Vénus-Uranie, puisqu'ils savent fort bien à quoi s'en tenir sur ces deux divinités. Mais il ajoute : « Considérée sous » les autres rapports, la virginité n'est pas moins » aimable. Dans les trois règnes de la nature, » elle est la source des grâces et la perfection de » la beauté. Les poëtes, que nous voulons sur» tout convaincre ici, nous serviront d'autorité » contre eux-mêmes. Ne se plaisent-ils pas à re» produire partout l'idée de la virginité comme

» un charme à leurs descriptions et à leurs ta-» bleaux? Ils la retrouvent ainsi au milieu des » campagnes, dans les roses du printemps et dans » la neige de l'hiver, et c'est ainsi qu'ils la placent » aux deux extrémités de la vie, sur les lèvres de » l'enfant et sur les cheveux du vieillard; ils la » mêlent encore aux mystères de la tombe, et » ils nous parlent de l'antiquité qui consacroit » aux mânes des arbres sans semence, parce que » la mort est stérile, ou parce que dans une autre » vie les sexes sont inconnus, et que l'âme est » une vierge immortelle; enfin ils nous disent » que, parmi les animaux, ceux qui se rap-» prochent le plus de notre intelligence sont » voués à la chasteté. Ne croiroit-on pas en effet » reconnoître dans la ruche des abeilles le mo-» dèle de ces monastères, où des vestales com-» posent un miel céleste avec la fleur des vertus?

» Quant aux beaux-arts, la virginité en fait » également les charmes : les Muses lui doivent » leur éternelle jeunesse. »

L'intention très-louable de l'auteur a été ici de rendre la virginité aimable; mais il a senti sûrement avant nous que de tels raisonnements ne prouveront rien à ceux qui auront de la peine à comprendre ce que c'est que la virginité du bouton de rose, de la neige et des cheveux du vieillard, et quel rapport il y a entre tout

cela et la virginité dans sa véritable acception.

L'auteur continue : « Le vieillard chaste est » une sorte de divinité. Priam, vieux comme le » mont Ida, et blanchi comme le chêne du Gar- » gare; Priam, dans son palais au milieu de ses » cinquante fils, présente le spectacle le plus au- » guste de la paternité. Mais un Platon, sans » épouse et sans famille, assis au pied d'un temple » sur la pointe d'un cap battu des flots; un Pla- » ton, enseignant l'existence de Dieu à ses dis- » ciples, est un être bien plus divin. Il ne tient » point à la terre; il semble appartenir à ces dé- » mons, à ces intelligences supérieures dont il » nous parle dans ses écrits.

» Ainsi la virginité, remontant depuis le » dernier anneau de la chaîne des êtres jusqu'à » l'homme, passe bientôt de l'homme aux anges, « et des anges à Dieu, où elle se perd. Dieu brille « à jamais unique dans les espaces de l'éternité « comme le soleil, son image dans le temps. « Concluons donc que les poëtes et les hommes » du goût le plus délicat ne peuvent objecter rien » de raisonnable contre le célibat du prêtre, puis- » que la virginité fait partie du souvenir dans les » choses antiques, des charmes dans l'amitié, » du mystère dans la tombe, de l'innocence dans » le berceau, de l'enchantement dans la jeu- » nesse, de l'humanité dans le Religieux, de la

» sainteté dans le prêtre et dans le vieillard, et » de la divinité dans les anges et dans Dieu » même. »

L'analyse que l'auteur vient de faire de ce chapitre me dispense de faire remarquer comment, à propos de la virginité, il cite pour exemple les plantes, les abeilles, la neige, Dieu, et Platon à qui je me souviens d'avoir entendu reprocher plus d'une foiblesse ; car il aima, dit-on, la vieille Archéanasse, la courtisane Xantippe. Il écrivoit à Dion : « Tu rends mon âme folle d'amour. » Et au jeune Aster : « Je voudrois être le ciel, afin » d'être tout yeux pour te regarder. » Je sais que la vie de Platon est d'ailleurs très-belle ; mais il n'y a pas là de quoi être cité pour sa continence.

Après les mystères et les sacrements, l'auteur considère les vertus et les lois morales qui appartiennent au christianisme.

Ici, son sujet présentoit une plus heureuse analogie avec le système de son travail. Les profonds mystères de la religion ne souffrent point l'emploi des raisonnements purement humains, ni même les ornements qui contrastent avec la gravité des choses saintes.

La morale, au contraire, plus à la portée de notre foible intelligence, permet quelquefois à l'imagination de l'embellir.

M. de Châteaubriand n'a consacré à cette par-

tie de son sujet que peu de pages : il parle rapidement de la foi, de l'espérance et de la charité, et rapproche, plutôt qu'il ne les compare, les préceptes du Décalogue et ceux qu'ont enseignés les principaux législateurs de l'antiquité.

Il s'empresse de rentrer dans les voies ardues et périlleuses ; il entreprend de discuter la cosmogonie de Moïse, la chute de l'homme. Je n'ai garde de le suivre dans l'examen de ses preuves chronologiques et astronomiques, qui tendent à établir que le monde n'est pas si ancien que l'ont cru certains philosophes. C'est dans ce livre qu'il fait une description du déluge, très-belle à quelques égards, mais tachée de quelques expressions bizarres sur lesquelles le goût et la raison ne peuvent point transiger.

Il se fait à lui-même l'objection que les géologues tirent (pour prouver l'ancienneté du globe) de ces minéraux qui sont le produit d'un travail si lent de la nature. Voici sa réponse : « Le » monde fut créé avec toutes les marques de vé» tusté que nous lui voyons. » A la bonne heure, il n'est pas plus difficile de concevoir la création d'un chêne que celle d'un gland; mais voici la raison qu'il en donne : « Si le monde n'eût été à la » fois jeune et vieux, le grand, le sérieux, le mo» ral, disparoissoient de la nature; car ces sen» timents tiennent par essence aux choses an-

» tiques; chaque site eût perdu ses merveilles; » le rocher en ruine n'eût plus pendu sur l'abyme » avec ses longues graminées, etc. Mais Dieu ne » fut pas un si méchant dessinateur des bo- » cages d'Éden que les incrédules le prétendent. » L'homme-roi naquit lui-même à trente années, » afin de s'accorder par sa majesté avec les an- » tiques grandeurs de son nouvel empire; de » même que sa compagne compta, sans doute, » seize printemps, qu'elle n'avoit pourtant point » vécu, pour être en harmonie avec les fleurs, » les petits oiseaux, l'innocence, les amours, et » toute la jeune partie de l'univers. »

Pour arriver à prouver les récompenses et les peines de l'autre vie, l'auteur établit l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme.

Il prouve l'existence de Dieu par les merveilles de la nature. Cette sorte de preuves appartient en général à toutes les religions ; mais c'est un sujet riche et favorable au talent que l'auteur de cet ouvrage aime à montrer pour les descriptions.

Le spectacle général de l'univers, l'organisation des animaux et des plantes, l'instinct des animaux, l'homme physique, sont les sujets qui lui fournissent des observations, nous ne dirons pas toujours exactes, parce que nous ne sommes point capables d'en juger, mais toujours plus ou moins ingénieuses ; souvent des descriptions élo-

quentes, et, plus rarement que dans les autres parties de l'ouvrage, des exagérations, des fautes contre la simplicité et le goût.

Parmi ces dernières, on peut citer « une vallée » vide de la Providence, et l'oiseau qui semble » le véritable emblème du chrétien ici-bas. — La » corneille qui, immobile et comme pleine de » pensées, abandonne de temps en temps aux » vents des monosyllabes prophétiques. — Lors- » qu'au coucher du soleil le courli siffle sur la » pointe d'un rocher, que le bruit sourd des » vagues l'accompagne en formant la basse du » concert, c'est une des harmonies les plus mé- » lancoliques qu'on puisse entendre. »

Mais il est juste d'indiquer aussi la belle description de la prière du soir à bord d'un vaisseau, et des passages charmants sur les oiseaux voyageurs.

Après la nature physique, M. de Châteaubriand examine le moral de l'homme. Le premier sentiment qu'il considère en lui est l'amour de la patrie : ce chapitre est un des meilleurs de l'ouvrage. Les suivants traitent du désir de bonheur, de la conscience, des remords, de l'immortalité de l'âme, du danger et de l'inutilité de l'athéisme.

Jusque-là ses observations ne s'appliquent pas spécialement au christianisme, car il nous

cite Alexandre et César comme des exemples de héros religieux; mais il rentre dans son sujet en traitant des récompenses et des peines de l'autre vie, du jugement dernier et du bonheur des justes : ces derniers chapitres sont extrêmement courts et peu remarquables. Ce qui nous a paru l'être davantage dans le livre sur l'homme moral, est une peinture de la femme incrédule, c'est-à-dire athée, au lit de mort.

Après avoir peint l'abandon de cette femme dans sa vieillesse : « Oh! qu'alors la solitude est » profonde, lorsque la Divinité et les hommes » se sont retirés à la fois! Elle meurt, cette » femme; elle expire entre les bras d'une garde » payée, ou d'un homme dégoûté par ses souf- » frances, qui trouve qu'elle a résisté au mal bien » des jours. Un chétif cercueil renferme toute » l'infortunée.

» On ne voit à ses funérailles ni une fille éche- » velée, ni des gendres et des petits-fils en pleurs, » digne pompe qui, avec la bénédiction du peuple » et le chant des prêtres, accompagne au tom- » beau la mère de famille. Peut-être, seule- » ment, quelque fils inconnu, qui ignore le hon- » teux secret de sa naissance; rencontre par » hasard le convoi, s'étonne de l'abandon de » cette bière, et demande le nom du mort aux » quatre porteurs qui vont jeter aux vers le ca-

» davre qui leur fut promis par la femme athée. »

Ce dernier trait me paroît d'une grande force; ce fils inconnu qui rencontre le cercueil de sa mère, et qui n'éprouve que la curiosité de l'indifférence.

Ici se termine l'analyse de la première partie de cet ouvrage.

La poétique du christianisme est l'objet de la deuxième et de la troisième partie. Par ces mots, il faut entendre les beautés que la poésie peut devoir à la religion, ou, comme le dit l'auteur, les effets du christianisme dans la poésie. Ici, M. de Châteaubriand va entreprendre de comparer des poëtes de l'antiquité avec des poëtes chrétiens, et l'on voit d'avance qu'après avoir prouvé, dans les circonstances données, la supériorité de ceux-ci, il faudra avoir soin d'en montrer la cause dans la religion du poëte.

Mais si on va plus loin, si on veut que la supériorité de l'écrivain soit une preuve de la vérité de cette religion même, voyez quelle dangereuse conséquence découleroit de ces prémisses.

Homère, Virgile, Milton, le Tasse, voilà de grands noms; mais enfin on peut hésiter dans le choix. Je ne contesterai point, si l'on veut, que Milton est loin par delà les Homère et les Virgile; mais si malheureusement on s'avisoit de

trouver qu'Homère est plus riche de poésie que le Tasse et Milton, la religion des Grecs se trouveroit établie sur une preuve qui manqueroit à la nôtre; et si Homère avoit encore ses défenseurs zélés que nous lui avons connus, il ne faudroit pas désespérer de voir une madame Dacier se faire brûler pour sa gloire.

Il faut donc écarter cette considération qui intéresse la divinité du christianisme dans la gloire des poëtes chrétiens, et il est fâcheux d'avouer que c'est par cette considération que les deux volumes, dont nous allons entreprendre l'examen, tiennent au sujet.

Les réflexions préliminaires de l'auteur sont, en général, frappantes par leur justesse et leur sagacité. Son parallèle d'Homère, de Virgile et du Tasse est plein de goût. On aime à l'entendre dire « qu'il faut prendre garde d'abuser des hardiesses du style; que quand on les recherche, » elles ne deviennent plus qu'un jeu de mots » puéril aussi pernicieux à la langue qu'au bon » goût; qu'on tombe dans d'étranges erreurs par » horreur de l'imitation, qui conduit à l'honneur » d'être médiocrement original et barbare à votre » manière. »

Le *Paradis perdu* étoit le poëme le plus digne des observations de l'auteur, dans l'objet qu'il se proposoit. Ce poëme rappelle bien quelque-

fois les réflexions que je viens de transcrire; mais il y a de la grandeur, de la force et un genre de beautés jusqu'alors inconnues, dont il est évident que la religion a fourni au moins une partie.

Le *Saint-Louis* du Père Lemoine, la *Pucelle* de Chapelain, le *Moïse sauvé* de Saint-Amand, le *David* de Coras, ne méritoient guère que M. de Châteaubriand en fit mention, parce que ces sujets chrétiens n'ont malheureusement produit que de fort mauvais poëmes, ce qu'il seroit assurément très-injuste d'imputer à la religion des auteurs; et ce qu'il y a de malheureux encore, c'est que ces ouvrages rappellent le fameux anathème de Boileau, parce que c'est précisément contre eux qu'il a été lancé.

L'*Araucana*, la *Lusiade*, le *Messie*, la *Mort d'Abel*, étoient plus dignes d'arrêter le lecteur. Mais dans le premier de ces poëmes, il n'y a point de merveilleux chrétien; le second offre un mélange bizarre du christianisme et de la fable : on y trouve la vierge Marie et Bacchus.

M. de Châteaubriand reconnoît dans *la Henriade* un plan sage, une narration vive et pressée de beaux vers, une diction élégante, un goût pur, un style correct. Assurément, il y a beaucoup de critiques de qui on n'oseroit espérer de semblables concessions; mais l'auteur

ajoute que ces qualités si importantes ne suffisent pas pour constituer une épopée, et il a raison.

Ce seroit une dispute de mots d'examiner si ce poëme a assez de ce merveilleux, de cette machine poétique, pour mériter le nom d'épopée. Le fait est que ce merveilleux y est moins heureusement employé que dans les grandes épopées d'Homère, du Tasse et de Milton. M. de Châteaubriand regrette de n'y pas trouver « de » vieux châteaux, avec des machicoulis, des » souterrains, des tours verdies par le lierre, et » pleines d'histoires merveilleuses, des druides, » des tournois; mais Voltaire, ajoute-t-il, a brisé » la corde la plus harmonieuse de sa lyre en re» fusant de chanter cette milice sacrée, cette ar» mée des martyrs et des anges dont ses talents » auroient pu tirer un parti admirable. »

Nous sommes bien loin de contester le parti que le talent auroit pu tirer de ces moyens; mais nous devons faire remarquer que les vieux châteaux et les druides ne seroient point des ornements fournis par le christianisme. Au reste, on doit cette justice à M. de Châteaubriand de dire qu'il parle de Voltaire avec beaucoup de justice, de goût et de décence. Il sépare fort bien l'homme de talent et l'homme de parti, et c'est un mérite dont il lui faut tenir compte dans un

siècle où nous sommes élevés jusqu'au mépris d'un si beau génie.

M. de Châteaubriand a droit aux mêmes égards de la part de ses critiques; et, en déplorant l'abus qu'il a quelquefois fait de son talent, il seroit injuste de fermer les yeux sur ce talent même, et de ne pas ajouter que, dans ses erreurs, la noblesse de ses intentions, l'élévation de son caractère, ne se démentent jamais.

Je l'ai suivi dans l'analyse rapide qu'il a faite des principaux poëmes dont le christianisme a fourni le merveilleux.

Quelques-uns sont reconnus pour de mauvais ouvrages; dans quelques autres, l'emploi du christianisme n'a pas été heureux, ou se trouve indignement allié à d'autres fictions. Il resteroit donc à dire quelles sont les beautés de Milton, du Tasse et de Klopstock, dont on est redevable à la religion chrétienne (et il y en a beaucoup, sans doute); mais il faudroit ensuite comparer ces beautés à celles d'Homère, à celles que ces poëtes eux-mêmes doivent à l'ancienne mythologie, et c'est ce que l'auteur n'a point entrepris. On feroit une assez longue énumération des beautés que M. de Châteaubriand lui-même doit à l'imitation des auteurs qui n'étoient pas chrétiens; d'où il résulte que cette partie de son livre prouve beaucoup moins qu'il n'avoit annoncé.

Voilà la série des propositions :

Milton, le Tasse et Klopstock sont, à quelques égards, supérieurs à Homère et à Virgile;

Ils doivent leur supériorité au christianisme;

Donc le christianisme est plus favorable à la poésie que la religion d'Homère et de Virgile.

On voit de quelle controverse chacune de ces propositions est susceptible, même après les démonstrations de M. de Châteaubriand.

Après ce coup d'œil jeté sur les poëmes dont le christianisme a fourni le sujet, l'auteur examine l'influence de cette religion sur la peinture des caractères, et, choisissant de beaux tableaux dans la littérature ancienne et moderne, il compare la manière dont les poëtes païens et chrétiens ont peint les *époux*, c'est-à-dire Ulysse et Pénélope, Adam et Ève; le *père*, c'est-à-dire Priam et Lusignan; la *mère*, ou Andromaque; le *fils*, ou Gusman; la *fille*, Iphigénie et Zaïre; le *prêtre*, Joad et la Sibylle; les guerriers d'Homère et les chevaliers du Tasse : puis il en vient aux passions. Didon est le modèle qu'il choisit dans l'antiquité; les femmes chrétiennes qu'il lui oppose sont Phèdre, la Julie de J.-J. Rousseau, la Clémentine de Richardson et Héloïse.

Sans doute on ne peut se défendre de quelque étonnement en voyant opposer à l'antiquité des caractères dont elle-même a fourni le modèle;

mais en considérant les peintures que nous a tracées d'Andromaque, de Phèdre et d'Iphigénie, un poëte aussi connu par son respect pour la religion que par son amour pour les anciens, l'auteur s'est attaché à montrer combien il a adouci de traits et corrigé les vices par la délicatesse du sentiment.

Ces observations donnent lieu à une foule d'aperçus ingénieux, mais qui ne sont pas toujours également justes; ce qui l'est encore moins, c'est de confondre deux causes qu'il falloit distinguer.

Si on entreprenoit de prouver les bienfaits du christianisme, on auroit à citer l'abolition de l'esclavage, la charité recommandée, les passions contenues, la morale épurée, l'orgueil humilié, le pauvre replacé au rang des hommes. M. de Châteaubriand développe lui-même tous ces bienfaits d'une manière admirable dans la suite de son ouvrage.

On ne peut douter que la civilisation, en polissant l'espèce humaine, n'ait perfectionné le beau idéal des caractères, c'est-à-dire le modèle proposé à notre imitation. De là cette délicatesse des hommes toutes les fois qu'il s'agit de juger les autres, et les efforts des artistes pour ne pas blesser cette délicatesse dans les caractères qu'ils peignent d'imagination.

Sans doute la religion a eu une grande influence sur la civilisation ; mais son influence sur l'art n'est pas immédiate, et c'est parce que les mœurs ont changé que les artistes se sont perfectionnés avec les mœurs. Lamotte développe fort bien cette observation. « Si la poésie con» siste, dit-il, dans l'imitation d'une nature choi» sie, il s'ensuit que celui qui la choisit le mieux, » en imitant d'ailleurs aussi bien que les autres, » est le plus grand poëte de son temps. Il s'en» suit aussi qu'à mesure que le monde s'embellit » par les arts, et qu'il se perfectionne par la mo» rale, la matière poétique en devient plus belle, » et qu'à dispositions égales les poëtes doivent » être meilleurs. » De là des traits que Racine a donnés à Phèdre et à Andromaque, et qu'Euripide n'auroit jamais soupçonnés. Il les a peintes non moins tendres, mais plus délicates ; de même qu'involontairement il a quelquefois donné à ses héros quelques ressemblances avec les hommes de la cour de Louis XIV ; et l'on sait que les auteurs des grands romans qui parurent à cette époque poussèrent un peu loin cette imitation de mœurs contemporaines.

Ensuite chacun des spectateurs ne voit, dans les physionomies des personnages, que le trait qui tient à ses propres penchants, à ses habitudes, pour en faire le trait principal.

M. de Châteaubriand appelle Phèdre une épouse chrétienne; c'est ainsi que le grand Arnauld trouvoit dans ce rôle un bel exemple des combats de la passion et de la grâce.

Mais qu'est-ce que tout cela prouve? que les mœurs se sont, je ne dirai pas perfectionnées, mais polies; car les mêmes vices existent: la peinture en est plus ingénieuse, voilà tout.

Au reste, je ne prétends pas juger ici un siècle: c'est bien assez d'avoir à dire mon avis sur un livre; mais il me semble qu'en ceci l'auteur a forcé les rapports du fait et des conséquences pour faire entrer cette matière dans son sujet.

La preuve que cet effet est indépendant de la religion, c'est qu'il peut exister sans elle. Voyez Homère et Virgile. Leur religion est la même, et cependant le poëte de la cour d'Auguste a corrigé les héros de leur jactance, de leur cruauté, et il ne tiendrait qu'à nous d'appeler le pieux Énée, le guerrier, le père, l'amant chrétien.

Il y a plus, c'est qu'il ne faudroit pas toujours faire intervenir la religion dans les passions des hommes, parce qu'alors on l'en rendroit responsable: c'est ce qui arriva au sujet de Phèdre, et voici comment le fils de l'auteur l'en a justifié. « Je ne dois point finir l'examen de cette pièce » sans détruire l'injuste soupçon de quelques

» personnes qui prétendent qu'elle inspire un » principe de morale très-dangereux, parce que » ces personnes s'imaginent y voir le ciel auteur » du crime.

» Le langage que Phèdre tient dans cette pièce » est le langage ordinaire des païens. Quoique » convaincus qu'ils étoient libres (vérité que » nous sentons toujours en nous-mêmes), dans » la violence de leurs passions ils les imputoient » à quelque dieu, et opposoient cette prompte » excuse à leurs remords. »

En voilà beaucoup sur ce rôle de Phèdre qu'on ne s'attendoit guère à voir citer comme un caractère chrétien.

Avant de quitter ce livre, il peut ne pas être inutile de relever quelques propositions qu'on pourroit appeler des hérésies, en empruntant une expression dans la nature de ce sujet.

« La plus belle moitié de la poésie, la partie » dramatique, ne recevoit aucun secours du po- » lythéisme. »

L'auteur oublie quel parti la tragédie ancienne a tiré du dogme de la fatalité; et si les effets de ce genre de tragédie sont encore puissants sur notre théâtre, il faut reconnoître qu'ils devoient l'être bien davantage chez les Grecs; d'où on pourroit conclure que la tragédie a perdu au changement de religion.

« Il nous semble que *Zaïre*, comme tragédie, » est plus intéressante qu'*Iphigénie.* » Voltaire n'auroit jamais reçu un plus bel éloge.

« Racine et Virgile sont tous deux timides » dans les caractères d'hommes, tous deux par- » faits dans les caractères de femmes. »

Cela peut être un peu vrai de Virgile; mais Oreste, Mithridate, Acomat, Burrhus, Narcisse, Néron, sont des créations de Racine, et ne passent point pour des caractères foiblement tracés.

« Il nous semble que les personnages mis en » action dans la *Jérusalem* sont fort supérieurs » à ceux de l'*Iliade*. Le *Tasse*, en peignant le » chevalier, trace le modèle du parfait guerrier; » tandis qu'Homère, en représentant les hommes » des temps héroïques, n'a fait que des espèces » de monstres. C'est que le christianisme a fourni, » dès sa naissance, le beau idéal moral, ou le » beau idéal des caractères, et que le poly- » théisme n'a pu donner cet avantage au chantre » d'Ilion. C'est ce qui fait la beauté des temps » chevaleresques, et ce qui leur donne la supé- » riorité tant sur les siècles héroïques, que sur » les siècles tout-à-fait modernes. »

Il y a de la vérité dans cette observation; mais elle est trop absolue. Sans doute les chevaliers sont des personnages très-heureusement

nés pour la poésie; mais sont-ils plus poétiques que les héros d'Homère? c'est une autre question.

On remarque chez les héros anciens plus de variété de physionomie. Ils sont moralement moins bons, sans doute, mais leurs défauts même ne sont pas indifférents à la poésie : la colère d'Achille, la rudesse d'Ajax, l'impiété de Diomède, la fausseté d'Ulysse, ont fourni au poëte une source de beautés. Les vieillards sont tous beaux dans Homère. Priam, Nestor, se distinguent à des caractères particuliers. Les femmes, depuis Hécube jusqu'à Hélène, présentent toutes les gradations des sentiments et des caractères qui appartiennent à leur sexe. Ajoutez que les guerriers d'Homère sont bien autrement éloquents que ceux du Tasse. Sans doute la plus grande partie de ces avantages n'est due qu'au talent du poëte; et voilà pourquoi ce ne seroit pas raisonner juste que d'en tirer un argument en faveur du polythéisme.

« Les vertus des chevaliers, dit M. de Châteaubriand, sont des vertus véritablement » chrétiennes. » Toutes les vertus, sans doute, appartiennent à la religion, et sont perfectionnées par elle; mais la foi, la sincérité, le désintéressement, la vaillance, la protection, accordées à la foiblesse ont caractérisé des guerriers de diverses religions; et quand elles appar-

tiendroient exclusivement à la chevalerie, il ne faudroit pas oublier que le mahométisme a eu des chevaliers non moins délicats en amour, non moins généreux que les chevaliers chrétiens.

Tous ces exemples ne prouvent pas davantage que ceux que l'auteur a choisis dans les romans; car si l'éloquence de la dévote Julie prouvoit quelque chose, le caractère de l'incrédule Wolmar auroit aussi son poids; et comme malheureusement ils ont eu le même secrétaire, les lettres de Wolmar ne manquent pas d'éloquence.

En général, dans tous les ouvrages modernes qui ont pour objet la peinture des passions, on les a représentées exaltées par la contrainte, et cela, non parce que la religion ordonne de les réprimer, mais parce que les observations faites sur l'art nous ont appris le parti qu'on peut tirer, l'effet qu'on doit attendre de ce jeu de deux contrepoids qui tiennnent le spectateur dans l'incertitude du triomphe ou du sacrifice de la passion.

Ce système avoit été aperçu par les anciens; le quatrième chant de l'*Énéide* en est un exemple; mais les modernes en ont perfectionné la théorie, et, depuis le Cid jusqu'à Zaïre, vous voyez les personnages éminemment tragiques entre la passion et le devoir.

L'auteur compte parmi les avantages poétiques qui sont dus au christianisme l'enthousiasme religieux si favorable à la poésie. Mais est-ce une expression convenable que de l'appeler *le Christianisme considéré comme passion?* Ce mot *passion* ne se prend-il pas en général en mauvaise part, lorsqu'il exprime une force qui nous maîtrise, un penchant irrésistible qui est ordinairement désordonné? Cet enthousiasme a sans doute fourni de beaux sujets; l'auteur ajoute un chapitre sur *le vague des passions.* « Il reste à » parler, dit-il, d'un état de l'âme qui, ce me » semble, n'a pas encore été bien observé, c'est » celui qui précède le développement des pas» sions, lorsque nos facultés, jeunes, actives, » entières, mais renfermées, ne se sont exercées » que sur elles-mêmes, sans but et sans objet. » Plus les peuples avancent en civilisation, plus » cet état du vague des passions augmente. Il » reste encore des désirs, et l'on n'a plus d'illu» sions. L'imagination est riche, abondante et » merveilleuse, l'existence pauvre, sèche et dés» enchantée. On habite avec un cœur plein un » monde vide; et, sans avoir usé de rien, on est » désabusé de tout : l'amertume que cet état de » l'âme répand sur la vie est incroyable. Les an» ciens ont peu connu cette inquiétude secrète. »

L'auteur n'entend pas attribuer l'existence de

cette maladie à la religion; mais alors on pourroit demander à propos de quoi il l'a fait entrer dans le génie du christianisme. Il s'étonne que les écrivains modernes n'aient pas encore songé à peindre cette singulière position de l'âme; et à défaut d'autres exemples, il nous raconte la vie de René. Ce jeune homme a parcouru la Grèce, l'Italie, la France, l'Angleterre; il a tout vu d'un œil dédaigneux, comme ces gens de lettres dont le goût ressemble au dégoût. Le malheur de n'avoir pu trouver dans le monde rien de digne de son admiration que « *les sons » de la cloche lointaine, qui appeloit au temple » l'homme des champs*, » détermine cet infortuné à méditer un suicide. Une sœur, compagne de son enfance, le fait consentir à vivre; mais elle s'arrache bientôt de ses bras pour se jeter dans un monastère, où René apprend que la cause de cette fuite est un amour incestueux. Cette histoire des malheurs de René seroit peut-être, aux yeux du moraliste, peu louable, par l'intérêt même qu'elle inspire, si elle n'étoit terminée par un discours très-sage du missionnaire à qui elle est racontée, et qui dit à René: « Rien ne mérite dans cette histoire la pitié qu'on » vous montre ici; je vois un jeune homme en» têté de chimères, à qui tout déplaît, et qui » s'est soustrait aux charges de la société pour

» se livrer à d'inutiles rêveries. On n'est point » un homme supérieur, parce qu'on aperçoit le » monde sous un jour odieux. »

Ces paroles sont assurément fort belles et fort raisonnables; mais il en résulte que le vague des passions est une maladie très-dangereuse.

L'auteur revient à la poésie, et nous apprend que la mythologie rapetissoit la nature, en détruisoit les vértiables charmes, et que les anciens n'ont pas connu la poésie descriptive.

M. de Châteaubriand est un admirateur trop éclairé des anciens pour que nous croyions nécessaire de lui rappeler que c'est dans leurs ouvrages qu'il faut encore aller chercher les plus belles peintures de cette nature, dans laquelle ils ne voyoient, selon lui, qu'*une uniforme machine d'opéra.*

Quant à la poésie descriptive, c'est un mot nouveau, et il ne faut pas disputer sur les mots; mais il me semble qu'Homère, Virgile et Boileau ont excellé dans cette partie de l'art, qui consiste à peindre les objets. Il est peut-être vrai aussi qu'ils ont fait de la poésie descriptive sans le savoir, car ils ne décrivoient pas pour décrire; et je pense qu'à cela près on pourroit, sans leur faire trop de grâce, les proposer pour modèles à ceux qui entreprennent une suite de descriptions.

Cependant M. de Câhteaubriand nous dit : « Les apôtres avoient à peine commencé de prê- » cher l'Évangile au monde, qu'on vit naître la » poésie descriptive : tout rentra dans la vérité » devant celui qui tient la place de la vérité sur » la terre. »

Ceci auroit besoin d'une explication. Assurément les apôtres ne s'étoient point occupés des intérêts de la poésie, et malheureusement les poëtes qui parurent dans le monde immédiatement après eux n'étoient que des auteurs païens, qui, même en poésie descriptive, passent pour être fort inférieurs à Homère et à Virgile.

L'auteur veut-il parler « des *anachorètes* qui » écrivirent de la *douceur du rocher* et des *dé-* » *lices de la contemplation?* »

Tout le monde n'est pas à portée d'en juger. Les Pères, qui vinrent après les anachorètes, ont été quelquefois très-éloquents; mais ils ont assez généralement écrit en prose, et cela étoit en effet très-convenable à leur objet. Si, dans leurs ouvrages, il y a de beaux tableaux de la nature, il faut reconnoître que plusieurs d'entre eux se sont écartés de cette nature pour suivre le mauvais goût de leur siècle.

Il me semble qu'ici le bon goût veut qu'on ajoute que, si les anciens n'ont pas poussé jusqu'à l'abus le talent qu'ils avoient pour la des-

cription, c'est un mérite de plus, et une preuve non-seulement qu'ils ont excellé dans cet art, mais qu'ils ont su l'apprécier, l'appliquer à son véritable usage, et qu'ils en ont connu les bornes.

Il y a entre leurs peintures et le genre de poésie descriptive, actuellement en honneur parmi les modernes, une différence essentielle. Chez eux, la description est vive, pittoresque, parce qu'elle n'est pas trop fréquente et animée par un sentiment, parce qu'elle est amenée par le sujet. Chez les poëtes qui décrivent pour décrire, la main est moins hardie, le trait plus minutieux. On admire le mécanisme du vers plutôt que l'inspiration du poëte, parce que le sentiment ne peut guère naître d'une suite de descriptions; cela n'empêche pas qu'il n'y ait dans quelques ouvrages modernes des descriptions admirables : mais il me paroît qu'en général il y a dans ces poëmes une recherche que le talent des auteurs a bien de la peine à déguiser.

M. de Châteaubriand a pris soin de nous expliquer qu'en général les anciens ont peint les mœurs et que nous peignons les choses, qu'il pense qu'ils avoient raison de regarder la poésie descriptive comme l'accessoire; mais, dans ce cas, pourquoi prendre tant de peine à prouver que cette poésie, purement descrip-

tive, est un bienfait dont nous sommes redevables au christianisme?

Une autre proposition de M. de Châteaubriand, qui pourroit être susceptible d'une assez longue controverse, c'est que les divinités chrétiennes ont poétiquement la supériorité sur celles du paganisme. Il faut convenir que ce sont là de ces choses qui se prouvent par les faits, et que les personnages divins que nous a peints Homère peuvent conserver leur place jusqu'à ce qu'on ait mis heureusement en action dans un poëme « ces prophètes, ces fils de » la vision avec une barbe argentée descendant » sur leur poitrine immortelle, et l'esprit divin » éclatant dans leurs regards, — ou l'ange des » rêveries du cœur, — ou bien l'ange de la nuit » reposant au milieu des cieux, où il ressemble » à la lune endormie sur un nuage, et dont les » talons et le front sont un peu rougis de la » pourpre de l'aurore et de celle du crépuscule; » — ou bien l'ange des saintes amours qui donne » aux vierges un regard céleste; — ou enfin » l'ange des harmonies qui leur fait présent des » grâces. » Jusque-là Boileau me paroît avoir eu raison, et je doute qu'il approuvât ces expressions mystiques dans un ouvrage littéraire, surtout si elles n'y étoient pas employées avec une grande sobriété. L'auteur compare quelques

phrases d'Homère et de Milton, de Virgile et de Racine. Au sujet du songe d'Athalie, il ajoute: « Cette ombre d'une mère qui se baisse vers le lit » de sa fille comme pour s'y cacher, et qui se trans- » forme tout à coup en os et en chair meurtris, » est une de ces beautés vagues, de ces circons- » tances terribles de la vraie nature du fantôme. » Je n'ai garde de rien contester de tout cela; c'est une de ces ressemblances dont tout le monde n'a pas été à portée de juger.

L'Enfer est le théâtre où triomphe le génie poétique du christianisme. Milton et le Dante ont fourni de belles pages; mais, en vérité, il y en a dans le nombre, même de celles que M. de Châteaubriand a citées, que je ne puis caractériser que d'inintelligibles. Par exemple: « Un reptile enflammé parut s'échapper vers les » deux autres coupables; il étoit noir et luisant » comme l'ébène : il frappa l'un d'eux au nom- » bril, premier passage des aliments dans nous, » et tomba vers ses pieds étendu. L'homme frappé » ne le vit point et ne cria point; mais, immobile » et debout, il bâilloit comme aux approches du » sommeil ou d'une brûlante fièvre. Il bâilloit et » *fixoit* le reptile qui le *fixoit* lui-même; tous » deux se contemploient; la bouche de l'un et » la blessure de l'autre fumoient comme deux sou- » piraux, et les deux fumées s'élevoient ensemble.

» Je vis la croupe de l'un se fendre et se divi-
» ser, et les jambes de l'autre s'unir sans inter-
» valle : ici la peau s'étendre et s'amollir, et là se
» durcir en écailles; ensuite les bras du coupable
» décroissant à ses côtés, le monstre allongea
» deux de ses pieds vers ses flancs, et les deux
» autres réunis plus bas lui donnèrent le sexe
» que perdoit l'ombre malheureuse. »

« Tel peut, dit M. de Châteaubriand (première
» édition) [1], devenir un enfer chrétien sous un
» pinceau habile. Si tout ceci ne forme pas un
» corps de preuves sans réplique en faveur des
» beautés poétiques du christianisme, jamais
» rien ne sera prouvé en littérature. »

Hélas! il faut en convenir, il y a bien peu de choses démontrées en littérature; toutes les vérités y sont de sentiment, et voilà pourquoi on dispute, voilà pourquoi tout le monde a le droit de juger. L'auteur, obligé d'avouer que le paradis n'a pas été peint avec le même succès, s'étonne qu'avec autant d'avantages les poëtes chrétiens aient échoué dans la peinture du ciel, et il ajoute : « Que, pour éviter la froideur qui
» résulte de l'éternelle et toujours semblable fé-
» licité des justes, on pourroit essayer d'établir

[1] L'auteur du *Génie du Christianisme* a supprimé ces citations, et modifié ces éloges dans les éditions suivantes.

» dans le ciel une espérance, une attente quel-
» conque de plus de bonheur, ou d'une époque
» inconnue dans la révolution des êtres. »

Ceci me rappelle quatre petits vers :

Ami, le bonheur se compose
De biens présents, de souvenirs;
Et, pour avoir tous les plaisirs,
Il faut regretter quelque chose.

Le fond de cette pensée est très-vrai; mais l'auteur de ces vers ne parle point du bonheur du paradis, ni de la nature parfaite des justes.

M. de Châteaubriand a consacré un livre à comparer la *Bible* et *Homère*. On sait que, dans deux grands ouvrages, on peut trouver des morceaux qui viennent à l'appui de telle ou telle opinion. En général, cette partie ne nous a pas paru traitée avec cette sagacité qui se fait remarquer dans beaucoup d'autres endroits de l'ouvrage.

Nous n'osons guère entreprendre d'examiner l'influence du christianisme sur la musique, la peinture et l'architecture, parce qu'il est également incontestable, et que le culte a donné à ces beaux-arts des occasions de s'exercer, et que leur origine est antérieure à ce culte même.

M. de Châteaubriand révoque en doute cette tradition de l'antiquité qui attribuoit à l'amour l'invention de la peinture; il est très-possible, en

effet, que cette tradition ne soit qu'une fable ingénieuse; mais est-ce bien sérieusement, qu'après avoir nié l'aventure de Dibutade, on ajoute : « L'école chrétienne a cherché un autre » maître, elle le reconnoît dans cet artiste qui, » pétrissant un peu de limon entre ses mains » puissantes, prononça ces paroles : *Faisons » l'homme à notre image;* donc pour nous, le » premier trait du dessin a existé dans l'idée » éternelle de Dieu, et la première statue que » vit le monde fut cette fameuse argile animée » du souffle du Créateur. »

Platon, comme M. de Châteaubriand, auroit reconnu Dieu pour le premier principe des arts, mais Platon auroit toléré une fiction ingénieuse qui en attribue la découverte au sentiment, et Platon savoit bien que la création du modèle ne pouvoit qu'être antérieure à la statue.

Toutes ces choses-là peuvent être des sujets de dispute fort indifférents, j'ajoute et fort inutiles, car on ne parvient guère à des démonstrations, et quand on y parviendroit, quelle conséquence seroit-on autorisé à en tirer?

Malheureusement le scepticisme trouve beaucoup à s'exercer dans toutes les questions qui tiennent aux choses de l'imagination, du goût ou du sentiment.

On ne doit pas s'en étonner, car M. de Châ-

teaubriand nous apprend lui-même, d'après Hobbes, « qu'il n'y a pas moins de sujets de » doute en mathématiques qu'en physique et » en morale (*contrà geometras sive contrà phas-* » *tum professorum*), et que ce qu'on appelle » vérité mathématique se réduit, selon Buffon, » à des identités d'idées, et n'a aucune réalité. »

D'après cela, personne n'est plus en droit de se plaindre du doute qu'on oppose à ses assertions : « Les esprits géométriques sont souvent » faux, dit l'auteur, parce qu'ils veulent trouver » partout des vérités absolues, tandis qu'en mo- » rale et en politique les vérités sont relatives. » En mathématiques on ne doit regarder que le » principe, en morale que la conséquence. »

Cela est fort bien dit, et il en résulte, ce me semble, que les vérités ne peuvent guère être absolues, parce qu'elles sont, en général, complexes, et que de cette variété de rapports on peut tirer des conséquences très-diverses. De là vient la tentation à laquelle notre auteur a succombé plus d'une fois, tout comme un autre, de négliger une partie des rapports pour tirer des conséquences plus décisives, d'altérer un peu la vérité pour viser à l'effet.

Par exemple, une infinité de circonstances ont contribué à modifier les productions des arts : il peut être plus piquant, mais il n'est pas

juste de trouver dans une seule cause la raison de ces différences.

Les bons esprits ne se permettent guère d'annoncer des vérités absolues, de trouver des causes uniques; mais ils ne se croient pas obligés non plus de se payer des raisons plus ou moins ingénieuses que fournit l'imagination.

C'est encore le désir de viser à l'effet qui fait qu'on s'écarte de la vérité dans le style. Ce n'est point la nature qui inspire ces locutions énigmatiques, dont la nouveauté étonne et ne satisfait pas toujours; ces métaphores singulières ou forcées, ce luxe de grands mots pour des sujets quelquefois très-simples, et cette hardiesse dédaigneuse qui consiste à braver l'usage par l'emploi de quelques locutions trop familières.

Tout cela compose le style tendu, dont le plus grand malheur est de réclamer continuellement l'admiration, de sacrifier la clarté des idées à l'éclat qu'on veut leur donner, et de manquer souvent son effet, précisément parce qu'on veut en produire toujours.

Si l'on vous demandoit quel style vous croyez le plus propre à un ouvrage de démonstration, de raisonnement, de morale, de sentiment, et à une narration d'aventures héroïques, de combats, de fables, de passions, vous ne vous

aviseriez pas de penser que le philosophe dût laisser le style simple au poëte. Eh bien! voyez si vous feriez entrer quatre pages du *Télémaque* dans le *Génie du Christianisme* sans faire ressortir ou l'extrême simplicité de l'un, ou le luxe de poésie qui domine dans l'autre. L'écrivain du grand siècle, nourri de la lecture des anciens, conseillé par le goût le plus pur, imagina de raconter les aventures du fils d'Ulysse. Si cette histoire eût été écrite par Racine ou Boileau, on y trouveroit vraisemblablement la richesse du style, la hardiesse des figures qui caractérisent *le Lutrin*, *Phèdre*, *Iphigénie;* mais Fénélon, ne voulant écrire qu'en prose, sentit qu'il ne devoit chercher que les effets qu'on peut attendre de l'instrument dont il avoit à se servir. Il renonça tout-à-fait au luxe des phrases pour chercher dans la beauté et la douceur de sa narration les effets qu'il avoit à produire. Je sens bien que la nature de son talent dut influer sur ce choix, et qu'il ne dépendoit peut-être pas de lui de jeter des phrases à la manière de Bossuet. Mais ce n'en étoit pas ici la place. Voltaire lui a reproché sa prose un peu traînante, c'est-à-dire, son extrême simplicité, et cette critique est remarquable de la part d'un prosateur qui, ayant écrit à peu près sur tous les sujets, n'a pas une seule

phrase obscure ou ambitieuse à se reprocher.

Et veut-on savoir à quoi j'attribue cette sagesse de Voltaire dans la prose? C'est qu'il étoit poëte, c'est qu'il connoissoit les moyens, les effets, les limites des deux arts: c'est un grand seigneur poli qui se montre sans hauteur, parce qu'on ne peut pas lui contester son rang.

Nous voyons des prosateurs qui transportent la poésie dans la prose, qui font des poëmes en prose. Mais la prose de M. Delille est toujours naturelle; celle de M. de Fontanes, dans des sujets plus élevés, conserve toujours cette simplicité qui est elle-même un des caractères de la véritable grandeur; c'est que l'un et l'autre savent faire de beaux vers.

Il ne suffit pas de faire du beau, il faut savoir le montrer à sa place. Nous avons entendu un homme, aussi recommandable par son goût que par son talent, louer beaucoup cette phrase: « Les reines ont été vues pleurant comme de » simples femmes, et l'on s'est étonné de la » quantité de larmes que contiennent les yeux » des rois. » Effectivement, si on lisoit ces paroles dans une oraison funèbre, on admireroit avec raison cet artifice de style, par lequel l'auteur rappelle les joies et la pompe dont les rois ont été environnés, et exprime d'une manière neuve et énergique une vérité triviale. Mais si j'enten-

dois un pauvre missionnaire du désert exhortant à la mort une fille étendue sur un lit de feuilles, en présence d'un jeune Sauvage, parler des reines et en parler avec ces formes oratoires qu'il faut réserver pour un grand concours d'auditeurs, je lui dirois : Vous parlez très-bien, mais ce n'est point d'inspiration, c'est de réminiscence : vous ne cherchez pas à imiter la nature, mais Bossuet.

L'imitation des grands maîtres n'est pas toujours louable, pas toujours également heureuse. Depuis long-temps les poëtes ont cherché à exprimer d'une manière pittoresque ce silence général dont l'effet est si puissant sur l'âme. Par un de ces procédés qui sont si familiers à leur art, ils ont transporté au silence, qui n'est en soi qu'une abstraction, les qualités qui ne lui sont pas propres : le poëte latin avoit dit, *les lieux silencieux au loin*. Là il n'y a point de figure. Milton, pour exprimer que toute la nature écoute dans le silence et le ravissement, dit : *Le silence est ravi*, ce que M. Delille a traduit ainsi :

Il chante, l'air répond et le silence écoute.

Le même M. Delille a dit :

Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence.

Ce poëte n'est pas moins hardi, lorsque par

une figure il applique au silence ce qui ne doit se dire que de la parole:

Sa réponse est dictée, et même son silence.

La Fontaine donne au silence une épithète qui fait image :

Fuyez les bois et leur vaste silence.

Dans tous ces exemples plus ou moins heureux, l'intention de l'auteur est sensible; on se rend raison de la hardiesse de l'expression; mais lorsque M. de Châteaubriand parle *des premiers silences de la nuit*, on ne comprend pas ce pluriel, parce qu'on ne peut pas supposer plusieurs silences, comme on supposeroit plusieurs bruits divers : plus il y a silence, au contraire, plus il y a unité.

Reprenons le cours de l'ouvrage. L'auteur traite un peu sévèrement les géomètres, les chimistes, les naturalistes, quoique assurément il y ait parmi eux des hommes aussi éminents par leur piété que par leur savoir; mais autant que j'ai pu en juger, le reproche porte sur ce qu'ils n'ont pas lié la cause de la science à celle de la religion; d'où il résulte, selon notre auteur, que *les sciences amènent nécessairement les âges irréligieux* : « Que cette fureur de ramener nos » connoissances à des signes physiques, de ne

» voir dans les races diverses de la création
» que des doigts, des dents, des becs, pourroit
» conduire insensiblement la jeunesse au maté-
» rialisme. »

Je n'ai pas le droit de me porter pour défenseur des sciences, mais je me permettrai de représenter que ces méthodes nouvelles consistent, dit-on, à constater des faits, et à n'admettre que des conséquences rigoureuses. Cette manière de raisonner écarte tous les rapports que l'imagination se plaît à établir; mais elle ne les nie pas. Le physicien, comme le géomètre, raisonne d'après des abstractions; et de ce que l'homme est classé parmi les mammifères, il ne s'ensuit point que, sous d'autres rapports, il ait perdu la place qu'il occupoit à la tête de la création.

M. de Châteaubriand nous apprend ailleurs qu'il avoit conçu le projet de composer une histoire naturelle religieuse, pour l'opposer à tous les livres scientifiques modernes, où l'on ne voit plus que la matière. Personne ne désapprouvera que, des observations faites sur la nature, on tire des conséquences d'un ordre supérieur; mais on est en droit de demander que l'exposition des faits soit exacte, et la conséquence bien déduite.

Or, je doute que les naturalistes se croient

obligés d'admettre les observations suivantes : « La chèvre a quelque chose de tremblant et de » sauvage dans la voix, comme les rochers et » les ruines où elle aime à se suspendre. — Le » cheval belliqueux imite les sons grêles du clai- » ron. — Presque tous les animaux qui vivent » de sang ont un cri particulier qui ressemble à » celui de leurs victimes. — L'épervier glapit » comme le lapin, et miaule comme les jeunes » chats. — Le chat lui-même a une espèce de » murmure semblable à celui des petits oiseaux » de nos jardins. — Le loup bêle, mugit ou » aboie. — Le renard glousse et crie. — Le tigre » a le mugissement du taureau, et l'ours marin » une sorte d'affreux râlement, tel que le bruit » des rescifs battus des vagues où il cherche sa » proie. Cette loi est fort étonnante et cache » peut-être un secret terrible. »

Voyez jusqu'où peut conduire cette manière d'observer. « On peut remarquer que la pre- » mière voyelle de l'alphabet se retrouve dans » presque tous les mots qui peignent les scènes » de la campagne, comme dans *charrue, vache,* » *cheval, laboureur, vallée, montagne, arbre,* » *pâturage, laitage, etc.*, et dans les épithètes » qui ordinairement accompagnent ces noms, » telles que *pesante, champêtre, laborieux,* » *grasse, agreste, frais, délectable, etc.* Cette

» observation tombe avec la même justesse sur
» tous les idiomes connus. Le son A convient
» au calme d'un cœur champêtre et à la paix
» des tableaux rustiques. L'accent d'une âme
» passionnée est aigu, sifflant, précipité; l'A est
» trop long pour elle. Il faut une bouche pas-
» torale qui puisse prendre le temps de le pro-
» noncer avec lenteur. Mais, toutefois, il entre
» bien encore dans les plaintes, dans les larmes
» amoureuses, et dans les naïfs *hélas!* d'un
» chévrier. Enfin la nature fait entendre cette
» lettre rurale dans ses bruits, et une oreille
» attentive peut la reconnoître diversement ac-
» centuée dans les murmures de certains om-
» brages, comme dans celui du tremble et du
» lierre, dans la première voix ou dans la finale
» du bêlement des troupeaux, et la nuit dans
» les aboiements du chien rustique. »

Je ne crois pas que l'on puisse pousser plus loin le commentaire à propos d'un vers de Théocrite.

Revenons aux sciences. Si elles devoient conduire à l'irréligion, l'Église ne mériteroit que de la reconnoissance, pour en avoir quelquefois ralenti les progrès, mais il ne seroit pas juste de considérer, comme un système fixe et permanent de l'Église, quelques erreurs du gouvernement pontifical qui ne pouvoit guère

être plus exempt de préjugés que les autres gouvernements.

Quand on a dix-huit siècles d'histoire à feuilleter, on n'est pas embarrassé d'y trouver des faits contradictoires.

On citera tel pape, tel parlement qui, obéissant à l'esprit de leur temps, ont condamné une découverte utile; mais cela n'empêchera pas que les gens d'église, les gens de loi, n'aient contribué aux progrès des lumières, et que les gouvernements en général n'aient encouragé ces progrès.

La métaphysique et la morale doivent certainement beaucoup au christianisme, et M. de Châteaubriand le prouve très-bien.

Il est plus embarrassé lorsqu'il entreprend de démontrer que le christianisme n'est pas moins favorable au génie de l'histoire. Les historiens grecs et latins paroissent soutenir la gloire de l'antiquité contre les modernes avec plus d'avantages que les poëtes. On leur oppose quelques historiens anglois, Machiavel, Montesquieu, Voltaire, et surtout Bossuet : « Hume, » Robertson et Gibbon, dit notre auteur, ont » plus ou moins suivi ou Salluste ou Tacite. Mais » ce dernier historien a produit deux hommes » aussi grands que lui-même, Machiavel et » Montesquieu. »

» Néanmoins Tacite doit être choisi pour » modèle avec précaution ; il y a moins d'incon- » vénients à s'attacher à Tite-Live. L'éloquence » du premier lui est trop particulière pour être » tentée par quiconque n'a pas son génie. Ta- » cite, Machiavel et Montesquieu, ont formé » une école dangereuse, en introduisant ces » mots ambitieux, ces phrases sèches, ces tours » prompts qui, sous une apparence de brièveté, » touchent à l'obscur et au mauvais goût.

» Laissons donc ce style à ces génies immor- » tels qui, pour d'autres causes, se sont créé » un genre à part, genre qu'eux seuls pouvoient » soutenir, et qu'il est périlleux d'imiter. Rap- » pelons-nous que les écrivains des beaux siècles » littéraires ont ignoré cette concision affectée » d'idées et de langage. Les pensées de Tite- » Live et de Bossuet sont abondantes et en- » chaînées les unes aux autres. Chaque mot, » chez eux, naît du mot qui le précède, et de- » vient le genre du mot qui va le suivre. Ce » n'est pas par bonds, par intervalles et en » ligne droite que coulent les grands fleuves » (si nous pouvons employer cette image), ils » amènent longuement de leur source un flot » qui grossit sans cesse ; leurs détours sont » larges dans les plaines, ils embrassent de leurs » orbes immenses les cités et les forêts, et por-

» tent à l'Océan agrandi des eaux capables de » combler ses gouffres. »

Ce passage nous paroît à la fois très-juste et très-beau; mais on sent qu'il y auroit encore bien des choses à éclaircir avant de se décider pour la supériorité des historiens modernes.

A propos de Philippe de Comines, M. de Châteaubriand dit : « Le vieux seigneur gaulois, » avec l'Évangile et sa foi dans les hermites, a » laissé, tout ignorant qu'il étoit, des Mémoires » pleins d'enseignement. » Cela est vrai, mais n'y a-t-il pas quelques exagérations à ajouter? « Chez les anciens, il falloit être docte pour » écrire; parmi nous, un simple chrétien, livré » pour seule étude à l'amour de Dieu, a sou- » vent composé un admirable volume. »

Si l'auteur n'eût entendu parler que des livres inspirés et qui sont en effet aussi beaux que bons, il n'y auroit rien à dire; mais s'il considère les écrivains religieux comme auteurs, son assertion pourroit, littérairement parlant, être moins générale, et si on citoit en preuve l'Imitation de Jésus-Christ, *le livre le plus beau*, disoit Fontenelle, *qui soit sorti de la main des hommes, puisque l'Évangile n'en vient pas*, on pourroit représenter que cet exemple ne prouve rien, puisqu'on n'est pas sûr d'en connoître le véritable auteur.

Après avoir comparé les historiens, M. de Châteaubriand compare les orateurs. Il n'est pas douteux que la religion n'ait donné naissance à un nouveau genre d'éloquence, et que, parmi les orateurs chrétiens, il n'y ait des hommes que notre littérature oppose avec orgueil à l'antiquité. Toute cette partie du livre est fort belle; mais l'abbé d'Olivet n'auroit point pardonné une phrase où l'auteur dit, « qu'on » lit une fois, deux fois peut-être, les *Verrines*, » les *Catilinaires* de Cicéron, l'*Oraison pour* » *la couronne*, et les *Philippiques* de Démos- » thènes. »

Il attribue à l'incrédulité la décadence du goût et du génie. Voilà une de ces questions complexes qui ne peuvent pas être décidées par quelques assertions. Il me semble qu'un esprit juste reconnoît que l'incrédulité, en faisant disparoître tous les rapports entre la terre et le ciel, doit diminuer la sensibilité et éteindre l'imagination; mais d'abord il faut, pour arriver à ce résultat, pousser l'idée de l'incrédulité jusqu'à ce système absurde qui nie l'existence de Dieu. En second lieu, beaucoup d'autres causes peuvent influer sur la décadence du goût et du génie.

« On aura beau chercher, dit M. de Château- » briand, à ravaler le génie de Bossuet et de

» Racine, il aura le sort de cette grande figure
» d'Homère qu'on aperçoit derrière les âges. »

Je ne crois pas qu'il soit tout-à-fait juste d'accuser les littérateurs modernes d'avoir cherché à ravaler le génie de Bossuet et de Racine.

Est-il bien vrai encore que « l'incrédulité in-
» troduise nécessairement l'esprit raisonneur,
» les définitions abstraites, le style scientifique,
» et avec lui le néologisme, choses mortelles au
» goût et à l'éloquence ? »

Les anciens philosophes, qui n'étoient pas des incrédules, Platon, Aristote, ne se sont-ils pas créé une langue qu'on a appelée depuis le jargon de l'école? Toutes les disputes, même celles de théologie, n'ont-elles pas excité l'esprit raisonneur?

« Il y a eu dans notre âge, à quelques excep-
» tions près, continue l'auteur, une sorte d'avor-
» tement général des talents. On diroit même
» que l'impiété, qui rend tout stérile, se mani-
» feste aussi par l'appauvrissement de la nature
» physique. Jetez les yeux sur les générations qui
» succédèrent au siècle de Louis XIV : où sont
» ces hommes aux figures calmes et majestueuses,
» au port et au vêtement nobles, au langage
» épuré, à l'air guerrier et classique, conqué-
» rant et inspiré des arts? On les cherche et on
» ne les trouve plus. De petits hommes inconnus

» se promènent, comme des pygmées, sous les » hauts portiques des monuments d'un autre » âge. Sur leur front dur respirent l'égoïsme et » le mépris de Dieu; ils ont perdu et la noblesse » de l'habit et la pureté du langage. On les » prendroit, non pour les fils, mais pour les ba- » ladins de la grande race qui les a précédés. »

Ce morceau nous a paru manquer d'un peu d'onction; c'est ainsi qu'auroit pu s'exprimer le vénérable Sully, arrivant à la cour de Louis XIII.

On voit bien qu'il y a quelque exagération à reprocher à la génération présente les changements survenus dans le costume et l'appauvrissement de la nature physique. Est-il bien certain que, sous le rapport physique, l'espèce ait dégénéré? Et quant au reproche d'impiété adressé à toute une génération, comment le concilier avec cet autre passage du même livre?

« Enfin, de nos jours même et sous nos » propres yeux, est-ce des athées qui ont abaissé » la cime des Pyrénées et des Alpes, effrayé le » Rhin et le Danube, subjugué le Nil, fait trem- » bler le Bosphore, qui ont vaincu aux champs de » Fleurus et d'Arcole, aux lignes de Weissembourg » et aux pieds des Pyramides, dans les vallées de » Pampelune et dans les plaines de la Bavière, » qui ont mis sous leur joug l'Allemagne et

» l'Italie, le Brabant et la Suisse, les îles de la » Batavie, et celles de la Grèce, Munich et » Rome, Amsterdam et Malte, Mayence et le » Caire? Est-ce des athées qui ont gagné plus de » soixante batailles rangées, et pris plus de cent » forteresses, qui ont rendu vaine la coalition de » huit grands Empires, et fait trembler les Sou» verains des Indes derrière toutes les solitudes » de l'Asie? Est-ce des athées qui ont accompli » tant de prodiges? ou bien est-ce des paysans » chrétiens, de braves officiers qui avoient pra» tiqué toute leur vie les devoirs de la reli» gion? — On ne voit pas que ces grands esprits » qui ne pouvoient s'abaisser jusqu'à croire en » Dieu, se souciassent beaucoup d'aller aux » combats. Qu'il eût été beau pourtant de voir » une armée d'incrédules aux prises avec ces » Cosaques qui pensent monter au ciel en mou» rant sur le champ de bataille! »

L'auteur a supprimé ce passage dans les nouvelles éditions de son ouvrage, mais les faits subsistent et paroissent permettre, à la génération qui les a opérés, de lire sans rougir l'*Histoire militaire du Siècle de Louis XIV*.

Après ce livre sur les arts, la philosophie, l'histoire et l'éloquence, l'auteur traite des harmonies de la religion avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain.

Il n'y a pas long-temps que ce système des harmonies a été découvert, et les lecteurs, qui sont bien aises de comprendre tout ce qu'on leur dit, surtout quand c'est un philosophe qui parle, auroient bien quelques doutes à proposer à l'auteur des *Études de la Nature*, sur la légitimité de cette expression. Mais comme ces harmonies sont des rapports que l'imagination saisit entre les objets moraux et physiques, on se laisse entraîner par cette enchanteresse, et on se garde bien de disputer sur les mots.

Les couvents, les ruines, les dévotions populaires sont les objets sur lesquels l'imagination de l'auteur s'exerce tour à tour, et quelquefois il fait parcourir au lecteur des pages charmantes.

Quant aux harmonies du christianisme avec les passions, M. de Châteaubriand a adopté, pour les traiter, la forme du roman. Atala a été vouée, par sa mère, à la virginité; elle devient amoureuse d'un jeune Sauvage, et dans un moment où elle craint de succomber aux transports de son amant, elle avale du poison pour ne pas condamner aux feux éternels l'âme de sa mère.

Ce sacrifice est infiniment touchant, les récits de la passion et de la catastrophe sont d'un beau

pathétique; le missionnaire est là pour faire ressortir la moralité de l'ouvrage, et ces trois personnages sont peints avec les couleurs qui leur sont propres, comme la nature qui les environne l'est avec une grande richesse de style et d'imagination. Le style de ce roman a bien les défauts généraux que nous avons déjà eu occasion de relever dans les autres parties de cet ouvrage; ils y sont même plus fréquents, mais en même temps moins remarquables, parce qu'ici l'auteur parle à l'imagination, et l'imagination n'est pas pointilleuse comme la raison.

Ce roman a été l'objet de tant de critiques, qu'il seroit inutile aujourd'hui d'ý revenir : je pense qu'on ne peut y méconnoître deux qualités essentielles, les deux qualités qui font vivre un ouvrage, l'intérêt du sujet et le mérite du style. Tout ce que je demande, c'est qu'on ne justifie point le luxe des phrases ambitieuses qu'on peut y relever, en disant que c'est de la prose poétique; car en fait de poëmes en prose, je suis obligé de confesser mon incrédulité, mon impiété.

Nous voici arrivés à la dernière partie de l'ouvrage.

L'auteur décrit d'abord ce qu'ont de majestueux, de touchant, les diverses cérémonies du

culte : un livre est consacré aux tombeaux, un autre au clergé; et, dans les trois derniers, on trouve le tableau des missions, des ordres de chevalerie, et des bienfaits que la société doit à la religion.

On voit, d'après ce seul exposé, qu'ici il ne s'agit plus de considérer la religion sous le rapport des arts, et par conséquent de développer, d'une manière qui n'est pas toujours également satisfaisante, les avantages qu'elle leur prête. Tout, dans cette partie, appartient bien réellement au sujet, et toutes les conséquences principales sont d'une vérité incontestable; car ce n'est pas ici le lieu de discuter l'utilité des ordres monastiques, et on sent que c'est une concession préliminaire qu'il est juste de faire à l'auteur. Au reste, il ne la réclameroit pas, car il entend bien justifier sous tous les rapports ces sortes d'institutions.

De cet heureux accord qu'il y a entre l'objet que l'auteur a proposé et la nature de ses développements et de ses preuves, il résulte que les ornements naissent de la matière elle-même; que l'écrivain n'est plus obligé de fatiguer son imagination pour chercher çà et là ce que son sujet ne lui fournissoit point; que son esprit devient plus juste, son style plus sage, et par conséquent son livre plus éloquent. Il l'est

beaucoup dans divers endroits, et ce seroit altérer le plaisir qu'on éprouve à rendre justice à un écrivain, à se rappeler les jouissances qu'on lui doit, que de citer quelques phrases bizarres, quelques idées étranges qui lui sont encore échappées lorsqu'il n'en avoit nul besoin pour étonner son lecteur.

En parlant des Religieux qui accompagnent à la mort des criminels qu'on envoie au supplice, il dit : « Quel honneur, quel profit revenoit à » ces moines de tant de sacrifices, sinon la dé» rision du monde et les injures même des pri» sonniers qu'ils consoloient ? mais du moins les » hommes, tout ingrats qu'ils sont, avoient » confessé leur nullité dans ces grandes ren» contres de la vie, puisqu'ils les avoient aban» données à la religion, seul véritable secours au » dernier degré du malheur. O apôtres de Jé» sus-Christ ! de quelles catastrophes n'étiez» vous pas témoins, vous qui, près du bour» reau, ne craigniez point de vous couvrir du » sang des misérables, et qui étiez leur dernier » ami ! Voici un des plus hauts spectacles de la » terre. Aux deux coins de cet échafaud les deux » justices sont en présence, la justice humaine » et la justice divine : l'une, implacable et ap» puyée sur un glaive, est accompagnée du dés» espoir ; l'autre, tenant un voile trempé de

» pleurs, se montre entre la pitié et l'espérance: » l'une a pour ministre un homme de sang; » l'autre, un homme de paix : l'une condamne, » l'autre absout; innocente ou coupable, la pre- » mière dit à la victime : *Meurs;* la seconde lui » crie : *Fils de l'innocence ou du repentir, mon- » tez au ciel.* »

Cet admirable passage rachèteroit bien des fautes de style; avec un peu de goût on évite ces fautes, mais ce n'est pas avec du goût seulement qu'on écrit des morceaux si éloquents. Le livre des *Missions* est plein d'onction et d'intérêt; celui *des bienfaits du christianisme* présente beaucoup d'idées grandes et fortes, et l'on regrette que cette partie, la dernière de toutes, ne constitue pas le corps de l'ouvrage.

Si maintenant nous jetons un coup d'œil sur la carrière que l'auteur nous a fait parcourir, nous remarquerons que, pour remplir son objet, qui étoit de prouver l'excellence de la religion chrétienne, il a voulu montrer qu'elle étoit favorable aux lettres, aux beaux-arts, plus que le polythéisme. Ce système l'a engagé dans des routes fleuries, mais périlleuses, où il s'est quelquefois égaré. La résolution prise de décider ce qui étoit susceptible d'interminables controverses, l'a obligé de se contenter de quelques aperçus ingénieux, en négligeant mille rapports

sous lesquels il ne pouvoit, sans compromettre le succès de sa thèse, envisager une question aussi complexe que l'étoit celle-ci.

De là des conclusions que la raison se refuse d'admettre, et une nature de preuves que le sujet même ne comportoit pas : de là des efforts de l'imagination pour venir au secours du raisonnement, et le désir de compenser, par l'effet du style, ce qui manque à cette partie de l'ouvrage en force véritable et en solidité : de là les défauts mêmes de ce style trop hardi pour être juste, trop ambitieux pour être puissant.

Mais dans cette partie même du livre, l'équité veut qu'on remarque que toutes les pensées sont d'un ordre élevé, les sentiments nobles, les dissertations littéraires ordinairement neuves et pleines de sagacité, l'élocution libre et fière, et presque toujours animée par le sentiment.

Et lorsque l'on considère ensuite qu'une autre partie de l'ouvrage mérite, sous les rapports de l'ordre, de la clarté, de la justesse, des éloges susceptibles de peu de restrictions; lorsqu'on y trouve à la fois plus de simplicité et d'éloquence, de belles formes de style, des tableaux de la nature riches de couleurs neuves et brillantes, des peintures énergiques de nos passions, des descriptions charmantes, des pensées aussi vraies que fortes, des sentiments touchants et des pas-

sages admirables, on ne doit plus s'étonner qu'un pareil livre ait été lu avidement, traduit dans toutes les langues, vanté avec enthousiasme, et l'on se demande alors si ce n'est pas un soin trop minutieux que celui qu'on a pris d'en relever et d'en expliquer les défauts; mais ce soin étoit une tâche que le devoir imposoit, et que le goût n'auroit pas choisie. L'intérêt des lettres veut qu'en recommandant à l'estime publique les ouvrages qui en sont dignes, on avertisse de leur imperfection; car la foule des imitateurs est là toute prête à s'emparer de la manière d'un auteur, sans pouvoir lui emprunter son talent; et dans une occasion solennelle, où celui qui est le dispensateur de la gloire, daigne, parmi tant d'autres soins, s'occuper de distribuer des palmes aux beaux-arts, le corps littéraire à qui il a confié la noble fonction d'apprécier le mérite des talents rivaux, ne pouvoit être juste qu'en faisant la part de la critique, comme celle de l'éloge.

OPINION

DE M. P. L. LACRETELLE.

Si l'on s'arrête au sujet de cet ouvrage, il est au-dessus d'un simple intérêt littéraire; il est d'une haute importance pour les sociétés humaines : c'est un traité et un tableau de toute la religion chrétienne.

En ne considérant dans le *Génie du Christianisme* qu'un ouvrage de littérature, il est encore remarquable par le système de tout subordonner dans les littératures à l'influence de la religion chrétienne, de lui créer une nouvelle source de gloire et de puissance par la conquête de la poésie, de l'éloquence, de la philosophie, qui n'auroient plus ailleurs le principe de leurs beautés, de leurs services, de leurs succès; il l'est encore par deux romans d'une couleur singulière, introduits dans l'ouvrage sans lui appartenir; il l'est enfin par un très-beau talent qui s'y fait reconnoître, et par un style souvent bi-

zarre, qui paroît moins tenir à un défaut dans le talent de l'auteur, qu'à une combinaison dans son but.

Mais si on pouvoit consentir à ne juger cet ouvrage que par son prodigieux succès, il faudroit, avant même tout examen, le réputer une de ces productions de premier ordre qui donnent une impulsion à tout un siècle, qui marquent à une haute distinction l'époque qui en fut illustrée; en un mot, une de ces productions qui naissent immortelles.

Nous ne remplirions pas dignement la mission qui nous est déférée, si nous accordions trop à cette mesure d'appréciation. Nous le savons, il est de la destinée des plus beaux et des meilleurs ouvrages, même quand ils sont appropriés à leur temps, et quand les circonstances leur sont favorables, de voir leur juste réputation se former, s'agrandir, se fixer par des lectures répétées, par des balancements dans les opinions contraires, par des jugements toujours plus éclairés. Il n'en est autrement que pour ces productions qui ont le périlleux avantage de tomber dans le cours désordonné de certaines idées, certaines affections, dans cet enthousiasme de parti qui ne dépasse toute mesure sur l'objet auquel il s'applique que parce qu'il a un but au-delà. Alors point de bornes au succès, et

difficilement la proportion est gardée entre le succès et le mérite.

Nous pouvons tous nous rendre témoignage des causes accidentelles qui ont environné la publication de cet ouvrage d'une faveur extraordinaire; je dis des causes accidentelles, et je vais expliquer mon idée.

Je ne dois rien anticiper sur le résultat de mon examen; mais je puis déjà conjecturer les deux sortes de réprobation, opposées l'une à l'autre, que ce livre eût éprouvées à deux époques dont l'esprit dominant nous est bien connu.

Supposons le *Génie du Christianisme* soumis au jugement des Bossuet et des Fénélon, des Racine et des Boileau, des Pascal et des La Bruyère : la pensée fondamentale de cet ouvrage, le dessein développé en cinq volumes de faire de la religion la plus belle des poésies passées, présentes et à venir, n'eût-elle pas paru une sorte de profanation devant ces hommes pour qui et par qui la religion avoit toute sa puissance, toute sa majesté, toute sa sainteté?

Descendons l'ouvrage au siècle suivant; livrons à l'examen des Montesquieu, des Voltaire, des Fontenelle, des Buffon, de ces écrivains qui commencèrent à ne pas soumettre tout leur esprit aux doctrines religieuses : qu'en eussent-ils pensé, qu'en eût-on pensé sous ces arbitres

de l'opinion ? N'eût-il pas risqué de périr sous ce genre de plaisanterie dont on ne se relevoit pas ?

Il falloit donc, pour un tel succès, un temps devenu étranger, et à cette grave pureté de la foi, et à ces accablantes dérisions de l'indépendance religieuse : on peut même dire qu'à ces deux époques cet ouvrage n'eût pas été fait, ou qu'il eût été fait tout autrement.

Félicitons-nous des avantages de l'époque actuelle où nous pouvons échapper à tout excès, soit dans le blâme, soit dans l'éloge ; où déjà se sont affoiblies les exagérations des partis contraires, et où, lorsque les autels sont relevés, et la liberté des cultes est fondée, nous pouvons et nous devons également respecter et chérir, en les séparant, les droits de la religion et ceux de la philosophie. Souvenons-nous que nous parlons dans le temple de toutes les gloires littéraires; qu'ici se réunissent par une admiration commune tous les grands noms de deux beaux siècles; et que nos regards ne peuvent parcourir cette enceinte sans voir, à côté les unes des autres, les statues de Bossuet et de Montesquieu, de Fénélon et de Voltaire.

Dans le *Génie du Christianisme*, une seule vue, une seule pensée, un seul résultat, une source unique des beautés et des défauts se font sentir du commencement à la fin. L'auteur

rapporte tout à la religion chrétienne, voit tout en elle, n'apprécie rien que par elle, ou en fait tout émaner directement ou indirectement.

Arrêté par le refus continuel de mon sens intime de se prêter à une telle manière de traiter un grand et beau sujet; effrayé en même temps de la nécessité d'avoir à diminuer les justes hommages rendus à l'objet le plus vénérable, pour mettre en liberté mes pensées et conserver à ma discussion l'énergie que je ne dois pas lui ôter, je me suis senti entraîné à déplacer le genre de la logique de l'auteur. J'ai choisi un autre sujet sur lequel j'applique cette logique; j'ai adopté celui-là même pour lequel mes études et mes foibles travaux doivent m'avoir donné une prédilection naturelle; en un mot, je me suis représenté, pour la défense de ce qu'on appelle *la philosophie moderne*, un ouvrage calqué trait pour trait sur le *Génie du Christianisme*. C'est sur cette apologie enthousiaste de la philosophie que j'ai transposé les réflexions critiques, que je n'aurois pu développer qu'avec embarras et contrainte sur l'ouvrage de M. de Châteaubriand. J'espère qu'en faveur du motif, l'Académie voudra bien se prêter à ce cadre, dans lequel se produira la partie, qui m'a été pénible, du travail qu'elle m'a imposé.

Aux dogmes de la religion, mon philosophe

oppose les principes dont il fait les bases de la philosophie. Comme les dogmes émanés de Dieu sont éternels, les vérités nées de l'ordre des choses le sont aussi. C'est ainsi que la philosophie a commencé avec le monde, quoiqu'elle n'ait reçu son complément que dans le dix-huitième siècle.

Long-temps elle se voila sous des figures et des emblèmes; ce sont là ses *mystères*. Il faut donc la chercher dans les cosmogonies, dans les mythologies, dans toutes les institutions primordiales, dans les acquisitions successives de la société.

Partout où une belle idée, un beau sentiment, une belle action, se rencontrent, cela ne peut venir que de ce qu'il y a de meilleur au monde, la philosophie. Un rapport prochain ou éloigné est bientôt trouvé avec un des principes philosophiques; et de cette manière, notre écrivain revendique tout pour l'objet de son culte.

Dans tous les temps la philosophie a eu des écoles; elle a inspiré des établissements; elle a dirigé des rois, des héros, donné à ses disciples des mœurs qui les distinguoient : voilà sa doctrine, sa propagation, son culte, *ses Docteurs et ses Pères*.

Elle a souvent attiré des persécutions sur des

hommes immortels suscités pour la faire connoître et la répandre; ce sont ses *Confesseurs* et ses *Martyrs*.

Elle envoyoit, *dans les anciens jours*, ses disciples recueillir les premiers germes des sciences, des arts et de la morale, chez des nations déjà vieillies dans la civilisation, pour les rapporter à des peuples encore barbares. Dans nos derniers temps, toutes les nations civilisées ont envoyé des savants dans de nouveaux mondes explorer les choses inconnues et y montrer nos sciences, nos arts, nos mœurs; et voilà les *Missionnaires* de la philosophie.

Vient une époque où les religions ingrates s'arment contre la philosophie de ses propres bienfaits, où elles osent exister et prévaloir par les altérations et les corruptions qu'elles ont portées dans les principes philosophiques.

Dès lors notre écrivain se met en guerre avec toutes les religions; et c'est sous un nouvel aspect qu'il descend dans les âges et parcourt le monde.

Partout où il voit le mal, ce sont les religions qui prédominent; où il reconnoît un peu de bien, c'est la philosophie qui a encore son invincible influence; elle agit encore secrètement dans toute la société; on lui doit tout, depuis l'agriculture jusqu'à la danse.

Où est l'ordre civil? partout où les religions ont été forcées de céder l'empire aux barrières de la philosophie.

Où est le beau des mœurs, des caractères, des passions? dans les œuvres avouées de la philosophie.

Où les sciences arrivent-elles à toute leur gloire? dans les temps et par les hommes qui triomphent des religions.

Où sont les grands historiens, les véritables orateurs, les premiers artistes? parmi les philosophes seuls.

Où la poésie, surtout, puise-t-elle ses plus hautes conceptions, toutes ses richesses, toutes ses grâces, tous ses dons, tous ses secrets, tout son mystérieux empire? dans les profondeurs et dans les abymes de la philosophie; car la pensée dominante de notre écrivain est que la philosophie absorbe toute la poésie, et se transforme elle-même en poésie.

Je vous le demande, Messieurs, que penseriez-vous d'un ouvrage ainsi conçu, ainsi exécuté? il me semble assister à votre délibération portée sur un objet où vos pensées, ainsi que les miennes, seroient plus libres et plus franches; il me semble n'avoir plus à émettre mon opinion, mais à recueillir le résultat de vos impressions débattues et motivées.

Que signifie, diriez-vous, ce système absolu et exclusif, qui ne s'assujétit jamais aux choses qu'il examine, qui les soumet toujours à une seule vue, à une seule affection, conçues avant l'examen même qui eût pu les enfanter? Où va cet enthousiasme qui, ramenant tout sous un seul aspect, y dénature tout, ne laisse plus à rien ses principes, ses caractères, ses couleurs, brouille tout, et dans l'objet préféré, et dans les objets sacrifiés? Où sera le triomphe de la cause, si partout le livre se jette hors des voies de la raison? Où le moyen réel, même d'une illusion passagère, s'il faut s'en imposer encore plus que l'écrivain, pour se plier à cette manière d'envisager son sujet?

Nous professons respect, dévouement en amour pour la philosophie; nous croyons qu'elle a aujourd'hui, pour ceux qui se sont appliqués à la saisir, un corps de vérités infiniment précieuses et fécondes; mais si quelques erreurs y restoient encore à côté des vérités, nous nous réservons le droit de les attaquer, de les repousser, d'en purger la philosophie même, car rien ne peut lui faire plus de mal que ses propres erreurs.

Son histoire révèle partout des écarts, des dissensions, des troubles, tout ce que les hommes portent toujours, même dans les institutions

destinées à les retenir dans le vrai, à les diriger au bien; et on ne veut rien avouer, rien apercevoir dans des choses si sensibles et si déplorables!

Le monde roule à travers les siècles, sous une foule de mobiles qui, tantôt se réunissent, tantôt se séparent; ici des révolutions physiques, là des révolutions politiques; ici des passions travaillent les peuples, là des événements qui ne paroissent sortir que du cours des choses, les entraînent par une sorte de fatalité; ici la multitude bouillonne comme une mer tempétueuse; là, quelques hommes forts, ou de leur génie ou de leur fortune, asservissent tout; ici l'ignorance enveloppe tout de ses ténèbres; là, les sciences éclairent quelques coins de l'horizon, et projettent seulement quelques rayons sur les parties obscures: la philosophie avance ou recule, subit elle-même ses propres révolutions au sein de ce vaste ensemble de causes, souvent plus puissantes qu'elle: mais parce qu'elle est là, elle opère tout: ou plutôt tout le bien lui appartient; et jamais le mal ne peut tenir même aux abus qu'on peut en faire!

Elle coexiste, par une destinée inévitable et une loi salutaire, avec les religions; mais elle ne voudra rien de bon et d'utile hors de son sein! Les religions n'auront en propre que des

crimes et des malheurs! Si elle est conséquente elle devra soulever les peuples ou les puissances contre les cultes; elle devra s'user et se déshonorer dans la vaine entreprise d'anéantir cette auguste communication de la terre avec le ciel; éternel penchant du cœur humain; besoin universel des sociétés; heureux supplément des lois par de nouvelles affections portées dans les devoirs, par de plus hautes récompenses pour tout ce qui est bien, par une réfrénation intérieure de tout ce qui est mal; aimable et touchant cortége de la vie et de la mort; source sacrée des pieux souvenirs, des belles espérances et des seules consolations égales aux douleurs? La philosophie posera elle-même, comme une loi de la société, la persécution, en sa faveur si elle est forte, contre elle si elle est foible! car la persécution, une fois admise en droit, appartient à qui peut s'en saisir; et tout est là action et réaction.

Quelle idée encore de faire découler la poésie de la philosophie! Elles peuvent tout s'emprunter, mais en restant toujours à leur propre destination. Que les poëtes s'emparent de la philosophie, leurs fictions viendront chasser les vérités de leur sanctuaire, et les charmes du prestige dégraderont l'importance des plus graves objets! Que les poëtes ne relèvent plus

que de la philosophie, ils ne seront plus à l'inspiration de la nature, mais dans les liens d'une doctrine. Les philosophes et les poëtes n'auront rien de bon à produire que par une continuelle rébellion à cette funeste servitude.

Nous réprouvons, au nom de la philosophie, ce panégyrique, qui la compromettroit elle-même; tout ce qu'on fait pour elle doit tenir de sa simple dignité, de cette vérité modeste, objet de ses soins et de ses études.

Pénétré de l'évidence de cette censure, j'ai osé, Messieurs, paroître la recevoir de vous-mêmes, pour vous l'exposer avec plus de confiance. Je n'ai rien dit sur l'ouvrage que j'ai feint qui ne s'applique à celui que nous avons à juger.

Vous concevez les autres défauts qui ont dû naître de ce vice radical.

Comment bien raisonner, lorsque le principe de la discussion est toujours erroné? ou plutôt lorsqu'une affirmation continuelle d'une seule idée est toute la discussion?

Aussi jamais ouvrage peut-être n'a offert des preuves si peu dignes des objets, si foibles, et, il faut bien le dire, si souvent dérisoires.

Comment bien composer un grand ouvrage, lorsque, tant les parties qui appartiennent au sujet, que celles qui lui sont étrangères, n'y

viennent que pour être comparées à une vue systématique, qui se répète sans cesse et ne s'établit jamais? Toujours et uniquement une adoration sans mesure de tout ce qui tient à la religion ou de ce qu'on lui rattache sans son aveu. Voilà tout ce qui lie ensemble les objets, ce qui les subordonne; ce qui les fait, non pas s'entraîner, mais se succéder.

Le cadre est immense, l'ouvrage est court, vu tout ce qu'il embrasse. Des études fortes et sérieuses s'y font reconnoître. L'auteur s'y montre tour à tour théologien et poëte, physicien et moraliste, érudit et philosophe; orateur, historien, littérateur. Quoiqu'il n'affecte pas la manière de l'*Esprit des lois*, on voit qu'il aspire à montrer une vaste science, un esprit qui domine toutes les matières, un talent qui emporte tout un sujet dans un court chapitre. Mais on n'y trouve pas, comme dans l'*Esprit des lois*, de ces idées fondamentales, créées ou fixées, d'où tout part, où tout revient, et qui répandent sur toutes les parties une lumière commune, un heureux enchaînement, un intérêt progressif. On n'y trouve pas, comme dans l'*Esprit des lois*, qui du reste ne me paroît pas toujours au-dessus de la critique dans son ensemble, la précision dans l'étendue, l'unité dans la diversité, la richesse dans les sacrifices;

ce qui est l'art ou plutôt le génie dans un beau traité.

On peut avoir bien fait encore, en étant resté bien loin d'une des plus fortes et des plus hautes conceptions de l'esprit humain. Je voudrois pouvoir arriver à un éloge restreint en faveur du *Génie du Christianisme;* mais je n'accuserois pas mon opinion si j'exprimois sur le système, le plan et la marche, le moindre éloge.

Ce sera une distinction particulière à ce livre d'être absolument vicieux et même stérile par le fonds; et néanmoins de rester digne de sa célébrité par un grand nombre de beaux détails de tout genre, et même quelquefois d'un ordre supérieur. Mais je dois commencer par rendre compte de la disposition d'esprit où j'ai été obligé de me placer pour les bien saisir et les goûter.

J'ai conçu qu'avec un esprit sévèrement religieux, il y auroit souvent lieu de se choquer de cette continuelle envie de doter la religion d'attributs profanes dont son indulgence peut admettre l'emploi, mais dont sa grave pureté ne pourroit se prévaloir. J'ai éprouvé aussi qu'on ne pouvoit le lire avec sa raison, sans être repoussé par cette absence continuelle de la logique la plus ordinaire. Telle avoit été mon impression, à une première lecture. J'ai senti

qu'il ne falloit plus garder en moi que cette facilité de l'imagination à se laisser frapper et éblouir, comme dans ces lectures où le bon sens n'a pas à se prendre; alors j'ai reçu par mon plaisir tout le prix de ce sacrifice nécessaire.

Il m'a fallu encore me bien démêler à moimême les deux éléments qui entrent dans le style de l'auteur. Nous connoissons, parmi les anciens, comme parmi les modernes, des écrivains qui ont un défaut né, pour ainsi dire, de leur talent; de même qu'en morale, certaines vertus touchent presque inévitablement à certains vices; alors il faut passer les défauts pour avoir les beautés.

Dans M. de Châteaubriand, ce n'est pas cela; son talent est vrai, il tient au goût; il s'appuie sur l'étude et le sentiment des meilleurs modèles. Mais il semble s'être pourvu, comme à dessein, d'un autre style, destiné sans doute aux lecteurs qui voudront bien prendre pour un coloris original une affectation bien caractérisée. Celle de M. de Châteaubriand tient, ce me semble, de cette teinte mystique qui a du charme dans les livres de dévotion, quand elle ne domine pas trop; de cette fausse métaphysique des mots vagues et mystérieux portés dans les impressions poétiques, et des illusions

poétiques substituées à l'expression naturelle des pensées et à la réalité des objets. Souvent il plaît à l'auteur de ne puiser que dans son talent; et voilà une belle pensée, un sentiment heureux, une image noble et simple, une expression juste et éclatante, une belle page, même un beau chapitre; cela va à son adresse. Mais d'autres fois il lui plaît de ne puiser, tantôt avec profusion, tantôt avec réserve, que dans cette affectation étudiée dont il s'est fait un langage subsidiaire; et cela va à son adresse aussi.

En me prêtant, dans une seconde lecture, et au système du livre, et au double style de l'auteur, me contentant de ce qui est bien en soi, sans plus m'enquérir ni des principes, ni des conséquences, ni du système, ni de la marche, il m'a semblé que le livre n'offroit jamais de ces grandes vues sur le sujet ou les accessoires qui sont les richesses propres d'un beau traité; non que je croie l'auteur inhabile à ce genre de mérite; j'ai déjà indiqué quelle cause le lui avoit interdit;

Qu'il manquoit aussi de ces grands morceaux où une belle et haute idée est développée d'une manière large et pleine, avec une énergie et une chaleur soutenues; et cela encore parce que son plan s'y refusoit;

Qu'il n'avoit pu même que rarement jeter de ces pages de verve et d'inspiration, qui, dans un ouvrage de ce genre, ne naissent que de la lutte d'un sentiment fort avec un beau dessein à accomplir; et certes la sorte de superstition générale qui conduit l'auteur lui rendoit trop faciles toutes ses idées.

Mais il abonde en beaux morceaux de littérature dans la partie qu'il appelle *Poétique du Christianisme;* en morceaux pleins du charme religieux dans ses hymnes ou ses bucoliques sur les institutions bienfaisantes et les touchantes cérémonies du christianisme. Ici son talent est libre et abandonné; il parle avec les philosophes et pour les philosophes eux-mêmes, qui se complaisent autant que lui dans ces objets.

Nul ouvrage ne montre davantage l'ambition de rivaliser, au moins par des chapitres, avec les plus grands écrivains; et celui-ci justifie souvent cette audace par le succès. — Buffon a un morceau sublime qu'il appelle *Vue sur la nature*, où le philosophe contemple en poëte l'ensemble des êtres. M. de Châteaubriand trace un *aspect de la nature,* pris d'un vaisseau, au milieu de l'Océan, entre un beau soir et une belle nuit; le morceau se termine avec autant de goût que d'intérêt, à la prière du soir sur le vaisseau; c'est un des plus beaux endroits de

l'ouvrage. Plein du poëte dont la muse a créé les premières scènes du monde, il a tracé celle du déluge universel; et il approche des pinceaux fiers et terribles du peintre du chaos et des enfers.

Il ose quelquefois penser à grands traits avec Montesquieu; et parmi quelques chapitres qui aspirent à ce genre de style, celui intitulé: *Beau côté de l'histoire moderne*, ne seroit pas indigne d'entrer dans l'*Esprit des lois*. Il a voulu narrer, après Voltaire, l'histoire du phénomène politique que les Jésuites avoient réalisé au Paraguay; là, le morceau est pur et bon, mais au-dessous du modèle, ce qui prouveroit que le talent peut davantage s'approcher de l'éloquence originale, qu'emprunter une élégance exquise. Il a saisi de beaux traits dramatiques dans le tableau de la *Mort de la femme athée* (qu'il auroit appelée plus justement *la femme sans pudeur, sans honneur et sans conscience*), comme pour l'opposer à l'admirable tableau de la *Mort du pécheur* dans Massillon. Plusieurs écrivains du dernier siècle ont élevé la critique littéraire à la hauteur des beaux ouvrages; c'est là particulièrement où un rang distingué appartiendroit à M. de Châteaubriand, si la partialité de son système n'avoit sans cesse comprimé la force de son jugement et la délicatesse de son

goût. On juge bien que les deux grands hommes avec lesquels il cherche le plus de rapprochement, ce sont Fénélon et Bossuet. — Il a souvent quelque chose des heureux mouvements de style de l'auteur de l'*Existence de Dieu*, dans ses peintures des rites religieux; et il participe des élans prophétiques et de ce langage à part du premier des orateurs, lorsqu'il veut le peindre lui-même.

Pour qu'on ne se méprenne pas à cet éloge, je dois répéter ici que M. de Châteaubriand lutte avec ces écrivains, mais sans les imiter; il ne se montre jamais plus lui-même que dans ces morceaux qui provoquent des comparaisons si redoutables. Je pourrois ajouter que ses deux romans sont des contre-épreuves de deux romans célèbres, *le jeune Werther* et *Paul et Virginie;* mais ces deux épisodes de son ouvrage mériteroient d'être appréciés séparément.

OPINION

DE M. MORELLET.

Messieurs,

Vous avez demandé de vos commissaires, qui seront chargés de l'examen du *Génie du Christianisme*, un résumé de leur opinion sur cet ouvrage, et des motifs de cette opinion. Je remets sur le bureau le petit travail que j'ai fait pour remplir cette tâche.

J'ai suivi la marche indiquée par le décret qui énonce les qualités exigées dans l'ouvrage de littérature auquel est décerné le onzième grand prix, en supposant que l'ouvrage de M. de Châteaubriand peut être regardé comme appartenant à ce genre.

Le décret déclare que le prix sera décerné *à l'auteur du meilleur ouvrage de littérature, qui réunira au plus haut degré la nouveauté des idées, le talent de la composition et l'élégance du style.*

Par *les idées* dans lesquelles le décret exige la nouveauté, nous entendons le fonds de la doctrine que l'auteur établit, le but principal auquel tend son ouvrage; et, comme la nouveauté ne peut être un mérite que lorsqu'elle est jointe à la justesse et à la vérité, nous supposons que le décret demande que ces idées neuves soient en même temps vraies et justes.

En second lieu, *par la composition*, où le décret veut que brille le talent, nous entendons le plan, la disposition des parties et l'ensemble de l'exécution.

Enfin, *par l'élégance du style*, nous n'entendons pas seulement les agréments, les ornements un peu recherchés que ce mot d'élégance réveille, et nous supposons que le décret demande de l'écrivain non-seulement l'élégance, mais la force, la justesse, la clarté, etc.

DU BUT DE L'AUTEUR, ET DE LA DOCTRINE QUI FAIT LE FONDS DE SON OUVRAGE.

Pour nous faire, sur ce point, une idée juste du *Génie du Christianisme*, nous ne pouvons mieux faire que de puiser dans l'ouvrage même. Voici comment l'auteur s'en explique :

« Que la religion chrétienne est la plus poé-
» tique, la plus humaine, la plus favorable à la

» liberté, aux arts et aux lettres de toutes les » religions qui ont jamais existé; qu'elle favorise » le génie; qu'elle donne de la vigueur à la pen- » sée; que le monde moderne lui doit tout, » depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abs- » traites; que rien n'est plus divin que sa mo- » rale, rien de plus aimable que ses dogmes, sa » doctrine et son culte. Voilà tout notre ouvrage.»

Après cet exposé, l'auteur distingue lui-même dans son ouvrage deux parties; l'une renfermée tout entière dans le deuxième et le troisième volume, et dans laquelle il s'efforce de prouver que la religion chrétienne est très-poétique, et la plus poétique de toutes; l'autre, qui forme le premier et le quatrième volumes, où il traite de ce qu'il appelle *les dogmes et le culte chrétien*.

De ces deux parties, il est aisé de voir que la première seule peut être regardée comme littéraire, tandis que la seconde est vraiment théologique; et comme celle-ci ne paroît pas être de la compétence de l'Académie, et ne pourroit guère devenir l'objet de son travail sans quelques inconvénients bien connus, nous avons cru devoir nous borner à l'examen de cette question : *La religion chrétienne est-elle, comme le prétend l'auteur du* Génie du Christianisme, *non-seulement très-poétique, mais la plus poétique de toutes celles qui ont jamais existé?*

Pour nous mettre en état de juger cette question en connoissance de cause, nous avons lu avec attention le deuxième et le troisième volume où l'auteur l'a traitée, et nous avons discuté tous les arguments déduits dans les douze livres qui les composent, de sorte que notre opinion s'est formée, non pas seulement d'après une vue générale de la question et les principes que peut fournir quelque connoissance en littérature, mais encore sur la conviction acquise de la foiblesse des preuves dont M. de Châteaubriand a cru pouvoir appuyer son paradoxe.

Mais comme, pour le résumé qu'on nous demande, une discussion qui embrasseroit tous ces détails seroit inutile et incontestable, nous nous bornerons ici à exposer les raisons générales qui nous ont conduit à regarder comme fausse cette théorie qui est le but et qui fait le fonds de la partie du *Génie du Christianisme* que nous nous bornerons à examiner.

Si M. de Châteaubriand s'étoit contenté de dire qu'on peut faire de belle poésie sur des sujets chrétiens, en y employant quelques parties de la théologie chrétienne, cette idée, qui n'est pas neuve, ne lui seroit pas contestée. En blâmant l'emploi fait, par quelques auteurs dans l'épopée, des êtres spirituels que reconnoît le christianisme, personne n'a nié que

la religion chrétienne ne pût fournir à la poésie de grandes beautés, ce qui demeure d'ailleurs prouvé par les poëmes de Milton et du Tasse, et par Polyeucte, et par le poëme de *la Religion;* ce qu'aucun incrédule n'a nié; mais l'auteur ne s'en tient pas là, et il avance que la théologie chrétienne fournit aux poëtes plus de moyens et une source de beautés plus abondante que celle où ont puisé Homère et Virgile. Nous avouerons que cette idée est vraiment neuve; mais nous sommes convenus qu'à la nouveauté devoient être jointes la justesse et la vérité, et ces qualités nous paroissent absolument manquer ici.

1° A cette doctrine, nous commencerons par opposer l'autorité de nos maîtres. Celle de Boileau en ces matières est si bien établie, ses décisions si connues, ses vers si bien gravés dans notre mémoire dès nos plus jeunes ans, qu'en les rapportant de nouveau on auroit l'air d'insulter à ses lecteurs.

Nous nous contenterons de les rappeler à leur souvenir, comme une réfutation complète de l'hérésie avancée par M. de Châteaubriand, et d'observer qu'il est difficile d'expliquer comment un homme d'autant d'esprit qu'en montre l'auteur du *Génie du Christianisme*, formé d'ailleurs à l'étude des bons modèles, plein de

respect pour nos maîtres en l'art de penser et d'écrire, a osé combattre et violer de si sages préceptes; comment il a pu dédaigner ainsi une grande autorité.

2° Un grand vice de cette doctrine de M. de Châteaubriand est son entière inutilité; en quoi, demanderai-je, peut-elle servir la littérature ou la religion? fera-t-elle faire un beau poëme? convertira-t-elle un incrédule?

Quant à la littérature, pour croire qu'elle en peut tirer parti, il faut supposer que la mythologie (je prends ce mot dans son acception la plus étendue) est une source abondante de beautés poétiques, et lui attribuer une part du mérite des poëmes beaucoup plus grande que celle qui lui appartient en effet; mais cette supposition est tout-à-fait fausse.

Une belle mythologie, des fictions agréables, d'ingénieuses allégories peuvent amener quelques beautés poétiques; mais la plus abondante, la plus riche source à laquelle ont dû puiser les poëtes païens et chrétiens, est la nature. La peinture des passions, le développement des caractères, la vérité des descriptions, la chaleur du style, un bon plan, voilà les beautés véritables que la mythologie d'aucune religion ne peut fournir.

Ce qui nous charme dans Didon, ce n'est

pas la fiction de l'Amour caché sous les traits du jeune Ascagne, et embrasant la reine de Carthage de ses feux ; c'est la peinture si vraie et si énergique d'un amour si tendre et si malheureux.

Dans l'épisode d'Olinde et de Sophronie, le Tasse a pu emprunter quelques beautés de la circonstance que l'image de la Mère de Dieu a été enlevée de la mosquée par une main invisible et miraculeuse ; mais ce qu'il y a de beau, c'est le dévouement généreux de Sophronie pour sauver ses concitoyens ; c'est l'amour d'Olinde pour Sophronie si timide, si réservé, si pur ; c'est la peinture des deux amants attachés au même pieu, et allant périr dans le même bûcher ; c'est l'humanité de Clorinde ; et ce n'est point la religion chrétienne qui fournit au Tasse toutes ces beautés.

3° Un grand fait combat l'opinion de M. de Châteaubriand ; c'est que depuis l'ère chrétienne jusqu'au Dante, pendant près de quinze siècles, la religion chrétienne n'a pas fait faire un bon poëme, ni peut-être dix bons vers ; car, certes les Hymnes de Prudence et le *Te Deum* de saint Ambroise, et le *Pange lingua* de saint Thomas d'Aquin ne peuvent être cités comme tels ; et si la religion chrétienne est si éminemment poétique, pourquoi, durant ce long période peu-

dant lequel elle a conservé plus de vigueur et de pureté que dans notre *lie des siècles*, pourquoi, dis-je, n'a-t-elle rien produit qui approche du *Carmen sæculare?*

Quant au service que cette doctrine peut rendre au christianisme, une religion qui prêche le renoncement à soi-même, la pauvreté, le célibat, le monachisme, les mortifications corporelles, etc., qui arrache l'homme à ses plus chères affections, aux plaisirs pour lesquels ses sens semblent faits, qui l'effraie de la crainte de supplices éternels, etc., une religion semblable ne peut que dédaigner et repousser loin d'elle les idées profanes, les fictions agréables, les illusions douces, les jeux de l'imagination, toutes choses dont la poésie vit.

C'est ce qu'ont pensé sans doute plusieurs personnes pieuses, qui, se rappelant cette maxime,

Le mensonge et les vers de tout temps sont amis,

ont trouvé mauvais qu'on se donnât tant de peine pour prouver que la religion chrétienne est très-poétique, et plus poétique que celles qui ont fourni à Homère, à Virgile, à Ovide, et aux conteurs arabes et persans, leurs agréables fictions.

4° Un obstacle puissant traverse les tenta-

tives de M. de Châteaubriand pour nous faire rejeter la mythologie païenne et adopter celle du christianisme, obstacle qui me semble n'avoir pas été assez remarqué, et qui ne tient pas à la nature de l'une et de l'autre, mais à une circonstance extérieure, et pour ainsi dire étrangère à toutes deux.

Cette circonstance est que la mythologie païenne, consacrée par de beaux ouvrages, objets et instruments des études de notre jeunesse, source où nous avons puisé nos premières idées et l'expression de nos premiers sentiments, est, depuis une longue suite de siècles, en possession de la place que le christianisme de M. de Châteaubriand vient lui disputer aujourd'hui.

Nous avons une Vénus, des Amours et des Grâces, et l'on veut nous donner à leur place un Démon de la volupté, de petits Diables, et des Saintes vêtues de bure.

J'ai un Neptune soulevant et calmant les flots, et vous me proposez d'y substituer un Ange des mers, avec des ailes et une écharpe bleues; un Pluton régnant aux enfers, et vous me demandez de donner son trône à Satan; un Jupiter olympien ébranlant l'Univers d'un mouvement de son sourcil, et vous voulez que je mette à sa place un Père éternel!

Vous ignorez donc la force de l'habitude et

les droits du premier occupant. Nous avons été bercés des agréables fictions d'Homère, de Virgile et d'Ovide; nous avons vécu au milieu de ces divinités qui peuplent les cieux, la terre, les mers et les enfers mêmes, et l'on nous propose de les chasser pour mettre à leur place des Anges et des Démons, des Apôtres et des Martyrs, des Hermites et des Vierges. C'est à quoi nous ne pouvons nous résoudre.

Mais, nous dira M. de Châteaubriand, c'est la vérité que je vous propose de substituer à des fables.

On peut lui répondre que ce n'est point une recommandation pour elle d'être ou de se dire la vérité, si nous en croyons un grand moraliste qui nous dit :

> L'homme est de glace aux vérités,
> Il est de feu pour le mensonge.

Renoncez donc au projet de nous faire recevoir des vérités que vous convenez être sévères, si même elles ne sont pas tristes, et n'espérez pas que nous rejetions les agréables mensonges qui nous ont donné de si grands plaisirs.

Ceci suffit pour défendre le dix-huitième siècle de l'imputation virulente que lui intente M. de Châteaubriand, qui prétend que c'est la haine contre l'Évangile qui a reporté le dix-hui-

tième siècle vers la mythologie de Rome et de la Grèce, et « qu'on n'a pas été honteux de re-» gretter ce culte infâme qui ne faisoit du genre » humain qu'un troupeau d'insensés, d'impu-» diques, ou de bêtes féroces. »

Combien cette déclamation est déraisonnable! Il est trop clair que ceux qui défendent aujourd'hui la cause de la mythologie païenne, et qui ne font en cela que suivre les préceptes de Boileau et les exemples de Racine et de Fénélon, ne regrettent pas le culte infâme de ces divinités auxquelles ils ne croient point, et que les qualifications injurieuses sont tout-à-fait hors de propos appliquées à une opinion littéraire adoptée par des hommes qui ne veulent point faire du genre humain un troupeau d'insensés ou de bêtes féroces, et qui ne font que se laisser aller à la douce habitude de parler cet agréable langage.

5° Au livre cinquième de sa deuxième partie, M. de Châteaubriand donne une extension nouvelle à sa théorie, en avançant que « c'est à la » religion chrétienne que nous devons la poésie » descriptive; que les anciens ne l'ont pas con-» nue; qu'on l'a vue naître en même temps que » les apôtres ont commencé à prêcher l'Évangile » au monde; que les anachorètes écrivirent de » la douceur du rocher et des délices de la con-

» templation, et que voilà les premiers pas de
» la poésie descriptive. »

Dans toute cette partie de son travail, l'auteur confond la *poésie descriptive* avec le *poëme descriptif*: il n'y a point de poésie sans description; mais un poëme descriptif est celui dans lequel la description des objets que fournissent la nature ou l'art est le but du poëte: le poëme descriptif est en même temps didactique, parce qu'il enseigne en décrivant. L'ouvrage de Lucrèce et les *Géorgiques de Virgile* sont des poëmes didactico-descriptifs, quoique M. de Châteaubriand n'en convienne pas; et pour achever de déterminer le sens de ce mot, il ne faut que citer les exemples des *Saisons* de Saint-Lambert, de l'*Homme des Champs*, et des *Trois Règnes de la Nature*, de M. Delille.

Cette distinction faite, on peut entendre M. de Châteaubriand avançant que, jusqu'à nos derniers temps, les anciens n'ont pas connu le poëme descriptif (si lui-même refuse ce nom au poëme de *Lucrèce* et aux *Géorgiques*); mais, lorsqu'il veut nous persuader qu'avant les Apôtres il n'y a point eu de poésie descriptive, on ne l'entend plus.

Et comment croire que la poésie descriptive, au second de ces sens, a été ignorée des anciens, lorsque nous avons sous les yeux la grotte du

Cyclope dans Homère et Théocrite, les jardins d'Alcinoüs, l'île de Calypso et des traits sans nombre de Virgile, d'Horace, de Tibulle, de Properce, d'Ovide, de Lucain.

Si les anciens ne nous avoient point laissé de poëme descriptif, ou s'ils ont moins cultivé ce genre que les autres, on pourroit en donner des raisons tout-à-fait étrangères à la religion chrétienne; ils pourroient avoir pensé, comme beaucoup de littérateurs de notre temps, que le genre du poëme purement descriptif n'étoit pas bon; qu'il étoit trop difficile de lui donner un plan, de l'ensemble, un progrès et de l'unité. Peut-être aussi l'idée de faire des poëmes descriptifs ne se seroit-elle présentée aux hommes que lorsque les autres genres auroient été déjà employés, et pour ainsi dire épuisés; ou lorsqu'une connoissance plus étendue des objets de la nature, des phénomènes qu'offre le monde physique mieux connu, leur auroient donné plus de moyens de les décrire. On n'a pu faire un poëme des *Amours des plantes* qu'après avoir reconnu qu'elles ont les deux sexes. Il a fallu reconnoître et rassembler les végétaux des deux mondes avant qu'on pût faire un poëme des *Jardins*.

Quant au mérite qu'on fait aux Apôtres et à l'Évangile d'avoir créé la poésie descriptive, c'est une idée vraiment bizarre. On peut dire qu'on

ne s'attend guère à voir les Apôtres en cette affaire, non plus que les anachorètes de la Thébaïde, écrivant *de la douceur du rocher*, sujet bien sec, et des *délices de la contemplation*, l'ennemie irréconciliable de toute observation de la nature, sans laquelle il ne peut y avoir de poésie descriptive.

Il n'y a pas, dans toute l'antiquité chrétienne, une phrase de poésie descriptive qu'on puisse attribuer à un Apôtre. Il n'y a pas un mot de poésie descriptive, ni dans les conférences de Cassien, ni dans les vies des Pères du désert de Théodoret et de Palladius, ni dans celles qu'a laissées saint Jérôme des Solitaires les plus illustres de la Thébaïde, saint Antoine, saint Paul Hermite, saint Hilarion, saint Siméon-Stylite; il nous a peint la vie dénaturée que menoient ces pauvres gens, leurs jeûnes excessifs, leurs tentations, les illusions dont l'esprit malin les tourmentoit; c'est chez lui qu'on trouve le conte du corbeau qui, depuis quarante ans, apportoit la moitié d'un pain à l'hermite Paul, et qui lui en apporte un entier le jour où Antoine est venu le visiter; et celui des deux lions qui creusent la fosse dans laquelle Antoine doit le placer. J'avoue que je ne vois point de poésie descriptive dans tout son récit.

Ces contes d'enfant en étoient cependant sus-

ceptibles, et M. de Châteaubriand l'a bien senti; car il en a tiré parti au livre XI de ses Martyrs; mais il en a sagement retiré un des deux lions, un seul lui ayant paru suffisant, et la difficulté de l'apprivoiser et de le nourrir moins grande; mais ni saint Jérôme, ni aucun des historiens des Pères du désert n'a laissé de poésie descriptive. Et quelle description pouvoient en effet fournir ces horribles lieux, régions de sables brûlés du soleil, où la nature morte n'offre à l'homme que des tombeaux?

6° Pour nous prouver que les anciens n'ont pas eu de poésie descriptive, M. de Châteaubriand croit pouvoir s'appuyer de l'explication suivante :

« La mythologie païenne, dit-il, peuplant » l'univers d'élégants fantômes, ôtoit à la création sa gravité, sa grandeur, sa solitude, sa » mélancolie; aux grottes leur silence, et aux » bois leur rêverie; aux déserts un caractère » plus triste, plus vague, plus sublime, qu'ils » ont repris sous notre culte, etc. »

Dans cette manière d'argumenter, l'auteur nous paroît mettre une grande confiance à la puissance des mots auxquels on n'attache pas un sens bien précis.

Nous demandons qu'on nous explique ce que c'est que le vague du désert, et comment la re-

ligion chrétienne met du vague dans le désert, et comment elle y apporte la mélancolie et la tristesse, et en quoi elle peut servir par-là la poésie descriptive?

L'auteur croira avoir répondu à ces questions en disant que les dieux de la fable peuplant l'univers, l'*Aurore aux doigts de rose* ouvrant les portes du jour, *les Heures* attelant et dételant *les chevaux du Soleil*, empêchoient d'admirer chaque *merveille de la création, et le rayon du soleil prêt à s'éteindre, formant une tangente d'or sur l'arc roulant des mers, et ne laissant voir partout aux anciens qu'une machine d'opéra.*

Si la fiction poétique du char et des chevaux du Soleil n'eût laissé voir aux anciens qu'une machine d'opéra, ils n'auroient eu ni physiciens ni astronomes. Cependant, tout en lisant Homère, Thalès, Anaximandre, Anaxagore, Pythagore, Démocrite, etc., étudioient la nature et recherchoient les causes de ses grands phénomènes.

Quant aux poëtes, l'intervention des dieux de la fable ne pouvoit pas les empêcher de faire des descriptions et des poëmes descriptifs, s'ils en eussent eu la fantaisie, puisqu'il leur étoit bien possible de faire abstraction, comme ils l'ont fait en une infinité d'endroits, de ces fables auxquelles ils ne croyoient point, et qui n'é-

toient pour eux-mêmes que des allégories ingénieuses.

7° M. de Châteaubriand nous fournit même ici un argument pour le combattre; car il nous dit que c'est un avantage du poëte chrétien; que si sa religion lui donne une nature solitaire, il peut avoir à volonté une nature habitée, et qu'après avoir placé des anges à la garde des forêts et aux cataractes de l'abyme, etc., il peut les faire disparoître à son gré. Or, il est évident que rien n'empêchoit les anciens d'en faire autant, et qu'ils l'ont fait; c'est ainsi que Lucrèce et Virgile, décrivant la peste et une épizootie, n'ont point mis en scène, comme Homère, Apollon lançant ses traits mortels sur les hommes et les animaux; et que Lucain, décrivant la forêt sacrée que les soldats de César vont violer, en bannit d'abord Pan, les Nymphes et les Sylvains.

Je terminerai ici l'examen de ce que j'ai appelé la doctrine principale et le but de l'auteur, et qui fait le fonds de son ouvrage; et je conclus cette partie de mon résumé en disant que cette doctrine restreinte à dire que la religion chrétienne peut fournir des beautés à la poésie, ne peut servir ni la littérature ni la religion, et qu'exagérée comme elle l'est dans le *Génie du Christianisme*, jusqu'à prétendre que la religion

chrétienne est la plus poétique de toutes celles qui ont jamais existé, elle est évidemment fausse et vicie l'ouvrage où l'on a eu pour objet de l'établir; et enfin que le *Génie du Christianisme* est bien éloigné d'atteindre *au plus haut degré de la nouveauté des idées* réunies à la justesse et à la vérité.

DU PLAN ET DE LA COMPOSITION.

Nous dirons maintenant notre opinion sur ce que le décret appelle la composition de l'ouvrage, dans laquelle il faut aussi que le talent se montre.

Nous avons vu l'auteur distribuer son ouvrage en deux parties; l'une formée du premier et du quatrième volume, dans laquelle il traite du dogme et du culte; l'autre, contenue au deuxième et au troisième volume, comprenant ce qu'il appelle la poétique du christianisme.

Cette distribution bizarre, la séparation du même sujet en des volumes qui ne se suivent pas, est un vice dans le plan. Ces deux parties sont aussi disparates et de genres trop différents pour entrer dans le même ouvrage. Prouver que la religion chrétienne peut fournir à la poésie des moyens et des ressources de plus d'un genre, ce peut être le sujet d'une discus-

sion littéraire assez peu intéressante, et, à mon sens, fort bornée, si l'on ne veut toucher que ce qui appartient au sujet bien conçu et sagement circonscrit; mais entreprendre de prouver que rien n'est si divin que la morale du christianisme, rien de si aimable que ses dogmes et son culte, c'est un ouvrage à part et qui n'a aucune liaison, aucun rapport avec le premier.

Un autre exposé du plan de l'auteur, tracé par lui-même, en rendra le vice sensible.

Selon M. de Châteaubriand, « la religion chré» tienne n'ayant été attaquée dans ces derniers » temps que par des sophismes et des épi» grammes, on ne doit pas répondre sérieuse» ment aux sophistes qu'il est impossible de » convaincre, parce qu'ils ont toujours tort, » qu'ils ne cherchent jamais la vérité; il faut » seulement défendre le christianisme des re» proches de grossièreté, de petitesse, de niai» serie; prouver qu'il n'est point barbare et ri» dicule dans ses cérémonies, ennemi des arts, » des lettres et de la beauté. »

On voit par-là que M. de Châteaubriand, entreprenant de prouver que la religion chrétienne est très-poétique et la plus poétique, suppose que, par cela seul, s'il réussit dans son projet, il aura défendu la religion. Cependant on ne la défend pas en prouvant que la procession des

Rogations, dans un gros village peuplé de cultivateurs aisés, est une fête religieuse fort agréable; qu'une antique abbaye, et ses cloîtres obscurs, et ses vitraux, et ses tours, embellissent beaucoup un paysage; que les ruines des monuments gothiques et chrétiens *sont d'un effet aussi pittoresque que les débris de l'architecture grecque*, et que la communion *s'embellit de mille charmes, lorsque de jeunes filles, vêtues de lin, et de jeunes garçons, parés de feuillages, voient le Christ descendre sur l'autel pour leurs âmes délicates*. A Dieu ne plaise que je trouve ces objets désagréables et ces pratiques ridicules : mais qu'est-ce que cela prouve? et comment, au sujet de sa description de la première communion, M. de Châteaubriand conclut-il par ces paroles?

« Nous ne savons pas ce qu'on peut objecter » contre un sacrement qui commence avec des » fleurs, de jeunes années et des grâces, et qui » finit par faire descendre Dieu sur la terre pour » le donner en pâture spirituelle à l'homme; » car que font, à la vérité, dont il s'agit toujours et en toutes choses, *les fleurs, les grâces* et *les jeunes années?*

M. de Châteaubriand se trompe en avançant que, dans ces derniers temps et dans le dix-huitième siècle, on n'a attaqué la religion chré-

tienne que par des plaisanteries; car c'est dans un grand nombre d'ouvrages sérieux qu'on a combattu ses dogmes, ses mystères, et surtout les pratiques et l'autorité de la religion romaine. A des discussions de ce genre, on ne répond pas en prouvant que la religion chrétienne est très-poétique, et même la plus poétique de toutes. Le plan de l'auteur se trouve par-là absolument vicieux.

Les ennemis de la religion, que l'auteur appelle sophistes, l'ont attaquée dans des écrits sérieux, et les raisons que donne l'auteur pour ne point leur répondre ne sont pas recevables, puisqu'elles supposent toutes ce qui est en question, ce qui est le plus grossier des sophismes; il faut répondre aux sophistes en leur faisant voir, si l'on peut, que leurs raisonnements sont mauvais, ce qui n'est jamais impossible, ni même difficile à celui qui défend la cause de la raison et de la vérité.

Quant aux ouvrages où, comme dans ceux de M. de Voltaire, on a employé la plaisanterie, il faut considérer que la plaisanterie elle-même est toujours fondée sur un raisonnement bon ou mauvais. Lorsqu'elle ne montre en ridicule que ce qui mérite d'être appelé ainsi, cette manière de combattre est aussi bonne et aussi légitime que toute autre. Les Jésuites, attaqués

ainsi par Pascal, disoient aussi qu'on ne les combattoit que par des plaisanteries, et personne n'a trouvé leur défense bonne. Si, au contraire, la plaisanterie n'est pas appuyée par la raison, on y répond en montrant qu'elle manque de cet appui, et dans ce genre de défense on ne peut tirer encore aucun parti pour la religion de la théorie poétique de M. de Châteaubriand.

Je dirai encore un autre vice du plan : l'auteur, en composant son ouvrage de deux parties, l'une littéraire, et l'autre théologique, s'est donné à combattre diverses sortes d'ennemis.

Dans ce qu'il dit de la poétique du christianisme, il n'a pour adversaires que Boileau et les hommes de lettres qui respectent son autorité, et qui croient que le goût et la raison consacrent les principes de ce maître de l'art. Ce n'est là qu'une question de littérature; et ceux qui la jugent, contre l'opinion de M. de Châteaubriand, ne sont en cela ni ennemis de la religion chrétienne, catholique ou réformée, ni sociniens, ni athées. Il en est autrement de la partie théologique de son ouvrage, dans laquelle il a d'autres ennemis à combattre, dont on peut faire deux classes : la première, de ceux qui n'attaquent que les doctrines qu'ils croient contraires à la raison, et qui reconnoissent un Être suprême qui a produit et ordonné le monde et la distinc-

tion du bien et du mal moral; et la seconde, de ceux qui, franchissant encore cette barrière, méconnoissent la divinité, soit en admettant une distinction du juste et de l'injuste, fondée sur la nature de l'homme et ses rapports avec ses semblables; soit, s'il y en a de tels, en n'admettant aucune sorte de moralité.

Il paroît juste et nécessaire de distinguer ces diverses sortes d'incrédules qui peuvent être jugés avec différents degrés de sévérité, et combattus avec des armes différentes.

Il nous semble que celui qui refuse de croire au péché originel, à la Trinité, à la présence réelle, en même temps qu'il professe le théisme, ne doit pas être traité avec la même dureté que celui qui s'est affranchi de toute croyance religieuse; et, à plus forte raison, que celui qui est assez malheureux pour méconnoître toute espèce de moralité.

Cependant M. de Châteaubriand dans son livre les attaque tous avec la même véhémence. Les protestants, qu'a combattus Bossuet, les théistes, tous les philosophes du dix-huitième siècle, les encyclopédistes, dont il ne fait qu'une masse de réprouvés, et qu'il suppose tous avoir été dans les mêmes opinions, tous ces gens sont confondus avec les athées et traités par M. de Châteaubriand comme tels.

De cette confusion de différentes classes d'ennemis de la religion, il arrive que l'auteur perd le plus souvent son temps, et manque son objet, puisqu'en une grande partie de son ouvrage il combat des ennemis de la religion qui admettent les doctrines mêmes qu'il entreprend de leur prouver, et qu'il ne leur prouve point celles sur lesquelles ils sont d'opinion opposée à la sienne.

Lorsque M. de Châteaubriand a prouvé l'existence de Dieu par les merveilles de la nature, comme l'ont fait des milliers d'écrivains avant lui, que peut-on en conclure pour justifier le vol des Égyptiens et les cruautés du peuple de Dieu envers les habitants du pays de Chanaan, et celles des prêtres coupant le roi Agag en morceaux par l'ordre de Samuel, et pour faire croire au rebroussement des eaux du Jourdain, laissant passer les Israélites, et engloutissant l'armée de Pharaon, et au soleil arrêté dans sa course, etc.?

Et par la même raison, après avoir établi la mission de Moïse, l'origine divine de la religion juive et de tout l'ancien Testament, on n'a pas pour cela répondu aux objections sans nombre qu'élèvent les incrédules contre la religion chrétienne, ses mystères, ses dogmes qu'on attaque comme contraires à la raison, plusieurs de ses

pratiques qu'on regarde comme funestes à la société et ennemies de la nature, et contre la corruption de ses ministres; et je finis par dire que c'est là un défaut dans le plan et la composition.

C'est encore un vice notable dans le plan et dans la composition de l'ouvrage que M. de Châteaubriand y soit constamment occupé de faire prendre pour guide l'imagination au lieu de la raison; projet funeste qui, grâce à l'imprimerie et aux lumières acquises, ne peut plus s'exécuter complétement, mais dont on peut craindre, et dont il ne tient pas à M. de Châteaubriand que quelque partie ne s'exécute dans l'esprit de ses lecteurs. Ce projet d'écarter la raison se montre partout : *le cœur, l'âme, le sentiment*, voilà, dit-il, les oracles que nous devons consulter.

Qui ne voit qu'un faquir mahométan, un disciple de Brama, un Talapoin, un Chinois dévot à Foé, un Japonois de la religion des Sintoos, enfin un illuminé de ceux qu'on trouve dans toutes les religions, peuvent dire aussi à leurs catéchumènes : *le cœur, l'âme, le sentiment, voilà les oracles que vous devez consulter.*

En racontant les causes de sa conversion : *J'ai pleuré*, dit-il, et *j'ai cru;* comme si c'étoit là une raison de croire. *Si l'on arrive*, dit-il, *dans*

les royaumes de la solitude en ne croyant rien, on en sort en croyant à tout.

Et comment la solitude peut-elle conduire à la croyance qu'on suppose être une croyance raisonnable? C'est bien plutôt à l'erreur, à la superstition, à l'imbécillité.

> La raison d'ordinaire
> N'habite pas long-temps chez les gens séquestrés.

L'auteur, rappelant au chapitre IV de son livre Ier, tome Ier, et peignant les égarements monstrueux des révolutionnaires déchaînés contre le christianisme, observe que ces mêmes temples, élevés au Dieu qui est connu de l'univers, et à ces images de Vierges qui consoloient tant d'infortunés, étoient dédiés à *la Vérité que personne ne connoît*, et *à la Raison qui n'a jamais séché une larme.*

C'est fort bien fait de venger Dieu et les Vierges; mais il ne faut pas que ce soit en insultant à la vérité et à la raison. Si personne ne connoît la vérité, que prétend donc nous enseigner M. de Châteaubriand, qui, sans doute, ne s'exceptera pas seul de cette sentence? Et si l'on a pu élever au Temps une statue avec cette inscription : *A celui qui console*, n'est-ce pas la raison qui, à l'aide du temps, adoucit et amortit les plus cruelles douleurs, puisque le temps

n'est qu'un personnage allégorique qui n'a point d'action.

« Pour réconcilier le monde à la religion, il » faut, dit-il encore, chercher à prouver qu'elle » est la plus poétique de toutes; il faut appeler » tous les enchantements de l'imagination et tous » les intérêts du cœur à son secours. » N'est-ce pas là la maxime du P. Canaye : *Point de raison, Monseigneur?* Et comment se retrouve-t-elle en principe dans les écrits d'un homme qui en a ri comme nous, en la trouvant dans la conversation du jésuite avec le maréchal d'Hocquincourt? Et n'est-ce pas un grand vice dans la composition que le soin que l'auteur a pris d'en écarter la raison?

DU STYLE.

Il nous reste à parler du style dans lequel l'ouvrage est écrit; et, sur ce point, nous n'hésitons point à reconnoître qu'en beaucoup de parties l'auteur est inspiré par une brillante imagination; qu'il peint, qu'il colore, qu'il anime tout; qu'il a le sentiment du pouvoir du mot mis à sa place, de l'harmonie de la phrase et du balancement de ses parties; que ses petits romans de *René* et d'*Atala*, quoique gâtés çà et là par quelques taches, ont mérité leur succès;

que son chapitre des *Missions*, au tome IV, peut être proposé pour modèle aux jeunes écrivains, et à l'auteur lui-même, pour le retenir dans cette manière simple et vraie où se montre le talent d'écrire porté à un très-haut degré; qu'on peut dire la même chose de tout le livre VI et du quatrième tome, où l'auteur fait l'énumération des services rendus à la société par le christianisme, et d'une infinité de morceaux dont on feroit des volumes en les recueillant. Voilà le bien que nous proclamons avec satisfaction; mais nous ne pouvons dissimuler les défauts que le succès même de l'ouvrage et la réputation de l'auteur peuvent rendre contagieux.

Comment, en effet, n'être pas alarmé pour les intérêts du goût, de voir sept éditions d'un ouvrage où l'on trouve souvent des expressions exagérées, des acceptions forcées données aux mots, des figures outrées, des métaphores incohérentes, des phrases obscures, et surtout une recherche qui exclut le naturel et la simplicité, une emphase qui dénature les objets pour les agrandir; enfin, comme l'a dit un de nos confrères de l'Institut, M. Ginguené, dans une critique judicieuse et spirituelle de l'ouvrage que nous examinons, « un style trop » souvent défiguré par de fréquentes exagéra» tions, des bizarreries, des expressions de mau-

» vais goût, et même des fautes de langue? »

Je me dispense de citer des exemples de ces fautes, M. Sicard, notre confrère, ayant rempli cette tâche en même temps qu'il a rendu justice au talent de l'auteur dans les parties où ce talent se montre le mieux.

Je dirai seulement qu'à raison de ces défauts qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître dans le *Génie du Christianisme*, la classe ne peut y voir la troisième des qualités que le décret exige, l'élégance du style au plus haut degré, à moins qu'en n'entende celle qui se trouve dans plusieurs endroits de l'ouvrage seulement.

Je finis par dire que l'examen dont je viens de mettre le résultat sous vos yeux m'a conduit aux mêmes conclusions que celles que vous avez prises dans votre dernière séance[1].

[1] *Voyez*, pour la réfutation de quelques jugements portés par M. Morellet, la *Défense* de l'Auteur, les *Extraits* de M. de Fontanes, et les deux *Articles* de M. Charles Nodier, à la fin de ce volume.

OPINION

DE M. LE COMTE

REGNAULT DE SAINT-JEAN-D'ANGELY.

Il me semble que l'un des motifs qui a déterminé à demander l'avis de la classe sur le *Génie du Christianisme* étant, comme le porte la lettre du ministre de l'intérieur, *le succès remarquable* qu'a obtenu M. de Châteaubriand, il ne seroit pas hors de propos de rechercher s'il faut l'attribuer entièrement au mérite littéraire de l'ouvrage.

En examinant cette question, on ne peut s'empêcher de reconnoître que l'esprit de parti a beaucoup contribué à ce succès.

Quand je parle de l'esprit de parti, je n'entends pas seulement celui qui s'est armé en faveur de M. de Châteaubriand, mais encore celui qui s'est mis en opposition et a contesté le mérite de l'ouvrage, parce qu'il contestoit le mérite des opinions.

C'est, je n'en doute pas, à cette lutte entre les hommes de sentiments si divers, qu'est due une grande partie de la célébrité du *Génie du Christianisme*.

Ses nombreuses éditions, ses traductions en plusieurs langues, si elles attestent le talent de l'auteur, si elles sont un hommage au mérite d'une imagination féconde et brillante, malgré ses écarts, d'un style souvent pur et élevé, malgré ses disparates et ses dangereuses nouveautés, n'attestent pas moins que l'auteur a parlé, tant en France que chez l'étranger, à des passions encore animées ou mal éteintes, à des hommes qui ont cru trouver dans son livre l'aliment de leurs ressentiments ou le gage de leurs espérances.

Et qu'on ne croie pas, quand je m'exprime ainsi, que je veuille, comme on me l'a reproché injustement à la dernière séance, accuser M. de Châteaubriand ni de ses écrits, ni de l'effet qu'ils ont produit.

J'ai toujours professé une haute estime pour son talent; j'ai toujours conçu de grandes espérances sur l'usage qu'il en pouvoit faire pour la gloire des lettres françoises. Les fautes même que j'ai reprochées à l'ouvrage, je les ai aussitôt excusées que senties.

Quand l'auteur écrivoit le *Génie du Christia-*

nisme sur une terre lointaine, tous les regrets l'avoient poursuivi, toutes les douleurs l'avoient déchiré. Aux bords de ce fleuve sauvage dont il fait une peinture si vraie, si animée, il étoit, comme les Hébreux aux rives de l'Euphrate, livré aux plus tristes souvenirs; et quel est l'homme assez dépourvu de sensibilité ou d'indulgence pour lui faire un crime de n'avoir pas toujours assez soigneusement éloigné de sa plume ce qui pouvoit réveiller les ressentiments et rappeler des malheurs que la France entière s'occupoit à réparer . . . .
. . . .

Mais si je ne veux pas accuser l'auteur, je puis juger son livre, et examiner, comme je l'ai dit en commençant, s'il n'a pas réussi autant et plus comme ouvrage de parti que comme ouvrage de littérature.

M. de Châteaubriand a pu ne pas apercevoir lui-même la vérité que j'exprime ici. Il a déclaré qu'*il n'étoit pas question de la révolution dans le Génie du Christianisme* [1]. Sans doute son intention a été de se tenir parole à lui-même; mais n'a-t-il pas plus d'une fois perdu de vue cet engagement? c'est ce que j'ai examiné en parcourant de nouveau son livre, et je vais, Messieurs,

[1] *Voyez* les *Préfaces* dans ce volume, page xiij.

mettre sous vos yeux le résultat de cet examen que sa rapidité a nécessairement dû rendre imparfait, mais qui sera du moins d'une fidélité scrupuleuse dans ce que je vous rapporterai.

Je passerai sur la partie de l'ouvrage où l'auteur accuse à la fois M. de Voltaire et ses amis d'avoir formé une ligue contre la religion, où il appelle l'Encyclopédie *Babel des sciences et de la raison*. Il n'entre pas dans le plan du court travail que je veux vous présenter de relever le peu d'équité que M. de Châteaubriand a mis dans son jugement sur le dix-huitième siècle, et sur les auteurs dont le génie ou le talent ont le plus honoré cette époque, qui est trop souvent jugée avec ignorance, avec légèreté, avec mauvaise foi, avec injustice, avec ingratitude.

Mais il n'est pas hors de mon sujet de faire remarquer que cette tendance habituelle de l'auteur, cette direction de pensée qu'on retrouve sans cesse dans ses écrits, a été aussi un moyen de compter parmi les défenseurs du *Génie du Christianisme*, les membres de cette secte plus ardente aujourd'hui à décrier Voltaire, qu'on ne le fut jamais à louer les incontestables services qu'il a rendus aux lettres et à son pays.

Plus loin l'auteur, parlant du divorce permis par nos lois, dit : Qu'*il porte le désordre au*

sein des familles... en corrompant le cœur, en faisant du mariage une prostitution civile.

J'omets de nombreux passages des trois premiers volumes, parce que le temps me manque pour les recueillir et les citer, et je viens au quatrième volume qui en renferme davantage.

Je trouve que l'auteur, qui, selon sa préface, ne doit pas parler de la révolution, dit : *Cette journée de la bénédiction de la terre...* (le Dimanche) *choqua cette Convention qui avoit fait alliance avec la mort, parce qu'elle étoit digne d'une telle société... Elle voulut séparer le peuple françois des autres peuples, et en faire, comme des Juifs, une caste ennemie du genre humain.*

Le chapitre des *Tombeaux* est consacré à censurer la loi rendue en 1777, et renouvelée de nos jours pour éloigner les lieux où reposent les morts des enceintes qu'habitent les vivants; je ne le transcrirai pas, j'y renvoie seulement, ainsi qu'à la note qui commence par ces mots : *Nous passons sous silence les horreurs commises pendant les jours révolutionnaires; il n'y a point d'animal domestique qui ne fût inhumé avec plus de décence que le corps d'un citoyen françois, etc.*

Un autre chapitre est consacré à parler de l'ancienne sépulture des Rois de France. Je

n'en rapporterai, je n'en blâmerai ici aucune expression; mais je ferai remarquer la note placée à la fin du volume; elle contient une espèce de procès-verbal de l'exhumation de Saint-Denis. Je n'ai pu m'empêcher de me demander quel rapport ce procès-verbal peut avoir avec l'ouvrage, quelle explication il en a donnée, ce qu'il y a ajouté; ce qu'il a de littéraire, de poétique, de religieux; enfin, pourquoi, même dans les dernières éditions, même dans ces notes si nombreuses, si étendues, l'auteur ne dit pas un mot des monuments ordonnés, élevés, en expiation de ces événements déplorables.

Je laisse à vous-mêmes, Messieurs, le soin de répondre à ces questions.

Plus loin, l'auteur, parlant des Missions, après avoir fait un juste éloge du zèle des hommes pieux qui s'y sont consacrés, étend cet éloge jusqu'à ces établissements des Jésuites dans le Paraguay, monument de l'ambition plus que de la piété de ce corps célèbre.

Puis, passant aux missions de la Guyane, il rentre encore dans les événements de la révolution, et nous peint *Billaud-Varenne et Pichegru dans la même case à Synamary, etc.*

Les hôpitaux rétablis de nos jours avec une bienfaisance si généreuse, j'ai presque dit, si

prodigue, et les femmes si dignes de respect qui se consacrent à servir la pauvreté et la douleur dans les asiles qui leur sont ouverts, étoient un sujet digne de la plume de M. de Châteaubriand, et j'ai regretté de trouver, au lieu de la peinture touchante qu'il étoit capable d'en faire, le tableau de quelques jours de misère et de crimes dont il n'a pas été témoin, et qu'il suppose avoir vus pour s'excuser d'en parler.

Hé bien, dit-il, *nous avons vu les malades, les mourants près de passer, se soulever sur leurs couches, et, faisant un dernier effort, accabler d'injures les femmes angéliques qui les servoient... D'autres femmes semblables à celles-ci... ont été publiquement fouettées.*

Je m'arrête à ce dernier mot, le seul peut-être de tout l'ouvrage qui contraste avec l'élévation continuelle du style; et je demande encore, en vous laissant encore à répondre, qui a pu, dans cette page, faire supporter à un auteur, si délicat dans toutes les autres, une disparate aussi étrange?

Un peu plus loin, injuste envers son pays, injuste envers les Médicis, envers François I[er], envers Louis XIV, l'auteur attribue au Saint-Siége la civilisation de l'Europe.

« C'est une chose assez généralement recon-
» nue, que l'Europe doit au Saint-Siége sa civi-

» lisation, une partie de ses meilleures lois, et
» presque toutes ses sciences et ses arts. Les
» souverains pontifes vont maintenant chercher
» d'autres moyens d'être utiles aux hommes;
» une nouvelle carrière les attend, et nous avons
» des présages qu'ils la rempliront avec gloire.
» Rome est remontée à cette pauvreté évangé-
» lique qui faisoit tout son trésor dans les an-
» ciens jours. Par une conformité remarquable,
» il y a des Gentils à convertir, des peuples à
» rappeler à l'unité, des haines à éteindre, des
» larmes à essuyer, des plaies à fermer, et qui
» demandent tous les baumes de la religion. Si
» Rome comprend bien sa position, jamais elle
» n'a eu devant elle de plus grandes espérances et
» de plus brillantes destinées. Nous disons les
» espérances; car nous comptons les tribula-
» tions au nombre des désirs de l'Église de Jésus-
» Christ. Le monde dégénéré appelle une seconde
» prédication de l'Évangile. Le christianisme se
» renouvelle et sort victorieux du plus terrible
» des assauts que l'enfer lui ait encore livrés.
» Qui sait si ce que nous avons pris pour la
» chute de l'Église, n'est pas sa réédification!
» Elle périssoit dans la richesse et le repos; elle
» ne se souvenoit plus de la croix. La croix a
» reparu, elle sera sauvée. »

On trouve ensuite l'apologie de la conduite

des papes envers les souverains, en ces termes :

« Lorsque les papes mettoient les royaumes » en interdit, lorsqu'ils forçoient les empereurs » à venir rendre compte de leur conduite au » Saint-Siége, ils s'arrogeoient, sans doute, un » pouvoir qu'ils n'avoient pas ; mais en bles- » sant la majesté du trône, ils faisoient peut- » être du bien à l'humanité. Les rois devenoient » plus circonspects ; ils sentoient qu'ils avoient » un frein, et le peuple une égide. Les rescrits » des pontifes ne manquoient jamais de mêler » la voix des nations et l'intérêt général des » hommes aux plaintes particulières.

» *Il nous est venu des rapports que Philippe,* » *Ferdinand, Henri, opprimoit son peuple, etc.* » Tel étoit, à peu près, le début de tous ces » arrêts de la cour de Rome.

» S'il existoit au milieu de l'Europe un tri- » bunal qui jugeât, au nom de Dieu, les nations » et les monarques, et qui prévînt les guerres » et les révolutions, ce tribunal seroit le chef- » d'œuvre de la politique et le dernier degré » de la perfection sociale. Les papes, par l'in- » fluence qu'ils exerçoient sur le monde chré- » tien, ont été au moment de réaliser ce beau » songe. »

Je n'ai pas rapporté ce que contiennent les chapitres sur les congrégations religieuses, mi-

lices papales, objet des regrets et des éloges de l'auteur.

Une partie de ces opinions peut être défendue par un homme juste, par un bon esprit, surtout par un cœur sensible et une imagination exaltée.

Les bonnes œuvres, les grands travaux des cénobites anciens sont incontestables; mais le temps qui a dénaturé ces institutions en a amené la fin.

Ceux qui voudroient encore les relever malgré nos lois et en dépit de nos mœurs, ont eu un défenseur éloquent, et la voix de leur reconnoissance a dû se mêler aussi à ces voix nombreuses qui redisoient les passages que j'ai cités.

J'ai eu occasion de faire remarquer que les notes à la fin de chaque volume étoient le plus souvent dans le même esprit que les morceaux rapportés.

C'est ainsi qu'on retrouve dans le cinquième volume, consacré à une collection d'extraits critiques ou apologétiques, la même direction que dans les autres parties de l'ouvrage, et sans doute contre la primitive intention de l'auteur; car il annonce *avoir fait disparoître toutes les allusions* dans les nouvelles éditions, et *il assure que ceux-là se trompent qui le croient animé de l'esprit de parti.*

Et cependant, malgré cette intention, malgré cette résolution, auxquelles son esprit s'étoit arrêté, un entraînement involontaire, une puissance presque irrésistible de sentiment et de situation portoit l'écrivain vers la direction dont il croyoit, sinon s'éloigner, au moins se tenir à juste distance.

C'est ainsi que l'auteur plaçoit au premier rang (*Voyez* les préfaces) *les marques de bienveillance du successeur de Léon X et de Pie VI*, tandis qu'il n'a encore parlé nulle part, que je sache, de la bienveillance et de la bonté du monarque qui lui a rendu sa patrie, lui a permis la célébrité, en attendant qu'il obtînt la gloire.

C'est ainsi qu'au cinquième volume, pag. 87, on trouve, à propos de Corneille, ces paroles, qui, retranchées des nouvelles éditions, sont pourtant ainsi reproduites dans les notes; ces paroles qu'on a besoin de copier pour s'assurer qu'elles ont été écrites : « *Le spectateur demeure* » *presque froid aujourd'hui aux scènes sublimes* » *des Horaces et de Cinna; derrière tous ces mots* » *admirables:* Quoi! vous me pleureriez mourant » pour mon pays, etc., *on ne voit plus que du* » *sang, des crimes, et le langage de la tribune* » *de la Convention.* »

C'est ainsi que dans une autre note on insère un fragment de M. de Châteaubriand, où, à

propos d'une procession à Lyon il s'exprime ainsi :

« Quelle est cette puissance extraordinaire » qui promène ces cent mille chrétiens sur ces » ruines? par quel prodige la croix reparoît-elle » en triomphe dans cette même cité où naguère » une dérision horrible la traînoit dans la fange » ou le sang? D'où renaît cette solennité pros- » crite? quel chant de miséricorde a remplacé si » soudainement le bruit du canon et les cris des » chrétiens foudroyés? Ce sont les pères, les » mères, les frères, les sœurs, les enfants de ces » victimes qui prient pour les ennemis de la foi, » et que vous voyez à genoux de toutes parts » aux fenêtres de ces maisons délabrées, et sur » les monceaux de pierres où le sang des martyrs » fume encore. Ces collines chargées de monas- » tères non moins religieux, parce qu'ils sont » déserts; ces deux fleuves, où la cendre des » confesseurs de Jésus-Christ a si souvent été » jetée; tous ces lieux consacrés par les premiers » pas du christianisme dans les Gaules; cette » grotte de saint Pothin, ces catacombes d'Iré- » née, n'ont point vu de plus grands miracles » que celui qui s'opère aujourd'hui. Si, en 1793, » au moment des mitraillades de Lyon, lorsqu'on » démolissoit les temples, et que l'on massacroit » les prêtres; lorsqu'on promenoit dans les rues

reurs que je viens de relever, dont je connois tant d'exemples avec moins d'excuses, que de tant de talent dans un genre qui n'a point de modèles; qui aura, j'espère, peu d'imitateurs, et que peut-être abandonnera désormais celui-là même qui l'a créé.

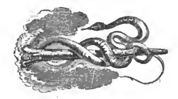
Il doit aimer son pays, celui qui, dans les déserts de l'Amérique septentrionale, a parlé de la patrie, de son attrait, de son empire, de son amour, comme l'auteur du *Génie du Christianisme.*

Depuis que cette patrie lui a été rendue, que de grands et de nobles sujets ont été créés pour une imagination féconde, un esprit élevé, un cœur ardent, une âme françoise!

Sans doute nous verrons M. de Châteaubriand, avec la conscience de son talent que tout le monde avoue, et revenant à une impartiale justice que tout le monde a jusqu'ici au moins le prétexte de contester, réparer des erreurs dont alors on ne parlera plus, et se montrer digne des lettres françoises qu'il peut honorer; des événements contemporains qu'il peut célébrer.

Je conclus, comme je l'ai dit en commençant, qu'après avoir examiné le *Génie du Christianisme*, sous les rapports de sa composition, de son plan, de son style, de son objet, la classe a

droit d'examiner si l'esprit de parti n'a pas eu une part considérable à son succès, et c'est un devoir pour elle de le déclarer, si elle le reconnoît.



OPINION

DE M. L'ABBÉ SICARD.

Un des membres de la commission ayant rappelé à la classe tout ce qui a donné lieu au travail particulier que vous avez demandé à chacun de vos commissaires, et ce membre ayant mis sous vos yeux son opinion sur le plan de l'ouvrage, sur la liaison des parties principales qui en forment l'ensemble, et sur le but que l'auteur a dû se proposer, il ne me reste plus qu'à vous communiquer mes observations particulières sur ce qui n'a pas été encore remarqué.

La première imperfection qui m'a frappé, à l'inspection du titre de l'ouvrage, a été ce titre même, et je me suis dit : Le génie d'une institution quelconque n'est-il pas ce qui la constitue ce qu'elle est, son caractère propre, ce à quoi elle tend principalement et où se rapportent tous ses accessoires? C'est sans doute ce que son auteur a dû se proposer. Or, le fond,

le caractère propre et dominant du christianisme, le but principal de son fondateur, n'a pu être d'exalter l'imagination des poëtes, des peintres, des sculpteurs, des musiciens et des artistes de toute espèce, des agriculteurs, de faire produire ce qu'on appelle des chefs-d'œuvre des beaux-arts destinés à embellir la vie présente, à flatter les sens, ce qui ne serviroit guère qu'à faire oublier la vie future; et ce n'est certainement pas l'objet de cette sainte religion, au dire même de l'auteur. Le christianisme étant une religion de privations, de mortifications et de pénitence, ne peut avoir pour objet d'exalter la tête au point de lui faire produire les chefs-d'œuvre de la musique, de la poésie, de la peinture. Ce n'est donc pas dans une imagination brillante qu'il falloit chercher son génie, sa destination, son essence. L'Apôtre l'avoit dit en trois mots : *La grâce de Dieu notre Sauveur* nous a appris à vivre avec *tempérance*, avec *justice*, avec *piété*.

Voilà le vrai génie du christianisme, son propre caractère; telle est la fin de cette divine institution. C'est là son génie : le chercher ailleurs seroit une méprise, le faire servir à d'autres usages seroit une véritable profanation. Mais, ne nous y trompons pas, l'auteur n'a pas ignoré, plus que nous, le véritable esprit du christia-

nisme ; il ne s'est pas mépris sur son génie. Il n'y a d'erreur ici que sur le choix du titre, et c'est uniquement ce choix que je blâme ici.

Un autre objet non moins important a blessé mes regards et m'a paru également en contradiction avec ce même titre. Sans doute, un ouvrage de littérature ne doit pas être un livre de dévotion ; mais chez toutes les nations, et surtout chez une nation chrétienne, tout écrit doit tourner au profit des mœurs, et surtout quand cet écrit a pour objet principal de placer le christianisme bien au-dessus de l'ancien polythéisme. Les deux récits de pure imagination qui représentent la peinture de cette passion funeste qui fait tant de ravages dans les jeunes cœurs [1], ne devoient donc pas se trouver dans l'ouvrage, et l'auteur l'a si bien senti, qu'il a retranché ces deux épisodes dans l'édition destinée aux jeunes gens.

Je l'invite à n'être pas moins sévère à l'égard de quelques phrases contraires à la sainteté de son but, et qui forment une disparate choquante avec le ton religieux de l'ouvrage. Ces fautes me paroissent plus graves que celles qui échappent quelquefois à l'auteur contre la clarté, l'élégance et la simplicité du langage. Je vais en

[1] *Hoc maximè vitio periclitatur genus humanum.*

indiquer un petit nombre de l'une et de l'autre espèce.

« Si l'on arrive, dit-il, en ne croyant rien, » dans les royaumes de la solitude, on en sort en » croyant tout. »

A propos de Julie, cette fameuse héroïne de *la Nouvelle Héloïse,* l'amour en elle, dit M. de Châteaubriand, « est une voix troublée qui sort » d'un sanctuaire de paix, un cri d'amour que » prolonge, en l'adoucissant, l'écho religieux » des tabernacles. » *L'amour!... Un cri d'amour!* Qu'est-ce encore que le *cri religieux des tabernacles* qui prolonge un *cri d'amour en l'adoucissant?*

Je continue : « La religion charme l'esprit » sans détruire la partie poétique de l'âme, en » lui ôtant le champ des découvertes et des » désirs. »

Cette même Julie a inspiré cette autre pensée : « La nature rebelle, saisie toute vivante par la » grâce, se débat vainement *dans les embrassements du ciel.* »

Qu'est-ce que ces embrassements du ciel? Ailleurs on lit ce qui suit :

« La beauté dont le chrétien passionné est » épris ne se montre ici-bas à ses amants que » voilée, et s'enveloppant dans les replis de l'univers comme dans un manteau. »

Le Prophète avoit dit que les cieux, que le firmament, que tout l'univers, publioient la gloire, la bonté, la magnificence de leur Auteur. Ici tous ces ouvrages ne sont qu'un voile et un manteau dans les replis duquel le chrétien tâche de les découvrir.

« La Trinité sainte est la divine charpente » de l'univers; elle a pour ternaire mystique la » cime, la racine et la sève des plantes. »

L'auteur voit la sainte Trinité jusque dans les trois Grâces, dans la vie et la mort de l'homme, et dans les trois dieux qui composoient, en se réunissant, la puissance entière de l'univers. Ces emblèmes sont bien loin d'être dignes de la majesté d'un si grand mystère.

Dans la félicité promise aux élus dans l'autre vie, l'auteur ne voit qu'une froide uniformité, une fatigante monotonie. Pour prévenir ou dissiper l'ennui des bienheureux, il voudroit que l'espoir d'un plus grand bonheur leur fût donné, ou même l'attente vague de quelque grande révolution; et si cela ne suffit pas, il est d'avis qu'on rappelle au ciel les affections de la terre, afin qu'on fasse revivre les passions dans l'âme des élus. Voici ses expressions : « Nous pensons » que, pour éviter la froideur, et l'éternelle et » toujours semblable félicité des justes, il fau» droit d'abord essayer d'établir dans le ciel une

» attente quelconque de plus de bonheur, ou de » quelque grande époque inconnue dans la ré» volution des êtres. Ensuite on y pourroit rap» peler davantage les choses humaines, soit en » tirant des comparaisons, soit en donnant des » affections et même des passions aux élus. »

Mais il ne s'agissoit pas de créer un ciel poétique, il s'agissoit seulement de prouver que le ciel des chrétiens est plus poétique que tous les autres, et je crains bien que les petits ornements que M. de Châteaubriand voudroit y ajouter ne fassent croire précisément le contraire de ce qu'il s'est proposé de persuader. Ses adversaires pourront dire qu'il ne lui suffit pas de composer des romans pour ce bas monde, qu'il en compose encore pour l'autre.

Par une suite de sa profonde sensibilité, l'auteur annonce partout l'amour le plus tendre pour les dévotions populaires, dont la religion a presque toujours autant de sujet de se plaindre que la raison.

« Qui ne connoît, s'écrie-t-il, Notre-Dame-des-» Bois, cette habitante du creux de la Vieille-» Épine, ou du trou moussu de la fontaine? elle » est célèbre dans tout le hameau par ses mi» racles. Les filles qui ont perdu leurs fiancés » ont souvent, au clair de la lune, aperçu les » âmes de ces jeunes hommes dans ce lieu soli-

» taire; elles ont reconnu leur voix dans les sou-
» pirs de la fontaine. Les colombes qui boivent
» les eaux de la fontaine ont toujours des œufs
» dans leur nid, et les fleurs qui croissent sur
» ses bords ont toujours des boutons sur leur
» tige. Il étoit convenable que cette sainte des
» forêts fit des miracles doux comme les mousses
» qu'elle habite, charmants comme les eaux qui
» la voilent. »

De pareils détails sont peu dignes de la grandeur et de la noblesse du sujet, et forment un contraste désagréable avec les morceaux éloquents qu'on trouve à chaque page.

Continuons : « L'esprit de Jehova, porté d'a-
» bord par l'emblème de la douceur et de l'a-
» mour, n'est plus, dès que Dieu *se sent travaillé*
» *du besoin de semer sa parole*, cette colombe
» qui couvroit les hommes de ses ailes de paix;
» il reprend sa consumante ardeur, c'est un
» Verbe invisible. »

Ici l'Esprit-Saint est confondu avec le Verbe.

L'auteur voit partout gravées, dans chaque objet, les paroles et les figures des mystères de l'Incarnation du Verbe : Le fleuve, dit-il, sort de la fontaine; le lion est nourri d'abord d'un lait pareil à celui que suce l'agneau.

Les anciens adorateurs des dieux du paganisme sont à ses yeux de vénérables Solitaires

qui chantoient leurs dieux sur la lyre, et qui étoient *très-riches d'une vie sainte.*

Que deviendroit alors ce dogme du christianisme qui enseigne qu'il n'y a de sainteté que dans son sein?

« L'épouse d'un chrétien n'est pas, selon l'au-
» teur, une simple mortelle, c'est un être extra-
» ordinaire, mystérieux, angélique: et pourquoi
» cela? Parce qu'elle est la chair de sa chair, le
» sang de son sang, une partie de sa substance. »

D'où il suit évidemment que le mari est tout au moins aussi, à ses yeux, non un simple *mortel*, mais un *être extraordinaire*, un *être mystérieux*, un *être angélique.* Les femmes étoient bien plus réellement des êtres extraordinaires, mystérieux, prophétiques chez les anciens Gaulois et dans les forêts des Druides : mais les anciens Gaulois et les Druides n'étoient pas chrétiens.

Ce qui suit ne nous a pas paru assez naturel, nous y avons même remarqué un peu d'obscurité.

« C'est par la mort que la morale est entrée
» dans la vie. »

Le passage suivant ne nous a pas paru plus clair.

En parlant du moment critique où un jeune homme est sur le point d'éprouver le feu des

passions, « c'est, dit l'auteur, le moment où Dieu » devient l'immense génie dont l'adolescent se » sent tout à coup tourmenté. »

Ailleurs, je trouve une comparaison bien plus singulière! Le sacrement de la confirmation, selon M. de Châteaubriand, est comme ces sceptres qui passoient de race en race, chez ces rois antiques, et sur lesquels les *Évandre* et les *Nestor*, pasteurs des hommes, s'appuyoient en jugeant les peuples. Certainement le rapprochement d'objets aussi disparates blesse les règles de la justesse des idées.

Ailleurs, l'auteur appelle la religion la fille des harpes et des torrents.

« Rien, dit-il, n'est plus religieux que les can» tiques que chantent, avec les vents, les chênes » et les roseaux du désert. Le musicien qui veut » suivre la religion dans tous ses rapports est » obligé d'apprendre l'imitation des harmonies » de la solitude; il faut qu'il connoisse les notes » mélancoliques que rendent les eaux et les » arbres; il faut qu'il ait étudié le bruit des » vents dans les cloîtres, et ces murmures qui » règnent dans l'herbe des cimetières. »

Des oiseaux de passage se reposent-ils un instant dans nos forêts, et en reprenant leur vol laissent-ils tomber quelques plumes, l'auteur s'écrie aussitôt : « Heureux les hommes qui ont

» quitté la terre sans y laisser d'autres débris
» que quelques plumes de leurs ailes! »

Ailleurs, c'est une vieille corneille, qui, perchée sur un chêne, *avec lequel elle a vieilli*, s'y tient immobile et comme *pleine de pensées*, et abandonne, de temps en temps, aux vents du désert *des monosyllabes prophétiques*.

Cette pensée rappelle ce vers de Virgile :

Sæpe sinistra cavâ prædixit ab ilice cornix.

C'est ainsi que parloit Virgile, et on sait qu'il n'étoit pas inspiré par le *Génie du Christianisme*.

Pour donner une idée du court passage de l'homme sur la terre, l'auteur s'exprime ainsi :

« L'Éternel a placé la naissance et la mort sous
» la forme de deux fantômes voilés aux deux
» bouts de notre carrière; et, du haut de son
» trône, il a jeté notre vie comme une petite
» colonne brisée, roulant sans base et sans som-
» met dans le vague du temps. »

L'auteur continue : « Dieu ne voulant pas dé-
» truire tout l'homme, inventa la mort comme
» un demi-néant pour punir le pécheur. »

L'Écriture donne ici un démenti formel à notre auteur, par ces paroles textuelles : *Deus mortem non fecit* [1].

[1] *La Sagesse*, liv. 1, chap. 1.

L'auteur reprend : « Au temps du déluge les » temples se remplirent de pâles suppliants, qui » peut-être avoient renié Dieu toute leur vie. » Mais bientôt on annonça que l'Océan tout » entier étoit aussi à la porte des temples... » Y avoit-il des temples au temps du déluge ? C'étoit le temps de la loi de nature, et le premier qui ait été construit ne l'a été que par Salomon, sous la loi écrite.

Voulant représenter un paysan sur la porte de sa cabane dans une attitude pensive : « Voyez, » nous dit-il, cette noble figure, plantée, » *comme la statue d'un Dieu*, sur le seuil d'une » chaumière : ce front sublime... ces épaules » ombragées d'une noire chevelure, et qui sem- » blent encore s'élever comme pour soutenir le » ciel, quoique courbées sous le poids de la vie. »

Ne trouvera-t-on pas une exagération déplacée dans la peinture de ce paysan, ainsi debout sur la porte de sa cabane ?

L'auteur compare l'âme à un instrument incomplet, à une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs. En général (pour parler le langage de l'auteur), la justesse est une corde qui me paroît manquer souvent à sa lyre.

M. de Châteaubriand s'étonne, avec raison,

que l'étude de la nature ne conduise pas à la conviction de l'existence de Dieu; il cherche l'explication de ce phénomène. Hé! qui croiroit qu'il la trouve dans les cabinets d'histoire naturelle?

« C'est dans ces tombeaux (les cabinets d'his-
» toire naturelle) où le néant a rassemblé ses
» merveilles; c'est là qu'il faut chercher la raison
» de ce phénomène. A force de se promener
» dans l'atmosphère des sépulcres, l'âme du na-
» turaliste athée y a gagné la mort. »

J'ai quelque regret d'être forcé de blâmer cet autre abus de la métaphore. Est-il vrai, en effet, que l'athée le soit devenu dans les cabinets d'histoire naturelle? Car c'est sans doute à l'athéisme que l'auteur donne le nom de *mort*; et c'est cette mort que l'athée, selon lui, a gagnée dans ces cabinets, qu'il appelle *des tombeaux*.

Les faits de l'histoire les plus constants sont quelquefois dénaturés. L'auteur ne craint pas de dire que la loi évangélique a dû abolir la loi naturelle qui favorisoit la population au-delà de certaines bornes. Pour appuyer cette assertion qu'il seroit difficile de défendre contre les reproches d'une sage politique, il dit qu'Abraham parut dans un temps d'innocence; que Jésus-Christ, au contraire, vint au milieu de la corruption.

L'auteur, qui paroît si instruit des saintes Écritures, auroit dû se ressouvenir d'avoir lu, comme nous, qu'au moment où Abraham parut dans le monde, Dieu n'avoit presque plus ni adorateurs, ni autels; que les mêmes crimes qui, quelques siècles auparavant, avoient amené le déluge, couvroient de nouveau l'univers; que l'idolâtrie avoit étendu ses sombres voiles sur toutes les nations, et qu'une extrême dépravation de mœurs étoit l'inséparable compagne de l'idolâtrie. Il suffiroit pour s'en convaincre, si on pouvoit l'ignorer, de jeter un coup-d'œil sur l'*Histoire Universelle de Bossuet;* on y verroit qu'au moment où Dieu appela Abraham, les hommes, ensevelis dans la chair et le sang, n'avoient qu'une idée obscure de la puissance divine; que le soleil, les astres, le feu, les éléments étoient l'objet de l'adoration universelle; que l'idée de Dieu étoit si profondément altérée dans le cœur de l'homme, qu'à peine pouvoit-on en reconnoître quelques traits; que, poussé par cette impression aveugle qui le dominoit, le genre humain s'enfonçoit dans l'idolâtrie sans que rien pût le retenir; qu'un si étrange mal faisoit des progrès si extraordinaires, que, de peur qu'il n'achevât d'infecter tout le genre humain, et n'effaçât tout-à-fait la connoissance de Dieu, Dieu appela d'en haut son serviteur Abraham,

dans la famille de qui il vouloit établir son culte. Bossuet n'auroit donc pas approuvé l'opinion d'un écrivain qui auroit appelé *temps d'innocence* les siècles les plus déplorables et les plus ténébreux.

Les femmes, que son ouvrage a enchantées, (et cela devoit être), lui pardonneront difficilement le trait suivant :

« Telles femmes, pendant le règne de la ter-
» reur, avoient donné des preuves multipliées
» d'héroïsme, de qui la vertu est venue échouer
» contre un bouquet de fleurs, une fête, une
» mode nouvelle. »

Mais ces héroïnes dont la vertu a fait, pour si peu de chose, un triste naufrage, ne trouveront-elles pas à se rassurer contre les remords dans cette maxime générale, qui ôte à Dieu et aux hommes tout droit de s'en plaindre? « Dieu,
» dit M. de Châteaubriand, en condamnant la
» femme à enfanter avec douleur, lui a donné
» une force invincible pour la peine; mais, en
» même temps, il lui a ôté toute puissance contre
» le plaisir. »

Ne pourront-elles pas dire, s'appuyant sur cette maxime, que si elles n'ont pu résister à l'attrait du plaisir, c'est que le créateur leur en a ôté lui-même toute *puissance*. Quel motif d'excuse et même de justification n'auront-elles

pas pour avoir manqué de courage, si le pouvoir, sans lequel il n'y en a point, leur a manqué?

Peut-être aussi ce qu'il dit des temps des anciens chevaliers n'est-il pas à l'abri de tout reproche. Ce n'est pas à un chrétien à regretter ces temps antiques, ces temps chevaleresques, ces mœurs, ces amours, ces galanteries de tous les preux; leurs courses vagabondes, leurs défis, leurs cartels, le mélange de leurs superstitions et de leurs faits d'armes, et le grand zèle qui les tenait toujours prêts à se battre pour la *dame de leurs pensées*. La religion pourroit-elle réellement, comme le dit l'auteur, *s'en tenir honorée*. Ces chevaliers, dit-il, étoient en amour, tendres et délicats. Cela se peut, lui répondra un chrétien; mais cela prouve-t-il quelque chose en faveur du christianisme? Aussi n'est-ce pas aux mœurs des chrétiens que notre auteur oppose les mœurs chevaleresques, mais seulement aux mœurs héroïques sous le polythéisme, ce qui justifie un peu ce morceau.

Les Troubadours, dont les poésies étoient tout au moins galantes, et souvent licencieuses, l'auteur nous apprend que c'est à sainte Geneviève que la France doit ces galants rimeurs; que c'est le chant de cette vierge, si célèbre par sa vertu austère, qui les a inspirés.

« De qui les gentilles Gaules tiendroient-elles

» leurs Troubadours, leur parler naïf, et leur » penchant aux grâces, si ce n'étoit du chant » pastoral, de l'innocence et de la beauté de leur » patronne (sainte Geneviève)? . . .

» La virginité, remontant depuis le dernier » anneau des êtres jusqu'à l'homme, passe bien» tôt de l'homme aux anges, et des anges à » Dieu, où elle se perd » . . . . Qu'est-ce qu'une *virginité qui passe à l'homme, de l'homme à l'ange, et qui finit par se perdre en Dieu?* Tout cela, il faut bien l'avouer, nous paroît obscur.

Les antithèses manquent quelquefois de justesse. Les oiseaux qui, dans l'hiver, nous viennent du nord pour servir à notre nourriture, l'auteur les appelle *la manne des autans*, et les rossignols *les dons des zéphyrs;* on sait que les autans sont les vents du midi.

On a reproché à M. de Châteaubriand quelques fautes contre la langue; quelques-unes peuvent être échappées à la négligence des imprimeurs; mais quand même on pourroit les attribuer à un écrivain aussi distingué, n'est-ce pas le cas de se rappeler ici le précepte d'Horace :

> Verùm ubi plura nitent... non ego paucis
> Offendar maculis...

J'ai dû relever des inconvenances graves qui

m'ont paru contraires au but de l'auteur, et qui pourroient, de temps en temps, faire perdre de vue la majesté de son sujet, et déparer la noblesse et l'élégance habituelle de son style. Je m'arrêterai avec bien du plaisir sur les parties de son ouvrage qui doivent exciter une admiration durable et qui en justifient le très-grand succès.

Achevons, auparavant, de relever tout ce qui peut être l'aliment du blâme, et n'excusons pas même ces fautes qui, comme je l'ai dit, pourroient être imputées aux imprimeurs. Ne dissimulons rien, quand ce que nous blâmons est racheté par tant de beautés.

Voici les fautes contre la langue :

De peur qu'on EN *découvre la fausseté.*

Ne seroit-il pas possible que la forme extérieure NE *participât de l'arche intérieure ?*

On ne peut douter que les institutions religieuses SERVISSENT *au maintien des mœurs.*

On ne peut se dissimuler que la marine, le commerce, SOIENT NÉS *de ces institutions.*

Faute sur le GENRE.

*Au centre d'*UNE *monticule.*

CETTE *monticule sonore.*

Faute sur le PARTICIPE.

La nation algonquine s'étant ATTIRÉE *la haine.*

Faute sur le relatif QUELQUE.

De QUEL côté qu'on envisage le culte de l'Évangile.

Faute sur le régime INDIRECT.

J'eusse préféré d'être jeté aux crocodiles de la fontaine, QUE *de me trouver seul ainsi avec Atala.*

On lui reproche aussi quelques fautes sur la signification des mots latins.

Il traduit *os* par *bouche*, au lieu de le traduire par *visage* ou *physionomie*. On ne dit pas, pour traduire ces mots, *cæco carpitur igni*, *Didon brûle d'un feu* AVEUGLE ; on dit, *Didon brûle d'un feu* SECRET.

Mais gardons-nous, par une dissection plus long-temps prolongée, de flétrir des beautés dont on peut dire que la persévérante continuité serait trop fatigante. Un style audacieux, quelques incorrections jetées çà et là, comme des ombres, au lieu de le rebuter, reposent l'esprit. On aime ces hardiesses qui font chercher la pensée de l'auteur, et tout est excusé quand elle est devinée; mais c'est surtout quand on parcourt ces magnifiques tableaux dont nous allons enrichir notre rapport, que tout est excusé. Oui, tout est excusé, et même cet oubli des règles du langage et ces épisodes parasites qui trop souvent coupent le fil des idées; et ces traits d'érudition semés sans économie, et qui

ne devroient se trouver là que lorsque la nécessité les appelleroit; et ces images souvent trop grandes pour la taille juste des objets, et l'incohéreuce des mots, et leur pompe souvent factice, et les teintes exagérées de quelques-unes des couleurs de ses tableaux, et ces abus fréquents de l'imagination la plus riche et la plus poétique, et même cette recherche dans le style qui gâte, par un seul trait manqué, une description qui alloit faire passer dans l'âme du lecteur l'enthousiasme de l'écrivain.

Telle est la part que nous avons cru devoir faire à la critique, pour avoir le droit de faire aussi la sienne à la louange.

Mais, nous dira-t-on peut-être, quelle part peut avoir la louange dans l'examen d'un ouvrage où tant de fautes ont été remarquées, et tant de traits contraires à l'ordre des idées, à leur justesse et à leur fidèle expression? Nous demanderons, à notre tour, s'il n'y a rien à louer dans un ouvrage qu'un si grand succès a couronné; nous demanderons les raisons de ce succès qui fut si éclatant, si extraordinaire, si universel, qui, après un si grand nombre d'éditions, est toujours le même?

On pourroit nous faire la réponse que fit Balzac à Scuderi, lors du succès qui se soutient encore, après plus de cent soixante ans de gloire

et de triomphe d'un des plus grands chefs-d'œuvre qui ait jamais illustré lascène françoise.

« Toute la France, disoit Balzac, entre en » cause avec lui (Corneille), et peut-être il n'y » a pas un des juges dont vous êtes convenus » ensemble, qui n'ait loué ce que vous désirez » qu'il condamne; de sorte que, quand vos ar- » guments seroient invincibles et que votre ad- » versaire y acquiesceroit, il auroit toujours de » quoi se consoler glorieusement de la perte » de son procès, et vous dire que c'est quelque » chose de plus d'avoir satisfait tout un royaume » que d'avoir fait une pièce régulière. Vous dites, » Monsieur, qu'il a ébloui les yeux du monde, » et vous l'accusez de charme et d'enchantement; » je connois beaucoup de gens qui feroient va- » nité d'une telle accusation. »

Ainsi les défenseurs de M. de Châteaubriand, tout en convenant de la justesse de notre critique, nous diront que c'est quelque chose de plus d'avoir excité, en faveur de son livre, un enthousiasme universel; d'avoir mérité qu'il fût traduit dans toutes les langues; de le voir, à la faveur de tant d'éditions, dans les mains des lecteurs de toutes les classes; d'avoir obtenu le suffrage des littérateurs les plus distingués, que d'avoir fait un ouvrage exempt de tous les défauts que nous lui reprochons. Ils l'accuseront,

si l'on veut, de charme et d'enchantement, comme les ennemis du *Cid* en accusoient Corneille; et ainsi que ce grand tragique, M. de Châteaubriand fera vanité de cette accusation.

Balzac continue : « Corneille, Monsieur, vous » avouera qu'il a trompé toute la cour et tout le » peuple; mais que la tromperie, qui s'étend à » un si grand nombre de personnes, est moins » une fraude qu'une conquête. » Les amis de notre auteur nous diront aussi que les fautes que nous relevons sont répandues dans un très-petit nombre de pages où l'auteur traitoit des choses les plus relevées de la religion, et que là son imagination dominant son esprit et maîtrisant son goût, il écrivoit sous la dictée de cette *folle*, sans être assez calme pour consulter la raison dont les sages remontrances se trouvoient toujours couvertes par les cris tumultueux de l'imagination.

Ils nous diront : « Ces mêmes pages où votre » critique minutieuse épluchoit les moindres » mots, et alloit chercher ces taches légères que » vous exagérez en les isolant, sont étincelantes » des beautés du premier ordre. »

Ils nous diront : « Mais toute la partie histo- » rique de l'ouvrage est écrite d'une perfection » à laquelle peu d'écrivains peuvent se flatter » d'atteindre; pas une seule expression vague,

» pas une épithète qui ne soit nécessaire, et qui
» n'ajoute une force nouvelle, une grâce de plus
» à l'idée qui l'a appelée; pas une forme de
» phrase qui ne soit facile, harmonieuse, sans
» que jamais, dans la période oratoire, il y ait
» rien de forcé. »

Ils nous diront : « Voyez quelle vérité dans
» les tableaux! L'écrivain ne raconte pas, il
» peint d'inspiration, comme si l'original étoit
» sous ses yeux, toujours comme d'après na-
» ture; voyez comme il écrit; comme si ses
» lecteurs étoient son auditoire, comme s'il les
» voyoit lui-même l'entendant et partageant les
» vives émotions de son âme brûlante. Eh! qui
» mieux que lui a pénétré toutes les âmes? Qui
» nous a jamais révélé ces jouissances délicieuses
» qui, dans nos lectures, nous charmoient sans
» en connoître la raison? Voyez comme il entre
» en matière; voyez le tableau rapide qu'il
» crayonne de ce christianisme qui est l'objet
» inspirateur de toutes ses pensées, et comparez
» cette miniature à tout ce que les anciens ont
» dit de plus enchanteur de tous les cultes, de
» celui qui favorisoit toutes les chimères de
» l'imagination, et qui sembloit être la religion
» du cœur, quand il n'étoit que la religion des
» sens :

» *Le christianisme, sublime par l'antiquité de*

» *ses souvenirs, remonte au berceau du monde;*
» *ineffable dans ses mystères, adorable dans ses*
» *sacrements, intéressant dans son histoire, cé-*
» *leste dans sa morale, riche et charmant dans*
» *ses pompes, il réclame toutes les sortes de*
» *tableaux.* »

L'Albane a-t-il jamais rien fait de plus suave? Y a-t-il là un seul mot qu'on puisse ôter ou qu'on puisse remplacer? Ne règne-t-il pas entre les expressions et les idées la plus grande justesse? Tout est harmonieux, aimable et doux dans cette peinture de la plus belle institution qui fut jamais. On sent que c'est ici la loi de grâce, la loi d'amour; que de choses en si peu de lignes! rien ne manque à ce précis; l'esprit et le cœur du chrétien y trouvent tout. On se demande si c'est l'écrivain à qui l'on vient d'adresser quelques légers reproches qui l'a tracé. Mais continuons : ce n'est plus lui, c'est l'enchanteur dont les savantes veilles ont conquis le suffrage de toute l'Europe.

Qu'il est touchant et vrai dans la peinture d'un ouvrage qui amène des tableaux si intéressants!

» Cependant l'obscurité redouble; les nuages
» abaissés entrent dans l'ombre des bois; la nue
» se déchire et l'éclair trace une rapide losange
» de feu. Un vent impétueux sorti du couchant,

» roule les nuages sur les nuages, les forêts
» plient, le ciel s'ouvre coup sur coup, et à
» travers ses crevasses on aperçoit de nouveaux
» cieux et des campagnes ardentes. Quel affreux,
» quel magnifique spectacle! la foudre met le feu
» dans les bois; l'incendie s'étend comme une
» chevelure de flammes; des colonnes d'étincelles
» et de fumée assiégent les nues qui vomissent
» leurs foudres dans le vaste embrasement. Alors
» le grand Esprit couvre les montagnes d'épaisses
» ténèbres; du milieu de ce vaste chaos s'élève
» un mugissement confus formé par le fracas des
» vents, le gémissement des arbres, le hurle-
» ment des bêtes féroces, le bourdonnement de
» l'incendie, et la chute répétée du tonnerre qui
» siffle en s'éteignant dans les eaux. »

Cette peinture est suivie du beau discours de l'hermite, dont nous rapportons un extrait dans ce rapport, et c'est à la fin de ce discours que ce saint Prêtre offre le saint Sacrifice; c'est ici un des plus sublimes morceaux de l'ouvrage :

« Aussitôt le prêtre divin revêt une tunique
» blanche d'écorce de mûrier; les vases sacrés
» sont tirés d'un tabernacle au pied de la croix,
» l'autel se prépare sur un quartier de roche,
» l'eau se puise dans le torrent voisin, et une
» grappe de raisin sauvage fournit le vin du
» sacrifice. Nous nous mettons tous à genoux

» dans les hautes herbes; le mystère commence.

» L'aurore paroissant derrière les montagnes » enflammoit l'orient; tout étoit d'or ou de rose » dans la solitude. L'astre annoncé par tant de » splendeur sortit enfin d'un abyme de lumière, » et son premier rayon rencontra l'hostie con- » sacrée, que le prêtre, en ce moment, élevoit » dans les airs. O charme de la religion! ô ma- » gnificence du culte chrétien! pour sacrifica- » teur un vieil hermite, pour autel un rocher, » pour église le désert, pour assistants d'inno- » cents Sauvages! Non, je ne doute point qu'au » moment où nous nous prosternâmes le grand » mystère ne s'accomplît, et que Dieu ne des- » cendît sur la terre; car je le sentis descendre » dans mon cœur. »

Écoutons-le à propos du mot *mystère* : « La » pudeur, l'amour chaste, l'amitié vertueuse, » sont pleins de secrets; on diroit que les cœurs » qui s'aiment s'entendent à demi mot, et qu'ils » ne sont qu'entr'ouverts. L'innocence, à son » tour, qui n'est qu'une sainte ignorance, n'est- » elle pas le plus ineffable des mystères?

» L'enfance n'est si heureuse que parce qu'elle » ne sait rien, et la vieillesse n'est si misérable » que parce qu'elle sait tout; mais heureuse- » ment pour elle, quand les mystères de la vie » finissent, ceux de la mort commencent. »

Ici on chercheroit en vain, ou obscurité, ou emphase, ou incorrection, ou afféterie. Le morceau est aussi bien écrit qu'il est bien pensé.

Voyez comme l'auteur sait ennoblir les plus simples détails, quand il s'agit de grandes choses : « Voyons, dit-il, le souverain des cieux » dans une bergerie; celui qui lance la foudre » dans des bandelettes de lin, celui que l'univers » ne peut contenir dans le sein d'une femme. » Comme l'antiquité eût tiré parti de cette mer- » veille! Quels tableaux un Virgile ou un Ho- » mère ne nous eût-il pas laissés d'un Dieu dans » la crèche, du chant des pasteurs, des mages » conduits par les étoiles, des anges descendant » dans le désert, d'une vierge-mère adorant son » nouveau-né, et de tout ce mélange d'inno- » cence, d'enchantement et de grandeur! »

Ce beau chapitre pouvoit-il être terminé d'une manière plus touchante? Voici les dernières images de ce charmant tableau :

« Marie est la divinité de l'innocence, de la » foiblesse et du malheur (quoi de plus vrai, » de plus gracieux que cette image)! La foule » de ses adorateurs dans nos églises se compose » de pauvres matelots qu'elle a sauvés du nau- » frage, de vieux invalides qu'elle a arrachés à » la mort, sous le fer des ennemis de la France; » de jeunes mères dont elle a calmé les dou-

» leurs. Celles-ci apportent leurs nourrissons » devant son image, et le cœur du nouveau-né, » qui ne comprend pas encore le Dieu du ciel, » comprend déjà cette divine mère qui tient un » enfant dans ses bras. »

Comme il sait embellir jusqu'à la couche de l'agonisant, où la mort contre laquelle il avoit lutté depuis son entrée à la vie s'apprête à remporter la dernière victoire!

« Cet homme n'est plus l'homme du monde; » il n'appartient plus à son pays; toutes ses re- » lations avec la société cessent; pour lui, le » calcul par le temps finit, et il ne date plus » que de la grande ère de l'éternité [1]. Un prêtre » assis à son chevet le console; ce ministre saint » s'entretient avec l'agonisant de l'immortalité » de l'âme; et la scène sublime que l'antiquité » entière n'a représentée qu'une seule fois dans » le premier de ses philosophes mourants, se » renouvelle, chaque jour, sur l'humble grabat » du dernier des chrétiens qui expire. »

Qui mieux que lui a parlé du divorce? et qui pourroit résister à sa logique sentimentale?

« Celui qui n'a pas fait le bonheur d'une pre- » mière épouse; celui qui ne s'est pas attaché

[1] Expression sublime d'un Anglois qu'on menoit à la mort.

» pour toujours à sa femme par sa maternité » première; celui qui n'a pu dompter ses pas- » sions au joug de sa famille; celui qui n'a pu » renfermer son cœur dans sa couche nuptiale; » celui-là ne fera jamais la félicité d'une seconde » épouse. C'est en vain que vous y comptez. « Lui-même ne gagnera pas davantage à ses « échanges.

« On n'est heureux dans l'objet de son atta- » chement que lorsqu'on a vécu beaucoup de » jours, et surtout beaucoup de mauvais jours » avec lui. Il faut se connoître jusqu'au fond de » l'âme; il faut que le voile mystérieux dont on » couvroit les deux époux dans l'Église primi- » tive [1] soit soulevé par eux dans tous ses re- » plis, tandis qu'il reste impénétrable à tous les » autres.

» On ne s'attache qu'au bien dont on est sûr. » On n'aime point une propriété qu'on peut » perdre. Ne donnons point à l'hymen les ailes » de l'amour; ne faisons point d'une sainte réa- » lité un sentiment volage.

» Une chose détruira encore votre bonheur » dans vos liens d'un instant. Vous y serez pour- » suivi par vos souvenirs, vous comparerez sans » cesse une épouse à l'autre, ce que vous avez

[1] Cette cérémonie a encore lieu au mariage des chrétiens.

» perdu et ce que vous avez trouvé ; et, ne nous » y trompons pas, la balance sera toute en fa» veur des choses passées. Ainsi Dieu a fait le » cœur de l'homme.

» Caresserez-vous votre nouvel enfant, vous » songerez à celui que vous avez délaissé. Tout » tend à l'unité dans l'homme. Il n'est point heu« reux s'il se divise ; et comme Dieu le fit à » son image, son âme cherche sans cesse à con» sacrer en un point le passé, le présent et » l'avenir. »

Y a-t-il rien de plus beau que ce qu'il dit sur les lois ? Y a-t-il rien de plus vrai, de plus juste ? Mais ce n'est pas seulement le politique, le philosophe, que nous sommes chargés de juger. On remarquera sans doute avec nous que tous ces morceaux sont écrits avec une pureté rare. On diroit que la pensée sort de son esprit avec le vêtement qui lui est propre, avec l'habit qui a pris le pli de ses moindres formes dans sa génération.

« Lois de Dieu, que vous ressemblez peu à » celles des hommes ! Éternelles comme le prin» cipe dont vous êtes émanées, c'est en vain que » les siècles s'écoulent ; vous résistez aux siècles, » à la persécution et à la corruption même des » mœurs. Cette législation religieuse, organisée » au sein des législations politiques, et néan-

» moins indépendantes de leurs destinées, est
» un grand prodige. Tandis que les formes des
» royaumes passent et se modifient; que le pou-
» voir roule de main en main au gré du sort; que
» les chrétiens, restés fidèles au milieu de ces
» inconstances de la fortune, continuent d'ado-
» rer le même Dieu, de se soumettre aux mêmes
» lois, sans se croire dégagés de leurs liens par
» la révolution, le malheur et l'exemple! Quelle
» religion dans l'antiquité n'a pas perdu son in-
» fluence morale, en perdant ses prêtres et ses
» sacrifices?

« Où sont les mystères de l'antre de Tropho-
» nius, et les secrets de Cérès-Éleusine? Apollon
» n'est-il pas tombé tout entier avec Delphes,
» Baal avec Babylone, Serapis avec Thèbes, Ju-
» piter avec le Capitole? Le christianisme seul a
» souvent vu s'écrouler les édifices où se célé-
» broient ses pompes, sans être ébranlé de la
» chute. Jésus-Christ n'a pas toujours eu des
» temples; mais tout est temple au Dieu vivant,
» et la maison des morts, et les cavernes des
» montagnes, et surtout le cœur du juste. »

Rien ne nous a paru plus juste, et en même temps plus neuf, que le caractère de l'humaine nature comparé avec celui des animaux. Aucun métaphysicien, que nous sachions, n'en a donné une notion plus parfaite. L'auteur regardant la

loi qui gouverne tous les êtres comme primitivement générale, l'applique d'abord aux êtres insensibles, et il commence ainsi :

« Si l'on jette un regard sur le monde, on » remarquera que, par une loi générale, et en » même temps particulière, toutes les parties » intégrantes, tous les mouvements intérieurs » ou extérieurs, toutes les qualités des êtres sont » en un rapport parfait. Ainsi les corps célestes » accomplissent leurs révolutions dans une ad- » mirable unité, et chaque corps, sans se con- » trarier soi-même, décrit en particulier la » courbe qui lui est propre. Un seul globe nous » donne la lumière et la chaleur. Ces deux ac- » cidents ne sont point répartis entre deux » sphères, le soleil les confond dans son orbe, » comme Dieu, dont il est l'image, unit au prin- » cipe qui féconde le principe qui éclaire.

» Dans les animaux, même loi ; leurs idées, » si on peut les appeler ainsi, sont toujours » d'accord avec leurs sentiments, leur *raison* » avec leurs *passions* ; c'est pourquoi il n'y a » chez eux ni accroissement, ni intelligence. Par » quelle incompréhensible destinée l'homme seul » est-il excepté de cette loi si nécessaire à l'ordre, » à la conservation, à la paix, au bonheur des » êtres ? Autant l'harmonie des qualités et des » mouvements est visible dans le reste de la na-

» ture, autant leur désunion est frappante dans
» l'homme. Un choc perpétuel existe entre son
» entendement et son désir, entre sa raison et
» son cœur. Quand il atteint au plus haut degré
» de civilisation, il est au dernier échelon de la
» morale. S'il est libre, il est grossier : s'il polit
» ses mœurs, il se forge des chaînes : brille-t-il
» par les sciences, son imagination s'éteint :
» devient-il poëte, il perd la pensée : son cœur
» profite aux dépens de sa tête, et sa tête aux
» dépens de son cœur. Il s'appauvrit en idées à
» mesure qu'il s'enrichit en sentiments; il se
» resserre en sentiments à mesure qu'il s'étend
» en idées. La force le rend sec et dur, la foi-
» blesse lui amène les grâces. Toujours une vertu
» le conduit à un vice, et toujours, en se reti-
» rant, un vice lui dérobe une vertu. . . . . .
» . . . .
» Ainsi, l'homme tel que nous le voyons n'est
» vraisemblablement pas l'homme naturel. Il
» contredit la nature : déréglé quand tout est
» réglé, double quand tout est simple, mysté-
» rieux, changeant, inexplicable; il est visible-
» ment dans l'état d'une chose qu'un accident a
» bouleversée. C'est un palais écroulé et rebâti
» avec ses propres ruines; on y voit des parties
» sublimes, et des parties hideuses, etc.; en un
» mot, la confusion, le désordre de toutes parts,

» surtout au sanctuaire. » Pouvoit-on exprimer d'une manière plus éloquente la grande pensée de Pascal sur le mystère de l'homme, dont la dégradation est l'explication la plus claire de cette contradiction entre sa raison et ses désirs?

L'auteur ne parle pas d'une manière moins énergique de l'existence du premier être.

« Il nous semble bien infortuné, l'astronome » qui passe les nuits à lire dans les astres, sans y » découvrir le nom de Dieu! Le problème de la » divinité n'est-il point résolu dans les calculs » mystérieux de tant de soleils? Une algèbre » aussi brillante ne peut-elle servir à dégager » la grande *inconnue?* »

Mais un sujet si grand lui paroît exiger plus de force encore et des couleurs plus rembrunies.

Dans ses méditations profondes, il se demande s'il n'y a au monde que quelques hommes qui, tout environnés qu'ils sont de toutes sortes d'effets, sont assez insensés pour nier l'existence des causes; et aussitôt son burin indigné, pour l'instruction et l'effroi des races futures qui croiront à peine à la parfaite ressemblance, grave ainsi le tableau du monstrueux modèle qui en a fourni les épouvantables traits.

» Eh! comment concevoir qu'une femme » puisse être athée? Qui appuyera ce roseau, si

» la religion n'en soutient la fragilité? Être le » plus foible de la nature, toujours à la veille de » la mort, ou de la perte de ses charmes! qui » le soutiendra, cet être qui soupire et qui » meurt, si son espoir n'est point au delà d'une » existence éphémère? Par le seul intérêt de sa » beauté, la femme doit être pieuse. La douceur, » la soumission, l'aménité, la tendresse, furent » une partie des charmes que le Créateur pro- » digua à notre première mère, et la philoso- » phie est mortelle à cette sorte d'attraits. . . .
» . . . .

» La femme, renonçant au doux instinct de » son sexe, ira, d'une main foible et téméraire, » chercher à soulever l'épais rideau qui couvre » la Divinité! A qui pense-t-elle plaire par cet » effort ridicule et sacrilége? croit-elle nous » donner une grande idée de son génie, en joi- » gnant ses petits blasphèmes et sa frivole mé- » taphysique aux imprécations des Spinosa et » aux sophismes des Bayle? Sans doute elle n'a » pas dessein de se choisir un époux; car, quel » est l'homme de bon sens qui voudroit s'asso- » cier une compagne impie?

» L'épouse incrédule a rarement l'idée de ses » devoirs : elle passe ses jours, ou à raisonner » sur la vertu sans la pratiquer, ou à suivre ses » plaisirs dans le tourbillon du monde. Sa tête

» est vide, son âme est creuse, l'ennui la dévore. » Elle n'a ni Dieu ni soins domestiques pour » remplir l'abyme de ses moments.

» Mais le jour vengeur approche; le temps » arrive, menant la vieillesse par la main. Le » spectre aux cheveux blancs, aux épaules voû- » tées, aux mains de glace, s'assied sur le seuil » du logis de la femme incrédule; elle l'aperçoit » et pousse un cri; mais qui peut entendre sa » voix? Est-ce un époux? Il n'y en a plus pour » elle. Depuis long-temps il s'est éloigné du » théâtre de son déshonneur. Sont-ce des en- » fants? Perdus par une éducation impie et par » l'exemple maternel, se soucient-ils de leur » mère? Si elle regarde dans le passé, elle n'y » voit aucune route; car ses vertus n'y ont point » laissé de traces. Pour la première fois, sa triste » pensée se tourne vers le ciel, elle commence à » croire qu'il eût été plus doux d'avoir une reli- » gion. Regret inutile! la dernière punition de » l'athéisme dans ce monde est de désirer la foi » sans pouvoir l'obtenir.

» Quand, au bout de sa carrière, on recon- » noît les mensonges d'une fausse philosophie; » quand le néant, comme un astre funeste, » commence à se lever sur l'horizon de la mort, » on voudroit revenir à Dieu, et il n'est plus » temps: l'esprit abruti par l'incrédulité rejette

» toute conviction. Oh ! qu'alors la solitude est
» profonde, lorsque la Divinité et les hommes
« se sont retirés à la fois ! Elle meurt cette
» femme ; elle expire entre les bras d'une garde
» payée, ou d'un homme dégoûté par ses souf-
» frances, qui trouve qu'elle a résisté au mal
» bien des jours ; un cercueil de quelques pieds
» de long renferme toute l'infortunée. On ne
» voit à ses funérailles ni une fille échevelée, ni
» des gendres et des petits-fils en pleurs, digne
» pompe, qui, avec la bénédiction du peuple et
» le chant des prêtres, accompagne au tombeau
» la mère de famille. Peut-être seulement quelque
» fils inconnu, qui ignore le secret de sa triste
« naissance, rencontre par hasard le convoi; il
» s'étonne de l'abandon de cette bière, et de-
» mande le nom du mort aux quatre porteurs
» qui vont jeter aux vers le cadavre qui leur fut
» promis par la femme athée. »

On a dû remarquer dans les fragments déjà cités, et l'on remarquera sans doute dans ceux que nous citerons encore, une grande perfection de style et une élégance continue. Il règne surtout un ton d'élévation très-remarquable soutenu par la magie du langage, souvent oriental, un goût antique uni à la plus élégante simplicité, et à ce que la grâce peut avoir de plus charmant et de plus suave. Quelquefois, comme

on vient de le voir dans la mort de la femme athée, c'est une force imposante qui accable l'âme de tout le poids du vice dont l'auteur cherche à inspirer l'horreur. Qui pourroit, sans frémir, y arrêter ses regards?

Rien ne nous a paru plus touchant que ce qu'il dit de l'homme chassé du lieu qui le vit naître, à propos des migrations des oiseaux.

« L'oiseau, dit-il, n'est banni un moment que » pour son bonheur; il part avec ses voisins, » avec son père et sa mère, avec ses frères et » ses sœurs; il ne laisse rien après lui. Il emporte » tout son cœur. La solitude lui prépare le vivre » et le couvert; les bois ne sont point armés » contre lui; il retourne enfin mourir aux bords » qui l'ont vu naître. Il retrouve le fleuve, l'arbre, » le nid, le soleil paternel; mais le mortel chassé » de ses foyers y rentre-t-il jamais? Hélas! » l'homme ne peut dire en naissant quel coin de » l'univers gardera ses cendres, de quel côté le » souffle de l'adversité les portera. . . . . . .
» . . . .

« Il ne trouve pas, ainsi que l'oiseau, l'hos- » pitalité sur la route; il frappe et on n'ouvre » pas; il n'a, pour appuyer ses os fatigués, que » la colonne du chemin public, ou la borne soli- » taire de deux héritages. Souvent même on lui » dispute ce lieu de repos, qui, placé entre deux

» champs, sembloit n'appartenir à personne. On
» le force à continuer sa route vers de nouveaux
» déserts. Le ban qui l'a mis hors de son pays
» semble l'avoir mis hors du monde ; il meurt,
» et il n'a personne pour l'ensevelir. Son corps
» gît délaissé sur un grabat d'où le juge est
» obligé de le faire enlever, non comme le corps
» d'un homme, mais comme une immondice
» dangereuse aux vivants.

» N'espérons que dans le ciel, et nous ne
» craindrons plus l'exil. »

Il est enchanteur quand il a l'occasion d'exprimer des sentiments tendres. Écoutez ce qu'il dit du serpent à sonnettes :

« Le serpent à sonnettes le dispute au croco-
» dile en affection maternelle. Ce superbe rep-
» tile qui donne à l'homme des leçons de géné-
» rosité, lui en donne encore de tendresse. Quand
» sa famille est poursuivie, il la reçoit dans sa
« gueule ; peu content des lieux où il pourroit se
« cacher, il la fait rentrer en lui, ne trouvant
» point d'asile plus sûr pour des enfants que le
» sein d'une mère. Exemple d'un amour sublime,
» il ne survit point à la perte de ses petits ; car
» pour les lui arracher, il faut les exhumer de
» ses entrailles. »

Nous ne pouvons résister au désir de retracer ce qu'il raconte de la génération des fleurs :

« Dans le moment où tout est tranquille, un » grand mystère s'accomplit. La nature conçoit » et les plantes sont autant de jeunes mères » tournées vers la région mystérieuse d'où leur » doit venir la fécondité. Les sylphes ont des » sympathies moins aériennes, des communica- » tions moins invisibles.

» Le narcisse livre aux ruisseaux sa race vir- » ginale; la violette confie aux zéphirs sa mo- » deste postérité; une abeille cueille du miel de » fleurs en fleurs, et sans le savoir, féconde » toute une prairie; un papillon porte un peuple » entier sur son aile; un monde descend dans » une goutte de rosée. . . . .
» . . . .

» La fleur donne le miel; elle est la fille du » matin, le charme du printemps, la source des » parfums, la grâce des vierges, l'amour des » poëtes. Elle passe vite comme l'homme, mais » elle rend doucement ses feuilles à la terre. On » conserve l'essence de ses odeurs, ce sont ses » pensées qui lui survivent. »

Nous avons surtout remarqué le morceau où l'auteur, nous dirions presque le poëte, nous peint les premières pensées de l'homme, au sortir des mains du Créateur. Voici comment il dessine ce tableau :

« Rien de plus auguste ni de plus intéressant

» que cette étude des premiers mouvements du » cœur de l'homme. Adam s'éveille à la vie ; ses » yeux s'ouvrent ; il ne sait d'où il sort, il re- » garde le firmament ; par un mouvement de » désir, il veut s'élancer vers cette belle voûte, » et il se trouve debout, la tête orgueilleuse- » ment levée vers le ciel ; il touche ses membres, » il court, il s'arrête ; il veut parler, et il parle ; » il nomme naturellement tout ce qu'il voit. Il » s'écrie : O toi, soleil ; vous, arbres, forêts, col- » lines, vallées, animaux divers ! et tous les noms » qu'il donne sont les vrais noms des choses. Et » pourquoi Adam s'adresse-t-il au soleil, aux » arbres ?

» Soleil, arbres, dit-il, savez-vous le nom de » celui qui m'a créé ? Ainsi le premier sentiment » de l'existence de l'homme, le premier besoin » qu'il manifeste est le besoin de Dieu. Que » Milton est sublime dans ce passage ! Mais, » eût-il atteint ces hauteurs s'il n'eût connu la » véritable religion ? »

En considérant seulement en critique l'épisode de *René*, peut-on ne pas convenir qu'il ne fut jamais rien pensé de plus parfait dans le genre du sentiment, de la connoissance profonde du cœur humain, de ses désirs, de ses vouloirs inconstants et variés, de ses incertitudes, de ce vague dans ses résolutions qui se succèdent, se

détruisent, se renouvellent sans cesse? Tout ce morceau est un drame où un seul acteur semble se multiplier, et, sans monotonie, occuper toujours la scène et intéresser sans cesse les spectateurs. Quel tableau que celui de la sœur de René, faisant à son frère la touchante confidence du passé et de l'avenir! Quelle peinture que celle du sacrifice d'Amélie, s'immolant sur l'autel de la religion, et laissant échapper ce grand secret d'une passion criminelle qui l'avoit commandé! On seroit tenté d'excuser ce dangereux récit en faveur de la leçon terrible qui en est le fruit, et de cette belle pensée qui le termine : « Ainsi, dit » René, toute pensée coupable, toute action cri- » minelle, entraîne après soi les désordres et les » malheurs. »

Fidèle à son principe, qui consiste à prouver combien la religion du Christ est supérieure à celle des païens, même dans ses moyens poétiques, l'auteur profite de toutes les occasions d'en offrir le rapprochement. Voici comment il caractérise et le Dieu des chrétiens et ce Jupiter dont la fable est si fière :

« A la voix du premier, les fleuves rebroussent » leur cours, le ciel se roule comme un livre, » les mers s'entr'ouvrent, les murs des cités se » renversent, les morts ressuscitent, les plaies » descendent sur les nations. En lui le sublime

» existe de soi-même, et il épargne le soin de le
» chercher. Le Jupiter d'Homère, ébranlant le
» ciel d'un signe de ses sourcils, est sans doute
» fort majestueux; mais Jehova descend dans le
» chaos, et lorsqu'il prononce le *fiat lux*, le fa-
» buleux fils de Saturne s'abyme et rentre dans
» le néant. »

S'agit-il de considérer le christianisme sous le rapport de l'histoire, voici comment l'auteur démontre sa supériorité sur tout autre moyen :

« Celui-là connoîtra mieux les hommes, qui
» aura long-temps médité les desseins de la Pro-
» vidence; celui-là pourra démasquer la sagesse
» humaine, qui aura pénétré les *ruses* de la sa-
» gesse divine. Les desseins des rois, les abomi-
» nations des cités, les voies iniques et détour-
» nées de la politique, le remuement des cœurs
» par le fil secret des passions; ces longues in-
» quiétudes qui saisissent parfois les peuples;
» ces transmutations de puissance du roi au
» sujet, du noble au plébéien, du riche au
» pauvre; tous ces ressorts resteront inexpli-
» cables pour vous, si vous n'avez, pour ainsi
» dire, assisté au conseil du Très-Haut, avec ces
» divers esprits de force, de prudence, de foi-
» blesse et d'erreur qu'il envoie aux nations
» qu'il veut ou sauver ou perdre. Mettons donc
» l'éternité au fond de l'histoire des temps, rap-

» portons tout à Dieu, comme à la cause universelle. Qu'on vante tant qu'on voudra celui qui, » démêlant les secrets de nos cœurs, fait sortir » les plus grands événements des sources les » plus misérables : Dieu, attentif aux royaumes » des hommes; l'impiété, c'est-à-dire l'absence » des vertus morales, devenant la raison immédiate des malheurs des peuples; voilà, ce nous » semble, une base historique bien plus noble » et aussi bien plus certaine que la première. »

Mais le chapitre que M. de Châteaubriand a travaillé avec le plus de complaisance et de talent, c'est celui où il a considéré Bossuet comme historien. Il faudroit le transcrire en entier.

« Politique comme Thucydide (*l'évêque de » Meaux*), moral comme Xénophon, éloquent » comme Tite-Live; il a de plus une parole grave, » un tour sublime dont on ne trouve ailleurs » aucun exemple, hors dans l'admirable début » du livre des Machabées; Bossuet est plus qu'un » historien, c'est un Père de l'Église, c'est un » Prêtre inspiré qui souvent a le rayon de feu » sur le front comme le législateur des Hébreux. » Quelle revue il fait de la terre! il est en mille » lieux à la fois! Patriarche sous le palmier de » Tophel, Ministre à la cour de Babylone, Prêtre » à Memphis, Législateur à Sparte, Citoyen à

» Athènes et à Rome, il change de temps et de
» place à son gré ; il passe avec la rapidité et la
» majesté des siècles ; la verge de la loi à la main,
» et avec une autorité incroyable, il chasse pêle-
» mêle devant lui et Juifs et Gentils au tom-
» beau. Il vient enfin lui-même à la suite du
» convoi de tant de générations, et marchant
» appuyé sur Isaïe et sur Jérémie, il élève ses
» lamentations prophétiques à travers la poudre
» et les débris du genre humain. »

M. de Châteaubriand le compare à Tacite, faisant remarquer que c'est autant à la religion qu'à son talent que l'aigle de Meaux doit sa supériorité. Voici les deux morceaux qui servent à ce parallèle. Voici celui de Tacite, en parlant des Bructaires qui s'égorgèrent à la vue d'un camp romain :

« Par la faveur des dieux, nous eûmes le plaisir
» de contempler ce combat, sans nous y mêler.
» Simples spectateurs, nous vîmes (ce qui est
» admirable) soixante mille hommes s'égorger
» sous nos yeux, pour notre amusement. Puissent
» les nations, au défaut d'amour pour nous, en-
» tretenir ainsi dans leur cœur, les unes contre
» les autres, une haine éternelle ! »

Écoutons Bossuet :

« Ce fut après le déluge que parurent ces rava-
» geurs de provinces, qu'on a nommés conqué-

» rants, qui, poussés par la seule gloire du com-
» mandement, ont exterminé tant d'innocents...
» Depuis ce temps, l'ambition s'est jouée, sans
» aucune borne, de la vie des hommes. Ils en
» sont venus à ce point de s'entretuer sans se
» haïr : le comble de la gloire et le plus beau de
» tous les arts a été de se tuer les uns les autres. »

Voici encore deux traits à peu près pareils, à l'appui du système de l'auteur qui fait la base principale et le but essentiel de son ouvrage:

Tacite. « D'après ces faits et quelques autres,
» je ne sais si les choses de la vie sont assujéties
» aux lois d'une immuable nécessité, ou si elles
» ne dépendent que du hasard. »

Bossuet. « Ce long enchaînement de causes
» particulières qui font et défont les empires,
» dépend des ordres secrets de la divine Provi-
» dence. Dieu tient, du plus haut des cieux, les
» rênes de tous les royaumes; il a tous les cœurs
» dans sa main. Tantôt il retient les passions,
» tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue
» le genre humain. . . . .
» . . . .

» Il connoît la sagesse humaine, toujours
» courte par quelque endroit; il l'éclaire, il
» étend ses vues, et puis il l'abandonne à ses
» ignorances. . . . .
» . . . .

» C'est lui qui prépare les effets dans les causes » les plus éloignées, et qui frappe ces grands » coups dont le contre-coup porte si loin. . . . . » Mais que les hommes ne s'y trompent pas. Dieu » redresse, quand il lui plaît, le sens égaré, et » celui qui insultoit à l'aveuglement des autres » tombe lui-même dans des ténèbres plus » épaisses, sans qu'il faille souvent autre chose » pour lui renverser le sens, que de longues » prospérités. »

Voici ce que l'auteur dit de ce même Bossuet, considéré comme orateur :

« Penché comme sur les gouffres de l'éternité, » Bossuet y laisse tomber sans cesse ces grands » mots de *temps* et de *mort*, qui vont troublant » de leur chute tous ces abymes silencieux. Il » se plonge, il se noie dans des mélancolies in» croyables, dans d'inconcevables douleurs. . .

» . . . .

» . . . .

» Mais comment l'évêque de Meaux, sans cesse » au milieu des pompes de Versailles, a-t-il connu » cette profondeur de rêverie ? C'est qu'il a » trouvé dans la religion toute une solitude ; » c'est que son corps étoit dans le monde et » son esprit au désert. C'est qu'on le voyoit » courir aux autels pour goûter, avec David, un » humble repos, et s'enfoncer dans son oratoire,

» où, malgré le tumulte de la cour, il trouvoit le » Carmel d'Élie, le désert de Jean, et la montagne » si souvent témoin des gémissements de Jésus. »

M. de Châteaubriand ne pouvoit oublier de nous parler de Bossuet comme orateur. C'est ici que les anciens et les modernes sont surpassés et que la religion triomphe. Laissons parler notre écrivain s'élevant presque à la hauteur du style *bossuétique*.

« Quand, ayant mis Condé au cercueil, il » appelle les peuples, les princes, les prélats, » les guerriers au catafalque du héros ; quand » enfin, s'avançant lui-même avec ses cheveux » blancs, il fait entendre les accents du cygne, » montre Bossuet un pied dans la tombe, et le » siècle de Louis, dont il a l'air de faire les fu- » nérailles, prêt à s'abymer dans l'éternité ; à ce » dernier effort de l'éloquence humaine, les » larmes de l'admiration ont coulé de nos yeux » et le livre est tombé de nos mains. »

Nous aimons à nous rappeler l'arrivée du pèleriu dans sa famille.

« La première personne qui vient au-devant » de lui, c'est sa femme relevée de couche ; c'est » son fils retrouvé ; c'est son vieux père tout » rajeuni.

» Heureux, reprend l'orateur, heureux, trois » ou quatre fois heureux ceux qui croient ! Tous

» leurs jours sont d'aimables prodiges; ils ne » peuvent sourire sans compter qu'ils souriront » toujours : ils ne peuvent pleurer, sans penser » qu'ils touchent à la fin de leurs larmes. Non, » leurs pleurs ne sont point perdus! la Reli- » gion les reçoit dans son urne et les présente » à l'Éternel. »

Pourrions-nous passer sous silence, au milieu de tant de belles choses, le superbe discours du Père Aubry? Et quel autre écrivain oseroit ici disputer d'éloquence et de gloire? c'est le cœur qui va parler.

« Ma fille, dit le bon père avec un doux sou- » rire, si les Indiens idolâtres m'ont affligé, ce » sont de pauvres aveugles que Dieu éclairera » un jour. Je les chéris même davantage, en pro- » portion des maux qu'ils m'ont faits; je n'ai pu » rester dans ma patrie où j'étois retourné, et » où une illustre reine m'a fait l'honneur de vou- » loir contempler ces foibles marques de mon » apostolat. Et quelle récompense plus glorieuse » pouvois-je recevoir de mes travaux, que d'a- » voir obtenu du chef auguste de notre religion » la permission de célébrer le divin sacrifice avec » ces mains mutilées? Il ne me restoit plus, après » un tel honneur, qu'à tâcher de m'en rendre » digne. Je suis revenu dans ces déserts consu- » mer le reste de ma vie au service de mon Dieu.

» Il y a bientôt trente ans que j'habite cette soli» tude, et il y en aura demain vingt-deux que je » suis établi dans ce rocher. Quand j'arrivai dans » ces lieux, je n'y trouvai que des familles vaga» bondes dont les mœurs étoient féroces et la » vie fort misérable. Je leur ai fait entendre la » parole de paix, et leurs mœurs se sont gra» duellement adoucies. Ils vivent maintenant » rassemblés dans une petite société chrétienne » au bas de cette montagne. J'ai tâché, en leur » enseignant la voie du salut, de leur appren» dre les premiers arts de la vie, mais sans les » porter trop loin, et en retenant ces hon» nêtes gens dans cette simplicité qui fait le » bonheur. Pour moi, craignant de les gêner » par ma présence, je me suis retiré dans cette » grotte, où ils viennent me consulter. C'est ici » que, loin des hommes, j'admire Dieu dans la » grandeur de ces solitudes, et que je me prépare » à la mort que m'annoncent mes vieux jours. »

L'écrivain n'est pas moins touchant, moins sublime dans sa simplicité, moins éloquent dans les dernières paroles adressées à Atala. Nous ne pouvons nous défendre d'en rappeler ici quelques-unes : que ne pouvons-nous les rappeler toutes! mais nous serions trop longs:

» Quant à la vie, dit le bon Père Aubry, si » le moment est arrivé de vous endormir au

» Seigneur, ah! ma chère enfant, que vous per-
» dez peu de chose en perdant ce monde! Mal-
» gré la solitude où vous avez vécu, vous avez
» connu les chagrins: que penseriez-vous donc
» si vous eussiez été témoin des maux de la
» société; si en abordant sur les rivages de
» l'Europe votre oreille eût été frappée de ce
» long cri de douleur qui s'élève de cette vieille
» terre? L'habitant de la cabane et celui des
» palais, tout souffre, tout gémit ici-bas. Les
» reines ont été vues pleurant comme de simples
» femmes, et l'on s'est étonné de la quantité de
» larmes que contiennent les yeux des rois . . .
» . . . .

» Enfin, ma chère fille, le grand tort des
» hommes, dans leur songe de bonheur, est
» d'oublier cette infirmité de la mort attachée
» à leur nature; il faut finir, il faut se dis-
» soudre.

» Tôt ou tard, quelle qu'eût été votre félicité,
» ce beau visage se fût changé en cette figure
» uniforme que le sépulcre donne à toute la
» famille d'Adam. L'œil même de Chactas n'au-
» roit pu vous reconnoître entre vos sœurs de la
» tombe : l'amour n'étend pas son empire sur
» les vers du cercueil . . . .
» . . . .
» Remerciez donc la bonté divine, ma chère

» fille, qui vous retire si vite de cette vallée de » misère. »

Que de traits sublimes, qui s'effacent les uns les autres, je pourrois encore citer, et qui rendent si touchante la lecture de cet ouvrage! que de pensées sublimes qui en commencent ou qui en couronnent les divers tableaux!

En voici quelques-unes, prises au hasard, en le parcourant :

« Sans doute elle fut révélée par le ciel cette » religion qui fit une vertu de l'espérance.

» Il n'y a de puissance que dans la conviction.

» Les martyrs, sans armées, sans légions, ont » vaincu les tyrans, adouci les lions, ôté au feu » sa violence, et au glaive sa pointe.

» De la foi naissent les vertus de la société, » puisqu'il est vrai, du consentement unanime » des sages, que le dogme qui commande de » croire en un Dieu rémunérateur et vengeur, » est le plus ferme soutien de la morale et de la » politique... Foi céleste!... Foi consolatrice! tu » fais plus que transporter les montagnes, tu » soulèves les poids accablants qui pèsent sur le » cœur de l'homme. » Combien d'autres pensées qu'on aime à retenir! « Persuadez-vous que le » prédestiné a la conviction intime que son » bonheur ne finira pas.

» Le goût est le bon sens du génie. »

Le portrait du serpent ne doit pas être oublié. » Tout est mystérieux, caché, étonnant dans » cet incompréhensible reptile. Ses mouvements » diffèrent de ceux de tous les autres animaux. » On ne sauroit dire où gît le principe de son dé- » placement; car il n'a ni nageoires, ni pieds, ni » ailes, et cependant il fuit comme une ombre, » il s'évanouit magiquement, il reparoît, dispa- » roît encore, semblable à une petite fumée » d'azur, ou aux éclairs d'un glaive dans les té- » nèbres. Tantôt il se forme en cercle et darde » une langue de feu; tantôt, debout sur l'ex- » trémité de sa queue, il marche dans une atti- » tude perpendiculaire; comme par enchante- » ment, il se jette en orbe, monte et s'abaisse » en spirale, roule ses anneaux comme une onde, » circule sur les branches des arbres, glisse sous » l'herbe des prairies, ou sur la surface des eaux: » ses couleurs sont aussi peu déterminées que sa » marche; elles changent aux divers aspects de » la lumière, et, comme ses mouvements, elles » ont le faux brillant et les variétés trompeuses » de la séduction. »

Pourquoi Dieu détermina-t-il l'ange superbe à paroître plutôt sous cette forme que sous une autre? dit M. de Châteaubriand; et il répond que l'Écriture nous l'insinue, en disant que le serpent étoit le plus fin de tous les animaux,

c'est-à-dire celui qui représentoit mieux le démon dans sa malice, dans ses embûches, et ensuite dans son supplice.

Veut-on juger de la manière dont l'auteur sait décrire et intéresser toute l'âme, en mettant sous les yeux de ses lecteurs les objets les plus dignes de l'intérêt général ? Qu'on s'arrête au déluge : quel noble début !

« En ce temps-là, la race humaine fut presque » anéantie ; toutes les querelles des nations finirent ; toutes les révolutions cessèrent ; rois, » peuples, armées ennemies suspendirent leurs » haines sanglantes et s'embrassèrent, saisis » d'une mortelle frayeur. » (Ici se trouve ce que nous avons blâmé au sujet des temples.)

« En vain les mères se sauvèrent avec leurs » enfants sur le sommet des montagues. . . .
» . . . .
» . . . .

« En vain les amis disputèrent aux ours effrayés la cime des chênes ; l'oiseau même, » chassé de branche en branche par le flot tou» jours croissant, fatigua inutilement ses ailes » sur ces plaines d'eau sans rivages ; le soleil, » qui n'éclairoit plus que la mort, au travers des » nues livides, se montroit terne et violet comme » un énorme cadavre noyé dans les cieux. Les » volcans s'éteignirent en vomissant de tumul-

» tueuses fumées, et l'un des quatre éléments,
» le feu, périt avec la lumière.

« Ce fut alors que le monde se couvrit d'hor-
» ribles ondes d'où sortoient d'effrayantes cla-
» meurs. Ce fut alors qu'au milieu des humides
» ténèbres, le reste des êtres vivants, le tigre et
» l'agneau, l'aigle et la colombe, le reptile et
» l'insecte, l'homme et la femme gagnèrent tous
» ensemble la roche la plus escarpée du globe.
» L'Océan les y suivit, et soulevant autour
« d'eux sa menaçante immensité, fit disparoître
» sous les solitudes orageuses le dernier point
» de la terre. »

Toutes ces belles horreurs rappellent à l'esprit le tableau de M. Girodet, auquel elles ont servi de modèle.

Qu'il est beau le chapitre II du livre V du tome Ier, qui présente l'univers sous toutes ses faces !

Mais rien n'est admirable comme l'*Histoire des Missions dans les Indes*; rien n'est parfait comme le récit qu'en fait M. de Châteaubriand. Le style nous en a paru si pur, si correct, si enchanteur, que nous nous demandions, à chaque période, si c'étoit bien là le même écrivain à qui il est échappé les fautes que nous avons relevées dans la première partie de notre rapport. Le morceau des *Missions*, ainsi que cet autre où l'auteur ra-

conte l'histoire des bienfaits du christianisme, et les services rendus par les ministres de cette sainte religion, sont des modèles où la critique la plus sévère, et même la plus maligne, ne trouve rien à reprendre; et quand l'auteur n'auroit composé que ce sublime récit; quand on voudroit supprimer et les deux ravissants épisodes de *René* et d'*Atala*, et celui des mystères et celui des migrations des oiseaux, et celui du divorce et celui des lois, et celui de Bossuet, et celui de l'existence de Dieu, et celui de sa providence, etc., quel écrivain, pris dans l'époque décennale, pourroit-on lui comparer? C'est ici qu'on peut appliquer le texte du décret (art. X) qui décerne un prix à l'ouvrage qui réunira, *au plus haut degré, la nouveauté des idées, le talent de la composition et l'élégance du style;* et c'est, il faut en convenir, ce qui a fait la grande fortune de ce bel ouvrage. On y a trouvé ce qui fera toujours le succès de tous les écrits, l'imagination la plus riche, une sensibilité délicate et profonde, qui cause à l'âme les plus vives émotions. Hé! comment ne pas convaincre, ne pas entraîner, quand on échauffe et que l'on domine ainsi toutes les âmes! Comment résister à ce charme puissant d'un style dont les formes, autant que les expressions, élèvent sans cesse le lecteur à la hauteur même de l'écrivain, sans

lui laisser jamais reprendre la place où il étoit avant la lecture, tant l'auteur possède l'art magique de s'associer tous ceux qui consentent à ce prestige, en le lisant sans esprit de parti!

Pouvoit-on faire un plus heureux emploi de cette prose poétique, dont le cygne de Cambrai nous avoit donné et la leçon et le modèle dans ce *Télémaque* qu'on ne sait non plus où classer? Quelle noblesse dans les images! quelle force de logique, quand il compare la religion qu'il défend avec celle dont il dévoile la misérable inutilité, l'infâme corruption! Eh! qui jamais a réuni à un plus haut degré et les belles pensées et les sentiments généreux, et toutes les ressources d'un style qui n'est jamais ni au-dessous, ni au-dessus de tout ce qu'il décrit! Il sera à jamais le livre de tous les âges, cet ouvrage qui renferme tant de beautés, et qui s'adresse également à l'esprit et au cœur; et plus on le lira, plus l'admiration qu'il aura excitée donnera l'envie de le relire encore; et ce qui doit consoler son estimable auteur des critiques amères, c'est qu'il a bien mérité de la religion, en lui élevant un monument à jamais durable, qui fera passer son nom jusqu'à la dernière postérité, à côté des plus grands noms dont elle s'honore.

RÉSUMÉ DE L'OPINION

Lu à la Séance du 13 février 1811.

En résumant mon opinion particulière, et les critiques générales que plusieurs membres ont faites du *Génie du Christianisme*, il me semble qu'en écartant les discussions politiques (puisqu'il ne s'agit que d'émettre une opinion littéraire; et que, pour donner à cette opinion une juste autorité, la Classe veut et doit la rendre indépendante de tout esprit de parti); il me semble, dis-je, que nous sommes à peu près d'accord sur les nombreux défauts et les beautés réelles du *Génie du Christianisme*.

S'il s'agissoit d'assigner un rang à cet ouvrage dans l'un des genres déterminés par le décret sur les prix décennaux, la Classe, persuadée que l'ouvrage n'appartient à aucun de ces genres, persisteroit sans doute dans le silence qu'elle a gardé jusqu'ici; mais, sans l'accuser d'avoir fait une application trop rigoureuse du décret, on lui demande ce qu'elle pense d'ailleurs du mérite de l'ouvrage. C'est lui fournir une occasion favorable d'éclairer l'opinion publique, et de faire respecter l'impartialité de ses jugements. Les observations critiques de M. l'abbé Morellet,

et le travail de M. le comte Daru, rendent sa réponse facile. Quoique le *Génie du Christianisme* n'appartienne complétement à aucun des genres déterminés par le décret, la Classe n'a pu se livrer à un nouvel examen de l'ouvrage sans le considérer dans ses rapports avec le genre dont il se rapproche le plus. Elle y a donc cherché *la nouveauté des idées, le talent de la composition et l'élégance du style;* qualités qui, réunies au plus haut degré, consacrent un ouvrage de littérature.

Il me semble que dans cet examen la Classe a reconnu; 1° que, parmi les idées qui se présentent dans le *Génie du Christianisme* avec un air de *nouveauté*, plusieurs ne sont que des conséquences inattendues, et souvent forcées de principes plus ou moins anciens, et que beaucoup d'autres, en effet, plus nouvelles, ne soutiennent pas l'analyse d'une froide raison; mais que ces mêmes idées, considérées du côté poétique et dans la théorie des arts d'imagination, ne manquent cependant ni de justesse, ni de vérité; qu'elles ont même conduit l'auteur à des résultats ingénieux et féconds, tels, par exemple, que ces nouvelles routes ouvertes par le christianisme à l'art dramatique chez les peuples modernes, où de nouveaux devoirs, opposant aux passions des obstacles jadis inconnus, ont

produit ces agitations, ces combats, ces actes d'un dévouement sublime, que nous admirons dans les rôles de *Polyeucte*, de *Zaïre*, de *Gusman*, du *grand-maître des Templiers*, etc. Je pense donc que la Classe ne peut refuser à l'auteur du *Génie du Christianisme* la nouveauté des idées jusqu'à un certain degré.

2° En avouant que le talent de la composition ne se fait pas assez sentir dans l'ordonnance générale et l'ensemble de l'ouvrage, qui renferme sans doute des parties incohérentes et déplacées, personne n'a contesté que ce talent ne fût remarquable dans plusieurs de ces mêmes parties, considérées isolément. *Atala*, *René*, le morceau sur les *Missions*, *etc.*, sont assurément des épisodes et des fragments composés avec beaucoup d'esprit, d'art et de talent.

3° Enfin si, malgré les nombreuses corrections qu'il a faites au *Génie du Christianisme*, on peut encore justement reprocher à l'auteur la recherche et l'enflure dans quelques passages, la bizarrerie et l'impropriété de certaines expressions, il n'en est pas moins vrai que le mérite éminent de son style est presque universellement reconnu. Les critiques les plus sévères y trouvent non seulement de l'élégance et de la grâce, mais encore un heureux mélange de force et de douceur, d'élévation et de simplicité, sur-

tout une foule d'expressions vives, pittoresques, harmonieuses, qui ne peuvent partir que d'une imagination brillante et passionnée. La Classe ne refusera point sans doute de partager, à cet égard, l'opinion du public confirmée par le succès de neuf ou dix éditions en sept ou huit ans.

Il résulte clairement de ces observations, et du seul intérêt que l'autorité la plus respectable attache à nos discussions sur le *Génie du Christianisme*, que cet ouvrage mérite une DISTINCTION PARTICULIÈRE. La Classe doit en relever les nombreux défauts; car ils touchent à des beautés éclatantes qui peuvent les rendre contagieux pour le troupeau servile des imitateurs : mais lorsqu'elle a témoigné, dans son rapport, le désir qu'il fût institué un prix *à part* pour une composition d'un genre *à part*, soit pour le poëme en prose, qui n'a d'autre appui en littérature que l'immortelle autorité du *Télémaque*, soit pour tout autre ouvrage dont l'auteur, assez malheureux pour s'écarter de la sagesse des règles communes, feroit preuve néanmoins d'un talent au-dessus du commun, la Classe n'a pas prétendu sans doute qu'une composition pareille, qu'elle a cependant désiré de pouvoir couronner, seroit un ouvrage sans défaut; mais elle a senti que, si dans l'époque du concours décennal la France avoit eu l'honneur de produire un ouvrage tel

que l'*Émile*, ou tel que les *Études de la Nature*, ornées de ce touchant épisode de *Paul et Virginie*, traduit, comme *Atala*, dans toutes les langues, admiré chez toutes les nations, il seroit triste de ne pouvoir le présenter comme digne d'une récompense publique.

Je ne réclame pas le même honneur pour le *Génie du Christianisme*. La postérité jugera si sa place n'est pas à côté de ces livres immortels; mais je conclus à ce que la Classe, en déclarant que cet ouvrage seroit par ses défauts et même par ses beautés un modèle dangereux à suivre, déclare aussi que le talent de l'auteur en a fait un monument très-remarquable et très-digne, sous ce rapport, d'obtenir une DISTINCTION PARTICULIÈRE. . . . .

. . . .

OPINION

DE M. NÉPOMUCÈNE LEMERCIER.

Un ouvrage littéraire est mauvais s'il n'a pas la raison pour objet fondamental, un langage propre et juste pour expression, et des figures vraies pour ornement de son élégance. Je n'aperçois aucune de ces qualités dans le *Génie du Christianisme*, si ce n'est en quelques pages où l'auteur développe des sentiments naturels. Or, ce livre ne me paroît bon que par un petit nombre de détails, et mauvais en le considérant dans son tout.

Le but que se propose l'écrivain est-il religieux ou philosophique? S'il veut rappeler théologiquement ses lecteurs à la croyance de la révélation, les idées singulières qu'il en donne par ses définitions, les déductions inconséquentes qu'il en tire, les rapprochements bizarres de ses comparaisons, l'incohérence de ses images, seroient plutôt capables d'ébranler la foi par leur absurdité risible, que de l'affermir. Un dogme

basé sur des rêveries si folles n'auroit guère de solidité. Je doute que l'orthodoxie des Pères de l'Église eût toléré les hérésies d'un esprit si peu versé dans leur doctrine, et voulût la rasseoir sur de pareilles chimères.

S'il veut prouver aux poëtes que les mystères de l'Évangile sont plus fertiles pour l'imagination que les fables du polythéisme, et qu'un art que les fictions constituent doit préférer le christianisme à la mythologie, il tend à démontrer que la religion n'est qu'un jeu poétique; et certes, en le supposant, les incrédules auroient lieu de louer l'auteur d'avoir atteint le dernier terme de leur philosophie. Mais telle est la puissance toujours triomphante des dogmes chrétiens, qu'ils se défendent encore contre cette intention du livre. Dieu soit loué! les païens possèdent assez de beaux poëmes et d'éclatants exemples en leur Homère, en leur Virgile, en leur Horace, pour nous aider à réfuter les arguments du système erroné qu'il contient; et pour comble d'édification, le ciel a voulu que Milton lui-même et le catholique Racine ne puisassent que dans la Bible, et non dans le Nouveau-Testament, c'est-à-dire parmi les dieux des Philistins, adversaires du peuple élu, et dans la sainte Écriture des Juifs, éternels ennemis des apôtres et des bons chrétiens. Grâces à tant de

témoignages, le paganisme et les erreurs hébraïques demeurent encore les plus poétiques impostures; et les philosophes ne gagneroient rien à traiter comme ces mensonges les vérités évangéliques.

En outre, les superstitieuses disciplines des monastères des neuvième, dixième, onzième, douzième et treizième siècles, dont on a détruit les cloîtres, n'ont point d'attraits assez riants pour qu'on chante leurs barbares usages que la sagesse des temps a fait tomber en désuétude. La mélancolie excitée par ces objets n'est que morne et sombre. On convient que la poésie a droit de tout peindre, mais non de tout vanter, et que ce n'est point le caractère de la grande imagination que de chercher ses ressources dans les transports du délire.

J'examine le style : mélange demi-prosaïque, demi-poétique; j'ignore à quel genre il appartient. Quand l'auteur raisonne sa logique, qui me semble fausse ou confuse, il s'exprime sans simplicité en un langage coupé d'ellipses à peine admises en vers, chargé de mots et de tours forcés et de tropes ambitieux; quand il se passionne, son sens perd la netteté qui le rend intelligible, et ses images accumulées n'ont plus de suite distincte, ou prennent des formes exagérées. On sent néanmoins partout que l'écrivain

ne pèche pas par ignorance, mais par une prétention affectée; et la chaleur de son éloquence, dans les sentiments nobles et purs, révèle ce que son talent auroit de supérieur s'il en régloit mieux l'emploi. L'opinion que j'ai de son mérite m'inclineroit même à l'apprécier, s'il se présentoit, comme l'un de nos candidats les plus dignes d'être choisis.

On nous contraint à expliquer les raisons du succès d'un ouvrage qui, je crois, mérite notre blâme, parce qu'il n'est point fondé sur le bon sens; livre sur lequel j'aurois souhaité que nous puissions nous taire, par les égards dus à son auteur, homme estimable et généralement estimé.

Je trouve deux raisons de ce prompt succès, l'une politique, l'autre littéraire. Remontons à l'époque où le *Génie du Christianisme* parut. On se souvient qu'il fut publié lors du rétablissement du culte; un nombreux parti eut d'abord intérêt à l'appuyer de son crédit. De là ces éloges outrés qu'il en fit, quitte à les démentir lui-même dès qu'il cesseroit de lui être utile; de là contradictoirement, comme l'a très-bien observé l'un de nos confrères distingués, la réaction d'un parti non moins nombreux, qui s'est empressé de dénigrer le livre avec autant de rigueur que ses prosélytes montroient d'exaltation dans leurs louanges : il n'en faut pas moins,

convenez-en, pour enflammer la curiosité publique, et valoir quinze éditions à la moindre brochure. Nous ne pouvons passer cette cause sous silence, autrement nous attribuerions aux beautés de l'œuvre le succès de circonstances résultant de la force des choses. Remarquez qu'en parlant de deux partis opposés je n'entends pas dire des factions, mais la diversité ordinaire des opinions dans un grand État.

La seconde raison, tirée de ce qui concerne la littérature, est aussi claire, selon moi. L'ouvrage entier n'est, dans son ensemble, qu'un composé des éléments hétérogènes des principaux poëmes et des principales traductions des Hébreux et des Livres Saints. Cet amas de fragments, dont les couleurs sont pourtant très-effacées; cette bigarrure de poésie, de style ascétique et de nuances sentimentales empruntées à la riche palette de notre collègue Bernardin de Saint-Pierre en son admirable roman, ont dû piquer, surprendre, éblouir l'esprit, et étonner le cœur des jeunes gens et des femmes. La multitude ne connoît pas les vieilles sources de ce brillant artifice; mais les doctes, à qui dès long-temps elles furent ouvertes, ont puisé trop de lumières dans les textes originaux pour en goûter l'imparfaite imitation et le mélange désordonné.

Je conclus donc à ce que vous hâtiez le ré-

sumé de vos avis, de peur que les procès-verbaux des séances de notre classe ne s'empreignent, aux yeux de l'avenir, d'une petite teinte de ridicule, si nous prolongeons nos discussions sur l'examen du livre qu'*on nous fait juger*. Vous savez tous que la dignité d'une compagnie de lettrés l'oblige à quelques soins pour sa propre mémoire.



INSTITUT DE FRANCE.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DE LA CLASSE DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE FRANÇOISES.

Séance du mercredi 2 janvier 1811.

Le Président du dernier trimestre communique à la Classe une lettre qui lui a été adressée par le ministre de l'Intérieur, et par laquelle son Excellence appelle de nouveau l'attention de la Classe sur *le Génie du Christianisme*, et l'invite à répondre à la note dont il lui a été donné connoissance, en énonçant une opinion motivée sur cet ouvrage.

Après une discussion sur la manière de procéder au nouveau travail que le Ministre demande à la Classe, elle arrête qu'il sera nommé au scrutin cinq membres chargés de rédiger, chacun en particulier, une opinion motivée sur *le Génie du Christianisme*, et de présenter le plus promptement possible leur travail à la discussion de la Classe. Elle invite en même temps chacun de ses membres à s'occuper du même objet et à lui communiquer ses observations. Les cinq membres nommés sont : MM. Morellet, Arnault, P. Lacretelle, Daru et Sicard.

Séance du 16 janvier 1811.

M. Morellet, un des membres nommés pour faire un rapport sur *le Génie du Christianisme*, lit une partie des observations qu'il a rédigées sur cet objet. La suite est remise à une autre séance.

Séance du 23 janvier 1811.

M. Sicard fait lecture des observations qu'il a rédigées sur *le Génie du Christianisme*. Cette lecture est suivie de quelques observations verbales sur le même sujet.

Séance du 30 janvier 1811.

M. Morellet lit la suite de l'examen qu'il a fait du *Génie du Christianisme*. Après cette lecture, M. Arnault demande la parole, et déclare qu'il adhère aux opinions émises par le rapporteur, que ces opinions sont absolument les siennes, qu'il n'espère pas pouvoir les présenter sous une forme plus heureuse; il demande en conséquence, et vu l'intérêt que la Classe a de présenter, dans le plus court délai, le travail demandé, que la Classe le délie de l'engagement qu'elle lui a fait contracter, en le nommant commissaire pour l'examen du *Génie du Christianisme*.

La Classe adopte cette proposition.

M. Daru lit ensuite des observations sur le même ouvrage. Quelques discussions sur le sujet remplissent le reste de la séance.

Séance du 6 février 1811.

M. Lacretelle lit quelques réflexions sur la manière dont il a considéré le travail dont il a été chargé pour l'examen du *Génie du Christianisme*.

Plusieurs membres présentent successivement différentes opinions sur le travail que la Classe doit faire pour répondre à la demande du Gouvernement.

Il est arrêté que les commissaires qui ont rédigé des observations sur *le Génie du Christianisme*, apporteront à la séance prochaine un résumé de leur travail, et en même temps que les membres qui présenteront des opinions par écrit sur chacun des objets de la discussion, seront autorisés à les faire insérer au procès-verbal, si la Classe l'approuve.

Séance du 13 février 1811.

M. Regnaud de Saint-Jean d'Angély, M. Lacretelle et M. Lemercier lisent quelques observations sur *le Génie du Christianisme*.

M. Sicard et M. Morellet font ensuite lecture du résumé des observations qu'ils ont lues précédemment sur le même ouvrage.

Il s'établit une discussion qui donne lieu à des opinions diverses sur le rapport que la Classe doit faire au Gouvernement.

On propose d'engager tous les membres qui ont émis par écrit leurs opinions sur le *Génie du Christianisme*, à en apporter chacun la rédaction définitive, qui formera la base du compte que la Classe rendra au Ministre; mais avant de mettre aux voix cette proposition, on demande que la Classe termine la discussion par un résultat définitif sur les points essentiels de la question. Cet avis est adopté, et en conséquence la Classe, résumant les rapports présentés par les commissaires et les opinions émises par ses membres, les réduit aux points suivants, qui ont paru le résultat commun de tout ce qui a été exposé :

1° *Le Génie du Christianisme*, considéré comme ouvrage de littérature, a paru à la Classe défectueux quant au fond et au plan [1].

2° Quand le fond et le plan n'auroient pas les défauts que la Classe y a reconnus, l'exécution seroit encore imparfaite.

3° Malgré les défauts remarqués dans le fond de l'ouvrage, dans son plan et dans son exécution, la Classe a reconnu un talent très-distingué dans le style.

4° Elle a trouvé de nombreux morceaux de détail remarquables par leur mérite, et dans quelques parties, des beautés du premier ordre.

5° Elle a trouvé toutefois que l'éclat du style et la beauté des détails n'auroient pas suffi pour assurer à l'ouvrage le succès qu'il a obtenu, et que ce succès est dû aussi à l'esprit de parti et à des passions du moment, qui s'en sont emparés, soit pour l'exalter à l'excès, soit pour le déprimer avec injustice.

[1] Voyez *la Défense* dans le volume précédent, page 272.

6° Enfin la Classe pense que l'ouvrage, tel qu'il est, pourroit mériter une distinction. . . . .

Séance du 20 février 1811.

La Classe arrête définitivement que chacun des membres qui ont été chargés de rédiger des observations sur *le Génie du Christianisme* remettront leur travail au secrétaire perpétuel avant la séance prochaine, pour être inséré textuellement au procès-verbal. Ceux des autres membres qui ont rédigé par écrit des observations sur le même objet, sont invités à les envoyer aussi au secrétaire, pour la même destination.

En conséquence des arrêtés précédents, les pièces adressées par leurs auteurs au Secrétaire perpétuel, sont inscrites au procès-verbal de la séance du 27 février 1811.



EXTRAITS

DU JOURNAL DES DÉBATS

SUR

LES RAPPORT ET OPINIONS PRÉCÉDENTS,

PAR M. CHARLES NODIER.

PREMIER EXTRAIT.

On se rappelle l'inutile et pompeuse institution des prix décennaux. La Classe de littérature de l'Institut, chargée de faire un rapport sur les productions les plus remarquables de la période, remplit le devoir qui lui étoit prescrit avec une exactitude vraiment scrupuleuse. Le *Tableau de la littérature françoise*, présenté par Chénier au Conseil d'état, renferme un compte si détaillé de nos richesses depuis la révolution, qu'il ne faut presque pas d'autres preuves de l'impulsion qu'elle a donnée à l'esprit humain. Jamais les catalogues de la foire de Leipsick n'avoient offert une liste plus nombreuse et plus variée d'auteurs de tous les étages. Il est vrai qu'ils ne jouissoient pas tous d'une égale célébrité; que certains n'étoient pas assez bien connus, que d'autres l'étoient trop pour exciter l'envie, et que la plupart ne devoient l'honneur d'une mention académique qu'au bénéfice de la circonstance. Heureux qui put se trouver alors à la distribution des réputations! Il y

en avoit pour tout le monde. Ce long panégyrique du dernier âge de notre littérature aboutissoit à une conclusion digne de l'exorde. Il finissoit par désigner pour la couronne décennale un livre dont personne ne se souvenoit plus, et que personne, je pense, n'a été tenté de lire depuis. C'étoit un long fatras de philosophie sèche, lourde et froide, intitulé *Catéchisme de Morale*, par Saint-Lambert, dans lequel l'éducation des filles étoit mise sous la direction de Ninon de Lenclos. On peut juger, par l'ouvrage auquel on proposoit de décerner le prix de la littérature élevée, de ceux qui occupoient les rangs secondaires. Presque tous sont aussi célèbres et aussi dignes de l'être. Nous devons, en passant, signaler ce tort de l'opinion publique pour apprendre encore une fois aux hommes éminents à se consoler des grandes injustices contemporaines. Les peuples qui avoient joui en silence de tant de travaux d'autant plus estimables, selon moi, qu'ils étoient plus modestes et plus ignorés, ne sortirent point de leur long sommeil pour joindre leurs applaudisssements à ceux de l'Institut; et la gloire, inattentive au bruit de ces renommées nouvelles, dédaigna de confirmer leur patente par la moindre de ses capricieuses faveurs. Il en est de la république des lettres comme des autres républiques, on ne s'y fait pas scrupule d'être ingrat.

Cependant, il faut l'avouer, car la vérité passe avant tout, la perspicacité bibliographique du rapporteur s'étoit trouvée en défaut sur deux ouvrages; c'est peu sans doute pour de si vastes et si minutieuses recherches; mais enfin ce sont deux omissions, et deux omissions valent la peine d'être réparées pour l'amour de l'exactitude. Il ne s'agissoit que du *Cours de Littérature* de La Harpe, et du *Génie du Christianisme* de M. de Chateaubriand, ouvrages singulièrement obscurs, comme on sait, et dont la notoriété

publique n'avoit pu consacrer l'existence aux yeux de la commission. Le dernier avoit fait si peu de bruit dans sa chute, que M. Ginguené, qui en rendoit un compte fort malveillant dans la *Décade*, six semaines après sa publication, s'excusoit d'arriver trop tard pour parler d'un livre oublié. Il est clair, d'après cela, que c'est à l'article de M. Ginguené que le *Génie du Christianisme* doit la prodigieuse célébrité qu'il a obtenue dès-lors, et c'est à quoi l'on ne se seroit pas attendu. Il faut convenir que les livres ont leurs destinées.

Buonaparte fut, dit-on, fort étonné de cette double omission. Il aimoit qu'on fût ponctuel dans les détails, et il ne souffroit pas volontiers les restrictions dans l'obéissance. Il trouva piquant de donner un *pensum* à l'Académie, et d'en exiger, pour punition de sa réticence, deux volumineux *appendix* à son volumineux plaidoyer. On bouda un peu, et l'expression de cette petite mutinerie se trouve même soulignée quelque part; mais l'ouvrage se fit selon l'usage, et on n'en parleroit plus sans des circonstances opportunes. Le premier rapport, celui qui a pour objet le *Cours* de La Harpe, est imprimé à la suite du *Tableau de la Littérature* de Chénier. On nous donne aujourd'hui le second, avec tous les discours qui ont déterminé les conclusions de la classe.

Comme la postérité est arrivée pour l'ouvrage de M. de Chateaubriand, qui a réuni tous les suffrages désintéressés, qui a été réimprimé dans tous les formats, qui a été traduit dans toutes les langues, et qui a déjà fourni aux arts un chef-d'œuvre immortel comme lui-même [1], il ne peut pas être question aujourd'hui de revenir sur le *Génie du Christianisme*; il est donc probable que l'éditeur des *Rapport et*

[1] *Atala*, de Girodet.

Opinions n'a prétendu appeler l'attention de la critique que sur les juges mêmes d'un livre jugé maintenant en dernier ressort. Le soin qu'il a pris n'aura pas été inutile, car ce Recueil renferme quelquefois d'excellentes choses. On peut m'en croire d'après les noms des membres de la commission chargée de cet examen. Ils étoient au nombre de sept : l'un, M. Arnault, s'abstint de communiquer ses observations particulières, par la raison qu'elles étoient entièrement conformes à celles du rapporteur, M. le comte Daru ; les cinq autres étoient MM. P. Lacretelle, Morellet, Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, Sicard et Lemercier. J'ai cru que cette courte nomenclature ne seroit pas indifférente au lecteur ; il n'y a personne qui n'attachât beaucoup de prix à savoir les noms des principaux critiques du *Cid*, et à distinguer dans les *Sentiments de l'Académie* ce qui appartient à Conrard de ce qui appartient à Chapelain.

Au reste, le rapprochement que je viens d'établir fait naître une idée singulière et frappante : c'est que le *Génie du Christianisme* a eu les mêmes honneurs que *le Cid*, et qu'il en a été également redevable à ses ennemis. On aimera sans doute à se souvenir de ce mot devenu populaire, *beau comme le Cid ;* éclatante protestation de l'opinion publique qu'on eût voulu égarer comme à présent.

DEUXIÈME EXTRAIT.

Il semble que dans l'ordre naturel des matières, les opinions de MM. les membres de la commission chargée de critiquer le *Génie du Christianisme* devoient précéder le rapport de M. le comte Daru, qui n'est sans doute que l'expression de l'opinion la plus générale. Le caprice du copiste ou de l'éditeur en a décidé autrement. Le volume

s'ouvre par ce rapport qui l'annonce d'une manière avantageuse, car il est écrit avec talent et avec goût. L'auteur a dû des concessions à l'esprit dominant de la Classe, et il les a faites; mais ses critiques trop nombreuses sont du moins décentes et modérées, et relèvent le prix de ses éloges. C'est cette opinion qui fut partagée par M. Arnault, et d'après laquelle il se crut dispensé d'exprimer un jugement particulier.

L'opinion de M. P. Lacretelle est singulière par le tour qu'il lui a donné. Elle vaut la peine d'être considérée sous ce rapport. Après avoir établi que le *Génie du Christianisme* « est remarquable par le système de tout subordonner dans » les littératures à l'influence de la religion chrétienne, » ce qui n'est pas exactement vrai, M. Lacretelle, « arrêté par » le refus continuel de son sens intime de se prêter à une » telle manière de traiter un grand et beau sujet, se sent » entraîné à déplacer le genre de logique de l'auteur. » Cet effort du sens intime de M. Lacretelle consiste à mettre un partisan de la philosophie moderne à la place d'un chrétien, et à lui faire composer le *génie* de cette philosophie, ou ses *beautés poétiques et morales.* Je garantis que cette idée, dont on conçoit très-bien le but, a paru extraordinairement piquante à M. Lacretelle, et je conviens qu'elle le seroit en effet, s'il avoit pu en tirer parti. Il auroit fallu seulement, pour faire valoir ce paradoxe, être en état de donner aux pages qu'on lui a consacrées quelque chose de l'admirable coloris de M. de Chateaubriand, et ne pas l'étouffer dans quelques périodes maigres et lourdes à la fois, qui prouvent précisément le contraire de ce que l'on vouloit prouver. Ce n'est peut-être pas la faute de M. Lacretelle, c'est celle de sa prétendue philosophie, qui n'est, quoi qu'il en dise, ni poétique, ni morale, et qui n'inspirera jamais rien de pareil à l'*Histoire des Missions* et à l'épisode de *René*.

M. de Chateaubriand lui-même a certainement la cons-

cience qu'il ne se seroit pas élevé de son propre génie aux beautés qu'on admire dans son ouvrage, s'il n'avoit été soutenu par son sujet dans une région pleine de merveilles. Les sciences arides de l'homme ne lui enseignent pas de pareils secrets. On parle, au reste, dans ce discours, du *style souvent bizarre* de M. de Chateaubriand, et l'on y trouve *des productions qui marquent une époque à une haute distinction des ouvrages qui voient leur juste réputation se fixer par des balancements, une multitude qui bouillonne comme une mer tempêtueuse, une auguste communication de la terre avec le ciel, qui est le supplément des lois par la réfrénation intérieure de tout ce qui est mal, etc. etc. etc.* Les *sentiments sur le Cid* n'étoient pas écrits dans ce goût.

La seconde opinion est celle de M. Morellet. Il examine successivement le but et la doctrine de l'auteur, le plan, la composition, le style, et ne fait grâce à rien; car le témoignage qu'il daigne rendre à quelques parties du style n'est qu'une politesse sans conséquence. Cette petite dissertation est traitée dans la manière accoutumée de l'auteur, c'est-à-dire avec une légèreté sardonique qui fait sourire l'esprit, mais qui ne satisfait point la raison. Je ne dirai pas quels motifs me déterminent à ne pas examiner cette partie des *Opinions* dans ses détails. Il est de certaines critiques qu'on ne peut relever, qu'on ne pourroit même copier sans qu'elles devinssent sous la plume une espèce de personnalité, et le défaut d'égards de la part d'un écrivain n'autorise personne à en manquer envers lui.

M. le comte Daru a examiné le *Génie du Christianisme* en homme de lettres; M. Lacretelle, avec une logique un peu gauche; M. Morellet, avec un persiflage un peu dur; M. Regnaud, qui est venu en quatrième lieu, n'a porté dans cette opération que le tact méticuleux d'un homme de cour. On voit qu'en homme d'esprit il pardonneroit volontiers à M. de

Chateaubriand d'être éloquent et sublime, s'il l'étoit dans les intérêts d'une autre cause. Il ne veut pas qu'on regarde Voltaire comme le chef d'une ligue contre la religion; il ne veut pas qu'on touche à l'*Encyclopédie*, qui est l'arche des philosophes; il ne veut pas qu'on trouve la moindre chose à redire au dix-huitième siècle, « qui est trop souvent jugé » avec ignorance, avec légèreté, avec mauvaise foi, avec » ingratitude, avec injustice; » il ne veut pas qu'on s'exprime irrespectueusement sur le compte de la Convention, à l'égard de laquelle nous sommes encore plus ingrats; il ne veut pas qu'on se permette de blâmer cette belle institution du divorce, qu'une femme d'esprit appeloit le sacrement de l'adultère; il ne veut pas qu'on rappelle la violation des tombeaux de Saint-Denis, et qu'on en réimprime le procès-verbal. Il reproche à M. de Chateaubriand d'être injuste envers son pays, envers François Ier, envers les Médicis (il est probable qu'il faut excepter Léon X), en attribuant au Saint-Siége la civilisation de l'Europe, quoique cette opinion, qui n'est pas exclusivement propre à M. de Chateaubriand, ait été développée dans des ouvrages même d'un tout autre esprit, et particulièrement dans l'*Histoire des Républiques Italiennes* de M. Sismonde Sismondi. Il reproche à M. de Chateaubriand de n'avoir parlé nulle part *de la bienveillance et de la bonté du Monarque qui lui a* PERMIS *la célébrité*; il lui reproche de n'avoir pas adouci l'amertume des souvenirs *par un retour reconnoissant vers le pouvoir régénérateur qui avoit* PERMIS *à l'étendard de la religion de marcher entouré d'hommages*; il lui reproche enfin... Ce dernier grief est renfermé dans une lacune impénétrable, et dont je ne cherche point à pénétrer le mystère. Je voudrois au contraire que cette réticence se fût étendue plus loin, et que l'éditeur eût eu l'heureuse discrétion d'abandonner à l'oubli ce morceau de littérature qui n'est nullement litté-

raire; je n'ose dire ce qu'il est. Je me serois moi-même prescrit de le passer sous silence, si je n'y avois vu le motif vrai de l'acharnement avec lequel certains critiques se déchaînent journellement contre M. de Chateaubriand, sous le prétexte de la littérature et du goût. M. le comte Regnaud leur avoit donné un bel exemple. Il est impossible d'aborder plus naïvement la question.

M. l'abbé Sicard commence par être très-sévère, sans doute pour acquérir le droit d'être complétement juste. Il relève, avec un soin minutieux et trop minutieux, les expressions irrégulières, incorrectes ou hasardées que M. de Chateaubriand a corrigées pour la plupart dans des éditions postérieures. Un grammairien devoit être scrupuleux sur la syntaxe. M. Sicard a trouvé dans le *Génie du Christianisme* une dixaine de phrases mal sonnantes; encore est-il vrai de dire que sur ces fautes il y en a trois ou quatre qui ne peuvent être attribuées qu'à l'imprimeur, et deux ou trois qui ne sont pas des fautes à l'analyse, quoi qu'en dise la grammaire. Le reste de son discours est plein des appréciations les plus saines, les plus franches, les plus indépendantes, et par conséquent des éloges les plus profondément sentis.

« Rien n'est beau, dit M. l'abbé Sicard, comme l'*Histoire* » *des Missions dans les Indes :* rien n'est parfait comme le » récit qu'en fait M. de Chateaubriand. Le morceau des » missions, ainsi que cet autre, où l'auteur raconte l'his- » toire des bienfaits du christianisme, et les services rendus » par les ministres de cette sainte religion, sont des mo- » dèles où la critique la plus sévère, et même la plus ma- » ligne, ne trouve rien à reprendre; et quand l'auteur » n'auroit composé que ce sublime récit; quand on vou- » droit supprimer et les deux ravissants épisodes de *René* » et d'*Atala*, et celui des mystères, et celui des migra-

» tions des oiseaux, et celui du divorce, et celui des lois, et » celui de Bossuet, et celui de l'existence de Dieu, et celui » de la Providence, etc., quel écrivain pris dans l'époque » décennale pourroit-on lui comparer? C'est ici qu'on peut » appliquer le texte du décret qui décerne un prix à l'ou- » vrage qui réunira *au plus haut degré la nouveauté des* » *idées, le talent de la composition, et l'élégance du style;* » et c'est, il faut en convenir, ce qui a fait la grande » fortune de ce bel ouvrage. »

« . . . . Quelle noblesse dans les images! quelle » force de logique quand il (l'auteur) compare la religion » qu'il défend avec celle dont il dévoile la misérable inuti- » lité, l'infâme corruption! Eh! qui jamais a réuni à un » plus haut degré, et les belles pensées, et les sentiments » généreux, et toutes les ressources d'un style qui n'est » jamais ni au dessous, ni au dessus de tout ce qu'il décrit. » Il sera à jamais le livre de tous les âges, cet ouvrage qui » renferme tant de beautés, et qui s'adresse également à » l'esprit et au cœur; et, plus on le lira, plus l'admiration » qu'il aura excitée donnera l'envie de le relire encore; et » ce qui doit consoler son estimable auteur des critiques » amères, c'est qu'il a bien mérité de la religion, en lui éle- » vant un monument à jamais durable, qui fera passer son » nom jusqu'à la dernière postérité, à côté des plus grands » noms dont elle s'honore. »

On doit de la reconnoissance à l'écrivain qui paie un pareil tribut à la vérité, quand il est de mode ou plutôt d'obligation de la sacrifier à de serviles complaisances. Pour reconnoître que cet hommage n'étoit pas sans mérite, il suffit de se rappeler l'opinion de l'orateur précédent qui prouve qu'il n'étoit pas sans danger.

Démosthènes disoit d'un orateur de son temps, qu'il étoit la hache de ses discours. M. Lemercier est la hache des

opinions de l'Académie. Je citerai seulement son exorde, qui est du genre incisif : « Un ouvrage littéraire est mauvais, » dit modestement M. Lemercier, s'il n'a pas la raison pour » objet fondamental, un langage propre et juste pour » expression, et des figures pour ornement de son élégance. » Je n'aperçois aucune de ces qualités dans le *Génie du » Christianisme*, si ce n'est en quelques pages, où l'auteur » développe des sentiments naturels. Or ce livre ne me » paroît bon que par un petit nombre de détails, et mau- » vais en le considérant dans son tout. » Cette phrase ne me paroît ni très-académique, ni très-françoise par le style, et un peu brusque dans ses formes absolues. J'espère que la critique ne me reprochera pas la mienne. Quant à la définition d'un bon ouvrage littéraire, il est clair qu'elle ne sied qu'à un homme qui a toujours eu des figures vraies pour *ornements de son élégance*. Quel que soit le mérite de certaines productions de M. Lemercier, il est à présumer que l'éditeur de ses OEuvres complètes n'aura jamais la maladresse de la prendre pour épigraphe.

M. Lemercier convient que *les erreurs hébraiques demeurent encore de poétiques impostures*, mais il ne sauroit voir de poésie dans l'Évangile. « Pour comble d'édification, » dit-il d'un ton de plaisanterie bien piquant, le ciel a » voulu que Milton lui-même, et le catholique Racine, ne » puisassent leur merveilleux que dans la Bible, c'est-à- » dire parmi les dieux des Philistins, etc. » Révélation bien précieuse pour la république des lettres, qui apprend de M. Lemercier que la Bible est le livre sacré des Philistins, ou bien que le merveilleux des Philistins avoit inspiré à Racine quelque tragédie inédite dont M. Lemercier a le secret (ce n'est pas du secret de Racine que je parle). Il ne falloit pas, au reste, fixer d'une main si hardie la limite du merveilleux poétique entre les deux testaments,

quand *le Messie* de Klopstock existoit pour répondre à cette assertion exclusive. *Les Martyrs* de M. de Chateaubriand l'ont assez réfutée depuis, et l'on préférera longtemps les touchantes aventures et les saintes amours d'Eudore et de Cymodocée, à ces romans de physique pédantesque, où les idées religieuses et poétiques de l'homme, détrônées par des dieux matériels, cèdent l'empire du monde à l'oxygène et au phosphore.

Le reste de cette boutade est aussi dur et aussi tranchant que le début. Il est vrai qu'elle paroît improvisée dans un moment de mauvaise humeur; que M. Lemercier, jaloux de son impassibilité académique, se plaint d'être *obligé à juger*, et qu'il supplie ses collègues *de hâter le résumé de leurs avis, de peur que les procès-verbaux des séances de la classe ne s'empreignent, aux yeux de l'avenir, d'une légère teinte de ridicule.* Malheureusement, M. Lemercier ne s'est avisé de cela qu'un peu tard. Le mal étoit fait.

On connoît les conclusions de la Classe. Elle pense que l'ouvrage, *tel qu'il est*, peut mériter *une distinction...* La postérité confirmera sans doute ce jugement avec beaucoup d'extension, en adoptant les conclusions moins officielles, mais plus impartiales, qui furent alors consignées dans le *Mercure*, par M. le comte de Fontanes; et, dans le *Journal des Débats*, par notre estimable et savant collaborateur M. Dussault. En attendant, nous devons des remerciements à l'éditeur des *Rapport et Opinions* de nous avoir procuré le plaisir de lire celles de M. le comte Daru et de M. l'abbé Sicard, et nous croyons qu'on peut lui pardonner, en faveur de cette attention, la mauvaise plaisanterie qu'il a faite à l'Académie.

FIN DES REMARQUES CRITIQUES.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU QUINZIÈME VOLUME.





